INDIANA-
PURDUE
LIBRARY

FORT WAYNE

BALZAC ET SON ŒUVRE

DU MÊME AUTEUR

VOYAGES

La Jeune Amérique (Chili et Bolivie). 5e édition. 1 vol. in-16.
De Ceylan aux Philippines. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Société Japonaise. 9e édition. 1 vol. in-16.
Les Journées et les Nuits Japonaises. 2e édition. 1 vol. in-16.
Le Nouveau Japon. 3e édition. 1 vol. in-16.
Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Roumanie Contemporaine. 2e édition. 1 vol. in-16.
La Suède. 6e édition. 1 vol. in-16.
Reflets de la Vieille Amérique. 3e édition. 1 vol. in-16.

HISTOIRE ET CRITIQUE

Saint François-Xavier. 8e édition. 1 vol. in-16.
Sur les grands chemins de la Poésie classique. 1 vol. in-16.
Virgile, son œuvre et son temps. 10e édition. 1 vol. in-16.
Études et Figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8°.
Nouvelles Études et Autres Figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8°.

Reine-Cœur, roman. 1 vol. in-16.

Mythes et Poèmes (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16 (épuisé).
La Chanson du Sud (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16.
L'Hôtellerie (poème couronné par l'Académie Française), épuisé.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

(Collection Lovenjoul)

BALZAC A VINGT ANS
par Achille DEVÉRIA

ANDRÉ BELLESSORT

BALZAC

ET SON ŒUVRE

Ouvrage orné de dix gravures

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1925

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PQ2178
.B34

Il a été imprimé cinquante exemplaires numérotés sur papier Hollande Van Gelder.

INDIANA-
PURDUE
LIBRARY
FORT WAYNE
WITHDRAWN

Copyright by Perrin et Cie, 1924.

A

M. RENÉ DOUMIC

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ce témoignage de ma reconnaissance.

On trouvera dans ce livre le cours sur Balzac que j'ai eu l'honneur de faire, cette année, à la Société des Conférences. *Les dix leçons de ce cours en forment les dix chapitres. Quelques-unes, la cinquième, la sixième, la septième, sont un peu plus longues qu'elles n'ont été prononcées ; mais je les donne telles que je les avais faites. Le lecteur voudra bien se rappeler que ce sont des conférences, et que ce genre exige qu'on soit rapide et direct. L'ouvrage complet sur Balzac, que je concevais en préparant celui-ci, demanderait des années et ne tiendrait pas en dix heures de parole. Je connais assez mon sujet pour savoir tout ce que j'ai dû laisser de côté. Je me suis uniquement proposé d'inspirer à mes auditeurs, avec une admiration plus réfléchie pour l'homme, le désir de revenir à son œuvre ; et j'ai essayé de leur y tracer un itinéraire : rien de plus. J'avais, dans cette étude, des devanciers, — comme Brunetière, — qui m'auraient découragé de l'entreprendre si, quand la critique se sent peu capable de renouveler un sujet, il ne lui restait encore l'ambition plus modeste d'en ranimer l'intérêt.*

L'édition de la Comédie Humaine *dont je me suis servi est l'admirable édition dont MM. Marcel Bouteron et Henri Longnon ont revisé et annoté le texte, et qu'a publiée M. Louis Conard. Vingt-six volumes en ont déjà paru. Elle en aura quarante et sera un monument de beauté typographique, d'érudition et d'amour élevé à la gloire de Balzac. Pour les ouvrages qui n'y figurent pas encore, j'ai eu recours à l'édition des Œuvres Complètes de Calmann-Lévy. Et puisque j'ai nommé M. Bouteron, qu'il me soit permis d'adresser à ce maître des Balzaciens tous mes remerciements pour ses indications et ses conseils.*

Mai 1924.

BALZAC ET SON ŒUVRE

I

LA JEUNESSE DE BALZAC

Mesdames, Messieurs,

Je ne me dissimule pas les difficultés du sujet que j'aborde ni mon impuissance à les surmonter. Balzac est considérable ; et ce serait une illusion de croire qu'en dix causeries on donnera une idée complète de cet homme et de cette œuvre également prodigieux. On ferait un livre de l'énumération des livres et des articles écrits sur lui ; et il s'en faut de beaucoup qu'ils épuisent la matière. Nous ne possédons pas une histoire exacte de sa vie, et nous attendons toujours qu'un économiste distingué se distingue encore plus en nous exposant l'histoire de ses finances. Celle de ses œuvres existe, à peu près définitive, grâce à M. Charles de Lovenjoul ; mais il nous suffit de feuilleter cet in-octavo de quatre cents pages pour nous rendre compte du nombre de thèses sorboniques ou

d'études, de quatre cents pages aussi, qu'on pourrait édifier sur lui, comme une pyramide sur un Pharaon mort. Et toutes auraient leur raison d'être. En dehors de *La Comédie Humaine*, il y a un Balzac critique littéraire, un Balzac journaliste politique, un Balzac humoriste, un Balzac conteur rabelaisien, un Balzac dramaturge ; et, dans *La Comédie Humaine*, dont on a seulement commencé à découvrir les sources, si on lit avec plaisir le *Balzac Jurisconsulte et Criminaliste* de M. Fernand Roux, on ne serait pas moins heureux d'avoir à lire un *Balzac philosophe*, un *Balzac historien*, un *Balzac mystique et occultiste*, un *Balzac sociologue;* et je ne parle pas des merveilleux filons que ses corrections d'épreuves, ses variantes, ses refontes, le perpétuel remaniement de ses ouvrages, promettent à tous ceux qui s'efforcent de surprendre et de suivre, dans l'intimité de son labeur, la marche d'une pensée ou d'un tempérament. Il est vraiment le créateur d'un monde dont l'exploration exige des équipes de travailleurs et dont la connaissance formerait une encyclopédie.

Je ne suis rien moins qu'un encyclopédiste ; et, d'autre part, si je m'intéresse à tout Balzac et à tous les Balzac, il me faudra bien faire un choix, c'est-à-dire de nombreux sacrifices. Du moins je voudrais ne sacrifier que le curieux à l'essentiel. Quand il s'agit d'une œuvre d'imagination, le curieux c'est de ne l'examiner qu'au point de vue littéraire, d'en rechercher les plus lointaines origines, d'en dénoncer les emprunts, d'en trier les

éléments d'imitation et les éléments qui nous semblent originaux ; de la rapporter à telle école, classique, romantique, réaliste, idéaliste ; d'y approfondir la technique ; d'y éclairer les coins d'ombre dans les bas-côtés. Toutes ces investigations ne sont pas seulement attrayantes, elles sont très utiles ; mais, incapables de rendre la vie à ce qui n'en a plus, elles peuvent aussi bien s'exercer sur les œuvres dont le nom seul reste vivant que sur celles qui continuent d'agir ; et elles ne retiennent qu'un public de spécialistes. L'essentiel n'est pas là. L'essentiel est de savoir ce qu'était l'homme, ce qu'il a voulu faire, ce que nos esprits ont assimilé de son œuvre et ce qu'ils peuvent en assimiler encore ; quel accroissement d'intelligence ou de sensibilité, quelles émotions esthétiques ou morales nous lui devons toujours ; quelle somme de vérité humaine cette œuvre contient qui la renouvelle indéfiniment ; pourquoi elle vit enfin, quand tant d'autres, que les contemporains exaltèrent, sont mortes. Ces questions, on ne se lasse point de les poser ni d'essayer d'y répondre, parce que la façon de les poser et les réponses se modifient selon les époques et les générations. Le lecteur d'aujourd'hui ne voit pas, ne sent pas Balzac, comme celui du temps de Louis-Philippe ou du Second Empire ou même de la fin du XIX^e^ siècle. L'intérêt de l'œuvre et ses touches de lumière se déplacent lentement à mesure que tourne la roue des années. Qu'il soit toujours aussi fort et qu'elles soient peut-être plus éclatantes, c'est là un grand

sujet d'admiration quand on songe que le genre qu'il a, non pas traité, — l'expression serait trop faible, — mais incarné, est un de ceux qui ont le plus à craindre la mortelle instabilité de la mode et du goût.

Rien n'assure le romancier contre l'oubli ou simplement contre la désaffection du public, ni l'enthousiasme qu'il a excité, ni les larmes qu'il a fait répandre. Rien ne le maintient forcément dans la circulation, pas même le génie. Ses succès reposent sur notre éternel besoin qu'on nous raconte des histoires où nous nous reconnaissions tels que nous sommes, ou que nous voudrions être ou que nous croyons avoir été, et en même temps sur ce qu'il y a de plus variable en nous : les formes de la sensibilité, les prestiges de l'imagination, l'influence des événements, l'attrait des nouveautés qui seront si vieilles demain, le vocabulaire des passions. Que de fois ne nous est-il pas arrivé d'ouvrir un de ces romans qui avaient enchanté, enivré nos pères et pour lesquels on s'était battu dans les cabinets de lecture et de les laisser bientôt se refermer comme s'ils avaient conscience de l'ennui qu'ils nous donnaient ! On a vite fait le compte de ceux qui gardent le privilège de nous attacher encore et même plus qu'à leur apparition : une *Princesse de Clèves*, une *Manon Lescaut*, un *Adolphe*, *Le Rouge et le Noir*. D'autres cependant, d'une portée plus grande, dorment ensevelis dans leur gloire : *L'Astrée*, par exemple, ou *Clarisse Harlowe*, ou *La Nouvelle Héloïse*. Il semble pour

quelques-uns, et non les moins fortunés, que les personnages qui ont sortis d'eux, détachés de leur origine, dépouillés de leurs aventures, mais demeurés comme des types et presque à l'état de noms communs, en aient emporté toute la force vitale. Les autres ne sont plus que des objets de curiosité mélancolique, des documents de littérature ou d'histoire ; et, sauf quand les travailleurs ou les amateurs les visitent, ils attendent, dans la pénombre d'une bibliothèque, qu'un adolescent les prenne par hasard et que son inexpérience leur rende un peu de leur ancien charme.

Mais l'œuvre de Balzac résiste presque tout entière, bien qu'elle soit fortement marquée du goût, des modes et des prédilections romanesques de son temps. Il la comparait lui-même, comme importance, à une cathédrale : la mort s'est chargée d'ajouter un trait à la comparaison, puisque son monument a eu le sort des plus belles cathédrales qui est de rester inachevées. La foule des lecteurs s'en aperçoit à peine, tant les parties en sont vastes et forment un admirable ensemble. Nous nous y rencontrons tous, aussi bien les critiques et les romanciers qui y étudient les secrets de l'art que ceux qui viennent y consulter le tableau des mœurs ; aussi bien les théoriciens politiques et les moralistes que les passants qui ne demandent au roman qu'une heure de plaisir ; aussi bien la Margot de Musset qui pleure au mélodrame qu'un Albert Sorel qui affirmera avoir moins appris du passé dans les archives que dans un roman de

Balzac. Ses personnages nous accompagnent, mais avec leur cortège d'aventures et leur cadre. Nous savons ce qu'ils représentent, mais nous savons aussi ce qu'ils ont fait. Cette œuvre, qualités et défauts, respire la puissance. Si, comme Flaubert le souhaitait de l'artiste, l'homme qui l'a dressée et animée se fût arrangé de façon qu'on ignorât presque tout de son existence et de sa figure, nous l'imaginerions sans doute, comme le même Flaubert se plaisait à imaginer Michel-Ange, « de dos seulement et d'une stature colossale, sculptant la nuit aux flambeaux. »

Mais nous n'avons pas besoin de l'imaginer. Balzac s'offre à nous dans toute la réalité de sa nature. Sauf le génie, il n'a rien de mystérieux. Il est même d'un abord facile. Son énorme correspondance, les témoignages de ses contemporains, quelques-uns de ses romans nous ouvrent à deux battants son cabinet de travail. Nous connaissons suffisamment ses origines, sa formation, ses grandes amours, ses misères, ses ambitions, ses petitesses, ses manies, ses idées. Elles ne nous expliquent pas pourquoi il a écrit *La Comédie Humaine*, mais jusqu'à quel point il s'y est mis lui-même, car l'impersonnalité de l'artiste n'est qu'un mot, et ce n'est pas seulement l'énergie du créateur, c'est sa vie personnelle qui se communique à sa création. Cherchons donc dans cette vie les traits susceptibles de nous mieux faire comprendre la conception et le développement de son œuvre. Comme il arrive d'ordinaire, il nous semblera que

les événements de sa destinée, peu soucieux du bonheur ou du malheur de l'homme, n'aient pris à tâche que de fournir une riche matière au romancier. Nous sommes trop disposés à voir dans les tribulations et dans les infortunes des hommes célèbres les attentions délicates d'une Providence qui ne songe qu'à leur gloire. On oublie que le génie tire parti de toutes les circonstances et qu'il ne serait pas moins grand si elles étaient souvent moins pénibles.

Honoré Balzac est né le 20 mai 1799, dans une rue qui s'appelait alors Rue de l'Armée-d'Italie, à Tours, « une des villes les moins littéraires de France », dira-t-il un jour, froissé de l'indifférence que lui marquaient ses concitoyens ; mais il n'en rêvait pas moins, pour finir sa vie, d'un petit château de cette Touraine, « où les douces et tranquilles pensées poussent en l'âme comme la vigne en terre ». Notre pays natal influe sur notre imagination ; et c'est peut-être le hasard de sa naissance qui fit que Balzac écrivit en style rabelaisien ses *Contes Drolatiques*. D'ailleurs pas une goutte de sang tourangeau ne courait dans ses veines ; et il n'est pas nécessaire d'être né Tourangeau pour avoir l'humeur rabelaisienne. Son père l'avait bien, qui sortait d'une famille de paysans albigeois et qui garda toujours l'accent de son terroir.

Un fameux original, M. Balzac ou de Balzac, car

1. Pour cette première conférence et pour la seconde, je renvoie le lecteur à un livre de M. Arrigon (Perrin éditeur), *Les*

ce fut lui qui jugea bon d'usurper, timidement et par intermittences, cette particule dont les ennemis de son fils se moquèrent si souvent, mais à laquelle, en vérité, lui donnait droit l'antique généalogie des Balssa, paysans, vignerons, artisans, qu'on a pu établir avec précision depuis le XVI[e] siècle[1]. Bernard-François Balssa, né en 1746, l'aîné de onze enfants, avait labouré et tissé le chanvre chez son père jusqu'au jour où deux voisins, le curé et le notaire, frappés de son intelligence, s'occupèrent de lui : l'un lui enseigna ses rudiments de latin, l'autre le prit dans son étude. Le jeune ambitieux s'était vite déraciné. Il était venu à Paris où, comme dit Rivarol, la Providence est plus grande qu'ailleurs, et il y avait obtenu, par son expérience du droit coutumier et sa science juridique, le titre de secrétaire au Conseil du Roi. La Révolution l'avait surpris à quarante-trois ans, et on trouve son nom, en 93, parmi les membres du Conseil de la Commune, section des Droits de l'Homme, ce qui ne prouve pas qu'il fut acquis aux idées révolutionnaires, car il dissimulait probablement, pour les mieux servir, ses opinions monarchiques. Il ne les exprima pas davantage sous l'Empire. Entré dans l'Administration de la Guerre et chargé à Tours de la subsistance de la Vingt-deuxième Division, il manifesta un zèle ardent, et nous avons

Débuts de Balzac, dont j'ai pu prendre connaissance en épreuves : livre excellent, plein d'inédit, d'une qualité littéraire charmante. J'en ai beaucoup profité ; et il intéressera tous les balzaciens.

1. *Les Origines d'Honoré de Balzac*, Louis LUMET (*Revue de Paris*, 15 février 1923).

de lui une lettre datée de 1809 où il propose au ministre, en l'honneur de Napoléon, « bienfaiteur du genre humain », l'érection d'un monument triomphal, d'une statue dans le genre du Colosse de Rhodes. Fut-ce la première idée de l'Arc de Triomphe? Les Balzac rêvent et voient grand. Mais, sept ans plus tard, il publiait une brochure où il exhortait les Français à dresser une statue équestre qui perpétuât la mémoire d'Henri IV. Rappelé à Paris en 1814, on lui confie la direction des vivres de la Première Division. Mis à la retraite en 1819 et assez durement éprouvé par des spéculations malheureuses, il est obligé de réduire son train et emmène sa famille à Villeparisis. Bon administrateur, mais excentrique, d'esprit voltairien, mais admirateur de Jean-Jacques dont il préconise le retour à la nature, il est à la fois olympien et jovial. Il vit dans les nuées et l'on redoute son tonnerre ; mais, quand il en descend, il a des saillies qui font mourir de rire ses enfants. Toujours hanté du noble désir de réformer la société et d'améliorer les races humaines et animales, il compose des mémoires sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats, sur l'histoire de la rage, sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées, — ce qui est d'autant plus amusant que, d'après une lettre de sa femme, il est permis de croire qu'il en augmenta le nombre, passé soixante-quinze ans, à Villeparisis même. Sa confiance en lui et dans l'avenir est immense et imperturbable : il est convaincu que, grâce à la

tontine, il laissera des millions à ses enfants et qu'il vivra cent ans. Son fils a hérité de lui ses manies de réformateur, sa verve un peu grosse, ses vantardises, son omniscience et aussi sa mémoire qui était fabuleuse et sa générosité, — mais non le goût des romans que M. Balzac méprisait et considérait comme l'opium des peuples de l'Europe.

Ce bourgeois, soucieux avant tout de devenir centenaire, ne paraissait pas en avoir pris le meilleur chemin en épousant, à cinquante ans, une jeune fille de trente-deux ans plus jeune que lui, mademoiselle Sallambier, d'une famille de passementiers et de drapiers parisiens. Il est vrai qu'il disait superbement : « Je suis beau comme un marbre et fort comme un arbre. » On ignore si mademoiselle Sallambier partageait cette opinion sur sa beauté ; mais sa force de vieux chêne ne lui fut point inutile pour tenir contre les inquiétudes, les vivacités, les nervosités, les susceptibilités, les exagérations dramatiques de sa femme. Madame Balzac était un orage perpétuel. Elle compensait par son activité l'immobilité sereine de son mari. « L'imagination qu'elle m'a donnée, dira Balzac, la jette continuellement du nord au midi et du midi au nord. » Elle est intelligente, mais elle attache une importance démesurée aux mots que l'on prononce et aux silences que l'on garde. Le moindre petit oubli provoque chez elle de sombres bouderies, des froideurs accablantes. Sa défiance, toujours en éveil, lui fait soupçonner un tas de manigances dans son entourage d'enfants,

de parents et d'amis. Ce ne sont que plaintes, récriminations, brouilles, raccommodements, effusions et plaintes encore, dont ses lettres inédites nous conservent l'écho. Personne ne sait combien elle est sensible. Personne ne la comprend. N'étant pas heureuse par la fortune, elle voudrait l'être par le cœur. « Quand donc, s'écrie-t-elle, mes enfants, au lieu de dire que je suis exigeante, difficile sur l'étiquette, diront-ils, voyant plus juste, que je ne sais que les aimer et les chérir à l'idolâtrie ? » Mais ils l'accusent de monomanie. Oui, elle a celle des égards qui lui sont dus ; et, à tout instant, on lui manque. Ainsi, le soir de son arrivée chez sa fille, on n'avait pas l'air de l'attendre. La bonne est venue demander des draps, une taie d'oreiller, devant son gendre et des étrangers. Cela lui a donné des coups de poignard. Et Honoré, ce bon, cet excellent Honoré, lui donne, lui aussi, de fiers coups de poignard. Comment pourrait-il en être autrement avec une femme qui, devant chaque difficulté, s'écriait : « Une pierre au cou et le Pont Neuf ! » et qui, pour une garniture qu'elle envoie chercher et qu'on ne trouve pas, « fait du sang vert » ? C'est bien elle qui a transmis à son fils le don du roman et c'est d'elle que lui vient sa vocation de conteur. Il faut voir avec quel entrain, avec quelle fougue malheureusement elliptique elle raconte, dans sa correspondance, les scènes entre sa fille Laurence et son gendre M. de Montzaigle, auxquelles elle n'était peut-être pas étrangère. Voltairienne comme son mari, elle sera cependant attirée par les ques-

tions religieuses et elle se jettera même dans le mysticisme de Swedenborg. Mais son armature morale est faible. Elle n'aurait pas reculé, au besoin, devant une lettre anonyme ; et l'intérêt la faisait passer sur bien des choses. La maîtresse de son fils lui est naturellement odieuse ; mais, quand cette dame mettra de l'argent dans les entreprises d'Honoré, madame Balzac n'hésitera pas à renouer avec elle et à se montrer en sa compagnie. Nous ne nous étonnerons pas de l'étrange amoralité que nous aurons quelquefois l'occasion de constater chez les mères, dans *La Comédie Humaine*. Elle était incapable de façonner délicatement l'âme de ses enfants. Mais ses travers ne lui enlevaient rien de son autorité. Balzac avouait à un de ses amis qu'il n'avait jamais pu entendre la voix de sa mère sans éprouver un tremblement qui lui ôtait toutes ses facultés. Elle avait été particulièrement sévère envers lui, peut-être parce qu'il ressemblait beaucoup à son père. Plus tard, quand la mort lui aura pris sa fille Laurence et l'exil son fils Henri, un incapable, et quand Honoré sera l'auteur de dix chefs-d'œuvre, elle reportera sur lui le meilleur de son affection, mais sans cesser de se plaindre, de le rabrouer et de lui faire sentir les pointes de son caractère impérieux et tatillon.

M. Balzac, avec le courage magnifique que donne une profonde indifférence, acceptait que sa belle-mère vécût avec eux, cette belle-mère dont il disait qu'elle était « une habile comédienne qui connaissait la valeur d'un pas, d'un coup d'œil et la

manière de tomber dans un fauteuil ». Madame Sallambier, moins intelligente que sa fille, était encore plus nerveuse. Elle détestait son gendre d'abord parce qu'il était le mari de sa fille ; mais, toujours dolente, parlant toujours de la mort, dont elle avait, — selon l'expression pittoresque de sa petite-fille Laurence, — « un vesillon terrible », elle en voulait bien davantage de sa santé insolente et de ses hâbleries à ce méridional qui se flattait de ne mourir que lorsqu'il y consentirait. Des querelles éclataient, où la vieille madame Jourdain lui criait : « Chien de Gascon ! » Elle se montra, je crois, d'une réelle bonté pour son petit-fils qui l'aimait, et qui apprit d'elle à faire parler les bourgeoises encore très peuple. Songez qu'elle avait vu l'Ancien Régime et la Révolution et que, du magasin de draps, son mari avait été, lui aussi, précipité dans les Subsistances militaires où se réfugiaient des gens partis de tous les coins de la société.

« Ah, écrivait Balzac à sa sœur, nous sommes de fiers originaux dans notre sainte famille! Quel dommage que je ne puisse nous mettre en romans ! » Il écrivait cela en 1820, au moment où il allait commencer une série de romans aussi éloignés de la réalité que du bon sens. Il chercherait très loin le moyen d'intéresser ses lecteurs quand il l'avait là, sous la main, dans cette famille qui, disait-il encore, composait à elle seule une petite ville de province. Mais il faut que sa jeunesse devienne un souvenir pour que le romancier puisse utiliser ce

trésor. Balzac se souviendra de son père quand il écrira le *Curé de Village* et le *Médecin de Campagne*. Il ne peindra pas sa mère, mais nous reconnaîtrons quelques-uns de ses traits dans les femmes de ses *Employés* ou de ses *Petits Bourgeois* et dans la *Cousine Bette*, non qu'elle ait jamais eu la froide méchanceté de cette dernière, mais il ne nous est pas défendu, dans une création romanesque, de prêter à un personnage haïssable des gestes et des manies observés chez une personne que nous aimons. Elle est et n'est pas plus la Cousine Bette que Lamartine n'est le Canalis de *Modeste Mignon* à qui pourtant il ressemble par certains côtés. Si l'intérieur des Balzac offrait au futur romancier des scènes savoureuses de la Comédie humaine, les enfants ne devaient pas toujours apprécier cette saveur ; et nous ne nous trompons pas à l'accent de tristesse personnelle que trahit la phrase suivante du *Lys dans la Vallée* : « Quoique les familles enterrent soigneusement leurs intolérables dissidences, pénétrez-y : vous trouverez dans presque toutes des plaies profondes, incurables, qui diminuent les sentiments naturels. »

De huit ans à quatorze ans, le petit Honoré ne vécut pas au milieu des siens. On l'avait mis au collège des Oratoriens à Vendôme, le 22 juin 1807, et on l'y laissa jusqu'au 22 avril 1813. Ce célèbre collège de trois cents élèves, sur les bords du Loir, formait une cité bien close avec ses bâtiments, sa chapelle, son théâtre, son imprimerie. La règle

n'admettait point de vacances hors de l'établissement, et les élèves n'en sortaient que leurs études terminées. C'est à Balzac lui-même, au Balzac de *Louis Lambert* que nous demanderons de nous renseigner sur cette période de sa vie. Les souvenirs de collège sont souvent une pierre de touche. Je me sens porté à quelque défiance envers ceux qui n'ont gardé de leurs années d'écolier que d'amers ressentiments et qui ne se plaisent qu'à relever les ridicules de leurs anciens maîtres. Comme aucune application, aucune docilité, aucun succès ne recommandait Honoré à la bienveillance de ses professeurs, il ne fut point heureux au collège. Mais c'est ici que se marque son bon naturel. Il ne nous a pas dissimulé la malpropreté du local, les classes nauséabondes, les duretés de l'hiver et de la discipline, les contraintes et les mesquineries qu'il eut à subir sous l'uniforme gris de fer, à boutons dorés et à culottes courtes. Il l'a fait, simplement, trop juste pour manifester la moindre indignation ou la moindre rancune à l'égard des Oratoriens. Dieu sait pourtant si les régents l'avaient souvent rappelé à l'ordre, lorsque, la tête appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé sur son pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel ! Dieu sait si la férule, une palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, s'était abattue sur ses mains, sauf en hiver, où les pauvres mains crevées d'engelures désarmaient le bourreau !

« Il existe, dit-il, une lutte continuelle entre les

« maîtres et les écoliers, lutte sans trêve, à laquelle « rien n'est comparable dans la société, si ce n'est « le combat de l'opposition contre le ministère « dans un gouvernement représentatif. Mais les « journalistes et les orateurs de l'opposition sont « peut-être moins prompts à profiter d'un avan- « tage, moins durs à reprocher un tort, moins « âpres dans leurs moqueries que ne le sont les « enfants envers les gens chargés de les régenter. « A ce métier la patience échapperait à des anges. « Il n'en faut donc pas trop vouloir à un pauvre « préfet d'études peu payé, partant peu sagace, « d'être parfois injuste ou de s'emporter. » Voilà qui vaut mieux que les déclamations furibondes ou les dépositions méprisantes contre les cuistres qui nous étonnent toujours un peu chez plus d'un de ses illustres contemporains.

Ses maîtres ne virent et ne purent voir en lui qu'un gros enfant joufflu, insouciant et taciturne. Les deux premières années, ils n'en tirèrent ni leçons ni devoirs ; et il passa la plus grande partie de son temps en pénitence dans sa cellule ou dans un bûcher où l'on se souvenait qu'il avait été emprisonné toute une semaine. Au moment de sa première communion, il eut, nous dit-il, des accès de mysticisme que très probablement il garda pour lui. Les idées religieuses l'enchantèrent comme des féeries morales. Il priait Dieu de renouveler en sa faveur les miracles fascinateurs qu'il lisait dans le Martyrologe ! Son imagination fut touchée ; mais il ne semble pas que l'enseignement religieux des

Oratoriens ait eu plus d'action sur son esprit que les offices de Saint-Gratien à Tours où sa mère l'avait conduit les jours de fête.

Quand il fut en quatrième, — il avait alors douze ans, — il fut saisi du désir de faire des compositions comme il en entendait lire, aux séances publiques, par les élèves de rhétorique et de seconde, jeunes académiciens chamarrés de ruban rouge. Son pupitre se remplit de paperasses. Il commença une épopée sur les Incas, dont tous ses biographes ont cité le premier vers : *O Inca, ô roi infortuné et malheureux*. On nous dit que sa réputation d'auteur fut fortement établie dans sa classe, mais contestée dans les classes supérieures. C'est sans doute de cette époque qu'il faut dater le fameux *Traité de la Volonté* que le père Haugoult lui confisqua et que Balzac le soupçonnait d'avoir vendu à un épicier de Vendôme. Le directeur du Collège, interrogé plus tard, déclarait qu'il n'y croyait pas. Nous serons moins sceptiques que lui, sans nous abuser sur la valeur de cet essai. Mais il n'y a rien de surprenant dans cette précoce hantise du pouvoir de la Volonté. Balzac la tenait de son père, comme il tenait de lui les saillies qui, de temps à autre, déchiraient la brume épaisse de son apparente somnolence. Une anecdote qu'il nous rapporte dans son *Louis Lambert* est certainement un souvenir personnel. Un de ses camarades, pupille de madame de Staël, traduisit *Caius Gracchus vir nobilis*, qui signifie *Caius Gracchus homme de la noblesse*, par *Caius Gracchus était un noble*

cœur. « Où voyez-vous du cœur dans *nobilis* ? dit brusquement le professeur ». Et tout le monde de rire. « Que dirait madame la baronne de Staël en apprenant que vous traduisez par un contresens le mot qui signifie de race noble, d'origine patricienne ? » — « Elle dirait que vous êtes une bête ! » fit Honoré à demi-voix. — « Monsieur le poète, vous allez vous rendre en prison pour huit jours », répliqua le professeur qui l'avait malheureusement entendu.

Mais ces saillies étaient rares. Le voile opaque se reformait. L'adolescent retombait dans une apathie qui n'était qu'une longue et sourde incubation, « malade de son génie comme une jeune fille de l'amour qu'elle appelle et qu'elle ignore ». Il n'acheva pas sa classe de seconde. Sa mère, alarmée d'une fièvre qui ne le quittait pas et qui le plongeait dans une espèce de coma, le ramena à Tours. Cet état s'expliquait par une prodigieuse lecture. Il avait dévoré en cachette une grande partie de la riche bibliothèque du collège, des œuvres religieuses, historiques, philosophiques, scientifiques. Il avait éprouvé « d'incroyables délices » à lire des dictionnaires. « Il s'embarquait sur un mot, dit-il, dans les abîmes du passé comme l'insecte posé sur quelques brins d'herbe qui flotte au gré d'un fleuve. » Les mots le ravissaient par leur forme, leur sonorité, leur coloration, les mystères qu'ils recèlent. « N'existe-t-il pas, s'écrie-t-il, dans le mot VRAI une sorte de rectitude fantastique ? Ne se trouve-t-il pas dans le son bref qu'il exige une vague

image de la chaste nudité, de la simplicité du *vrai* en toute chose ? Cette syllabe respire je ne sais quelle fraîcheur. » Toute la page de *Louis Lambert* sur les mots est bien belle. Il y a évidemment transfiguré les souvenirs de ses premiers émerveillements. Mais ces émerveillements, il les avait eus ; et un bon nombre de ses connaissances si variées lui viendra de ses lectures du collège. Malheureusement elles lui étaient arrivées sans ordre, avaient fait irruption dans son cerveau et, au lieu de s'y classer, l'avaient submergé. Il souffrait d'une congestion d'idées qui engourdissait tout son être ; et il ressemblait à un somnambule.

Le séjour dans sa famille dissipa peu à peu ce somnambulisme. Il revint des lourdes régions de la torpeur avec l'espoir, que dis-je ? avec la certitude qu'il serait un jour célèbre. On s'en amusa. Il acceptait les plaisanteries en riant. Sa sœur Laure nous dit qu'il riait toujours, très bon garçon, très exubérant, très drôle, très enfant aussi, ayant même du goût pour les niaiseries, mais lâchant parfois une réflexion dont la sagacité surprenait : « Tu ne comprends certainement pas ce que tu dis là, Honoré ! » s'écriait sa mère. Il ne répondait pas et souriait d'un sourire fin et railleur qui exaspérait madame Balzac et le faisait traiter d'outrecuidant personnage.

Cependant la famille avait gagné Paris, et son père le confia à un chef de pension, M. Lepitre, qu'il avait connu pendant la Terreur, et avec lequel il avait peut-être comploté l'évasion de Marie-An-

toinette. M. Lepitre était aussi gros que Louis XVIII et, si c'est possible, encore plus royaliste. Balzac ne se distingua pas plus sous sa direction qu'il ne s'était distingué sous celle des Oratoriens. Ses études terminées en 1816, — il avait alors dix-sept ans et demi, — il suivit des cours à la Sorbonne. C'était l'époque où les gens du monde, mêlés aux étudiants, assiégeaient le grand amphithéâtre, trop petit pour les contenir, et saluaient d'applaudissements frénétiques les Villemain, les Guizot, les Cousin, qui représentaient au sein de l'Université l'opposition libérale. Les entendre et les applaudir, c'était fronder le gouvernement. Mais ils représentaient beaucoup mieux : un renouvellement de la critique, de l'histoire et de la philosophie. Villemain créait la littérature comparée et vivifiait l'histoire littéraire par la biographie des grands hommes, et Cousin s'écriait : « Oui, messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, toute sa géographie physique ; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays, quel rôle le pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement... » Il se peut que ces idées, qui constituaient le fond le plus heureux de la Révolution romantique, n'aient pas été perdues pour Balzac. Nous savons par sa sœur qu'il revenait de ces cours enthousiaste, la tête en feu. Mais elles ne fructifieront en lui que dix ans plus tard.

D'ailleurs, il ne fréquentait la Sorbonne qu'à ses

heures de loisir. Son père l'avait fait entrer chez un de ses amis, un avoué, M. Guillonnet-Merville, le Derville de la *Comédie Humaine*, un homme charmant, d'une indulgence délicieuse envers ses jeunes clercs que tourmentait le démon de la littérature, et qui l'installa à la table où Eugène Scribe avait encore plus brillé par ses absences que par son esprit. Balzac resta dix-huit mois chez M. Merville, puis il passa chez un notaire qui demeurait dans la même maison que les Balzac et où il resta également dix-huit mois. On l'y appelait l'Eléphant, probablement à cause de sa lenteur et de son indifférence imperméable. Mais l'ennui que lui causaient les travaux de l'étude ne déteignait pas sur son humeur, et il se mettait facilement à l'unisson des autres clercs, grands amateurs de farces et de gausseries. Ce fut là qu'il apprit à connaître le monde de la basoche dont il a été le peintre. Et il apprit aussi, comme malgré lui, comme à son insu, tout ce que les contrats, les liquidations, les testaments, les actes notariés représentaient d'espérances, de convoitises, de déceptions, de malice, de traquenards et de cruauté. Le moins clerc des clercs de notaire sera un maître notaire dans ses romans. Ces paperasseries imposantes qui l'encombrent aujourd'hui et qui l'assomment, il leur donnera un jour une vie extraordinaire et réelle. Sous les doigts crispés de ses personnages, elles sueront des larmes et du sang.

Ce qui lui rendait son métier de clerc encore plus fastidieux, c'était son manque d'argent. Ici ses

confidences abondent. Il est le Vandenesse du *Lys dans la Vallée*, il est le Raphaël de *La Peau de Chagrin*. L'un nous dit : « Malgré mes dix-neuf ans, ou peut-être à cause de mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collège sans menus plaisirs. J'eus peu d'argent à ma disposition. Une jeune fille aurait été gardée avec moins de précautions... » L'autre nous dit : « Jusqu'à l'âge de vingt ans, mon père ne laissa pas dix francs à ma disposition... J'ai été courbé sous un despotisme aussi froid que celui d'une règle monacale ». Les parents de Balzac auraient voulu irriter en lui la frénésie des désirs qu'ils ne s'y seraient pas pris autrement. Ils n'étaient pas avares ; mais ils agissaient à son égard en esclaves de l'avarice. Ils sont jusqu'à un certain point responsables du rôle quelquefois excessif que jouent dans son œuvre les questions d'argent. « Quelle préoccupation de l'argent et quel peu d'amour de l'art ! » s'écrie ce rentier de Flaubert. Nous le félicitons de n'avoir pas souffert ce que souffrit Balzac, dont le gousset toujours vide augmentait la gaucherie naturelle et la timidité. On le menait, pour le distraire, à des concerts, à des bals. Mauvais danseur qui marche sur les robes et qui tombe sur les parquets trop glissants, il se réfugiait dans un coin, les yeux fixes, immobile et boudeur, rêvant d'être riche et de s'imposer à ce monde qui l'ignorait, à ces femmes qui n'avaient pour lui que des regards indifférents et « qu'il observait avec la sagacité de

l'amour dédaigné, » car « il n'y a, dira-t-il, que les âmes méconnues et pauvres qui sachent observer parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance[1] ». La gloire seule satisferait son désir illimité de richesse et de conquêtes féminines. Mais par où l'atteindre ? Il ne voyait qu'un chemin possible : la littérature.

Le jour où M. Balzac découvrit à son fils ses projets qui devaient le conduire rapidement à la fortune et faire de lui un parfait notaire, son fils lui découvrit à son tour sa résolution bien arrêtée d'être un homme de lettres. On imagine aisément le conflit. Le père s'emporta ; la mère poussa des cris. Honoré tint bon. Les parents n'avaient pas tort. Personne ne pouvait encore soupçonner chez ce gros garçon de vingt ans la présence du génie, ni même du talent, ni même d'une volonté laborieuse. Elève médiocre, étudiant vague, clerc de notaire indolent, les amis de sa famille hochaient la tête et le pensaient né tout au plus pour être expéditionnaire. « Il a une belle main, disait l'un d'eux : casez-le dans une administration où il arrive à se suffire ». Rien n'est plus désagréable à des parents que d'entendre des étrangers juger leurs enfants comme ils les jugent eux-mêmes lorsqu'ils sont en colère. M. Balzac étendait à tout son sang la confiance qu'il avait en lui. Il eut le mérite de croire à l'intelligence de son fils. Il y crut si bien que deux années lui parurent suffisantes pour qu'Honoré lui prouvât que le métier de littérateur

1. *Lettres à l'Etrangère*.

n'était pas le plus sot des métiers. La famille allait émigrer à Villeparisis : on décida qu'il resterait à Paris, mais qu'il ne se montrerait à personne. Comment avouer qu'on avait un fils homme de lettres, un fils qui refusait une magnifique situation dans le notariat ? On dirait qu'il était souffrant et qu'on l'avait envoyé se remettre à Albi. Cela me rappelle ce qui se passa dans la famille des Fromentin. Lorsqu'on demandait à madame Fromentin ce que faisait son fils et qu'elle était obligée de répondre qu'il faisait de la peinture, les larmes lui montaient aux yeux. Je ne pense pas que madame Balzac pleurât quand on lui demandait des nouvelles d'Honoré ; elle devait répondre d'un ton pincé : « Il ne va pas mal. Le climat d'Albi est excellent. »

Albi, c'était le numéro 9 de la rue Lesdiguières. Elle l'y avait logé dans une mansarde de soixante francs par an, tout près de la Bibliothèque de l'Arsenal. En vertu du principe que tous les grands hommes ont été élevés à l'école du malheur, — comme le lui répétera dans une lettre sa gentille sœur Laurence, — madame Balzac ne négligea rien pour que son fils fut à bonne école. Elle lui alloua une pension de famine, tout en chargeant une vieille femme attachée depuis vingt ans à son service de veiller sur lui et de la prévenir s'il mourait de faim. Défense lui était faite de reparaître dans sa famille. Défense d'aller dans les endroits fréquentés où les gens qui le croyaient à Albi pourraient le rencontrer et en éprouver un saisissement funeste.

Obligation de mettre au jour, en l'espace de deux ans, un ouvrage qui attirât l'attention publique et lui valut la gloire ou la fortune. Sinon, le notariat !

Balzac habita plus de quinze mois « son sépulcre aérien », cette mansarde étroite, meublée d'une chaise dépaillée, d'une table boiteuse et d'un mauvais grabat qu'entouraient à demi deux sales rideaux. On y étouffait en été ; on y gelait en hiver. Il priait sa sœur Laure de lui envoyer un couvre-pied et, si c'était possible, quelque vieillissime châle qui lui serait bien utile, car il ne pouvait se réchauffer les jambes. Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie lui permettaient « d'observer les merveilleux effets produits par la diète sur l'imagination ». L'huile de sa lampe lui coûtait aussi cher que son pain, trois sous chaque nuit. Il faisait lui-même sa chambre ; il portait des chemises de flanelle qui lui épargnaient des frais de blanchissage ; il n'achetait jamais d'eau, mais il allait en chercher le matin à la fontaine. Ses lettres à sa sœur durant cette période de misère sont charmantes. Il ne se plaint de rien ; il plaisante sur son dénuement, sur ses privations, sur ses rages de dents, sur son travail, sur ses ambitions. « J'ai mangé deux melons : il faudra les payer à force de noix et de pain sec. » Il voudrait voir Talma dans *Cinna*, mais son estomac en tremble, car il ne peut y aller qu'en loge grillée, puisqu'il est toujours à Albi. Des nouvelles ? Sa sœur réclame des nouvelles ? En voici : « Le feu a pris rue Lesdiguières numéro 9 à la tête d'un pauvre garçon et

les pompiers n'ont pu l'éteindre. Il a été mis par une belle femme qu'il ne connaît pas : on dit qu'elle demeure aux Quatre-Nations, au bout du pont des Arts ; elle s'appellela Gloire. » C'est une femme, en attendant les autres, qui lui donne bien du tourment. « Vivent les épiciers, morbleu ! Ils vendent tout le jour, comptent le soir leur gain, se délectent de temps à autre dans un affreux mélodrame, et les voilà heureux. Oui, mais ils passent leur temps entre le gruyère et le savon. (Soit dit entre parenthèses, il y eut des jours où Balzac n'aurait pas été fâché de ce voisinage.) Vivent plutôt les gens de lettres ! Oui, mais ils sont tous gueux d'argent et riches seulement de morgue. Bah ! laissons les uns et les autres et vive tout le monde ! » Non seulement il n'a pas un mot d'aigreur pour ses parents qui le réduisent au jeûne et à la réclusion, mais ses lettres sont pleines de tendres épanchements.. « Qu'il m'est doux, en me consumant nuit et jour, d'associer mes travaux aux personnes qui me sont chères. Ah, ma sœur, si le ciel m'a doué de quelque talent, ma plus grande joie sera de voir ma gloire rejaillir sur vous tous... Dis à maman et à papa combien je les aime. » Aucune pose ; aucun orgueil : « Je n'ai d'autre inquiétude que l'envie de m'élever, et tous mes chagrins viennent du peu de talent que je me reconnais. » Et tout cela avec de beaux rires.

Mais que faisait-il à sa table ? Dans un petit livre très neuf et très complet sur les *Débuts de Balzac*, que je vous recommande, M. Arrigon constate que

sa formation littéraire était presque nulle. Le monde où il a vécu est tout à fait en dehors du mouvement des esprits. Son père connaît mieux les Chinois, dont la longévité comme peuple l'intéresse vivement, que les écrivains français contemporains. Nous sommes en 1819. Balzac a-t-il lu Chateaubriand ? A-t-il lu madame de Staël ? A-t-il lu l'*Adolphe* de Benjamin Constant, paru en 1816, et le premier livre sur l'*Indifférence* de Lamennais, publié en 1817 ? Les poésies d'André Chénier, éditées par Latouche cette année 1819, lui ont causé une émotion qu'il a consignée plus tard dans *Les Illusions perdues*. Mais 1819 est aussi l'année du *Manfred* de Byron dont s'enivre Michelet jusqu'à l'intoxication — (Michelet ne s'enivre pas autrement) — et qui fait perdre la tramontane à une jeune femme de Nohant, George Sand. Le cénobite de la rue Lesdiguières ne paraît pas avoir été atteint de cette admiration contagieuse. En revanche, il connaît Ossian, qu'il goûte fort peu ; il possède Jean-Jacques ; il met très haut Richardson et surtout Sterne, dont le réalisme minutieux le ravit et qui, d'ailleurs, était apprécié et souvent cité dans la famille des Balzac. En somme, il appartient encore au XVIII^e^ siècle. Et, puisqu'il faut arriver par la voie la plus courte à la notoriété, il fait ce qu'un bon jeune homme devait faire quarante ans plus tôt : une tragédie. M. Etienne triomphe en ce moment dans la haute comédie et M. Arnault dans le genre tragique. Marchons sur les traces de M. Arnault. Il a bien en tête un roman, *Coqsigrue ;*

mais, — notez cet aveu, — il le lâche parce que « ce roman dépasse présentement ses forces ». Et puis le roman n'est pas encore un genre classé ni classique. Melpomène peut seule forcer les portes de la fortune et de la gloire. Malheureusement, il a le vers rebelle et faux plus souvent qu'il ne convient. Le plus naturel de tous ceux qu'il a faits est, je crois, le premier d'une épître à sa sœur : *Tu sais mon peu d'adresse à produire une rime.* « Les idées m'accablent, mais je suis sans cesse arrêté par mon peu de génie pour la versification... Crébillon me rassure, Voltaire m'épouvante, Corneille me transporte, Racine me fait quitter la plume. » Il avait d'abord songé à un *Sylla*. La *Marie Stuart* de Lebrun et *Les Vêpres siciliennes* annoncées de Casimir Delavigne l'engagent à prendre un sujet plus moderne, et il choisit Cromwell, dont Villemain venait de publier une histoire. Il en expédie le plan à sa sœur, scène par scène, avec des parenthèses comme celle-ci : *C'est là qu'il faut être sublime !* et *Quelle scène ! Quelle scène !* Il est déjà l'homme qui, lisant un jour dans un salon le roman qu'il venait d'achever, s'interrompit de sa lecture pour dire : *Que c'est beau !* et la continua tranquillement. La pièce finissait sur les imprécations de la veuve de Charles I^er^ contre l'Angleterre. « Je te réponds, écrit-il, que ce sera tapé de main de maître ! » Et il ajoute avec simplicité : « Je veux que ma tragédie soit le bréviaire des peuples et des rois. »

Mais il fait mieux que son *Cromwell* : il regarde

la vie. Il s'intéresse aux gens de sa maison et de son quartier. La femme de son propriétaire est un peu commune, malgré son bel air. Sa fille est mariée au marchand de porcelaine de la rue du Petit-Lion. Il dîne chez elle « ousqu'il joue aux petits jeux innocents... Ils ont été, je t'assure, très innocents attendu la stupidité bétifiante de presque tous les membres de l'honorable compagnie. » Nous lui sommes reconnaissants de ce « presque », qui nous donne bon espoir pour le temps où il nous peindra le petit monde bourgeois. « Le matin, pendant qu'il trempe son pain dans son lait, il laisse planer ses yeux sur un paysage de toits bruns, rouges, en ardoises, en tuiles, couverts de mousses jaunes ou vertes. » Et il découvre de la beauté « dans cet océan de vagues immobiles ». Des figures lui apparaissent. « Parmi les fleurs de quelque jardin aérien, il entrevoit le profil anguleux et crochu d'une vieille femme arrosant des capucines ou, dans le cadre d'une lucarne pourrie, une jeune fille faisant sa toilette... les cheveux élevés en l'air par un joli bras blanc[1]. » Il va à la Bibliothèque de l'Arsenal, qui se nommait alors la Bibliothèque de Monsieur ; puis il se promène au Jardin des Plantes, ou par la rue de la Roquette et la rue de Charonne, il monte au Père-Lachaise. Il se plaît sur cette hauteur d'où l'on embrasse tout Paris et d'où Rastignac, après avoir enterré le Père Goriot, lancera son défi à ce monde fascinant et formidable. Il parcourt les allées du vaste cimetière. « J'y piffe,

1. *La Peau de Chagrin.*

dit-il à sa sœur, de bonnes grosses réflexions inspiratrices. » Sorti de la cité des morts, il observe les mœurs du faubourg, ses habitants et leurs caractères. Aussi mal vêtu que les ouvriers, il se mêle à leurs groupes, assiste à leurs marchés, écoute leurs disputes à l'heure où ils quittent le travail. Il flaire des drames perdus, oubliés, dans cette ville de douleur, des scènes admirables, « chefs-d'œuvre enfantés par le hasard ». C'est au début de sa nouvelle *Facino Cane* qu'il nous dit quel bénéfice il a retiré de son existence solitaire, et c'est là que se trouve une des pages les plus révélatrices de son génie. Théophile Gautier n'a eu garde de l'omettre dans son immortelle étude sur Balzac.

« Chez moi, l'observation était déjà devenue intui-
« tive ; elle pénétrait l'âme sans négliger le corps,
« ou plutôt elle saisissait si bien les détails exté-
« rieurs qu'elle allait sur-le-champ au delà ; elle
« me donnait la faculté de vivre de la vie de l'indi-
« vidu sur laquelle elle s'exerçait en me permettant
« de me substituer à lui comme le derviche des
« *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des
« personnes sur lesquelles il prononçait certaines
« paroles. Lorsque, entre onze heures et minuit, je
« rencontrais un ouvrier et sa femme revenant
« de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les
« suivre depuis le Pont-aux-Choux jusqu'au bou-
« levard Beaumarchais. Ces braves gens par-
« laient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue ;
« de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs

« affaires ; la mère tirait son enfant par la main,
« sans écouter ni ses plaintes ni ses demandes ;
« les deux époux comptaient l'argent qui leur serait
« payé le lendemain ; ils le dépensaient de vingt
« manières différentes. C'était alors des détails de
« ménage, des doléances sur le prix excessif des
« pommes de terre ou sur la longueur de l'hiver
« et le renchérissement des mottes, des représen-
« tations énergiques sur ce qui était dû au bou-
« langer, enfin des discussions qui s'envenimaient
« et où chacun d'eux déployait son caractère en
« mots pittoresques. En entendant ces gens, je
« pouvais épouser leur vie ; je me sentais leurs gue-
« nilles sur le dos ; je marchais dans leurs souliers
« percés : leurs désirs, leurs besoins, tout passait
« dans mon âme ou mon âme passait dans la leur...
« Quitter ses habitudes, devenir un autre que moi
« par l'ivresse des facultés morales et jouer ce jeu
« à volonté : telle était ma distraction. »

Ce n'est encore là qu'une distraction pour lui. Il ne sait pas qu'il est en train de préparer les fondations de son œuvre. Il rentre maintenant dans son taudis ; il allume sa bougie au goulot d'une bouteille. Son *Cromwell* est là qui traîne entre une cruche, un verre et un morceau de pain. Il se remet au travail, en dépit de Minerve : c'est le cas de le dire. Puis il s'arrête. Cette mansarde a le charme de la solitude où le rêve se déploie à l'aise, du silence qui semble nous soumettre le monde entier, de la nuit où nos désirs courent sans rencontrer d'obstacles. Parfois « ivre à jeun comme saint Antoine

dans sa tentation », il imagine des banquets somptueux, des orgies « où les flammes du punch colorent les visages d'une teinte infernale », où les salons, « jonchés de corps, offrent l'image d'un champ de bataille ». Plus souvent, il respire, dans ce calme et ce silence, « je ne sais quoi de doux, d'enivrant comme l'amour ». L'amour ! Il en rêve. « Veuf de toutes les femmes que je désirais, dénué de tout, je me voyais entouré de maîtresses ravissantes. » Une surtout, fine, aristocratique et riche : la distinction de ses manières et son respect d'elle-même l'enchanteraient. « A chaque difficulté vaincue, je baisais les mains douces de la femme aux beaux yeux qui devait un jour me caresser les cheveux en me disant avec attendrissement : « Tu as bien souffert, mon pauvre ange[1]. » C'était pour elle qu'il voulait se couvrir de gloire ; car sous ses vêtements de misère, mal lavé, mal peigné, mangeant, travaillant, couchant dans un affreux taudis, il avait horreur des plaisirs vulgaires et ne concevait l'amour qu'au milieu des merveilles du luxe, « parce que lui-même est un luxe peut-être ».

Cependant, à la fin d'avril 1820, il arrive à Villeparisis avec son bréviaire des peuples et des rois terminé. Il escompte un triomphe. On convoque les amis. Il lit le *Cromwell* que sa mère s'était donné la peine de recopier. Visages de glace. Le verdict est terrible. L'auteur en appelle à un juge plus compétent. Son futur beau-frère, M. Surville, propose Andrieux, qu'il a eu comme professeur de

1. *La Peau de Chagrin.*

littérature à Polytechnique. Andrieux lut la pièce et déclara que le jeune homme emploierait mieux son temps à faire autre chose que des tragédies. On ne pouvait mieux dire. « Eh bien, s'écria Honoré, cela prouve simplement que les tragédies ne sont pas mon fait. » Quelque temps auparavant, il avait écrit : « Il faut débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou. » Il avait débuté par une œuvre informe ; il ne se tordit pas le cou. Mais il n'abandonnait rien de ses espérances. Ne pensez-vous pas qu'avant d'être un homme de génie il a été un bien bon garçon ?

II

LES PREMIERS ROMANS ET LE PREMIER AMOUR. LA « DILECTA ».

Rentré dans sa famille, Balzac dut y rester. Ses parents ne parlaient plus de le renvoyer chez un notaire et ne tenaient pas du tout qu'il continuât de vivre à Paris, où il avait fini par se lier avec de jeunes aventuriers de lettres, les Lepoitevin de l'Egreville et les Raisson, qui avaient déjà leurs entrées dans les petits théâtres et les petits journaux. L'air de Villeparisis leur paraissait plus sain. Du reste, Villeparisis, premier relai sur la route de Metz, n'était pas éloigné de Paris ; les diligences et les chaises de poste passaient à grand tintamarre devant la maison des Balzac, et le voyage était facile. Mais Honoré, bien nourri, bien logé, ne tarda pas à regretter sa mansarde de la rue Lesdiguières. Le séjour au milieu des siens n'était point favorable à la méditation. Sa sœur Laure, sa chère confidente, celle dont Laurence disait qu'elle avait

(Collection particulière)

MADAME DE BERNY

été créée un jour de fête, venait de se marier ; le mariage de Laurence se préparait et mettait tout le monde en l'air ; son frère Henri achevait péniblement de mauvaises études, et l'on entendait madame Balzac, qui le chérissait plus tendrement qu'elle n'avait fait de son fils aîné, récriminer tout le long du jour contre les punitions qu'il s'attirait « Il faut le changer de pension ; il est chez des cafards ; c'est une éducation manquée ; on le punit pour des riens ! » M. Balzac, de plus en plus olympien, s'élevait au-dessus de ces vaines agitations. On lui servait un gros dîner à neuf heures du matin, une poire à cinq heures, et il se couchait avant les poules. Il n'a pas oublié les déceptions que lui a causées son fils, ni sa mortification de voir que celui d'un de ses anciens camarades était, à dix-sept ans, clerc d'une grande étude ; mais il ne résiste pas aux drôleries d'Honoré ; il reconnaît son sang à cette verve éclatante et, l'imagination gasconne aidant, il entretient parfois ses amis de la glorieuse carrière du jeune écrivain. Madame Balzac est plus variable : elle gémit, glapit, tempête, prend Honoré en grippe, critique ce qu'il écrit, l'admire de tant travailler, craint qu'il ne tombe malade, l'accuse de perdre son temps. « La nature entoure les roses d'épines et les plaisirs d'une foule de chagrins, dit mélancoliquement Balzac : maman suit l'exemple de la nature. » Quand tous ces personnages, y compris la grand-mère, sont rassemblés, il en résulte des disputes et des brouilles. Ils ont tous des susceptibilités

maladives. Ils se soupçonnent ; ils s'observent « comme Montecuculli et Turenne ». Madame Balzac assurera que la belle famille de Laurence dit des horreurs d'elle à sa fille ; Laurence assure que sa cousine et sa grand'mère disent des horreurs d'elle à sa mère. Cette pauvre Laurence écrivait à son frère au temps qu'il était à Paris : « Il nous faudrait que papa fût content, que maman aille mieux, que bonne maman soit gaie, que tu fusses près de nous, que nous ayons quelques mille livres de rente de plus : avec cela, nous serions tous autant de vers qui lèveraient la tête et qui feraient la hargne au genre humain, au lieu que nous rampons avec les autres. » La présence d'Honoré n'a rien changé : ils rampent toujours, mais ils font plus de bruit que des vers. Et c'est au milieu d'un perpétuel remue-ménage et de continuelles criailleries que, dans une chambre assez mal close où les rumeurs de la maison entraient avec les vents coulis, le jeune homme écrit ses premiers romans sur le petit meuble qui supportait naguère l'écritoire de sa sœur Laure.

Ses premiers romans ! « Ah ! Laure, quelle chute de mes projets de gloire ! » Ne sent-il donc pas qu'il a trouvé sa voie ? Sans doute ; mais, de ses premiers romans, il n'attend que les quinze cents francs de rente qui lui permettront de travailler à sa célébrité et qui, d'abord, le rendront indépendant de sa famille. Il devine que des amis de son père lui cherchent une place, et il se hâte de prévenir leur

affreuse sollicitude. Le roman n'est en ce moment pour lui qu'un genre d'industrie susceptible de lui donner très vite le pain quotidien. Aussi ne demande-t-il qu'à prendre des collaborateurs afin de gagner du temps. C'est un exemple que je crois unique dans la littérature. On trouverait naturel qu'il se fût attelé à des besognes de librairie, à des compilations d'histoire, à des livres de cuisine. Mais qu'il commence par traiter comme une affaire et un pis-aller le genre où il rêve de s'immortaliser, on en est un peu surpris. D'ailleurs, il ne signera pas ses premières productions, ce qui prouve du moins qu'il a le respect de son art. Et peut-être, éclairé par son échec de *Cromwell*, pensait-il que, tout en attrapant de quoi se suffire, il apprendrait son métier.

Sa sœur prétend qu'en cinq ans il a bâclé plus de quarante volumes. Quarante, c'est beaucoup. Il a sûrement collaboré à un certain nombre de romans que nous ignorons. Mais, entre 1822 et 1825, nous n'en connaissons que huit dont il soit l'auteur et qui ont paru sous les pseudonymes de Lord R'hoone, A. de Viellerglé, et Horace de Saint-Aubin. Il ne les a jamais avoués, il ne les a jamais désavoués non plus, puisqu'en 1835 il vendit, par intermédiaire, pour la somme de dix mille francs, le droit de les reproduire « avec faculté de nier des œuvres qu'il refusait de reconnaître ». La seule année 1822, il en fit paraître cinq : *L'Héritière de Birague*, *Jean-Louis*, *l'Israélite*, *le Centenaire*, *le Vicaire des Ardennes*. En 1823, il donne

La Dernière Fée ; en 1824, *Argow le Pirate* ou *Annette et le Criminel ;* en 1825, *Jane la Pâle.* Deux autres, *L'Excommunié* et *Dom Gigadas*, qui pourraient être de lui, qui le sont sans doute en partie, sont généralement attribués au marquis de Belloy et à Ferdinand de Gramont.

Du moment qu'il ne s'agissait que d'argent, l'important était de se régler sur le goût du public. Si Balzac avait vécu au temps de l'*Astrée*, il eut fait des pastorales ; au temps de Montesquieu, des *Lettres Persanes ;* au temps de Rousseau, des *Nouvelle Héloïse.* La fin du XVIII^e^ siècle et le commencement du XIX^e^ avaient vu se déchaîner une littérature de tempête. Elle soufflait de l'Angleterre et de l'Allemagne et remplissait les imaginations de forfaits mystérieux, d'apparitions surnaturelles et d'inventions macabres. Les grands bouleversements politiques et sociaux avaient reculé les frontières de la vraisemblance et disposaient les esprits à recevoir les fictions romanesques les plus étranges. Les romanciers renchérissaient à peine sur les événements. Les romans d'Anne Radcliffe, *Les Mystères du Château d'Udolphe* et *l'Italien* ou *le Confessionnal des Pénitents noirs*, le roman de Lewis, *Le Moine*, avaient obtenu un succès européen. En 1819, la traduction du *Vampire* de Polidori, que tout le monde crut être l'œuvre de Byron, « avait autant contribué à faire connaître le poète anglais en France que ses poèmes les plus estimés[1] ; et

1. Amédée Pichot. Voir *La Tradition et l'Exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, Jean Larat (Champion, 1923).

Nodier s'empressait d'en tirer un mélodrame pour le théâtre Saint-Martin. En 1821, *Melmoth* ou *l'Homme errant* de Maturin, deux fois traduit, soulevait un enthousiasme dont une des nouvelles de la *Comédie Humaine* porte le témoignage et dont nous retrouvons des traces jusque dans *Le Juif Errant* d'Eugène Sue. Balzac professa une vive admiration pour les trois auteurs anglais Maturin, Anne Radcliffe et Lewis ; et nous aurions grand tort de la lui reprocher et d'accuser la faiblesse de son sens critique, car il faudrait, en bonne conscience, faire le même procès à Shelley, à Byron et à Gœthe, qui aimait beaucoup Anne Radcliffe et qui déclarait que le *Vampire* était le chef-d'œuvre de Byron. Le discrédit où ces ouvrages sont tombés ne doit point nous aveugler sur leurs mérites. Nous exaltons tous les jours des romans qui sont loin de les égaler. Je ne dirai pas que j'ai pris plaisir à lire Anne Radcliffe et Lewis : je dirai même qu'il me serait facile de les ridiculiser. Mais il suffit, quand on est un véritable amateur de romans, d'en parcourir cinquante pages pour comprendre leur succès : ils sont de la grande lignée des conteurs. Cependant Walter Scott, dont l'avènement définitif date de 1820, allait les refouler dans l'ombre au nom de la vérité historique et psychologique. L'année précédente, Victor Hugo, qui avait alors dix-sept ans, publiait au *Conservateur Littéraire*, un éloge du romancier écossais où il remarquait avec une rare acuité de jugement que « c'était la peinture vivante des mœurs qui répandait sur ses romans une sin-

gulière teinte d'originalité ». La vogue de ces romans fut prodigieuse. La fortune de l'éditeur Gosselin s'arrondissait à vue d'œil, et tous les éditeurs s'écriaient : « Faites-nous des romans historiques ! »

Balzac en fera : *L'Héritière de Birague*, *l'Israélite* et, si l'on veut, *Jean-Louis*. Il fera aussi du roman fantastique, genre Maturin : *Le Centenaire*, et du roman frénétique, genre Radcliffe et Lewis : *Le Vicaire des Ardennes* et *Argow le Pirate*. Que valent-ils? Franchement, s'ils n'étaient pas de Balzac, on ne s'y arrêterait guère, à moins qu'on n'écrivît des livres comme l'*Histoire du Roman historique en France* de M. Maigron ; et alors on constaterait que, ne valant pas grand'chose, ils valent encore mieux que ceux qu'on publiait à cette époque. Ils leur sont supérieurs, — même cette *Héritière de Birague* qu'il traitait lui-même dans une lettre à sa sœur de « cochonnerie littéraire », — par la verve du dialogue, la hardiesse des propos, un gros entrain, un certain tour comique et, bien que cela semble paradoxal, des dons de style qui n'excluent pas de nombreuses incorrections. Du reste, aucune vraisemblance historique et un enchevêtrement d'horreurs, et des morts qui ressuscitent, et des bals masqués terrifiants, et des bandits que l'on pend afin de leur reprendre les diamants qu'ils ont avalés.

Le côté merveilleux est peut-être mieux représenté par *Le Centenaire*, largement imité de *Melmoth*. Il faudrait peu de chose pour l'accommoder

au goût du jour, car nous voyons reparaître cette recherche du fantastique qui suit presque toujours les grandes catastrophes. C'est l'histoire du comte Maxime Beringheld qui a vécu de 1470 à 1572 et qui n'est pas encore mort sous l'Empire. Les sciences occultes, qu'il est allé approfondir en Chine et dans l'Inde, lui ont livré le secret de prolonger indéfiniment sa vie. Chaque fois qu'elle va l'abandonner, il tue un être vivant dont il absorbe le fluide vital et volatilise le cadavre. Ni vu ni connu. Il est le Juif Errant du meurtre, l'Ahasvérus vampire. Son descendant, le général Tullius Beringheld, lui arrache, dans les catacombes de Paris, la jeune fille qu'il aime au moment où le monstre la vampirisait et promenait ses mains glaciales sur son beau corps. Je ne pense pas que M. Farrère se soit rappelé le roman de Balzac dans *la Maison des Hommes Vivants*. Mais le comte Beringeld, s'il vivait encore, pourrait y descendre : sa chambre est prête.

On jurerait quelquefois que Balzac s'amuse à parodier des romanciers français comme Pigault Lebrun et Ducray-Duménil, l'auteur de *Cœlina* ou l'*Enfant du Mystère*. Dans *Jean-Louis* par exemple. Une jolie ravaudeuse, Fanchette, fiancée au fils d'un charbonnier, et amie de la femme de chambre des Plaidanon, vient voir la fête que donne M. Plaidanon, procureur du Roi. Jean-Louis, le fils du charbonnier, l'y poursuit. Elle lui échappe, se faufile dans le salon, glisse sur le parquet et tombe de telle façon que sa robe se retrousse. Plaidanon aper-

çoit son genou : « Ma fille ! s'écrie-t-il. Ma fille ! Elle a une fraise sur le genou ! » Il appelle sa femme. C'est bien une fraise. Ils reconnaissent l'enfant qu'on leur a volée. « Où fûtes-vous trouvée, mon enfant ? dit le procureur — Dans la forêt de Senart, répond une basse-taille dont les sons retentirent jusque dans les entrailles des dames. — Et par qui ? demande Plaidanon à Jean Louis. — Par mon père. — Qui êtes-vous ? — Honnête homme et charbonnier, dit le saute-ruisseau Courottin d'une voix de serinette. — C'est ma fille, ma chère Paméla ! » En dix minutes la femme de chambre Justine eut habillé mademoiselle Paméla avec une robe de sa mère, et elle reparut brillante comme un astre. » Je ne sais pas de meilleure parodie des reconnaissances mélodramatiques ; et la fraise de ma mère est une jolie variante de la croix de ma mère.

Balzac est aussi divers dans ses élucubrations qu'il le sera dans ses nouvelles et ses romans. *La Dernière Fée* serait un aimable conte si le conteur était moins long et plus léger. Il était une fois un chimiste et sa femme qui vivaient heureux. Le chimiste, ses lunettes sur le nez, entretenait le feu de ses fourneaux ; sa femme passait son temps à contempler les estampes du Cabinet des Fées. Le chimiste posait quelquefois un baiser sur les lèvres de sa femme qui s'en félicitait et qui croyait que tous les hommes étaient chimistes. Il leur naquit un fils qu'ils nommèrent Abel et qui grandit comme un enfant de la nature, mais les yeux sur le Cabinet des Fées. Le chimiste mourut ; sa femme

aussi. Abel se consola, et la fille du bedeau, Catherine, lui parut aussi belle que la Fée Gracieuse. Et voici qu'une Anglaise de passage, désœuvrée, la duchesse de Sommerset, eut la fantaisie de jouer pour lui le rôle d'une Fée. Elle lui apparut en Fée des Perles, le charma, l'éblouit, l'emmena dans son château, où elle lui prodigua des visions féeriques, et l'épousa. Un jour, il apprit la mort de Catherine et tomba en mélancolie. Mais, à quelque temps de là, un jeune homme entra à son service qui ressemblait à la pauvre Catherine, et il en fut heureux. Cependant, la duchesse, lasse de toutes ses féeries, le quitta pour suivre un de ses adorateurs ; et Abel en devint fou. Heureusement, le jeune serviteur n'était autre que Catherine. Elle le ramena dans son village et sut lui rendre la raison. Je vois très bien ce conte gentiment traité par un écrivain du XVIII^e^ siècle. Mais Balzac l'a renforcé de complications dramatiques qui, cette fois, ne sentent pas la parodie.

Ce n'est guère que dans *Le Vicaire des Ardennes* et *Argow le Pirate* que perce une observation de la vie où nous pouvons, avec quelque bonne volonté, le pressentir. Les notables du village d'Aulnay, réunis chez le curé, attendent le nouveau vicaire. Le premier chapitre, le meilleur de l'ouvrage, compose déjà un tableau de mœurs provinciales où Balzac entrechoque assez plaisamment les petits intérêts et les petits ridicules du percepteur, du maître d'école, de l'épicier et du maire, ancien charcutier. Le reste de l'ouvrage nous jette dans

les plus noirs imbroglios. Le vicaire Joseph, fatal comme un héros de Byron ou de Lewis, « semble pleurer intérieurement une faute que les larmes de toute une vie pénitente ne saurait racheter ». Il ne s'est fait prêtre que par désespoir de ne pouvoir épouser sa sœur ou celle qu'il croit être sa sœur. La châtelaine de l'endroit, la marquise de Rocourt, devant cette figure pâle et ces yeux sombres, éprouve le trouble avant coureur de la passion. Elle n'a pas de chance. A seize ans, elle a été aimée d'un prêtre et l'a aimé, et, comme elle avait lu la *Nouvelle Héloïse*, elle a imité Julie avec des conséquences aggravantes. Et, dans sa quarantième année, elle retombe amoureuse de qui ? D'un prêtre. M. de Rocourt, qui ignore le premier accident de sa femme, s'émeut et va prier l'évêque qu'on le débarrasse de ce beau ténébreux ensoutané. L'évêque accourt : c'est l'ancien amant de la marquise, et il lui révèle que Joseph est leur fils. Joseph l'a entendu. S'il est le fils de la marquise et de son évêque, il n'est plus que le cousin de sa sœur Mélanie. Il en oublie les ordres qu'il a reçus, vole à Paris, retrouve sa cousine et le mariage est décidé. Ici se place une une scène vraiment drôle. Les deux jeunes gens doivent se marier à minuit dans l'église Saint-Etienne du Mont. Ils arrivent à l'autel. Personne. Joseph laisse Mélanie agenouillée à côté de leurs témoins et va vers la sacristie presser l'officiant. En y entrant, il ôte son habit et se met en devoir de s'habiller comme pour dire sa messe. Ebahissement du sacristain. « Que faites-vous ? — Excusez-

moi, murmure le vicaire ; le bonheur me tourne la tête ! » Le mariage a lieu. La marquise n'a plus qu'à obtenir du pape un bref qui sécularise son vicaire de fils.

Le progrès est manifeste dans *Argow le Pirate*. Balzac y a repris un des personnages du *Vicaire*, Argow, qui avait voulu épouser Mélanie, dont il avait assassiné le père. Le début du roman nous conduit chez M. Gérard, sous-chef aux Droits Réunis. On pourrait accrocher son portrait de bureaucrate dans la galerie des *Employés* que Balzac peindra treize ans plus tard. « Il portait toujours « un chapeau à la victime et un gilet jaune, un « pantalon et un habit de couleur marron arran- « gés avec une telle symétrie que jamais l'habit « non plus que le gilet ne dépassaient l'un l'autre, « et l'on ne reconnaissait les limites du pantalon « et de l'habit que par une chaîne d'acier au bout « de laquelle la clef de la montre avait pour « accompagnement un petit coquillage blanc ta- « cheté de brun. » C'est, je crois, le premier portrait où Balzac, disciple de Sterne, mais bientôt plus fort que son maître, saisit la réalité dans les menus détails qui l'individualisent. Annette Gérard, charmante, modeste, travailleuse, ressemble déjà à plus d'une jeune fille de la *Comédie Humaine*, et je note que, contrairement aux héroïnes romanesques, elle n'est point une merveille de beauté : « Sa physionomie annonçait plus d'élévation et de noblesse que d'esprit : ses traits manquaient de régularité ; sa bouche

était grande. » Elle se dépouille de ses économies pour son cousin Charles Servigné, comme le fera Eugénie Grandet ; et Charles Servigné a la même nature ingrate que le cousin d'Eugénie. Quant à madame Gérard, sur le point de partir pour Valence avec sa fille, entendez-la recommander son mari à sa voisine, madame Partoubat : « Ayez soin de ne jamais donner de veau à M. Gérard... Ne souffrez pas qu'il sorte sans mettre du liège dans ses souliers et sa noix dans la poche de son habit... Emmenez-le bien à la messe le dimanche, car quelquefois il fait l'esprit fort et ne va qu'à une messe basse. » Ces quelques traits sont les premières pousses du futur Balzac. Je ne vous raconterai pas comment le sinistre Argow s'éprend d'Annette et l'épouse ; comment sa conversion à la vertu et son amour l'obligent à commettre de nouveaux crimes ; comment, reconnu et démasqué, il meurt avec sa femme, et quelles funérailles sanglantes lui font les valeureux bandits dont il était le chef. Tout cela est moins curieux que l'ébauche du petit monde de Valence, des noces de mademoiselle Servigné, des commérages du quartier et des jalousies de la famille ; mais tout cela atteste chez le jeune écrivain une assez rare fécondité d'inventions. On lui en fera presque un grief plus tard ; on reprochera à quelques-uns de ses meilleurs romans de verser dans le romanesque. Prenons garde. Il y a de beaux romans isolés ; il n'y a pas de grand romancier sans ce don d'imaginer des hasards, sans cette fertilité de pé-

ripéties, qui peut être vulgaire quand l'auteur est vulgaire, mais qui n'est pas plus méprisable chez un Dickens que chez un Dostoiewski, chez une George Sand que chez un Victor Hugo. Nous aurons à revenir sur cette question.

Il en est une autre qui s'impose. Ces premiers romans de Balzac — ceux de 1822 — ne restent pas seulement étrangers aux idées politiques et religieuses qui soutiendront son œuvre : il s'y montre bien plus le fils de la Révolution que celui de la Tradition. Il a sur le passé de la France les opinions d'un sans-culotte. Ouvrez *L'Héritière de Birague :* « Parmi les diverses périodes de notre histoire, il « n'en est pas de plus honteuse que celle qui ren- « ferme la régence de Marie de Médicis. Jusqu'à « ce jour, les Français ignorants et barbares « avaient du moins conservé les vertus des esclaves, « la gaieté et l'insouciance ; mais alors ces der- « nières empreintes du caractère national disparu- « rent, et la France italianisée offrit un spectacle « vraiment scandaleux. » Cette année-là, 1822, il écrivait à sa sœur : « Vas-tu donc aller à la messe et plier le genou devant les préjugés et les plâtres de l'Eglise[1] ? » Les sentiments antireligieux se donnaient libre cours dans *L'Héritière de Birague*, où le haut et puissant seigneur assis à l'église et encensé par le prêtre « crevait d'orgueil d'être en pique-nique avec Dieu » ; — dans *l'Israélite*, dont le personnage le plus sanguinaire était un évêque ; — dans le *Vicaire des Ardennes* que l'autorité judi-

1. *Lettre inédite*, citée par M. Arrigon.

ciaire jugea immoral et condamna au pilon. Et même, lorsqu'il nous présentait un bon prêtre, il se faisait une idée singulière de son état d'esprit. Le vieux curé d'Aulnay connaît l'amour incestueux de l'abbé Joseph et l'amour naissant de la marquise de Rocourt. « Il est enchanté de voir son vicaire lancé dans une passion qui lui fera oublier celle qu'une barrière insurmontable lui défendait d'approcher. » Cet enchantement de la part d'un vénérable ecclésiastique est stupéfiant. Le Balzac de 1822 ne semblait pas prédestiné à concevoir un jour le *Curé de Village* et le *Médecin de campagne*.

On lit dans le *Vicaire des Ardennes* : « Madame de Rocourt arrivait jeune de cœur à la quarantaine, c'est-à-dire à l'âge où les passions des femmes acquièrent leur dernier degré d'intensité : elle aimait la méditation et répandait parfois des larmes en secret. » Balzac avait alors sous les yeux son modèle vivant, et la marquise de Rocourt se nommait madame de Berny.

Les Berny, voisins à Paris des Balzac, rue Portefoin, s'étaient installés comme les Balzac à Villeparisis, mais dans une ferme seigneuriale. M. de Berny, petit-fils d'un conseiller au Parlement, n'avait dû qu'à Thermidor de ne pas monter sur l'échafaud. Entré, lui aussi, dans les Subsistances militaires, puis au ministère de l'Intérieur, il avait été nommé, en 1810, conseiller à la Cour Impériale de Paris. En 1793, il avait épousé, à l'âge de vingt-quatre ans, une jeune fille de seize ans, Louise-An-

toinette-Laure Hinner, et il en avait eu neuf enfants, dont sept vivaient encore. Elle était la fille d'un Allemand, musicien ordinaire du Roi et de la chambre de la Reine, et d'une Française, Louise Quelpée de Laborde, qui, veuve, s'était remariée au chevalier de Jarjayes, un des agents royalistes les plus actifs et les plus sûrs pendant la Révolution. Filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le duc de Richelieu et la princesse de Chimay l'avaient tenue sur les fonts baptismaux. Son mariage avait été fécond sans être heureux. Une première fois à Montpellier, une seconde fois à Villeparisis, dit-on, elle s'était égarée à la recherche du bonheur et ne l'avait pas trouvé. M. de Berny, délicat de santé, acariâtre et sec, ne semble pas avoir connu sa double infortune ; et le fait est qu'il avait de très mauvais yeux. Madame de Berny était restée charmante. Ses portraits nous montrent une figure ovale, des lèvres un peu fortes et d'admirables yeux avertis et tendres. Si nous voulons la voir telle que la vit Balzac, nous n'avons qu'à nous reporter à ce qu'il nous dit de l'héroïne du *Lys dans la Vallée*, madame de Mortsauf : « Son teint comparable au tissu des camélias blancs se rougissait aux joues par de jolis tons roses... Son corps avait la verdeur que nous admirons dans les feuilles nouvellement dépliées ; son esprit avait la profonde concision du sauvage. »

Nous ne possédons, de Balzac, que des brouillons de lettres, presque aussi raturés que ses épreuves d'imprimerie, et des lettres de madame de

Berny dont la première est postérieure de six ans à l'aveu de leur amour. Mais il n'est pas malaisé de reconstituer l'histoire de leur liaison. Le jeune homme approchait pour la première fois une femme également belle et noble, et chez qui la noblesse des sentiments recouvrait l'esprit de caste. Autour d'elle flottaient les souvenirs de l'ancienne Cour qui semblaient lui avoir gardé, à travers les orages de la Révolution, une extraordinaire jeunesse. Elle était le passé avec un frais visage ; et ses regards de langueur et de mélancolie en appelaient encore à la vie de son injuste destinée. Ce libre garçon au parler hardi, riche de son ambition et de sa confiance en lui-même, se sentit pauvre devant elle et, comme Vandenesse devant madame de Mortsauf, il se dit qu'il n'avait d'autre avenir que son courage et ses facultés. Il fut séduit, absolument.

Les Berny fréquentaient les Balzac avant qu'Honoré vînt à Villeparisis ; mais madame de Berny n'avait aucune sympathie pour eux. Ni les bizarreries de M. Balzac, ni les ragots de madame Balzac et de madame Sallambier ne lui plaisaient. Quand Honoré arriva, ce fut une surprise : elle la traduisit plus tard sous une forme assez crue que, dans un jour d'irritation, il eut le mauvais goût de répéter : « Vous êtes une fleur venue sur du fumier. » Elle n'avait jamais encore rencontré personne qui ressemblât à ce jeune homme. Elle eut l'intuition d'une grande valeur. Tout éclatait dans sa candeur : l'intelligence, la curiosité de l'esprit,

le feu de l'ambition. Sa figure ouverte, son large front, ses yeux magnifiques attiraient, et plus encore sa surabondance d'énergie fascinante aux yeux d'une femme insatisfaite à qui la vie ne donne plus, pour saisir une apparence de bonheur, qu'une heure, qu'un moment. Elle avait perdu un fils qui aurait eu l'âge de ce jeune homme : de bonne foi elle crut, — tant le cœur est prompt à s'abuser, — que ce souvenir le lui rendait aimable. Elle s'intéressa à ses travaux d'autant plus que madame Balzac avait l'air de s'en désintéresser (ce qui n'était pas vrai). Madame Balzac haussait les épaules quand il lui tenait des propos comme ceux qu'il tenait à sa sœur : « Dans peu il serait l'homme à la mode, l'auteur le plus fécond, le plus aimable ; et les dames l'aimeront comme la prunelle de leurs yeux. Alors le petit brisquet d'Honoré arrivera en équipage, la tête haute, le regard fier et le gousset plein. » Et voici qu'une filleule de roi témoignait une attention presque admirative à ce petit brisquet et l'approuvait d'être ambitieux. Madame Balzac, intérieurement flattée, n'en laissait rien voir et restait partagée entre son orgueil maternel et sa jalousie. Mais la dame n'était pas aveugle aux défauts du jeune homme, à ses manques de tact, à son sans-gêne, à sa présomption tranchante ; et, avec cette ruse inconsciente que nous avons si souvent au début d'un amour, et qui fait que nous prenons pour confidents de ce qui nous déplaît dans l'objet de notre trouble les gens dont il importe surtout de dérouter la perspicacité, elle confiait à madame

Balzac qu'Honoré devrait bien surveiller ses paroles et son air, qu'il n'était pas aimé chez elle et qu'à sa dernière visite il avait choqué et froissé son gendre, l'homme le moins susceptible du monde. Elle aspirait à le corriger. Quand on en est là, les défauts de la personne que l'on aime nous attachent encore plus que ses qualités par la conscience que nous lui ferons du bien. Sans doute madame de Berny n'eut la révélation de ses propres sentiments que le jour où elle reçut la première lettre de Balzac.

Cette lettre commençait ainsi : « Vous êtes malheureuse, je le sais ; mais vous avez dans l'âme des richesses qui vous sont inconnues et qui peuvent encore vous rattacher à l'existence. » Bon début, aussi bon que le seront en général les débuts de ses romans. Et ce qui vient ensuite n'est pas mal non plus : « Vous serez bien surprise qu'une jeune âme ordinairement remplie de sentiments présomptueux, ait pu concevoir, garder et nourrir une passion sans chercher plutôt à l'embellir des trésors de l'espérance. Mais tel je suis, tel je serai toujours, timide à l'excès, amoureux jusqu'au délire et chaste au point de n'oser dire : j'aime. » Madame de Berny, en femme qui ne veut pas rompre, se réfugie dans le badinage. Ce n'est pas sérieux. Vous m'oublierez vite. J'ai vingt-trois ans de plus que vous. Du reste, vous ne me trouverez jamais qu'entourée de mes enfants. Il s'impatiente. Une âme généreuse peut-elle prendre plaisir « à badiner un malheureux qui demanderait de la pitié si

ce sentiment avait quelque chose de consolant? » Mais brusquement ce jeune Saint-Preux qui l'accusera d'avoir, en un seul moment, empoisonné toute sa vie, lui lâche un propos de dragon pressé ou de commis voyageur gaillard. « Quel problème pour moi qu'une femme qui retrouve dans le commencement de son automne des jours aussi beaux que ceux de l'été, qu'une femme d'esprit qui juge le monde tel qu'il est se refuse à cueillir la pomme qui perdit nos premiers parents ! » Madame de Berny dut avoir un haut-le-corps en lisant ces lignes, mais celles qui suivaient prouvaient moins de cynisme que d'ingénuité : « Je conviens que la dernière chose à laquelle je ressemble, c'est à un amoureux ; je n'en ai ni le ton ni les manières ; je n'ai ni grâce ni hardiesse, rien d'agressif ; en un mot je suis comme ces jeunes filles qui paraissent gauches, sottes, timides, douces et qui cachent sous ce voile un feu qui, une fois qu'il aura franchi les cendres qui le couvrent, dévorera le foyer et la maison et tout. »

Devant cet éclat de passion, madame de Berny veut obtenir qu'il ne lui parlera plus d'amour. Mieux vaut alors la souffrance de l'exil. Mais on menace de partir et l'on ne part jamais. Et elle se laisse arracher qu'elle l'aimerait si elle avait seulement trente-six ans. Chaque jour affaiblit sa résistance. Il en vient à des arguments dont il serait le premier à rire s'il les entendait d'un autre : « Vos enfants arriveront à l'âge où un fidèle ami est le trésor le plus précieux qu'on puisse avoir

pour les garantir d'une foule de pièges : il faudra qu'on les garde dans la vie. Il est des pères que leur âge ou leur caractère rendent inhabiles à cette tâche délicate qui commence lorsque les mères ont fini la leur. Quel plaisir j'aurais eu à remplir un devoir qui serait devenu pour moi un plaisir ! » En bon français, cela signifie : Dans l'intérêt de vos enfants soyez ma maîtresse ! Du reste il est très sincère ; et il le prouvera. Il est bien l'homme qui écrit dans le *Lys* : « De la première femme aimée, nous aimons tout : ses enfants qui sont les nôtres, sa maison qui est la nôtre, ses intérêts qui sont nos intérêts, son malheur qui est notre plus grand malheur. » Il aurait fait un excellent beau-père — comme Napoléon. Ses grosses maladresses ne nous dissimulent pas sa générosité foncière et l'immense besoin d'affection, — d'affection familiale, — qui lui gonflait le cœur. Ses brouillons de lettres sont un des plus curieux documents sur sa nature. Il y est à la fois pesant et subtil, tantôt empêtré dans du mauvais Jean-Jacques et tantôt d'une chaude éloquence. « Aimer, s'écriera-t-il, c'est sentir autrement que tous les hommes et sentir violemment; c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les spendeurs ; c'est ne connaître ni le temps ni ses divisions, ni le jour ni la nuit, ni hiver ni printemps : le jour et le printemps sont la présence de l'aimée... ; c'est avoir des milliers d'idées quand nous sommes loin d'elle et, quand on la voit, n'en pouvoir exprimer une seule. »

Enfin, l'aveu sollicité, imploré, est venu. Elle l'aime, mais on s'aimera vertueusement. « Va, ma lettre, parais avec toutes les grâces du matin compagnes de la rosée ! » Seulement la jalousie rétrospective ne permet pas une longue vertu. L'amour, qui abolit le temps, fait de l'erreur du passé la trahison toujours présente. Un premier rendez-vous est donné la nuit dans le jardin ; puis on y renonce. L'amoureux sera cependant derrière la grille, affamé des délices qu'il s'était promises. Et la grille s'est ouverte. « O Laure, c'est au milieu d'une nuit pleine de toi, au sein de son silence et poursuivi par le souvenir de tes baisers enivrants que je t'écris... » Hélas, dès le lendemain, commencent les appréhensions, les craintes d'indiscrétion, le souci de détourner les soupçons. Le jeune homme redoute l'œil perçant des jeunes filles. Pourquoi Emmanuelle a-t-elle rougi en le regardant ? Pourquoi Alexandrine et Jeanne lui marquent-elles de l'hostilité ? A Villeparisis toutes les portes et les fenêtres les épient. Les leçons qu'il donnait au cadet des Berny dont il s'était constitué le précepteur, — car il ne supportait pas l'idée qu'un autre jeune homme que lui pénétrât dans la maison, — ne justifiaient pas ses continuelles visites. Bien qu'ils ne soient pas encore coupables, ses lettres trahissent de l'inquétude, et l'une d'entre elles d'une façon bien déconcertante : « Le bruit court que je ne suis si assidu que pour faire ma cour à ton Emmanuelle et déjà l'on dit qu'un mariage se prépare : certes, si j'étais en ce moment de

fortune à me marier, je n'hésiterais pas. » Quoi, même après la scène du jardin ? Il y a là une absence de délicatesse morale dont çà et là se ressentira *la Comédie Humaine*. Et c'est ma seule raison de la noter au passage. Il arriva ce qui devait arriver. Leur liaison fut facilitée par les longs séjours des Berny à Paris où les Balzac, qui ne craignaient pas les déménagements, étaient revenus pour regagner bientôt Villeparisis et, plus tard, s'en aller à Versailles.

C'était entouré des flammes de cette passion que Balzac écrivait ses premiers romans et publiait en 1824 deux opuscules : *Du Droit d'Aînesse* et *Histoire impartiale des Jésuites*. Il avait changé d'idées. L'homme que, deux ans plus tôt, le libraire Hubert invitait à atténuer dans son roman de *Jean-Louis* « la chaleur séditieuse » de certains épisodes révolutionnaires, proposait aujourd'hui le rétablissement du droit d'aînesse, soutien de la monarchie, gloire du trône, gage assuré du bonheur des individus et des familles. Il célébrait ces familles à qui était confiée la centralisation de la fortune territoriale et qui, « éternisées dans leur vigueur et dans leur éclat, sont comme les os impérissables de l'Etat » ; et il dénonçait le péril que faisait courir à la société la mutilation des propriétés d'après le système établi par la Révolution. M. Arrigon a très ingénieusement rapproché la publication de cette brochure d'un passage des *Illusions Perdues* où, dans un grand dîner chez Coralie, le journaliste Finot

dit à ses confrères : « Mes enfants, le parti libéral est obligé de raviver sa polémique, car il n'a rien à dire en ce moment contre le gouvernement... Qui de vous veut écrire une brochure pour demander le rétablissement du droit d'aînesse afin de faire crier contre les desseins secrets de la Cour ? La brochure sera bien payée : six cents francs ! » Balzac, qui courait alors les éditeurs et les petits journaux, aurait-il gagné ces six cents francs ? Il se serait si bien convaincu, en défendant cette idée, qu'elle est devenue un des pivots de sa conception sociale.

Quant à l'*Histoire impartiale des Jésuites*, où il élevait la voix en faveur d'une société tant calomniée et tant persécutée, « mais pour laquelle le retour d'une dynastie auguste était d'un heureux augure », ce plaidoyer habile, mesuré, pressant, d'un style sobre et fort, aurait-il été composé dans des conditions analogues ? Etait-ce une œuvre de commande et de propagande ? Ses premières opinions s'étaient-elles modifiées au contact d'un de ses amis, Thomassy, royaliste et catholique, qui lui répétait que, seules, les idées morales et religieuses féconderaient son talent, et qui travaillait à le détacher de madame Berny ? Après son *Histoire des Jésuites*, Balzac rêva d'écrire un *Traité sur la Prière ;* mais Thomassy lui rappela que, pour écrire un pareil traité, il ne suffisait pas d'avoir une belle âme, il fallait encore des habitudes religieuses et un commerce prolongé avec la divinité [1].

1. Arrigon. *Ouvrage cité.*

N'est-ce pas plutôt à l'influence de madame de Berny que nous devons attribuer sa conversion intellectuelle ? Madame de Berny l'a certainement encouragé dans son respect de l'Ancien Régime et son horreur de la Révolution. Mais elle n'était guère légitimiste. Elle le met en garde contre ce parti « ingrat par principe », et, — je sais alors qu'elle obéit à une jalousie de femme amoureuse, — elle lui écrit : « Ils ont, dans ce parti, tous les défauts de l'égoïsme, toute l'astuce et la fourberie de la faiblesse, un dédain qui va jusqu'au mépris pour tous ceux qui sont issus d'un autre sang que le leur. » En ce qui concerne la religion, je doute qu'elle l'ait jamais incité à écrire un Traité sur la Prière. Les idées religieuses ne l'obsédaient pas. Mais elle a pu lui dire que l'impiété était canaille. Et j'accepterais volontiers l'hypothèse qu'il en a été de l'*Histoire des Jésuites* comme du *Droit d'Aînesse*. Entrepris par besoin d'argent, ce travail l'a obligé à des recherches qui l'ont éclairé sur la force salutaire et l'efficacité sociale des institutions religieuses.

L'influence de madame de Berny fut tout autre. Elle lui a tenu le langage de madame de Mortsauf à Vandenesse : « La jeunesse actuelle a perdu l'habitude des formes polies. Vous trouverez peut-être que ma jurisprudence sent un peu la Cour. Croyez-en une pauvre femme : ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison constitue comme une poésie physique dont le

charme est irrésistible. La politesse consiste à paraître s'oublier pour les autres. » Nous ne prétendrons pas qu'elle a pleinement réussi cette éducation qui était à refaire ou à faire, car la première lettre que nous possédons d'elle, datée de 1828, nous démentirait : « Adieu, Didi, on t'aime quand même, on t'aime avec tes colères, avec tes myriades de caprices, avec tes manques d'usage, avec toutes tes imperfections qu'on aime elles-mêmes, heureuse d'avoir à te les pardonner. On t'aime malgré la corde qui te manque ; mais on t'adore pour toutes celles qui font vibrer ton gentil cœur et ta belle âme. » Et elle lui disait encore : « Fais, mon chéri, que toute la foule t'aperçoive de partout, par la hauteur où tu seras placé ; mais ne lui crie pas de t'admirer ! » Non, elle n'a pas eu tout le succès désirable. Cependant elle a affiné Balzac ; elle l'a mis en état de paraître dans les salons les plus fermés de l'aristocratie et de n'y point faire figure d'intrus. Elle lui a donné le sens des élégances qu'il ne pratiquerait pas, mais qu'il admirerait chez les autres et qu'il saurait peindre[1].

Elle a été plus heureuse dans l'éducation du romancier. Je ne pense pas, bien que Balzac l'affirme, qu'elle ait « fait l'écrivain, créé le goût » et qu'elle lui ait rendu de très grands services par ses « féroces » corrections. Mais elle avait traversé les tempêtes publiques et l'orage des passions ; elle venait à lui chargée de souvenirs, de voluptés, d'expé-

1. Voyez son *Traité de la Vie Elégante* (1830), émaillé de remarques fines et justes.

riences douloureuses, de pensées et de réflexions sur la vie. Elle l'aidait à comprendre le monde et le cœur féminin. Sans elle, nous n'aurions pas *Le Lys dans la Vallée*, et il n'eut pas aussi vite conquis les femmes. Jamais l'amour d'une jeune fille ne lui aurait donné ce qu'elle lui apportait. Mais un si beau présent pour un romancier se paie très cher. Balzac l'a senti, l'a dit, l'a écrit dans son roman du *Lys*. Et je me demande ce que madame de Berny a éprouvé, — regret amer ou jalouse satisfaction, — quand ses yeux qui allaient bientôt s'éteindre se sont posés sur ces lignes : « La subite révélation « de la poésie des sens constitue le lien vigoureux « par lequel les jeunes gens s'attachent aux femmes « plus âgées qu'eux ; mais ce lien est l'anneau du « forçat, il laisse dans l'âme une ineffaçable em- « preinte, il y met un dégoût anticipé pour les « amours frais, candides, riches de fleurs seule- « ment et qui ne savent pas servir d'alcool dans « des coupes d'or curieusement ciselées, enrichies « de pierreries, où brillent d'inépuisables feux. » L'homme a certainement pâti de cet amour ; le romancier en a tiré un très grand profit.

Un profit qui n'a pas été seulement littéraire. Madame de Berny a aimé Balzac passionnément : il était pour elle une revanche sur sa vie manquée. La première elle a cru à son génie. Elle l'a entouré d'une confiance et d'une tendresse qu'il ne trouvait pas au milieu des siens. Plus attentive qu'une sœur, plus maternelle que sa mère, elle lui disait ces mots qu'il a mis sur les lèvres de madame

de Mortsauf : « Mon affection est sans égale. Ah ! je voudrais vous voir heureux, puissant, considéré, vous qui serez pour moi comme un rêve animé. » Je ne fais aucune difficulté d'avouer que son histoire est de celles qui, romancées ou portées au théâtre, nous sont extrêmement déplaisantes. Si on voulait lui chercher des excuses, elles seraient dans la qualité exceptionnelle de celui qu'elle a aimé. Mais je n'éprouve aucun désir de la juger. Trop avertie pour ignorer les souffrances que son amour lui réservait, elle s'y est engagée et abîmée avec ravissement et terreur. Quelle tendresse, quand elle accourait vers lui ! « Vous me demandez sur quelle herbe j'avais marché ce matin ? Sur celle, chéri, qui infuse le bonheur puisqu'elle me conduisait vers toi. » Elle a, au bout de sept ou huit ans, les effusions d'un cœur qui s'est donné de la veille : « Source de ma vie ! Mes gants d'hier seront l'objet de mon culte, l'un a touché ton cher bras, l'autre a reçu ce délicieux baiser d'adieu. » Elle a des abaissements, des prosternations : « Tu ne me dois rien ; tu ne me devras jamais rien ; je serai toujours en reste. » Elle accepte tout pour lui, sans se plaindre, les avanies des Balzac et leurs empressements intéressés. Mais l'heure est venue où la gloire lui dispute le bien-aimé pour le passer à d'autres femmes. De bonnes amies complotent de le marier : « Que le diable enchaîne toutes les femmes qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas ! » Et des cris d'angoisse lui échappent. Elle qui lui écrivait : « Toi ne pas me comprendre ! Oh quand ce phénomène

arrivera, on en aura vu d'autres ! » lui dénie maintenant cette connaissance du cœur « dont chacun et surtout chacune le complimente ». Il connaît tous les cœurs des femmes du monde, oui, oui ; mais il en est de moins faciles à déchiffrer. Le sien évidemment, son triste cœur qui souffre des trahison devinées et plus encore de la pitié qui s'adresse à lui quand on pense à elle.

En 1832, ils convinrent que leur amour ne serait plus que de l'amitié ; et le malheur enveloppa la pauvre femme. Ses filles dépérissaient faute d'une dot pour les marier à temps, et l'une d'elles devint folle ; ses fils lui reprochaient leur existence étroite et celui qui lui ressemblait, le seul avec qui elle sympathisât, fut attaqué de la poitrine. C'est elle qui, par la bouche de madame de Mortsauf, s'écrie : « O mon ami, vous, ma gloire, vous devez bien m'aimer pour m'aimer encore, pour m'aimer inerte, ingrate et pétrifiée par la douleur ! » Il l'aimait toujours, il l'a toujours aimée, comme Jean-Jacques madame de Warens. (Je ne fais pas une comparaison entre les personnages : si je la faisais, elle serait toute à l'avantage de Balzac et de madame de Berny.) Celle qu'il nommait la *Dilecta* ne fut pas une femme aimée au milieu des autres ; elle eut tout son cœur ; elle était « la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres ». Lorsque, en janvier 1836, la mort arrêta les battements de ce cœur passionné, Balzac fut torturé et laissa éclater

sa douleur dans une lettre à sa mère : « Ah, ma pauvre mère, madame de Berny se meurt ! Il n'y a que moi et Dieu qui sachions quel est mon désespoir. Et il faut travailler, travailler en pleurant. » Et il écrivait à l'Etrangère : « La personne que j'ai perdue était plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus que toute créature peut être pour une autre. Elle m'avait soutenu de parole, d'action, de dévouement pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle. »

Les grands orages dont il parle durèrent trois ans, de 1825 à 1828. Ses romans ne lui avaient apporté ni l'argent ni la notoriété, et le dernier, *Jane la Pâle*, un des plus mauvais, n'avait pas plus que les autres accroché l'attention du public. Il avait refusé de retourner avec ses parents à Villeparisis. Il battait le pavé en compagnie de ces journalistes besogneux et hargneux qui suivaient d'un œil d'envie les dandies de la littérature et, dès qu'ils avaient quatre sous en poche, singeaient leur effronterie. Parfois Balzac, comme son héros de la *Peau de Chagrin*, regardait la Seine, et les mots habituels de sa mère montaient à ses lèvres : « Une pierre au cou et le Pont Neuf ! » Il semblait avoir renoncé aux romans, bien qu'en ce moment même, dans ce monde de la bohème littéraire, il rassemblât sans le savoir les matériaux des *Illusions Perdues*.

Que faire pour gagner « la pâtée » ? On lui proposa de commanditer des éditions compactes de La Fontaine et de Molière chez l'éditeur Urbain

Canel ; et le mirage de la spéculation s'empara de lui. Personne ne tenta de l'arrêter, sauf sa sœur Laurence à la veille de mourir. Ses parents, qui désespéraient de son avenir, ne le virent pas d'un mauvais œil entrer dans les affaires ; et madame de Berny lui avança neuf mille francs. Ce fut un désastre : il en sortit avec quinze mille francs de dettes. Pour réparer cette perte, il s'associe à un prote, Barbier, prend un brevet d'imprimeur sur la recommandation de M. de Berny, achète l'imprimerie Laurens et s'y installe, 17, rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti. C'était là, dans le noir, le provisoire et la saleté, que chaque jour madame de Berny venait rayonner, le soutenir, et souvent lui apporter à manger. Au bout de dix-huit mois on fut en plein gâchis. Les ouvriers qui n'étaient pas payés envoyaient du papier timbré ; les créanciers assiégeaient la maison. Une fonderie de caractères était à vendre après faillite. Balzac eut l'idée que l'achat de cette fonderie pourrait sauver son entreprise. Cela paraissait absurde et ne l'était pas. Il s'en rendit acquéreur avec le secours de madame de Berny, munie d'une procuration de son mari. Au printemps de 1828, il se vit acculé à la faillite. Il connut alors les courses haletantes, les montées d'escaliers le cœur battant et les descentes désespérées où il semble qu'un gouffre va s'ouvrir à la dernière marche, toutes ces heures de détresse qu'il a immortalisées dans son *César Birotteau*. Ses parents intervinrent, assumèrent une partie des dettes, mais ils craignirent que sa

ruine n'entraînât la leur, et ils chargèrent un de leurs cousins de la liquidation qui fut désastreuse. Sa sœur Laure, madame Surville, leur reproche d'avoir manqué de confiance. En effet, la fonderie, rachetée à bas prix par madame de Berny, devint dans les mains de son fils Alexandre un des établissements les plus prospères. Mais elle ne pouvait que péricliter sous la direction de Balzac. La perte subie était énorme. Madame de Berny en était pour quarante-cinq mille francs ; les Balzac pour environ quarante mille. Et il y avait d'autres créanciers.

Balzac s'évada de cette catastrophe. Il loua rue Cassini, au milieu des terrains vagues, des jardins maraîchers et des guinguettes, un étage dans un petit pavillon ombragé. Loin de le décourager, les revers fouettaient son énergie. Il se dit simplement que les imprimeries et les fonderies de caractères n'étaient pas plus son fait que les tragédies. Peut-être se dit-il aussi qu'instruit par la passion et par le malheur, sachant ce que la vie littéraire ménage de déceptions, la vie des affaires d'embûches et la vie tout court d'amertume, « criblé de dettes sans avoir fait une seule bamboche », il était mûr pour les grandes œuvres. Il revint au roman. Sa famille fut indignée du luxe avec lequel il meubla sa chambre ; des tentures, des tapis, de la pendule en marbre jaune qu'il acheta, et du renouvellement de sa garde-robe. Mais il attendait une hôtesse qui ne trouve jamais trop bien logés ceux qu'elle visite : la Gloire. Et il écrivit à sa sœur qu'il désirait

passionnément deux écrans bleus brodés de noir : « Quand je les aurai, je ne pourrai rien faire de mauvais. » Ah, qu'on lui envoie vite ses écrans et qu'ils soient bien bleus et bien brodés de noir ! Il a déjà commencé *Les Chouans*.

(Le Voleur, 5 *janvier* 1836)

BALZAC

Lithographie de Julien

III

DES « CHOUANS » A LA « COMÉDIE HUMAINE »

Balzac a vingt-neuf ans et cent mille francs de dettes. Il a trouvé par hasard dans un épisode de la guerre des Chouans le sujet d'un roman. Mais le cadre lui manque. Il sent cette fois que le cadre lui manque. Heureusement il lui souvient que le général baron de Pommereul, un ami de son père, habite Fougères. Il lui écrit, lui raconte sa déconfiture et lui explique ce qu'il veut faire. « J'espère qu'à défaut d'un talent tout à fait problématique chez moi, les mœurs nationales me porteront peut-être bonheur. » Mais il a besoin de connaître le pays. Le général lui répond : « Votre chambre vous attend ; venez vite. » Le jeune homme ne prit pas le temps de choisir dans sa garde-robe et partit.

Madame de Pommereul n'oublia jamais l'arrivée de son hôte ; et parmi les portraits de Balzac, je n'en sais pas de plus vif que celui qu'elle nous a tracé : « C'était, dit-elle, un petit homme avec une

grosse taille qu'un vêtement mal fait rendait plus grossière ; ses mains étaient magnifiques ; il avait un bien vilain chapeau. Mais, aussitôt qu'il se découvrit, tout le reste s'effaça : je ne regardai plus que sa tête. Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez pas vus : un grand front où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. Il avait un gros nez carré, une bouche énorme qui riait toujours malgré ses vilaines dents. Il portait la moustache épaisse et ses cheveux très longs rejetés en arrière. A cette époque, surtout quand il nous arriva, il était plutôt maigre et nous parut affamé. Il dévorait, le pauvre garçon. Enfin, que vous dirai-je ? Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Et puis ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire chez lui, c'était sa perpétuelle bonne humeur, tellement exubérante qu'elle devenait contagieuse. En dépit du malheur qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui avions pas encore montré sa chambre, et déjà il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi [1]. »

Sa première visite fut pour un chapelier qui,

1. Pour tous les détails du séjour de Balzac à Fougères, voir *Balzac en Bretagne*, de Pontavice de Heussey (1885), et *Autour d'un Roman de Balzac, Les Chouans*, de Maurice Serval (Conard, 1921).

faute d'un assez grand chapeau, faillit renoncer à coiffer cette forte tête. Puis il parcourut la vieille cité de Fougères assise sur son rocher de schiste devant une gorge profonde, en face des collines qui ferment la vallée ; et il commença à explorer le pays « entrant dans les fermes, causant avec les paysannes, trinquant avec les paysans ». Ses notes prises, il s'assit à sa table d'où il découvrait par sa fenêtre la route de la Pèlerine bordée de haies vives, et d'où il voyait sûrement défiler le détachement de Bleus qu'il était en train d'acheminer vers Mayenne. Il ne descendit plus qu'aux heures des repas. En arrivant il avait déclaré qu'il tenait à payer sa pension, mais que, démuni d'argent, il la paierait en histoires. Et chaque soir il en racontait. Il débutait souvent ainsi : « Général, vous avez dû connaître, à Lille, la famille de X... pas les X... de Roubaix, non ceux qui sont alliés aux Z... de Béthune ? Eh bien, il s'est passé dans cette famille-là un drame ignoré, digne du Boulevard du Crime. » Et il contait avec un tel feu, avec une telle vie, avec tant de sincérité qu'o ny était toujours pris. A la fin on haletait et on lui demandait : « Est-ce vrai, Balzac ? — Pas un mot de vrai ! s'écriait-il. Du Balzac tout pur. Hein, c'est un peu joli à faire, ça, n'est-ce pas, général ? » Et il disait encore : « Tout ce monde vit, aime, souffre, s'agite dans ma tête ; mais, si Dieu me prête vie, tout cela sera rangé, classé, étiqueté dans des livres et de fameux livres... Vous verrez, madame. »

Cinq mois plus tard *Les Chouans* paraissaient,

la même année que *Les Orientales*, *Henri III et sa Cour*, les Nouvelles de Mérimée, *Le Vase Etrusque* et *L'Enlèvement de la Redoute*, et sa *Chronique de Charles IX*. Balzac dédiera plus tard son livre à un ami de sa famille, qui avait été très bon pour lui, M. Théodore Dablin, avec ces mots significatifs : *Au premier ami le premier ouvrage.* Depuis *Jane la Pâle* il n'avait publié que deux insignifiantes préfaces aux œuvres de Molière et de La Fontaine et qu'un curieux *Petit Dictionnaire des Enseignes de Paris par un Batteur de Pavé*. Et voici l'œuvre d'un maître. Elle ne lui fut pas plus payée que les romans de lord R'hoone ou d'Horace de Saint-Aubin et ne se vendit pas plus. Il est vrai que la critique s'en occupa ; mais les contemporains furent loin de la juger comme nous. Dans l'article superficiel, inexact et venimeux de 1834, où Sainte-Beuve qualifiait la première période de la vie du romancier de « période presque clandestine », — comme si Balzac avait à en rougir ! — il ne trouve à dire des *Chouans* que ceci : « *Les Chouans* offrent seuls, pour la première fois, de l'entente dramatique, des caractères vrais, un dialogue heureux : par malheur, l'imitation de Walter Scott est évidente. » Les muets du Sérail étranglaient les gens avec moins de mots encore.

Il n'est pas question de nier ni seulement de réduire la dette contractée par Balzac envers Walter Scott. Plût au ciel que toutes ses dettes lui eussent été aussi légères ! Il l'a proclamée. Il a dit qu'il entreprenait pour la société actuelle ce que Walter

Scott avait fait pour le moyen âge. Mais il connaît le romancier écossais depuis huit ans ; il l'a étudié, et, s'il en a parfaitement compris l'originalité, il en a aussi dénoncé l'insuffisance. L'originalité de Walter Scott est d'avoir introduit dans le roman historique l'histoire qui jusque-là n'y était invitée qu'à fournir des noms propres ; par l'histoire, le sentiment de ce que le présent doit au passé ; et, avec l'histoire anecdotique et pittoresque, le réalisme, autrement dit la description minutieuse des conditions matérielles et morales de la vie. Mais, après les puissants romanciers du XVIII^e^ siècle, les Swift, les Daniel de Foë, les Richardson, les Fielding, les Smolett, si loyaux dans leur observation, si hardis et si vrais dans leurs peintures, Walter Scott est le premier grand écrivain de l'Angleterre qui mutile la nature et en relègue dans l'ombre les côtés sensuels et passionnés : il inaugure la dissimulation conventionnelle du roman anglais au XIX^e^ siècle. « Il a supprimé la passion, disait Balzac, il l'a offerte en holocauste aux bas bleus de son pays[1]. » Et dans *Les Illusions Perdues*, d'Arthez, qui parle en son nom, dira à Lucien de Rubempré : « A de rares exceptions près, les héroïnes de Scott sont absolument les mêmes ; il n'a eu pour elles qu'un seul poncif, selon l'expression des peintres. La femme porte le désordre dans la société par la passion. La passion a des accidents infinis. Peignez donc les passions ; vous aurez les ressources immenses dont s'est privé ce grand génie pour être lu

1. *Revue Parisienne.*

dans toutes les familles de la prude Angleterre. »

Mais la passion, qui entrait avec Balzac, allait changer tout l'éclairage du roman de Scott. Des *Chouans* ou d'*Ivanhoé* et des *Puritains*, qui sont pourtant deux chefs-d'œuvre, ce sont *Les Chouans* qui n'ont pas vieilli, parce que l'homme finit toujours par se déprendre, quel qu'en soit le charme, ou le relief ou la couleur, d'une image incomplète de sa nature. Au surplus, il importe peu que Balzac ait imité Walter Scott, si l'impression qui se dégage de son œuvre diffère essentiellement de celle que nous donne le romancier écossais. On dit que dans *Les Chouans* il oppose la France d'hier à la France de demain, comme l'auteur d'*Ivanhoé* avait opposé l'élément normand à l'élément saxon. Seulement je me refuse à voir dans la Chouannerie la France d'hier ; et Balzac, avec ce sens soial que nul romancier n'a eu plus fortement, n'y voyait qu'un mémorable exemple des maux que l'on déchaîne en remuant les masses obscures et ignorantes d'un pays. Il a été plus historien que Walter Scott par son impartialité dans un sujet tout brûlant encore. Ses opinions politiques ne l'ont point abusé sur le caractère des insurrections bretonnes ; il n'a pas essayé de leur prêter une noblesse qu'elles n'eurent pas ; il les a soigneusement distinguées des insurrections vendéennes dans une formule définitive : « Si la Vendée fit du brigandage une guerre, la Bretagne fit de la guerre un brigandage. » La proscription des Princes, la religion détruite ne furent en effet pour les Chouans que des prétextes de

pillage. Ils servaient Dieu et le Roi à la manière dont les Mohicans menaient leurs sauvages expéditions. Je crois que Balzac songea moins à Walter Scott qu'à Fenimore Cooper qu'il admirait presque autant, mais sur lequel il faisait les mêmes réserves. Et il eut le mérite, écrivant un roman, de combiner une intrigue qui tirait toute sa vraisemblance des événements historiques et qui pourrait s'y dérouler sans en fausser la physionomie.

La Bretagne est soulevée. Une fois de plus, les royalistes s'efforcent d'étendre la révolte à la Normandie et de réveiller la Vendée. Le chef de ce vaste plan d'opérations est le marquis de Montauran que les Chouans appellent le Gars. Les espérances des ennemis de la République se sont reformées autour de ce jeune homme hardi, généreux, aussi passionné que les Hoche et les Charrette. Fouché lui tend une de ces embuscades que des natures comme la sienne ne savent pas éviter. Il envoie à Fougères, sous la surveillance d'un policier muscadin, Corentin, une fille d'Opéra, mademoiselle de Verneuil, que son père, le duc de Verneuil, n'a pas reconnue et que ses aventures semblent désigner à la mission dont il la charge. Elle recevra trois cent mille francs le jour où elle livrera le marquis de Montauran. C'est moins par esprit de lucre que par goût du danger et dégoût de la vie qu'elle paraît avoir accepté. Nous ne lisons pas très clairement en elle, non qu'elle soit complexe, mais parce que Balzac ne l'a pas fortement conçue et qu'il ne l'a bien vue qu'au cours de son

roman. D'abord factice, elle n'arrivera à la vie réelle que portée par la passion dont il saura l'animer.

Elle rencontre dans une auberge le marquis de Montauran qui voyage sous un faux nom avec de faux papiers et en compagnie d'une ancienne maîtresse de Charette, madame du Gua, qu'il fait passer pour sa mère. Il ne tiendrait qu'à elle qu'il fût arrêté par Hulot, le commandant des Bleus ; elle est même obligée de s'opposer à son arrestation. Mais il l'intéresse, et ils se sentent tous les deux attirés l'un vers l'autre. Sauvé grâce à elle et convaincu, malgré la défiance de sa compagne, qu'il a affaire à une noble et pure victime de la Révolution, il lui offre l'hospitalité au château de la Vivetière où se réunissent les principaux chefs de l'insurrection. Là, elle est reconnue, démasquée. Montauran, dont le désir d'amour qu'elle avait déjà allumé en lui exaspère la colère, l'abandonne à la haine jalouse de madame du Gua. L'escorte de la jeune femme est massacrée ; elle subit les plus outrageantes humiliations et gagne à grand peine Fougères, le cœur brûlé de ressentiment. Hulot et Corentin comptent sur la vengeance qu'elle se promet. Mais pour eux la vengeance de mademoiselle de Verneuil, c'est de leur livrer l'ennemi ; pour elle, de ressaisir cet homme dont elle a mesuré la force d'aimer à la violence de sa fureur, et que maintenant elle adore.

Elle le rejoint au risque de sa vie, parvient à se justifier ; et le jeune homme, emporté par la pas-

sion au delà même de ce qu'elle espérait, décide de rentrer la nuit dans Fougères et de l'épouser chez elle devant un prêtre. Mais Corentin, doublement policier, étant amoureux, a percé les intentions de la jeune femme. Il fait tomber entre ses mains une fausse lettre de Montauran qui lui permet de croire que ce mariage ne sera qu'un jeu et une nouvelle injure. Aveuglée de colère, elle avertit Hulot qu'elle attend le Gars, et que, lui venu, les Bleus n'ont qu'à cerner la maison. La nuit arrive avec le prêtre et son amant. Elle comprend trop tard l'ignoble artifice de Corentin. La cérémonie du mariage s'accomplit ; et, au jour levant, tous deux sont blessés à mort en essayant de fuir.

On accusa Balzac d'avoir été chercher cette situation dramatique dans *Les Espagnols au Danemark*, de Mérimée, où une madame de Coulanges, aux gages de la police française, s'éprend du bel aide de camp qu'elle était chargée d'espionner. Il n'y a aucune comparaison entre cette médiocre pièce et ce roman dont les dernières scènes reflètent, par leur amoureuse ardeur, les premiers feux du génie. La situation n'existe que depuis Balzac ; et ils le savent bien, romanciers ou dramaturges, ceux qui la lui ont empruntée.

Je ne m'explique pas que, d'ordinaire, la critique fasse bon marché du marquis de Montauran et de mademoiselle de Verneuil. C'est mal connaître la Chouannerie que de les traiter en héros conventionnels. La rapidité et la violence meurtrière de leurs sentiments semblent naturelles dans une

atmosphère de guerre civile où la mort et l'amour multiplient leurs coups de foudre ; leur légèreté brillante et sinistre, tant de vies humaines exposées pour satisfaire un caprice ou pour courir à un rendez-vous, leurs folles imprudences et leur nuit de noces sans lendemain, ne nous étonnent pas plus que les attaques de diligences, les sanglantes escarmouches suivies de bals et de festins, les prédications fantasmagoriques au fond des bois, et les caches pratiquées dans les murs. Les deux amoureux de Balzac sont aussi représentatifs de leur époque que ses autres personnages.

Ils le sont tous : le policier Corentin dont il est impossible d'oublier la figure blafarde et qui fera une si belle carrière dans la police de l'Empire et de la Restauration ; le commandant Hulot un peu borné, mais franc, loyal, que le voisinage de Corentin écœure et qui supporte impatiemment d'être mis aux ordres d'une fille d'Opéra, malgré tout son respect pour les dames. C'est à lui que le marquis expirant recommandera son jeune frère, comme à un frère d'armes, dans un touchant symbole qui réconcilie, par-dessus le conflit des idées, la noblesse de sang et la noblesse d'âme. En face des gais soldats de la République, Beau Pied et La Clef des Cœurs, les Chouans, qui portent des noms de sauvages, Galope-Chopine, Pille-Miche, Marche-à-Terre, incarnent l'opposition ténébreuse de leur pays à la libre circulation, aussi tortueux que leurs routes, aussi retranchés dans leurs superstitions que leurs champs dont les fossés, les haies, les bar-

rières et les clôtures font autant de forteresses. L'abbé Gudin, qui les conduit à l'assaut des voitures publiques, les fanatise, comme le Vieux de la Montagne fanatisait ses troupes : il leur rapporte ce que sainte Anne d'Auray est descendue lui dire « à deux heures de l'après-midi » et commande aux ombres des morts.

Aucun accord parmi les chefs. Le tableau de leurs dissentiments au château de Saint-James, près de Fougères, nous explique le lamentable échec de ces tentatives d'insurrection. Mais les atrocités qu'elles provoquent commencent à désagréger une résistance qui ne s'appuie sur aucune force morale. Le marquis de Montauran se résignait mal à voir, contrairement à ses ordres, ses hommes dévaliser les diligences, et peut-être entrait-il dans son aveugle emportement à l'amour le désir d'oublier tout ce banditisme. Déjà le neveu de l'abbé Gudin a rallié les Bleus ; et voici qu'une pauvre femme amène au commandant Hulot son petit gars pour qu'il en fasse un Bleu. C'est la femme de Galope-Chopine. En rentrant elle a trouvé la tête de son mari suspendue au chambranle de la porte. Pille-Miche et Marche-à-Terre, l'ayant soupçonné de trahison, l'avaient condamné à mort et, séance tenante, lui avaient tranché la tête. Un de ses souliers, tombé sous son cou, s'était rempli de sang. Elle a pris son enfant par la main. « Ote ton sabot, lui a-t-elle dit, et mets ton pied là-dedans. Bien. » Et elle s'est écriée d'un ton de voix lugubre : « Souviens-toi toujours du soulier de ton père et ne t'en mets

jamais un aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *Chuins*, et tue les *Chuins*. J'atteste saint Labre que je te voue aux Bleus. Tu seras soldat pour venger ton père. Tue, tue les *Chuins*. »

Tous ces personnages paraissent si vrais qu'on en a cherché les modèles dans l'histoire et dans la chronique du pays. Qui était Montauran ? On a cité plusieurs noms. Madame du Gua que le comte de Bauvan appelle irrévérencieusement « la jument de Charette » ? On a cité plusieurs noms. Les femmes n'étaient pas rares dans ces guérillas où les jetaient l'amour, l'ambition, le goût des aventures et quelquefois celui des trahisons intéressées ; et l'on a cité plusieurs noms derrière celui de mademoiselle de Verneuil. Les gens de Fougères avaient-ils montré à Balzac, sur le marché aux bestiaux, un vieil homme surnommé Marche-à-Terre, qui aurait tué plus de cent personnes ? Il importe peu. On se posera la même question, on poursuivra les mêmes enquêtes au sujet de tous ses grands romans ; et, sauf dans un ou deux cas, elles n'aboutiront à rien de précis. Balzac procède déjà comme il procédera toujours. Ce n'est pas la réalité qui lui fournit ses personnages, ce sont les causes qu'il a approfondies de cette réalité. Ces causes une fois bien comprises, il la recrée. Quand sa faculté de création s'exercera sur le présent, il lui arrivera de faire mieux ou plus vite que la nature et de pousser jusqu'au portrait typique ce qu'elle n'avait encore donné qu'à l'état de croquis ou d'ébauches. C'est

ainsi que les générations suivantes nous offriront quelquefois des personnages qui sembleront issus de ses romans : ils ne seront que les résultats, plus lentement élaborés par la vie, des causes morales et sociales qu'il avait su démêler. Quand sa faculté de création s'exerce sur un passé encore mal débrouillé, il devance l'historien. Interrogez Lenôtre ; lisez son *Tournebut*, sa *Mirlitantouille* et tant de récits d'une documentation si sûre et d'un intérêt si neuf : il vous dira que Balzac a rencontré la vérité en dehors de l'exactitude. L'histoire marche derrière lui et constate qu'il a vu juste avant elle.

D'*Argow le Pirate* ou de *Jane la Pâle* aux *Chouans* la distance est énorme. On serait tenté de crier au miracle. Mais est-elle bien plus considérable que de *Han d'Islande* à *Notre-Dame de Paris* ? Si Balzac n'avait pas été pressé par des besoins d'argent, il est probable que nous n'aurions pas plus connu ses premiers essais que nous ne connaissons ceux de la plupart des écrivains. Du reste, son génie n'a pas eu cette heureuse précocité qui est un charme en même temps qu'un danger. Il ne s'est dégagé qu'avec effort et une tension continue de la volonté. Mais l'épanouissement a été aussi brusque que l'éclosion avait été lente, intermittente et contrainte. Ce qui surprend plus encore que la valeur des *Chouans*, — qui l'étonnait lui-même quand il les relisait en 1843 [1], — c'est le

1. Il écrivait à madame Hanska avec la simplicité savoureuse qu'il a toujours lorsqu'il s'adresse des éloges : « C'est décidément

jaillissement ininterrompu de son œuvre, l'espèce d'explosion qui remplit les années suivantes. J'évalue à plus de quinze ou seize volumes sa production de 1829 à 1833 : de grands romans : *La Peau de Chagrin*, *Louis Lambert*, *Le Médecin de Campagne*, *Eugénie Grandet*, sans compter ceux qu'il a amorcés ou déjà faits aux trois quarts : *La Femme de Trente Ans*, *L'Histoire des Treize*, *La Muse du Département ;* un gros livre : *La Physiologie du Mariage ;* deux dizains de *Contes Drôlatiques ;* trente nouvelles au moins et des nouvelles comme *Le Colonel Chabert* et *Le Curé de Tours ;* ses *Souvenirs d'un Paria*, pour les mémoires de Sanson ; son *Traité de la Vie Elégante*, *La Physiologie gastronomique*, sans compter ses feuilletons littéraires et toutes les études, les pochades, les fantaisies publiées dans *Le Voleur*, *La Mode*, *La Silhouette*, la *Caricature*.

Il en ressort d'abord que personne n'a été plus curieux et plus épris de son temps ; et ce trait est un de ceux qui ont le plus frappé Théophile Gautier dont l'âme nostalgique aspirait toujours à s'en évader. Balzac ne doit rien « aux mythologies du passé ». Il appartient à son époque par toutes les fibres de sa nature, par toutes les tendances et les goûts de son esprit. Il est profondément, essentiellement moderne, ce qui paraît très simple, disait Gautier, mais ce qui est beaucoup

un magnifique poème... Il y a là tout Cooper et tout Walter Scott, plus une passion et un esprit qui n'est chez aucun d'eux. . Le pays et la guerre y sont décrits avec une perfection et un bonheur qui m'a surpris. »

plus difficile qu'on ne le croit. Sa modernité se manifeste dans ses articles de journaliste, dans ces feuilles volantes qu'il ne griffonne que pour payer un créancier et qui cependant trahissent si peu la négligence ou l'ennui qu'en les lisant il nous semble apercevoir sa bonne figure souriante et ses yeux pétillant de joie. Les lecteurs de *La Mode* sauront par lui quelle est la *Nouvelle Théorie du Déjeuner* et comment doit se servir un déjeuner élégant : pas de nappe sous peine de passer pour un marguillier et pas de vin, du soda water ; des œufs frais, une salade, un pilaw au beurre de Bretagne, des fraises, du thé, des muffling. Les lecteurs de *La Silhouette* apprendront de lui l'importance que la cravate a prise depuis que les Français sont tous égaux dans la toilette, et que c'est la seule partie de leur vêtement où se marque l'individualité. Ces petits écrits ne sont point indifférents : les menues observations, les menues curiosités qui les composent fourmilleront dans *La Comédie Humaine* où elles donneront à tant de descriptions, à tant de portraits, une vie plus intime[1].

Moderne, très moderne, *La Physiologie du Mariage* qu'il publia la même année que *Les Chouans*,

1. M. Le Breton, qui, dans son *Balzac*, a creusé les origines du roman balzacien, y fait place à l'influence d'Henry Monnier, le père de *Joseph Prudhomme*, dont plus d'une saynète de Balzac et plus tard *Les Petites Misères de la Vie conjugale* rappellent les *Scènes Populaires* et l'album des *Petites Misères humaines*. Le rapprochement est très juste. Le parti que Monnier avait tiré de la vie moderne des petits bourgeois et des gens du peuple a été certainement une indication pour Balzac ; mais il l'avait étudiée par lui-même ; et ses lettres de la rue Lesdiguières prouvaient déjà sa veine comique.

sans nom d'auteur, et dont pourtant le scandale lui ouvrit les portes de la renommée. M. de Lovenjoul nous dit que « l'œuvre n'était point faite pour lui attirer l'approbation et l'appui des femmes ». Quelle erreur ! Il avait eu soin d'inscrire au frontispice : « Les dames n'entrent pas ici. » Elles y entrèrent en foule. Balzac écrivait à la duchesse d'Abrantès que pour celles qui avaient traversé les orages « le sens de son livre était l'attribution exclusive de toutes les fautes commises par les femmes à leurs maris ». La duchesse d'Abrantès, — et avant elle madame de Berny, — ne pouvait que le remercier d'avoir si bien traduit leur sentiment. Elles avaient été ses inspiratrices et ses collaboratrices ; et nous en connaissons deux autres, Sophie Gay et la fameuse madame Hamelin dont le mari avait dû succomber sous le poids de sa responsabilité. L'ouvrage de Balzac a les défauts de toutes les généralisations sur l'amour et de tous les « arts d'aimer ». Ce genre vise continuellement à la profondeur et se contente de l'audace, toujours facile, et du paradoxe. On y prend un ton d'oracle pour nous révéler des choses qui ne sont ni parfaitement vraies ni entièrement fausses. Quand Balzac déclare que la femme est pour son mari ce que son mari l'a faite, je revois aussitôt des hommes qui ont été pour leur femme ce que leur femme les avait faits. Amusante quelquefois, quelquefois fastidieuse, remplie de dissertations, farcie de maximes et de théorèmes, dans une forme qu'il s'est appliqué à rendre acerbe et piquante et qui sent trop l'appli-

cation, *La Physiologie du Mariage* répond assez bien à la définition, d'ailleurs insuffisante, que l'âcre Philarète Chasles donnait du tempérament de Balzac : un mélange de Rabelais et de Marivaux. Trop de gauloiserie ! Trop de bel esprit ! Cependant ses affectations de talon rouge, et ses sempiternelles plaisanteries sur les maris qui ont été, sont ou seront minotaurisés, ne lui font pas perdre de vue la gravité du sujet qu'il traite. Le vigoureux moraliste qui s'est éveillé en lui apparaît quand il nous dit par exemple que le mariage n'est pas seulement toute la vie, que ce sont deux vies et qu' « une vie unie à une autre vie multiplie dans une progression effrayante les hasards déjà si variés de la vie humaine. » Il rencontre çà et là la pensée forte qui sera le point de départ ou le point d'arrivée d'un roman. « Jamais un mari ne sera si bien vengé que par l'amant de sa femme. » Lisez plutôt *Gobseck* ou *Les Dangers de l'Inconduite*. Surtout cette *Physiologie du Mariage*, qui respire un goût si vif de la femme moderne, est semée d'histoires et d'anecdotes très supérieures aux maximes et aux dissertations. L'anecdote nous prouve qu'entre les dix mille cas, qui pouvaient se produire, il en est un qui s'est ainsi présenté. Avec elle, nous quittons les généralisations hâtives et sommaires et nous rentrons dans l'individuel qui est tout en amour. Balzac excelle à la conter. Les grands romanciers ne sont pas tous des conteurs, pas plus que les grands conteurs des romanciers. Mais lui, dès qu'il touche à la matière humaine, on le sent créé nomi-

nativement pour la remodeler et la mettre en scène. Une simple anecdote devient sous son coup de pouce une comédie, un drame, dont nous voyons les acteurs, leurs gestes, leurs caractères, leurs mobiles, et cela sans apprêt, sans effort, comme si rien n'était plus naturel. Ses courts récits qu'on devrait extraire de la *Physiologie*, de son étonnant *Echantillon de Causeries Françaises* et de ses œuvres diverses, nous rappellent souvent les meilleurs de Diderot, si remarquable en ce genre, mais avec moins de trépidation et plus de couleur.

Comment cet amoureux de la modernité a-t-il été amené à écrire *Les Contes Drolatiques* dont le premier dizain parut en 1832 ? Tout bonnement parce que la mode était au Moyen Age et que, si le moyen âge de nos Romantiques se colorait des teintes rêveuses et funèbres du Romantisme septentrional, Balzac jugea bon de lui restituer la gaieté plantureuse de nos pères. Le Moyen Age, ce n'était pas seulement les Mystères, les Croisades, les tournois, les troubadours, les châtelaines mélancoliques assises à la fenêtre de leur manoir, les pestiférés, les lépreux, les illuminés aux yeux de somnambules, le tumulte des guet-apens et les silencieuses oubliettes : c'était aussi les farces et les fabliaux. Il me semble qu'on a trop négligé, dans notre Romantisme, la veine rabelaisienne dont la réapparition n'en est pas le trait le moins national. Le rire de Dumas, la jovialité ventrue et cuirassée de Théophile Gautier, y ont ouvert de joyeuses

éclaircies. Mais Balzac va plus loin qu'eux : il se plonge où les autres n'ont pris qu'une franche lippée. « Si vous n'aimez pas les Contes de La Fontaine ni ceux de Boccace, et si vous n'êtes pas folle de l'Arioste, écrivait-il à madame Hanska, il faut laisser *Les Contes Drolatiques* de côté, quoique ce soit ma plus belle part de gloire dans l'avenir. » Il exagère : il en a une plus belle. Ses *Contes Drolatiques* ont contre eux d'être un pastiche, car il ne lui a pas suffi de ressusciter le Moyen Age ; il a voulu le faire, non dans la langue du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle, qui eut été trop archaïque, mais dans celle du XVI^e^. A dire vrai, il s'en est forgé une où les mots modernes sont presque en aussi grand nombre que les mots anciens. La merveille est qu'il ait su la rendre sienne par l'imagination dont il la nourrit et par le suc dont il la gonfle. Elle nous paraît aussi naturelle que l'épanouissement de sa rate. Il s'est copieusement inspiré de Rabelais, de Béroalde de Verville, des Cent Nouvelles attribuées à Louis XI, des Contes d'Eutrapel, du Pogge, de Boccace et de la Reine de Navarre. Mais en passant dans son esprit les vieux sujets subissent une transformation analogue à celle de la vieille langue qu'il a rajeunie. Pas tous, assurément : beaucoup ne sont que des rééditions de farces traditionnelles, « bonnes, possible, mais ordes en diable » ; des tours pendables de clercs qui se régalent à l'hôtel et déguerpissent sans payer l'hôtelier ; des prouesses de moines plus qu'herculéennes ; des femmes qui, surprises par leur mari en galant entretien, le

désarment en criant : « Arrête, malheureux, tu vas tuer le père de tes enfants ! » Bien que sa verve de conteur se soutienne presque toujours, ce n'est pas là que Balzac est personnel. Il l'est dans les sujets où il rencontre l'amour et où, comme Boccace, il en voit apparaître, au tournant d'une histoire égrillarde, le visage innocent, farouche ou désespéré.

Les héroïnes des *Contes Drolatiques* ne sont pas toutes de rudes gaillardes et de rusées commères. Il en est d'exquises. Un honnête orfèvre royal, passant dans la prairie nommée depuis le Pré aux Clercs, laquelle était alors du domaine de l'abbaye Saint-Germain, est salué d'un « Dieu vous sauve, Monseigneur », par une jeune fille qui conduisait une vache. Cette voix lui va au cœur. Il regarde la fille : elle avait un beau front, une taille de reine, les pieds poudreux, mais faits comme ceux d'une Vierge Marie, et la douce physionomie de sainte Geneviève. Il apprend qu'elle appartient à l'abbaye, fille d'un homme de corps, donc serve, et que quiconque s'unirait à elle par mariage tomberait en servage, fût-il bourgeois de Paris. L'amour qu'il avait déjà conçu se double de pitié. Il lui demande si elle consentirait à l'épouser au cas où il obtiendrait de l'affranchir. La pauvre fille, Tiennette, en est toute saisie. « Elle demeura en pieds « comme ung sainct de pierre, ne bougeant point, « jusques à ce qu'elle ne veit plus le bourgeoys qui « s'en allait à pas lents, se virant par moment de- « vers elle pour la resguarder. Et quand le bour- « geoys feut loing et hors des yeulx, elle se tint là

« jusques à la nuictée, perdue en ses méditations, « ne saichant point si elle n'avait point resvé ce « qui lui était advenu. » Mais le seigneur abbé, lequel était âgé de nonante et trois ans, se montre inflexible aux prières de l'orfèvre, malgré l'intervention du Roi et de la Reine. S'il est résolu d'avoir cette fille pour légitime épouse, ses biens et sa personne seront acquis au Chapitre de l'abbaye. Tiennette lui dit alors : « Votre servage cesserait avec la « cause qui vous ferait serf. Ores donc, si vous m'ai- « mez plus que tout, perdez vos biens pour acqué- « rir notre bonheur et m'épousez. Puis je m'occi- « rai volontairement et par ainsi redeviendrez « libre. » (Ce *notre bonheur* est d'une délicatesse bien émouvante.) Mais l'orfèvre s'écria : « Tout est dit ; je serai homme de corps. » Il l'épousa. Un mois après, le vieil abbé vient en grande pompe chez son nouveau serf. « Mes enfants, leur dit-il, vous êtes libres, francs et quittes de tout », car il avait délibéré de leur faire une joie entière quand il aurait éprouvé leur loyauté « en la coupelle de Dieu ». Cela s'appelle *Persévérance d'amour*. Mais je ne vous donne là qu'une très faible idée de la grâce du récit et de sa finesse psychologique, car les scènes du seigneur abbé avec l'orfèvre d'abord, puis avec le Roi, sont d'une justesse de ton et la dernière d'une grandeur simple qui nous prouve quel souci de vérité Balzac apporte aux moindres épisodes.

Berthe la Repentie n'est pas baignée de la même lumière de vitrail. Berthe, mal mariée, a trompé

son mari sans le vouloir, attirée dans un piège par une mauvaise amie. Elle a pardonné au jeune fou qui lui a révélé l'amour et dont elle a eu un fils. Bien des années se sont écoules. Le mari apprend un jour d'une chambrière la trahison de sa femme ; il les empoisonne, elle et son amant, mais l'amant est seul à mourir. La conscience que sa faute avait été involontaire, et sa douleur la redressent contre son lâche mari. Elle quitte la maison et emmène son fils en lui disant : Enfant, vécy le meurtrier de ton père : ains tu as pris le nom de cet homme. Ores donc tu verras à le lui rendre. » Quelques mois plus tard, dans une bataille, l'adolescent sauve de la mort le mari de sa mère ; et, rapporté près d'elle la poitrine sanglante, il peut encore lui dire avant d'expirer : « Mère, nous sommes quittes envers lui. »

Vous vous demanderez peut-être ce qui vaut à ce conte d'être rangé parmi les *Contes Drolatiques* ? Simplement ceci : qu'il commence comme une joyeuseté et que tout ce qui touche aux choses de l'amour y est traité avec la franchise, la liberté, la crudité naïve de nos vieux conteurs. Ainsi de *La Faulse Courtizane*, dont la qualité morale du tragique fait presque oublier l'audace. C'est l'histoire d'une honnête femme dont un prince, pour se venger de sa résistance, souille l'imagination et qui meurt d'avoir perdu dans les bras de son mari le respect d'elle-même.

Un des joyaux du livre, un de ceux qui nous permettra de juger le mieux l'art de Balzac, me

paraît être *Le Succube*. Une jeune Sarrazine, tombée on ne sait d'où, a été baptisée à l'âge de quinze ans et mise en religion au monastère du Mont Carmel. Mais elle y passait les nuits dans les larmes, rêvant d'espace et de grands bois ; et tantôt elle demeurait couchée, pâle comme un linge, tantôt elle courait par le cloître comme une chèvre déliée du piquet. Un jour, elle disparut. Ses aventures la conduisirent jusqu'en Terre Sainte, d'où un chevalier la ramena à Tours. Il la logea dans une maison des champs et mourut quelques jours après. Depuis lors, d'autres chevaliers lui succédèrent, qui moururent aussi, tous ravis en d'étranges félicités, si bien que les bourgeois dénoncèrent la présence dans leur ville « d'un mauvais démon sous visage de femme » qui possédait sans doute par sorcellerie des trésors royaux et qui menaçait les mœurs et la religion, en un mot d'un succube. Un seul bourgeois a refusé de signer la requête, un nommé Jehan Rabelais, goldronnier de navires, trésorier de la Confrérie des Mariniers de la Loire, qui dit, lui, « tenir cette Moresque pour femme naturelle n'ayant d'autre défaut que ses ardeurs ».

La première partie contient le récit des témoignages et de l'interrogatoire que Hiérosme Cornille, grand pénitencier, a fait subir à l'accusée. Balzac n'a peut-être pas accompli de tour de force plus prestigieux que ce défilé des témoins. Toutes les classes de la société passent sous nos yeux, depuis le journalier Cognefestu qui a remarqué que, lorsque cette Moresque se promenait à la vesprée le

long de son mur, il trouvait le lendemain ses salades montées, et que « le seul frôlement de sa jupe faisait partir la sève aux arbres et hâtait les pousses », jusqu'au seigneur de Maillé, Harduin V, qui l'a connue en Palestine, où les chevaliers se tuaient pour elle, et qui n'a échappé à ses attraits meurtriers (ce dont il est très fier) qu'en raison de sa piété et des reliques qu'il portait sur lui ; depuis une fille de cuisine jusqu'à la très haute et très puissante Dame Abbesse du Mont Carmel. L'un l'a vue en un pourpris reluisant d'or et de pierreries, sur un tapis d'Asie à côté d'un gentilhomme qui perdait son âme : il a craint de perdre la sienne et s'est enfui. L'autre déclare que, les jours et les nuits de fête, à Pâques et à Noël, le logis de la femme étrangère resplendit et retentit « de rires extravagants et diaboliques ». La dame de Croixmare l'accuse d'avoir conduit son fils au tombeau ; le changeur Leschalopier, de lui avoir dévoré le sien, « cette goule, ce vampire, cette lampe amoureuse où bout le venin de toutes les vipères ». Mais le juif Salomon al Ratschild, qui lui a vendu des chandeliers d'or, des hanaps incrustés de pierreries, des épices et des vins de Grèce, la tient pour la créature humaine la plus douce et la plus gentille. Et le fils du sieur de Bridoré, Hugues du Fou, l'a toujours trouvée amie parfaite, bonne conseillère, aidant les pauvres ; et le jeune homme pleure à chaudes larmes en pensant que des fers meurtrissent aujourd'hui ses bras « qui naguère lui semblaient trop mignons pour soutenir le léger poids de ses

chaînes d'or ». Ces dépositions sont des portraits ; ces portraits, la peinture de toute une époque. Balzac est déjà là tout entier, cherchant à atteindre et atteignant par les traits individuels l'âme collective.

La Sarrazine interrogée répond que des gentilshommes, il est vrai, sont morts de l'avoir trop aimée, et que, chaque fois que cela arrivait, elle en demeurait mélancolique et priait Dieu de la recevoir dans son Paradis. Elle n'a jamais vu le démon et n'a jamais suivi en son amour « autre cours que celui de la nature ». Ceux qui l'aimaient l'entouraient de belles choses, tapis, joyaux, or, soie et fleurs ; et, sans idée de lucre, elle n'avait aucune force pour les empêcher de faire à leur volonté. Mais elle supplie que l'on songe qu'elle est une pauvre fille africaine en qui Dieu « a mis un facile entendement des délices amoureuses ». Cet interrogatoire est accompagné d'une requête à laquelle ont adhéré les accusateurs : l'accusée y fait appel au jugement de Dieu et offre de passer par l'épreuve de l'eau et du feu en présence du Chapitre.

La seconde partie n'est que la confession *in extremis* du grand pénitencier Hiérosme Cornille, devant témoins, à Jehan de la Haye, vicaire de l'église Saint-Maurice. L'agonisant confesse que la Moresque l'a séduit, lui aussi, et qu'ayant pénétré dans sa prison, il l'a trouvée sous un pavillon de pourpre et de soieries, plein de fleurs et de parfums. On l'y a dépouillé de ses vêtements ecclésiastiques et recouvert d'une robe sarrazine ; et la perdition de son âme lui a été très douce. Il déclare que

son arrêt touchant le jugement de Dieu lui a été suggéré par ce démon qui avait licence de faire paraître à sa place un autre démon accoutumé à l'épreuve de l'eau et du feu. En conséquence, Jean de la Haye, nommé grand pénitencier, annule les autres procédures, interrogatoires et arrêts : tout est à recommencer.

La troisième partie est remplie par le testament de Guillaume Tournebousche, tabellion, qui avait tenu la plume sous le bon Hiérosme Cornille. Il raconte à son fils que Hiérosme Cornille, ayant reconnu que nul démon n'était en cette fille, hormis celui de l'amour, l'avait fait consentir à demeurer en un couvent le restant de ses jours et l'avait secrètement invitée à requérir de ses accusateurs le jugement de Dieu. La pauvre Moresque l'avait touché par ses larmes et sa repentance ; et « il parlait de son âme comme d'un diamant digne d'aorner la saincte couronne de Dieu alors qu'elle aurait quitté la vie après ses pénitences faites ». Mais le vrai diable, en tout ceci, fut Jehan de la Haye, qui accusa le grand pénitencier de connivence avec le prétendu Succube et profita du délire de son agonie pour lui faire avouer des monstruosités. Tournebousche feignit une maladie et quitta le service de l'église Saint-Maurice, afin de ne pas tremper dans cette abomination... Et l'on procéda au supplice de la fille. « Mais tous ceux qui mirent la main en ce bûcher en retirèrent de la flamme. »

La lutte du Moyen Age contre le paganisme ensorcelant de la nature, son obsession du surnaturel,

sa facilité à créer une légende, les cupidités qui se glissent et s'embusquent dans les allées brumeuses de ses superstitions, et ce dessous des âmes que nous entrevoyons, — car enfin, si le bon Hiérosme Cornille n'a rien fait de ce qu'il confesse, le spectre charmant, qui ravissait et tourmentait son agonie, était l'ombre d'un désir inavoué, — tout me semble en ce conte drôlatique de la substance la plus solide et du plus grand art, jusqu'au style savoureux, pittoresque, riche de globules rouges, que son archaïsme même empêchera de vieillir. On n'insistera jamais trop sur cette partie de son œuvre quand on voudra montrer quel admirable artiste Balzac a été les jours où il n'obéissait qu'à des préoccupations d'art. Il reprendra quelquefois le sujet d'un de ses contes dans une nouvelle moderne ; et, par exemple, dix ans après avoir écrit *Le Frère d'Armes*, il écrira *La Fausse Maîtresse :* son art ne s'y égalera pas. *Les Contes Drolatiques* auraient suffi à illustrer un écrivain, et cependant ils ne sont, dans cette vaste production, qu'un à-côté, l'hommage de son « petit culte particulier » pour Rabelais, un délassement, le plaisir des soirs de bivouac.

Il nous donne, en effet, durant les quelques années qui ont suivi *Les Chouans*, l'impression d'un conquérant impatient d'explorer son immense empire. Il y pousse partout des reconnaissances, s'établit au centre, touche les points extrêmes, y laisse des tours, des tourelles, des bastions, des tra-

vaux d'art. Il met la main sur tous les genres du roman. *Les Chouans* appartenaient à peine au genre historique lorsque Balzac les composaient, à ce genre où, disait-il, « se répandent en liberté le besoin d'émotions vraies et fortes qui nous tourmente, la vaste pensée qui embrasse à la fois le passé et l'avenir et la poétique imagination qui caractérise toutes les œuvres de notre âge ». Il y affirme sa maîtrise avec son *Maître Cornélius*, le vieil avare flamand, argentier de Louis XI, qui, dans son somnambulisme, se vole lui-même, et avec *Les Deux Rêves* qui annoncent déjà sa *Catherine de Médicis*, une des plus fortes études de nos Guerres de Religion.

Le merveilleux régnait encore et peut-être plus que jamais, sous l'influence d'Hoffmann le fantastique, très surfait, mais dont la lecture produisait à Gautier « le même effet que dix bouteilles de champagne ». Balzac s'en empare pour illustrer des idées morales : homme du Nord dans son *Jésus-Christ* en *Flandre*, où son récit a les mêmes teintes indécises et anxieuses que celles des récits scandinaves ; homme du Midi dans son *Elixir de Longue Vie*, qui flambe de toutes les ardeurs italiennes et espagnoles et dont le macabre ensoleillé a quelque chose de carnavalesque et de railleur. Son imagination prend la couleur des pays qu'elle visite.

Mais ce merveilleux symbolique ne le satisfait pas : il tente de l'enraciner dans la vie moderne, la vie de chaque jour ; et il écrit *La Peau de Chagrin* dont on connaît l'idée : vivre c'est désirer, et

pourtant la violence des désirs use notre vie. Nous ne le sentons pas, parce que nous ne savons jamais le temps qui nous est encore dévolu ; mais si nous possédions un talisman qui, à chaque désir accompli, décroîtrait sous nos yeux comme notre existence, la terreur nous prendrait, nous ne voudrions plus rien, nous abdiquerions notre vie pour vivre et, avec notre vie, toute notre humanité. Eh bien, le héros du livre possède cet invraisemblable talisman ; et de la façon dont il l'a eu, nous jugeons presque vraisemblable qu'il le possède. Ruiné, désespéré, il attendait la nuit pour se jeter à la Seine, et, en l'attendant, il est entré dans un magasin d'antiquités. Des salles s'ouvraient devant lui, pleines des débris de cinquante siècles : momies enveloppées de bandelettes noires, idoles de l'Inde au parfum de santal, monstres chinois, statues de marbre qui disaient la splendeur harmonieuse des mythes de la Grèce, sculptures tombées du fronton de la Rome des Césars ou de la Rome Chrétienne. Une dague italienne, qui s'était plongée dans un cœur amoureux, reposait avec sa rouille de sang à côté du tomahawk d'un Illinois. Le pagne virginal d'une fille de Taïti évoquait les îles qui émergent en riant des mers lointaines, et de grands coquillages avaient l'odeur des ouragans atlantiques. Dans ce beau début, l'art de Balzac nous détache de la terre, nous embarque sur la nuit des âges, nous prédispose à tout croire, à tout accepter ; et quand un petit vieillard sec et maigre, au visage étroit et pâle, mais éclairé par

des yeux d'une étonnante jeunesse, apparition sortie de ce capharnaüm où semble avoir échoué le genre humain, tend au jeune homme le redoutable présent de cette peau de chagrin empreinte du cachet de Salomon, s'il n'était pas là, nous avancerions la main pour la recevoir.

Quelle que soit l'habileté de Balzac, l'alliance du merveilleux oriental à la réalité moderne n'est jamais qu'une soudure. Mais déjà il était allé chercher ailleurs l'élément du fantastique, dans les transmissions involontaires de la pensée : voyez *L'Auberge Rouge ;* et dans les mystères du moi, dans les abîmes de la personnalité humaine : voyez *Louis Lambert.* Et comme le genre frénétique était toujours en honneur, comme le calme plat qui avait succédé aux temps orageux de la Révolution et de l'Empire portait le public à exiger des romanciers les émotions violentes dont la vie l'avait sevré, Balzac lui en servit, mais dans le cadre réduit de ses nouvelles : *El Verdugo* (que j'aimerais mieux qu'il n'eut pas écrite), *Adieu, Le Réquisitoire* et la *Grande Bretèche,* où un mari, rentré à l'improviste chez sa femme, l'oblige à jurer sur le crucifix qu'il n'y a personne dans le réduit voisin, en fait murer la porte et ne quitte pas la chambre que l'amant ne soit certainement arrivé au terme de l'agonie. Le retentissement de cette histoire fut si grand qu'étant jeune je l'entendis raconter par des gens qui n'avaient jamais lu Balzac, comme si elle s'était passée quelques années plus tôt. Le reproche qu'on peut adresser à ces nouvelles effrayantes est qu'elles

n'avaient pas besoin de l'art d'un Balzac pour nous émouvoir. Le sujet dispenserait presque l'auteur de se mettre en frais de génie. Je leur préfère de beaucoup *Un Episode sous la Terreur* qui nous raconte simplement la messe que le bourreau Sanson fit dire, par un prêtre non assermenté, dans une pauvre maison solitaire, pour le repos de l'âme du Roi décapité. Aucun romancier, aucun historien ne m'a imposé une vision plus pathétique, ne m'a étreint d'une sensation plus angoissante du Paris Révolutionnaire.

Ce n'est pas tout. Ses premières *Scènes de la Vie Privée*, comme *Le Bal de Sceaux*, *La Maison du Chat qui pelote*, *Une Vendetta*, *La Femme Vertueuse*, *La Paix du Ménage*, qui ne sont pas ses meilleures, n'en annonçaient pas moins, — et les femmes ne s'y trompèrent pas, — le psychologue dont elles se sentiraient comprises et à qui, en faveur de son grand amour, elles pardonneraient ses audaces et même ses indiscrétions.

Il ne lui suffit pas de s'être ainsi fortifié sur les principaux points de son empire : il a encore tenté d'en reculer les frontières. Si le roman osait se priver des passions et ne se confier qu'à la force des idées ? S'il entrait délibérément, démuni de son intrigue, désarmé des charmes et des cruautés de l'amour, dans le pur domaine des réformes sociales et des paraboles évangéliques ? *Le Médecin de Campagne* y fait une incursion qui n'est pas, à mon avis, très heureuse, et d'où précisément il ne rapporte d'excellent que ce qu'il avait gardé des

autres genres. Mais la tentative était intéressante ; et Balzac pouvait se la permettre, car sa capitale était fondée. *Gobseck* (1830), *Le Colonel Chabert* et *Le Curé de Tours* (1832) formaient les premières assises de la cité balzacienne, où tout personnage devient un caractère et souvent un type, toute famille une espèce sociale, tout petit monde un raccourci de l'humanité, où les conflits de passions et d'intérêts, même la brouille d'un vieux prêtre et de sa logeuse, se relient par des traits communs aux plus grands événements de l'Histoire. Et en 1833, il donnait *Eugénie Grandet.*

Cette même année, il partit un jour de la rue Cassini et accourut au faubourg Poissonnière qu'habitait alors madame Surville : « Saluez-moi, dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie ! » Et il expliqua à sa sœur et à son beau-frère qu'il avait pensé à former de tous ses personnages une société complète. Et il leur déroula son plan qui l'effrayait un peu : « Que ce sera beau, si je réussis ! » Il ne pouvait tenir en place, nous dit madame Surville ; la joie resplendissait sur son visage. « Comme à présent, je me laisserai facilement traiter de faiseur de nouvelles ! » Il avait conçu son œuvre gigantesque. Comment la nommerait-il ? Il l'ignorait encore ; il n'en trouva le titre que bien plus tard. Mais c'était *La Comédie Humaine.*

(*Salon de* 1852, n° 541)

MADAME HANSKA
Pastel de Jean Gigoux

IV

LE ROMAN DE BALZAC : « L'ÉTRANGÈRE »

Les quatre années qui séparaient Balzac du moment où il avait écrit *Les Chouans* l'avaient fait entrer dans la grande notoriété. Le petit brisquet d'Honoré était devenu l'homme à la mode, l'auteur le plus fécond ; il avait chevaux, voiture, et un de ces grooms que l'on appelait des tigres. Sa prophétie s'était réalisée, sauf sur un point : son gousset était souvent aussi vide. Il ne ressemblait plus au Balzac efflanqué de Fougères : il avait pris du ventre. Une belle santé empourprait ses joues pleines. Le rire relevait toujours les coins de ses lèvres épaisses, bien découpées ; et son abondante chevelure noire, rejetée en arrière, se retroussait, dit Gautier, comme une crinière léonine. Ce fut sa période mondaine qui se prolongea quelques années encore. Il n'avait pas uniquement cédé à la griserie du succès et au snobisme : la connaissance du grand monde lui était nécessaire : « La première qualité d'un romancier, disait-il plus tard à

Gustave Claudin, est de savoir très bien vivre. La cuisine, les coulisses, tout cela se devine ; mais les salons ne se devinent pas : il faut y être allé pour apprendre de quelle façon on y cause et comment on doit s'y tenir. »

Tâchons de nous le représenter et de fixer les traits définitifs de son caractère à cette époque de sa vie où, en possession de son génie et de son métier, il va, au milieu de toutes ses créations qui se juxtaposent ou s'engendrent et se ramifient, vivre un roman encore plus extraordinaire que ceux qu'il donne au public. Je crois qu'il convient d'abord d'écarter cette végétation luxuriante de légendes drôlatiques dont ceux, qui ne se sont plus à le voir qu'en pantoufles et en robe de chambre, ont fini par recouvrir sa figure. On l'a déformé comme nous avons déformé le personnage de Rabelais et même celui de La Fontaine. Pas plus que Rabelais, ami des savants et des princes, ne fut l'ivrogne pantagruélique dont l'imagination populaire s'est emparée, ni La Fontaine, reçu dans les meilleurs salons, un ours songeur, malpropre et taciturne, Balzac n'a été le gros moine pansu et bouffi de vanité, le Gaudissart hâbleur, le butor que ses ennemis ou de perfides amis nous ont peint. Du moins, s'il l'a été quelquefois, — et nous verrons comment, — il était un tout autre homme, et cet autre homme seul nous intéresse et nous explique ses aventures.

Le petit bruit que les *Chouans* avaient fait dans les journaux lui ouvrit le salon de madame Réca-

mier. Le soir où la duchesse d'Abrantès l'y amena les habitués de la maison, les Ampère et les Ballanche, furent touchés de la joie naïve qui illuminait son visage : le jeune homme semblait les remercier du regard et du sourire. Ce sont ses premiers pas dans le grand monde. Il est charmant de simplicité. Quatre ans plus tard, il est déjà célèbre; et Lamartine, qui n'a encore lu que quelques pages de lui, le rencontre chez madame de Girardin. Ah ! le délicieux et généreux portrait qu'il nous a tracé de ce singulier jeune homme ! « Il était debout devant la cheminée de marbre. Il n'était pas grand, bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchaient de s'apercevoir de sa taille ; mais cette taille ondoyait comme sa pensée. Entre le sol et lui il semblait y avoir de la marge ; tantôt il se baissait jusqu'à terre comme pour ramasser une gerbe d'idées, tantôt il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini. Il ne s'interrompit pas plus d'une minute pour moi ; il était emporté par sa conversation avec monsieur et madame de Girardin. Il me jeta un regard vif, pressé, gracieux, d'une extrême bienveillance. Je m'approchai de lui pour lui serrer la main ; je vis que nous nous comprenions sans phrase, et tout fut dit entre nous. Il était lancé ; il n'avait pas le temps de s'arrêter. Je m'assis, et il continua son monologue comme si ma présence l'eût ranimé au lieu de l'interrompre. » Lamartine le contemplait : il nota ce visage qui faisait oublier ce que la stature avait d'épais et de carré par la

base et par les épaules et dont « le trait dominant, plus même que l'intelligence, était la bonté » ; sa voix énergique, mais sans rudesse et sans ironie ; et ses yeux noirs perçants « comme des dards émoussés par la bienveillance ». Son impression fut qu'en parlant il ravissait l'esprit ; en se taisant, il ravissait le cœur.

Quelques années plus tard, Gautier lui est présenté. La figure s'est un peu empâtée : elle a perdu cet « enfantillage réjoui » qu'avait admiré Lamartine. L'expression habituelle en est plutôt « une sorte d'hilarité puissante, de joie rabelaisienne où l'on sent un esprit de premier ordre ». Mais Gautier tombe en arrêt devant ses yeux. « Il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevable. Malgré les veilles de chaque nuit, la sclérotique en était pure, limpide, bleuâtre, comme celle d'un enfant ou d'une vierge et enchâssait deux diamants noirs qu'éclairaient par instants de riches reflets d'or, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur. » Dans son roman *La Canne de M. de Balzac*, madame de Girardin nous les montre, derrière cette massue au pommeau de turquoises et d'or, plus brillants que les pierreries. Mais qui n'ont-ils pas frappé ? Un de ses éditeurs, Werdet, qui fit de mauvaises affaires et dont le petit livre de souvenirs éclate tout à la fois de rancune et d'admiration, nous avoue que Balzac lui aurait enlevé jusqu'à son dernier écu lorsque son œil noir, brûlant, fascinateur, plein de fluide magnétique, se fixait sur lui.

Balzac n'en ignorait pas le pouvoir. Il n'ignorait aucun de ses avantages, en quoi il ne diffère ni des Chateaubriand, ni des Lamartine, ni des Byron, ni de tant d'autres romanciers ou poètes qui, comme tant de peintres, se sont peints dans leurs ouvrages. En 1842, son roman *Albert Savarus* nous offrait un portrait où nous reconnaissons tout ce que ses illustres contemporains ont remarqué en lui : ses cheveux touffus et luisants, durs comme des crins, un cou blanc et rond comme celui d'une femme, un front magnifique « séparé par ce sillon puissant que les grands projets, les grandes pensées, les fortes méditations inscrivent au front des grands hommes », ce nez carré dont il disait à David d'Angers modelant son buste : « Prenez garde : mon nez est un monde ! » et ses yeux d'un jaune brun diaprés de filets d'or qui trahissaient leur ardeur voilée par des jets soudains. Un jeune homme, Julien Lemer, qui était venu solliciter son concours pour une publication internationale, le regardait avec une attention dont il fut flatté : « Eh bien, jeune homme, lui dit-il, vous étudiez ma physionomie ? Vous avez raison. Il faut observer dans notre métier. Ça vous semble étonnant, n'est-ce pas, qu'il puisse sortir des conceptions délicates, des pensées fines de cette rude enveloppe ? » Il alla s'asseoir sur un fauteuil placé devant une fenêtre : « Venez voir, continua-t-il, les paillettes d'or de mes yeux. Vous devez en avoir entendu parler. En ce moment le soleil doit bien les éclairer. » Il se leva brusquement en riant de son bon rire :

« Ha ! ha ! s'écria-t-il, maintenant il ne s'agit plus de s'amuser. Puisque vous voici, vous allez rester avec moi. J'ai un gigot ! » La bonhomie ne corrigeait pas seulement en lui la vanité : elle la rendait sympathique. D'ailleurs il ne s'en permettait pas avec tout le monde les libres expansions ; et s'il portait un peu trop en sautoir la conscience de sa valeur, du moins, — c'est Werdet qui nous l'assure, et je l'en crois, — personne n'était plus charmant ni plus courtois que ce maréchal des Lettres, quand il voulait s'en donner la peine.

Et il se la donnait, cette peine, qui lui était légère, dans les salons où il poursuivait son rêve d'être un jour riche par la gloire, pair de France et mari d'une duchesse. Le premier qu'il fréquenta fut celui de Sophie Gay, la mère de madame de Girardin, femme d'intrigue, mauvais écrivain, mais spirituelle maîtresse de maison, qui avait su réunir dans son logement de la rue Gaillon des hommes de lettres, Jouy, le poète Arnauld, Bérenger, Benjamin Constant et des femmes du Directoire et de l'Empire. Balzac y rencontra la duchesse d'Abrantès. Bien qu'elle eût passé la quarantaine, il l'a dépeinte sous le nom de madame d'Aiglemont dans *La Femme de Trente ans* : « Les nattes de sa chevelure largement tressée formaient au-dessus de sa tête une haute couronne à laquelle ne se mêlait aucun ornement, car elle semblait avoir dit adieu pour toujours aux recherches de la toilette. » Mais le luxe de sa longue robe aux plis nombreux et simples lui communiquait une

grande noblesse, et sa coquetterie se trahissait encore par les soins minutieux qu'elle prenait de sa main et de son pied. « La manière dont elle tenait ses deux coudes appuyés sur les bras de son fauteuil et joignait les extrémités des doigts de chaque main en ayant l'air de jouer ; la courbure de son cou, le laisser-aller de son corps fatigué mais souple, l'insouciance de sa pose, les mouvements pleins de lassitude, tout révélait une femme sans intérêt dans la vie. » Et Balzac s'est encore souvenu d'elle quand il écrivit *La Femme Abandonnée*, qu'il lui dédia, et dont l'héroïne, madame de Beauséant, « restée seule avec les souvenirs d'une jeunesse brillante, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constants hommages, est maintenant livrée aux horreurs du néant ».

C'était bien elle, la fille de M. de Permon, ancien munitionnaire de l'armée française pendant la guerre d'Amérique, ancien receveur des finances, et d'une descendante corse de la maison des Comnène qui avait donné dix-huit empereurs, pas un de moins. Il n'avait dépendu que de sa mère, veuve et demandée en mariage par le fils d'une de ses amies, le jeune Bonaparte, qu'elle fût la belle fille d'un dix-neuvième César. Elle avait épousé le général Junot, gouverneur de Paris, puis ambassadeur à Lisbonne. La Cour consulaire et impériale l'avait comptée parmi ses splendeurs. Les trahisons de son mari et surtout sa liaison avec la princesse Caroline, sœur de Napoléon, la jetèrent dans les bras de M. de Metternich, ambassadeur d'Au-

triche, ce qui était grave pour la femme d'un général commandant en chef d'une armée. Mais elle avait bravé la colère du Maître qui, ayant vainement essayé de devancer M. de Metternich, l'avait laissée prendre barres sur lui et qu'elle pouvait se permettre de traiter « comme un petit garçon ». Sa vie agitée, tumultueuse, avait une ou deux fois côtoyé la tragédie. Puis Junot était mort ; l'Empire s'était écroulé. Veuve, elle s'était ralliée aux Bourbons. Elle avait quatre enfants déjà grands, deux filles et deux garçons sur qui elle n'exerçait aucune influence. De toutes les fortunes qu'elle avait gaspillées il ne lui restait pas un patard. Elle vivait d'une pension qui était loin de suffire à ses habitudes de luxe et qu'elle demandait à la littérature de vouloir bien compléter.

Du premier coup, cette femme qui avait connu Napoléon jeune homme, qui l'avait vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis grandir, s'élever, courir le monde, cette femme qui avait été désirée par lui et qu'un matin, dès l'aube, il était venu surprendre dans sa chambre, — où il n'avait surpris que Junot, — conquit Balzac : « Elle est pour moi, disait-il à madame Ancelot, comme un bienheureux qui s'assiérait à mes côtés après avoir vécu au ciel près de Dieu. » Son intérêt exalté tourna à la passion. Et la duchesse, dont les traits étaient un peu fanés, un peu durcis, mais dont le cœur demeurait toujours ardent, s'enchanta elle-même d'enchanter le jeune homme. Leur liaison n'alla pas sans bourrasque. Une première rupture,

exigée par madame de Berny, attira sur Balzac une furieuse invective de madame d'Abrantès et probablement ne fit que précipiter les choses. En tout cas, une lettre de Balzac, que M. de Lovenjoul date de 1831, ne nous laisse aucune doute sur leur intimité : « Je te pardonne, mon ange aimé, toutes les grondes que vous m'avez envoyées et j'espère m'enivrer bientôt de ce cher regard, voir cette tête céleste. » Ils avaient plusieurs points communs et, pour n'en citer qu'un, celui des dettes. Aussi panier percé l'un que l'autre, ce jeune homme qui entrait dans la gloire et cette femme qui en sortait échangeaient des considérations mélancoliques sur les difficultés de la vie et des illusions sur la manière d'y échapper. Balzac lui portait ses romans à la *Revue de Paris* et concluait pour elle des traités avantageux. Il lui conseilla d'écrire ses Mémoires en dix-huit volumes dont le succès ne fut point immérité et que l'éditeur acheta à raison de trois mille francs le volume. Mais l'argent fondait entre ses mains et la mine de ses souvenirs s'épuisait. « Qu'on est bien la nuit pour causer ! s'écriait-elle : on ne craint ni les ennuyeux ni les créanciers. » Lorsqu'elle mourut en 1838, elle devait deux cents francs d'opium à son pharmacien. Depuis quelques années Balzac et elle n'étaient plus que des amis. Il l'avait surtout aimée avec son imagination de romancier. Il embrassait en elle toute l'époque de l'Empire ; il baisait amoureusement des mains qui avaient touché l'Empereur, des lèvres qui lui avaient parlé, un front sur lequel *Il*

avait plus d'une fois appuyé les siennes. Elle l'initia aux secrets de la police impériale qu'il utilisa dans *Une Ténébreuse Affaire*. Son bizarre et médiocre roman, *La Femme de Trente ans*, a peut-être emprunté aux histoires de ménage des Junot ce qu'il a de plus vrai, et je ne serais pas étonné que l'idée des fameux bouquets, que le jeune Vandenesse compose comme des poèmes d'amour pour madame de Mortsauf, ait été suggérée à Balzac par la duchesse d'Abrantès qui s'en remettait aux fleurs, dont elle ornait son vestibule, du soin de faire connaître chaque jour à M. de Metternich la couleur de ses pensées.

Mais elle n'était qu'une duchesse de fraîche date et dans la débine. La vraie duchesse allait venir. Elle était même venue « la vraie duchesse bien dédaigneuse, fine, spirituelle, coquette, la femme des rêves » ; il ajoute : « bien aimante ». A savoir. La poste lui remettait par jour jusqu'à trois ou quatre lettres de femmes, ordinairement malheureuses. L'une de ces lettres lui parvint anonyme ; mais l'inconnue souleva bientôt son voile. Elle appartenait à la famille des Maillé, parente des Montmorency : elle avait épousé le duc de Castries, pair de France sous Charles X, et elle était par sa mère la nièce du duc de Fitz-James. Elle avait été très belle. Quand elle paraissait à un bal de la duchesse de Berri, en robe nacarat, le teint éblouissant et le front couronné d'une chevelure blonde hardiment dorée, elle effaçait l'éclat des lumières. La duchesse de Castries représentait assez bien, selon

Philarète Chasles qui fréquentait chez elle, « l'essai rapide, séduisant et fou de la régence française renouvelée sous la Restauration par quelques femmes nobles » qui y prolongeaient et y terminaient « la monarchie des Pompadour et des Lauzun ». Comme la duchesse d'Abrantès, elle avait un Metternich dans sa vie, le fils. Un jour qu'elle le suivait à la chasse, une branche d'arbre l'avait arrachée de son cheval ; et sa chute sur les reins l'avait atteinte aux sources de la vie. Le plus souvent étendue dans son petit salon « meublé à l'antique avec les tables volantes et les guéridons, les coussins de vieux velours et les écrans du XVIII^e siècle », elle avait perdu la fraîcheur de sa carnation, mais le mal dont elle souffrait lui avait donné un charme de langueur qu'avivait étrangement sa splendide chevelure vénitienne. Coquette, spirituelle, fine, d'une sensibilité peu profonde, d'une dévotion de bon goût, d'une chaleur d'âme un peu factice où perçait la sécheresse, Balzac l'intéressa. Qui ne se fût intéressé à Balzac, délicieux conteur dans l'intimité, lecteur merveilleux ? Elle se divertit à éveiller en lui des espérances d'amour, peut-être à demi amoureuse elle-même [1].

Pour elle il transforma sa toilette. Ce fut alors,

1. Balzac dit de la Duchesse de Langeais : « Qui s'asseyait près d'elle pendant une soirée la trouvait tour à tour gaie et mélancolique, sans qu'elle eut l'air de jouer ni la mélancolie ni la gaîté. Elle savait être à son gré affable, méprisante, ou impertinente, ou confiante. Elle semblait bonne et l'était. Dans sa situation, rien ne l'obligeait à descendre à la méchanceté. Par moments, elle se montrait tour à tour sans défiance et rusée, tendre à émouvoir, puis dure et sèche à briser le cœur. »

que grâce aux libéralités de son brave tailleur, on lui vit un habit bleu barbeau à boutons d'or pur ciselés, des gilets blancs en piqué anglais « sur lequel une chaine d'or déroulait ses anneaux microscopiques », un linge très fin, des bas de soie noire à jours, des gants beurre frais, un chapeau à larges bords, « un véritable feutre de castor » qui aurait bien surpris madame de Pommereul, et sa célèbre canne. Quand il paraissait au théâtre, au restaurant, au café Tortoni, il produisait une grande sensation.

Cependant la duchesse ne le trouvait pas trop voyant puisqu'elle le fit venir à Aix, où elle fut aux petits soins pour lui et où son oncle, le duc de Fitz-James, se montra particulièrement aimable, et puisqu'ils l'engagèrent tous les deux à les accompagner en Italie. Mais son espoir de vaincre une résistance, dont la fermeté s'enveloppait de douceur attirante, était déjà fort ébranlé. A la suite de froissements que nous ignorons, il renonça brusquement au voyage décidé, revint à Paris, s'engouffra dans le travail ; et son médecin appréhenda une fièvre cérébrale. L'expérience lui avait prouvé « que les duchesses pouvaient bien se prêter à l'amour, mais ne s'y donnaient pas et que leur conquête était plus difficile à faire que ne l'avait été celle de l'Europe. » C'est beaucoup dire ; mais il consolait ainsi son amour-propre napoléonien. La seconde partie de l'*Histoire des Treize*, intitulée la *Duchesse de Langeais*, nous révèle suffisamment ce qui se passa entre eux. Le regard de la duchesse savait lui dire : « Je

me suis parée pour vous plaire. » Elle lui tendait sa main encore humide du bain de senteur : « Me la tendrez-vous toujours ainsi ? demandait-il. — Oui, mais nous en resterons là, répondait-elle en souriant. » Quand il se faisait plus pressant, elle lui opposait les terreurs de la religion, et elle s'amusait, peut-être avec un léger frisson, des beaux éclairs que lui lançaient ses yeux. « C'eut été une grande pitié, s'écrie-t-il dans son roman, pour l'un de ceux qui connaissaient la magnifique valeur de cet homme, de le voir devenu si petit, si tremblant, de savoir cette pensée, dont les rayons pouvaient embrasser des mondes, se retrécir aux proportions du boudoir d'une petite maîtresse. » A-t-il exagéré l'irritation douloureuse qu'il en ressentit et qui, outre *La Duchesse de Langeais*, lui inspira encore la *Désespérance d'Amour* des *Contes Drôlatiques ?* Faut-il le croire quand il nous dit que cette liaison, hélas irréprochable, fut un des plus grands chagrins de sa vie ?[1]

Mais déjà la terrible Providence qui veillait sur son œuvre lui avait ménagé une revanche. C'était en septembre 1832 qu'il avait été rejoindre à Aix madame de Castries : le 28 février de la même année, il avait trouvé chez le libraire Gosselin une lettre qui portait le cachet de la poste d'Odessa et qui était signée l'Etrangère. On lui adressait les

1. C'est aux émotions que lui avait données madame de Castries qu'il faisait remonter les premiers symptômes de sa maladie de cœur.

plus grands éloges pour ses *Scènes de la Vie Privée ;* mais on regrettait que *La Peau de Chagrin* eût déçu les espérances qu'il avait fait concevoir. Si nous en jugeons d'après les deux seules lettres de l'Etrangère qu'ait dénichées M. de Lovenjoul, banales et ampoulées, remplies des clichés habituels, — (*Vous dépeignez l'amour avec une âme d'ange... Vous me comprendrez, vous ; vous sentirez comme moi que je devais aimer une fois, une seule fois et, si je n'étais pas comprise, végéter et mourir... etc., etc.*) — cette première lettre n'avait de remarquable que le trajet qu'elle avait parcouru. Il est vrai que l'origine lointaine et la distance donnaient à ce témoignage d'admiration un caractère plus mystérieux. L'imagination de Balzac fut émue et, contrairement à son habitude, il se départit du silence qu'il gardait sur ces sortes d'histoires. Mais bientôt il s'y renferma. Sa correspondante était une Polonaise, une fille de ce malheureux peuple dispersé dont « la poésie, la musique et la religion sont les trois divinités » ; et sa pensée la cherchait, seule de sa race, sur une terre inconnue. Il sentait entre elle et lui de secrètes affinités. « Organe d'un parti vaincu, représentant de toutes les idées nobles et religieuses, je suis déjà l'objet de haines vives. » L'envoi qu'elle lui fit d'une *Imitation de Jésus-Christ* au moment ou il écrivait *Le Médecin de Campagne*, le persuada que leurs âmes se rencontraient à travers l'espace et que « leur lien avait été tressé dans le ciel » (comme disait naguère madame de Berny). Cependant, — chose digne des *Jeux de*

l'Amour et du Hasard, — l'Etrangère, par peur de se compromettre, avait dicté sa première lettre à l'institutrice de ses enfants ou à une parente installée près d'elle ; et Balzac avait fait écrire sa seconde lettre par son amie, la verbeuse madame Carraud qui aimait à lui rendre ces bons offices. Mais l'Etrangère, défiante, fut surprise du changement d'écriture et réclama des explications. Balzac lui répondit : « Vous m'avez demandé compte de mes deux écritures... J'ai autant d'écritures qu'il y a de jours dans l'année, sans pour cela être versatile le moins du monde. Cette mobilité vient d'une imagination qui peut tout concevoir et rester vierge, comme la glace qui n'est souillée par aucune de ses réflexions. » N'oublions pas que nous avons affaire avec lui à un des plus grands Mohicans en amour, — et il n'a pas été le dernier.

Une correspondance s'était établie, où Balzac s'épanchait librement sur sa situation, sa reconnaissance envers madame de Berny, ses travaux, ses misères, ses vertus et sur les petites nouvelles de la vie littéraire dont l'Etrangère semblait friande. Comme il est habile ! Comme il sait poser son personnage ! Quel art d'éveiller l'intérêt et de gagner la confiance ! Elle lui avait écrit : « Pour vous je suis l'Etrangère, et je la serai toute ma vie : vous ne me connaîtrez jamais. » Dix-huit mois plus tard elle l'appela à Neufchâtel. Il quitta Paris incognito le 22 septembre 1833, arriva le 25, repartit le 1er octobre et rentra chez lui le 4. Il avait passé cinq jours en Suisse ; mais ce furent des jours gros

d'avenir. L'Etrangère, madame Hanska, avait vingt-neuf ans. Elle descendait d'une grande famille polonaise. Ses parents fort désargentés l'avaient mariée très jeune à un homme plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans. Le comte Hanski, châtelain de Wierzchownia en Ukraine, homme morose, atrabilaire, était une seconde édition de M. de Berny, mais revue par la nature slave et augmentée de jalousie. Un des neveux de madame Hanska prétend qu'il avait l'humeur mesquine et vindicative et que son nom demeura parmi ses paysans comme synonyme de cruauté. Des cinq enfants qu'elle avait eus pendant les dix premières années de son mariage, elle ne gardait qu'une fille qu'elle adorait ; mais cet amour ne remplissait pas sa vie. Elle s'ennuyait ferme près de son vieux mari valétudinaire dans cet Ukraine dont Gogol a célébré la beauté des nuits. Mais à quoi sert un ciel triomphal sur un océan de parfums, quand on est jeune, enthousiaste, et qu'on voudrait aimer et qu'on n'a pas d'amour ? On lit des romans ; on écrit au romancier qui paraît avoir compris votre cœur ; et on rêve de Paris. Seulement les gens savent, jusqu'au fond de l'Ukraine, aussi bien qu'en Angleterre ou en Amérique, que Paris est une ville de perdition. M. Hanski n'a garde d'y conduire sa femme. Il s'arrête en Suisse. Rien à craindre au pied de ces montagnes : la Suisse est vertueuse.

Balzac devait rencontrer dans l'allée d'une promenade madame Hanska qui tiendrait à la main un de ses romans ou une fleur. Quand elle l'aperçut,

à peine débarbouillé et fripé du voyage, avec sa courte et grosse taille, elle aurait eu envie, dit-on, de lâcher le signe de reconnaissance ; mais elle vit ses yeux et garda la fleur ou le roman. Pour lui qui l'aimait déjà inconnue et qui l'appelait « chère ange », sa joie fut immense et déborde dans la lettre confidentielle qu'il écrivit à sa sœur : « L'essentiel est que nous sommes belle..., que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour et un cœur de vingt-sept ans (vingt-neuf)... Je ne te parle pas des richesses colossales : qu'est-ce que tout cela devant un chef-d'œuvre de beauté... J'ai été enivré d'amour. » Il est encore plus enivré de se sentir aimable et d'être à cette période de la vie où la séduction naturelle d'un homme s'augmente des curiosités amoureuses qu'il inspire et comme du reflet de miroir que de beaux yeux ont laissé sur lui. Dans cette même lettre, il est ravi que madame de Castries « soupçonnant son voyage et dégringolant de sa fierté » lui intime l'ordre d'aller la retrouver ; il plaint la pauvre, simple et délicieuse bourgeoise dont il est aimé ; il apprend à sa sœur qu'il est père et « à la tête d'une gentille personne, la plus naïve créature, tombée comme une fleur du ciel, qui vient chez lui en cachette et qui lui dit : « Aime-moi un an et je t'aimerai toute ma vie. » Il y en a encore une quatrième très exigeante et si peu gracieuse, si peu femme, sans compter la *Dilecta*. Madame Hanska

ne fut donc pour commencer qu'une aventure qui s'ajoutait à d'autres aventures, mais plus romanesque et plus rapidement nouée ; car ce qu'il lui écrit dès son retour à Paris dément ce qu'il dit à sa sœur de la surveillance d'un mari qui ne les aurait pas quittés d'une seconde et qui allait continuellement « de la jupe de sa femme à son gilet ».

Il la revit en décembre et en janvier à Genève, et là ils renouvelèrent leur promesse de s'épouser lorsque le comte Hanski, malade et âgé, serait délivré de tous les soucis terrestres. Il ne devait la rejoindre à Vienne qu'en 1835 et à Pétersbourg qu'en 1843, alors qu'elle était veuve depuis deux ans. De 1843 à 1850, où la parole qu'elle lui avait donnée fut enfin tenue, ils se réunirent plus souvent, bien qu'ils aient encore eu des séparations de deux années. En somme, dans l'espace de dix-sept ans, ils ne passèrent pas beaucoup plus de douze mois ensemble. C'est ce qui nous a valu la correspondance la plus étonnante peut-être qu'un grand écrivain nous ait léguée, une correspondance qui n'est malheureusement qu'un long monologue, car les lettres de madame Hanska ont été détruites. Elle abonde en renseignements les plus précieux sur sa vie, sur ses idées, sur son œuvre. Et pourtant, si franche, si spontanée qu'elle paraisse, il ne faut y puiser qu'avec de certaines précautions.

Que Balzac ait sincèrement et passionnément aimé madame Hanska, personne n'en peut douter. D'un bout à l'autre de cette volumineuse correspondance, les mots de tendresse, les transports

amoureux se succèdent sans interruption. Elle est sa force, son bonheur, son trésor, sa perle, sa chère épouse d'amour, un chef-d'œuvre du cœur qui ne se rencontre pas deux fois dans une vie humaine. Il l'aime avec toutes les joies, toutes les superstitions, toutes les illusions du premier amour. Pour elle, si elle le voulait, il briserait sa plume. « Je suis effrayé de voir combien ma vie est toi ! — Tu as l'âme la plus céleste que je sache et tu as d'enivrantes beautés. — Les hommes n'ont pas, comme moi, dans le cœur un immense amour, un trône devant lequel je me prosterne sans bassesse. » Elle lui a écrit en 1838 une lettre où elle se disait « sa vieille amie ». Il se révolte : « Je vous ai haïe pendant deux jours. Apprenez que je ne vous aime que d'hier. » Le parfum, que le papier de ses lettres exhale encore malgré la distance, le tient des heures entières. Quand il l'a revue et qu'il s'éloigne d'elle, « il reconnaît la grandeur de son amour à l'immensité du vide qu'il y a dans son âme. » Il entremêle ses formules d'adoration de ces grosses mignardises qui ne s'expliquent chez un homme de son âge que par une singulière fraîcheur de mauvais goût. Passe encore qu'il confie aux airs mille et mille baisers. Mais lui envoyer une mèche de ses cheveux et surtout une allumette de cèdre qu'il a mâchonnée en écrivant : quelles reliques ! Elle a reçu de plus beaux gages de tendresse : ces lettres même, ces longues pages dont il a disputé le temps de les noircir à son incessant et écrasant labeur.

Tout cela précisément nous met un peu en

défiance. Nous nous étonnons d'un amour si invulnérable, si insensible au lent travail des jours et de l'absence, d'un amour qui, pendant dix-sept ans, se maintient au même degré de température, qui demeure invariable dans son expression exaltée, qui n'évolue pas, qui ne se modifie pas, qui semble un défi à l'éternel changement des choses. Je ne dis pas qu'un tel amour soit impossible. Quand Balzac écrit à madame Hanska qu'elle l'a vengé des dédains de madame de Castries, il lui donne une de ses puissantes raisons de la chérir et de couver en elle une affection si salutaire à son amour-propre. Quand il lui dit : « Je suis attaché à vous par tous les liens humains, l'amour, l'amitié, l'ambition, la fortune, l'orgueil, la vanité, le souvenir, le plaisir, la certitude et par la foi en vous que j'ai mise au-dessus de bien des créatures », nous sentons qu'il ne ment pas ; et tous ces intérets du cœur et de l'esprit, dont il distingue les fils solidement tressés dans ses attaches, nous dispensent de recourir aux mots, d'ailleurs très vains, d'ensorcellement ou d'envoûtement. Encore une fois, un tel amour est possible, mais à la condition d'être aussi exclusif qu'il paraît immuable. Or, en dépit de sa discrétion et du mystère dont il s'entourait, nous avons la preuve qu'il n'a pas cessé d'aimer d'autres femmes, les « Anonymes », et nous n'avons qu'à ouvrir sa *Correspondance générale :* nous l'y voyons recommencer avec une nouvelle inconnue, Louise, un échange de lettres sur le même ton, de la même habileté qu'avec madame Hanska.

« Vous seule peut-être, lui dit-il, saurez les douleurs d'une lutte sous lesquelles je succomberai bientôt exténué... N'ayez pas d'amitié pour moi : j'en veux trop... » Alors ?

Il serait trop commode et trop simple de l'accuser d'avoir joué, sans lassitude, sans défaillance, une comédie de dix-sept ans ; et Paul Bourget l'a bien compris, fervent balzacien dont cette question a piqué l'admirable curiosité psychologique. Un tel amour, que ne transforme ni n'atteint aucune contingence, a son siège dans ce qui, chez Balzac, échappe à l'espace et au temps : sa faculté créatrice. Ce n'est pas un amour d'imagination : les amours d'imagination sont ceux qui se refroidissent ou s'éteignent le plus vite. Il se fonde sur des réalités, comme ses romans. Il est le roman que Balzac porte en lui pour lui seul, le roman d'un Balzac malheureux, mais d'une fidélité à toute épreuve, perdu de dettes, consumé par l'absence, dont les nuits n'ont qu'une étoile et si lointaine, mais qui, à force de courage et d'austérité, triomphera de tous les obstacles et, un jour enfin, épousera une comtesse, que sa qualité d'étrangère rend naturellement l'égale d'une duchesse de France. Il avait bien le droit, cet homme qui, sans compter, répandait ses romans à travers le monde, de s'en réserver un dont il serait à la fois le héros et le public et dont ses lecteurs ne connaîtraient jamais qu'à l'article des mariages, dans leur journal, le magnifique dénouement. Lui seul pouvait se faire cette libéralité de grand seigneur.

Malheureusement il n'était pas aussi maître de son héroïne que de son héros. Intelligente, assez instruite, pas assez pour être modeste, peu spirituelle, mais vive et curieuse, avec un penchant au mysticisme qui n'était que du romanesque religieux, incapable de comprendre la grandeur de l'œuvre balzacienne et de s'associer aux soucis et aux angoisses de Balzac, capricieuse, ombrageuse, facilement agressive, douée de ce mauvais caractère plus heureux pour ceux qui l'ont que l'humeur accommodante, — car on craint de les heurter et tout cède autour d'eux, — d'ailleurs probe et loyale, madame Hanska ne répondait pas entièrement au rêve du romancier ; et c'était elle, c'étaient ses défiances, ses exigences, ses ignorances, ses jalousies, qui créaient les incidents et les péripéties du mystérieux roman. Lorsque Balzac lui écrivait, il rentrait aussi aisément dans son personnage d'un Balzac impeccable qu'il était entré, quelques heures auparavant, dans celui de Rastignac ou de Vautrin. Il avait alors à se défendre contre les soupçons et les reproches et tout ce qui menaçait d'affaiblir l'amour de sa maîtresse qu'il sentait soumis, lui, aux influences corrosives de l'absence et du temps. Et il apportait à sa défense les plus belles ressources de son esprit. Rien ne subsistait en lui que l'idée fixe de maintenir sa conquête. Il ne lui souvenait plus ni de sa fugue en Italie avec une jolie femme travestie en jeune homme, ni de Guérande visitée avec une charmante aventurière, ni de sa dernière passade, ni de son prochain rendez-vous. Sa faculté de dédoublement

était telle qu'il pouvait s'abuser lui-même ; et du reste il mêlait à ses oublis volontaires et à ses fictions tant de sincérité ! « Le cœur, l'imagination, le romanesque des passions dont mes ouvrages donnent l'idée, disait-il, sont bien loin du cœur, de l'imagination et du romanesque de l'homme. » C'était vrai. Parmi ses effusions il en est qu'aucun art ne parviendrait à simuler. Il versait dans ses lettres le meilleur de son âme. Il en oubliait même son habileté de psychologue. Le 15 mai 1840 il écrit à madame Hanska : « Voici la veille de ma fête catholique et dans quatre jours mon jour de naissance. Jamais personne ne m'a souhaité ces fêtes, excepté une fois madame de Castries : la première année de notre connaissance, elle m'envoya le plus magnifique bouquet que j'aie jamais vu... Je ne compte pas madame de Berny, car c'était fête tous les jours. » Son désir est bien visible : il voudrait que madame Hanska lui souhaitât désormais sa fête ou son anniversaire. Mais il a choisi le plus mauvais moyen pour l'y amener, ou plutôt il ne l'a pas choisi : il s'est abandonné imprudemment à la mélancolie des souvenirs. Madame Hanska n'imitera ni l'odieuse duchesse de Castries ni cette morte toujours vivante, madame de Berny. L'année suivante, le 16 et le 20 mai, il attendait une lettre d'elle, et « il a eu des palpitations pour rien à l'heure de la poste ». Je crois à ces palpitations.

On voit seulement quelles réserves s'imposent quand on consulte les *Lettres à l'Etrangère*. Il y dissimule tout un côté de sa vie, qu'il dissimulait

également à ses amis par une discrétion naturelle sur laquelle son ennemi Sainte-Beuve aurait bien dû se régler, et aussi parce qu'il craignait toujours qu'une allusion glissée dans un journal, le bruit d'une aventure franchissant les frontières ne brisât ses espérances et ne donnât à son roman un autre dénouement que celui qu'il avait décidé. Madame Hanska était jalouse. En bonne conscience, elle avait plus de raisons de l'être qu'elle n'en avait le droit. Il insistera donc sur sa vie retirée et sur la pureté de ses mœurs. Il se comparera à d'autres grands artistes qui, les malheureux, gaspillent et épuisent leur force créatrice dans les passions amoureuses. Ainsi Victor Hugo a beaucoup perdu, parce qu'il a beaucoup aimé. Il lui protestera que « l'inconstance, l'infidélité sont des incompréhensibilités pour lui... Rien ne le lasse, ni l'attente, ni le bonheur... Il a horreur des femmes de Paris ». S'il a été au bal masqué, c'était avec sa sœur. Au besoin il lui enverrait un certificat de bonne conduite signé de son docteur. Le médecin lui a dit : « Tant que vous mènerez votre chaste vie monacale et que vous travaillerez douze heures par jour, prenez tous les matins une infusion de pensée sauvage. » Ces infusions ne rassuraient pas plus madame Hanska que ses serments de l'aimer « comme on aimait au Moyen Age », puisqu'elle avait lu *Les Contes Drolatiques*, ou que ce mot d'une naïveté sublime : « Tenez pour faux tout ce que vous ne saurez pas directement par moi ! »

Il est évident que, pendant quelques années,

sa vie mondaine et surtout l'orgueil de ses ostentations avaient donné naissance à des légendes tapageuses dont l'écho parvenait jusqu'en Ukraine. D'autre part, la confusion de l'auteur et de ses personnages se fait naturellement dans la foule des lecteurs et chez ceux qui, par animosité personnelle ou simplement par le désir de paraître mieux informés, sont intéressés à la faire. On exploitait contre Balzac ses descriptions d'orgie, le cynisme de ses Marsay ou de ses La Palférine, et ses tableaux d'un Paris infernal. Il lui était facile de se justifier des accusations de débauche et de jeu qui étaient absurdes ; et quand madame Hanska lui reprochait ses peintures d'ivresse, il pouvait en toute sincérité lui répondre qu'il n'avait jamais connu l'ivresse que par un cigare qu'Eugène Sue lui avait fait fumer malgré lui. Il lui était plus difficile de repousser les autres griefs. Madame Hanska lui écrivait : « Va aux pieds de ta marquise (ou de ta duchesse) ! » Il se contentait de répondre : « Brise, frappe, mais aime-moi toujours ! » Elle lui écrivait : « Vous m'avez trompée ! » Il répondait avec sa subtilité de Peau Rouge : « Il est venu vers moi plus d'une femme attirée par l'éclat : pas une n'a supporté l'égoïsme apparent de mes travaux constants. » Cela veut dire, non qu'il ne les eut pas volontiers retenues plus longtemps, mais qu'elles se sont en allées.

Des dissentiments, plus graves parce qu'ils sont durables, se devinent entre eux. Madame Hanska n'a jamais compris le goût de Balzac pour les joviales

ou tendres bêtises qui s'accordait en lui à la plus sombre connaissance de l'humanité, aux aspirations les plus hautes, aux pensées les plus profondes, comme s'il gardait intacts dans sa riche nature tous les âges de la vie. Elle raillait ses naïfs épanchements et le traitait de collégien. Elle ne voyait là qu'un des signes de cette abominable légèreté française dont les étrangers ont pris l'habitude de nous rebattre les oreilles. Ah, comme elle était bien l'Etrangère qui aimerait tant la France sans les Français ! Mais Balzac se rebiffait éloquemment : « En quoi suis-je léger ? Est-ce parce que, depuis douze ans, je poursuis sans relâche une immense œuvre littéraire ?... Est-ce parce que, depuis douze ans, je travaille nuit et jour à acquitter une dette énorme ?... Est-ce parce que, malgré tant de misères, je ne me suis ni asphyxié, ni brûlé la cervelle, ni jeté à l'eau ? Expliquez-vous. Serait-ce parce que je vous écris avec acharnement et constance ?... Serait-ce parce que j'ai conservé quelque gaieté ?... Ou serait-ce parce que vous êtes au fait de tout ce qui se passe dans ma pauvre existence, dans ma pauvre cervelle, dans mon pauvre cœur, dans ma pauvre âme que vous vous armez de mes confidences pour faire de moi un autre moi que vous grondez, soufflez, sermonnez, frappez à votre aise ? »

Hélas, madame Hanska ne comprenait pas plus ce que j'appellerai la majesté de son travail que ses misères. La femme qui lui demandait un jour à Genève « si on pouvait vivre à Paris avec cinq cent

mille francs de fortune », ne compatissait guère aux embarras d'argent dont il était tourmenté. Et, tout en admirant ses ouvrages, elle avait au fond d'elle-même un dédain très aristocratique pour l'homme qui gagne sa vie en écrivant. Malheureusement, ce dédain ne restait pas toujours au fond d'elle-même. Il perçait en paroles blessantes qui excitaient encore Balzac à se grandir à ses yeux et à lui exposer les vastes perspectives de ses ambitions. Enfin, plus inconséquente qu'il n'est permis à une femme qui aime, si elle n'hésitait pas à lui faire traverser la moitié de l'Europe pour passer quelques heures avec lui, elle trouvait mauvais qu'il voyageât par besoin de prendre l'air, de recueillir des documents ou de tenter une spéculation, et elle lui demandait aigrement quand se calmerait cette furie française, — (nouvelle variante de la légèreté nationale,) — qui l'emportait en Italie ou en Sardaigne. « Quand je serai un imbécile », lui répondait Balzac.

Et il s'évertuait à la convaincre de son énorme labeur. Accusé de dilapider son temps, il me rappelle un peu par sa véhémence ce soldat de l'antiquité qui ne répondait à ses accusateurs qu'en leur découvrant les cicatrices de ses blessures : il lui montrait les quatre, cinq ou six romans publiés dans l'année, par où avait passé sa vie. Sur ce terrain du travail, il était très fort ; et ses *Lettres à l'Etrangère*, que confirment et complètent les témoignages de ceux qui ont pénétré dans son intimité, nous font assister à une existence plus fantastique que sa *Peau de Chagrin*. Son travail se

prolongeait des jours et des nuits, coupé de sommeils brefs, de légers repas, de bains. Mais il ne permettait pas à la clarté du jour de dissiper la nuit propice aux hallucinations. Dans sa chambre illuminée, il écrivait en robe blanche. Peut-être avait-il adopté cette couleur parce que (c'est lui qui nous le dit dans *Les Martyrs ignorés*) « elle exprime la sobriété, la continence, la pureté qui entretiennent les forces toujours actives ». Sa chambre blanche et rose, l'histoire de *La Fille aux Yeux d'Or* nous la décrit, à demi circulaire, avec la cheminée, la pendule, les candélabres en marbre blanc et or, les six bras en vermeil qui supportent chacun deux bougies, les tapis qui ressemblent à un châle d'Orient et les tentures chatoyantes qui, selon la direction du regard, devenaient toutes blanches ou toutes roses. « L'âme a je ne sais quel attachement pour le blanc, l'amour se plaît dans le rouge et l'or flatte les passions : il a la puissance de réaliser leurs fantaisies. » Penché sur sa table, lorsqu'il avait calligraphié lentement le titre de son roman, sa main courait et les pages s'amoncelaient. Il ne se dérangeait que pour se verser du café, de ce café moulu, foulé, froid et presque sans eau, dont il nous a dit les puissants effets, lorsque, tombant dans le sac velouté de l'estomac à jeun, et devenu un aliment qui veut ses sucs, il en tord les suçoirs et les papilles et « les sollicite comme une pythonisse appelle son « dieu... Les plexus s'enflamment ; ils flambent et « font aller leurs étincelles jusqu'au cerveau. Dès « lors, tout s'agite : les idées s'ébranlent comme

« les bataillons de la grande armée sur le terrain « d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs « arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; « la cavalerie légère des comparaisons se développe « par un magnifique galop ; l'artillerie de la lo- « gique accourt avec son train et ses gargousses ; « les traits d'esprit arrivent en tirailleurs ; les « figures se dressent ; le papier se couvre d'encre, « car la veille commence et finit par des torrents « d'eau noire, comme la bataille par la poudre « noire[1]. » C'est ainsi qu'il préparait ses Austerlitz — et son Waterloo. *Honorine* était écrite en trois jours ; *Le Secret des Ruggieri* en une nuit ; *La Vieille Fille* en trois nuits. Mais le manuscrit qu'il livre à l'imprimeur n'est presque que le scenario de son roman. Il le recompose sur épreuves, ajoute des chapitres, en récrit d'autres, et cela au grand désespoir des protes qui, perdus dans toutes ces corrections, ne peuvent faire plus « d'une heure de Balzac ».

Mais cet intérieur qui respire l'opulence de l'artiste heureux est assiégé par les créanciers. Les soucis d'argent veillent en permanence à sa porte comme les Furies au seuil d'Oreste. Son effrayante correspondance, ses cantiques d'amour, ses élans du cœur, ses projets d'œuvres nouvelles, ses ambitions, les émerveillements que lui cause toujours l'ouvrage qu'il est en train d'écrire ou qu'il achève

1. *Traité des Excitants modernes* (Œuvres diverses). Balzac ne conseille cet excitant qu'aux hommes d'une excessive vigueur, à cheveux noirs et durs, à peau mélangée d'ocre et de vermillon, — comme lui.

ou qu'il relit, ses joies et jusqu'au charme de ses nostalgies sont continuellement traversés par le rappel criant de ses dettes ou interrompus par le pas des huissiers. Il doit à son tailleur, à son marchand de bois, à son épicier, trois cents francs à son médecin, sept cents à son propriétaire. Où trouvera-t-il les cinq mille francs dont l'échéance approche ? Il n'a pas le sou. A son retour de Vienne où l'attendait madame Hanska, il a mis en gage son argenterie. Mais il donne un grand dîner à des hommes d'affaires aux yeux desquels il importe de cacher son dénuement : comment la retirera-t-il ? La faillite de son éditeur le replonge dans l'abîme des emprunts usuraires. Parfois nous reprenons haleine ; il nous semble que son horizon s'éclaircit. Il n'a plus que quarante mille francs de dettes ! On tourne la page : il s'était évidemment trompé dans son évaluation : il en a maintenant soixante-quinze mille. Cette fois les huissiers le traquent. Il change de domicile, d'ailleurs avec une facilité de déménagement qu'il tenait de son père et de sa mère. Il prend de faux noms. Il s'emprisonne lui-même pour qu'on ne le mette pas en prison.

Sa production est-elle donc si peu payée qu'il ne puisse alléger son fardeau ? Non. Il gagne beaucoup, et l'on n'y comprendrait rien si l'on ne connaissait sa passion pour la « briquabraquerie », pour le luxe et les objets d'art. « Si vous ne savez pas résister à la commode d'Henri IV, lui écrivait madame Hanska, vous ne résisterez à aucune passion. » Il n'a pas résisté à la commode

d'Henri IV : il l'a achetée ; et il a acheté des bronzes, des tableaux, des marbres, qui n'avaient souvent que le mérite de lui avoir plu et de lui avoir coûté très cher. Ses économies étaient peut-être plus ruineuses. « Quand un homme travaille comme je fais et que son temps vaut vingt francs l'heure ou cinquante francs, il lui faut une voiture, car la voiture est une économie. » Economie aussi, le boudoir de *La Fille aux Yeux d'Or*, car « ceux qui spéculent sur la littérature n'ont d'autre pensée que de la rançonner et, s'il était resté dans un grenier, il n'aurait rien gagné ». Economie encore, de se faire bâtir aux Jardies une maison qu'il sera bientôt forcé de vendre à perte.

De là vient son désir d'écrire pour le théâtre où les succès rapportent davantage, bien qu'Henri Heine lui ait dit : « Prenez-y garde : celui qui s'est habitué à Brest ne peut s'accommoder à Toulon : restez dans votre bagne. » Il en veut cependant sortir, puisque le théâtre le trahit, par des spéculations dont son père lui avait transmis l'instinct. Il en a conçu d'excellentes. Il se fut probablement enrichi dans l'exploitation des anciennes mines d'argent de Sardaigne, dont il avait eu l'idée que les scories recélaient des trésors. Mais, avec la confiance que lui inspiraient toujours les individus de cette espèce humaine pour laquelle il professait la défiance la plus noire, il s'ouvrit de son projet à un Génois qui le devança. Il en a conçu d'autres excessivement mirobolantes qui n'ont été que le songe féerique d'un dormeur éveillé ; et d'autres im-

payables. La plus extraordinaire peut-être, la plus drôle à coup sûr, est celle que Gozlan nous raconte. Hugo était venu déjeuner aux Jardies. Ce jour-là, Olympio, en habit bleu fané, la cravate noire éraillée, des lunettes vertes sur le nez, était fait comme un opérateur ; et Balzac le reçut débraillé, sans bretelles, les souliers avachis. Naturellement Balzac lui montra sa propriété. Il y avait un arbre. « Enfin, un arbre ! dit Hugo. — Oui, dit Balzac, et un fameux ! Savez-vous ce qu'il rapporte ? — Comme c'est un noyer, dit Hugo, je présume qu'il rapporte des noix. — Vous n'y êtes pas : il rapporte quinze cents francs par an. — De noix ? — Non, quinze cents francs d'argent, quinze cents francs de rente. Ce noyer appartient à la commune, et je l'ai acheté très cher. Un vieil usage d'origine féodale oblige les habitants à déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire. Jugez de la quantité et de la richesse des engrais amassés quotidiennement : j'en aurai toujours une montagne à vendre aux fermiers, vignerons, maraîchers, grands et petits propriétaires voisins. C'est de l'or en barre, tranchons le mot, c'est du guano ! — Ah oui, repartit Hugo avec son flegme olympien, vous dites bien, mon cher Balzac, c'est du guano, mais du guano sans les oiseaux[1]. »

Il n'a pas plus raconté cela à madame Hanska qu'il ne lui raconte ses brusques détentes quand, après un mois, deux mois de travail forcené, il sortait de son radieux enfer et reparaissait au milieu

1. Gozlan, *Balzac en pantoufles.*

des pâles vivants avec un appétit formidable et des éclats de voix à faire danser les chèvres. (Le mot est de Werdet.) C'était alors que ses bons amis et les petits journaux s'emparaient de sa personne, la poussaient à la caricature et faisaient de lui un m'as-tu-vu insolent et théâtral. C'était alors que Gavarni le jugeait bête, ignare, malpropre, ridicule dans son gilet blanc et sous un chapeau de maçon au fond de lustrine bleue, « ouvrant de grands yeux à tout ce qu'on lui disait, en même temps naïf et étonneur des gens par les connaissances qu'il n'avait pas[1]. » C'était alors qu'il annonçait le lancement d'une affaire étourdissante ou la prochaine trouvaille d'un trésor.

Mais ses seules spéculations heureuses furent celles dont il enrichit les personnages de ses romans. Quel bon père il a été pour les fils de son imagination ! Il parlait d'eux en homme qui les a vus naître, grandir, qui s'inquiète de leur santé, de leur mariage, de tout ce que l'avenir leur réserve. Les millions que ni les mines de Sardaigne ni même ses chefs-d'œuvre ne parvenaient à lui acquérir, il les leur donnait, comme il leur donnait le bonheur et les honneurs qu'il rêvait pour lui, et le titre de pair de France. Un des mots les plus justes et les plus profonds qu'il ait prononcés sur lui, je le relève dans une lettre à madame Hanska : « Le hasard m'a contraint à écrire mes désirs au lieu de les satisfaire. » Il les écrivait tout au long de son œuvre qu'il appelait *Les Mille et Une Nuits*

1. Les Goncourt, *Gavarni.*

de l'Occident et qui représentait bien plus que mille et une de ses nuits. Il a dans son roman *Une Fille d'Eve* une image qui me hante : « Raoul Nathan, dit-il, avait publié trois romans, sans compter ceux qu'il entretenait sous presse comme des poissons dans un vivier. » C'était tout à fait cela ; et il me semble voir, aux lumières de ses nuits silencieuses, le vivier où évoluent ces beaux phénomènes qu'il nourrit de sa pensée et de son cœur. Mais il ne les laissait pas toujours parvenir à leur degré normal de croissance. Et là sa comparaison n'est plus juste. Il lui arrivait de les débiter par tranches au public. Il publiait le quart, la moitié d'un roman qu'il ne reprendrait que dans quelques années. Et brusquement aussi il en terminait un, pressé par une lourde échéance. La dernière partie d'un roman de Balzac sent souvent la hâte, la fièvre d'en avoir fini, le bâclage. Qu'elle ne le sente pas plus souvent, c'est une merveille, car, au milieu de tous les tracas et les chagrins qui l'assaillaient, l'égoïsme sacré, dont il essayait de protéger son travail, ne le défendait pas contre sa générosité naturelle et ne l'empêchait pas de se montrer obligeant même envers les confrères.

Sa force n'est pas seulement dans son génie, elle a été peut-être davantage encore dans sa volonté. « Il n'existe pas de grands talents, a-t-il dit, sans « une grande volonté. Ces deux forces jumelles « sont nécessaires à la construction de l'immense « édifice d'une gloire. Les hommes d'élite main- « tiennent leur cerveau dans les conditions de la

« production, comme jadis un preux avait ses « armes toujours en état. Ils domptent la paresse, « ils se refusent aux plaisirs enivrants ou n'y cèdent « qu'avec une mesure indiquée par l'étendue de « leurs facultés... La volonté peut et doit être un « sujet d'orgueil bien plus que le talent. Si le talent « a son germe dans une prédisposition cultivée, le « vouloir est une conquête faite à tous moments « sur les instincts, sur les goûts domptés, refoulés, « sur les fantaisies et les entraves vaincues, sur les « difficultés de tout genre héroïquement surmon- « tées. » Ce beau combat, il l'a soutenu, sans arrêt, pendant plus de vingt ans. Il a cru mystiquement à la toute-puissance de la volonté. Il n'a compté que sur elle pour atteindre la gloire et pour réaliser ses ambitions d'amour. Par elle, il rejoignait à travers l'espace cette femme qui devenait fuyante, qui s'avançait parfois jusqu'au bord de la rupture, mais en qui, — déraisonnablement ou non, peu importe, — il avait mis l'espoir d'une récompense à tous ses efforts et, si j'ose dire, d'une consécration officielle. Par sa volonté, il la retenait, la liait comme les magiciens liaient les vents et les bourrasques. Et c'est à sa volonté, — du moins il en était persuadé, — que nous sommes redevables de l'œuvre où, maintenant que nous connaissons à peu près l'homme, nous allons entrer.

V

LA FRANCE ET LE PARIS DE BALZAC

Dans l'*Avant-propos de la Comédie humaine*, en 1842, Balzac mettait son œuvre sous la double invocation de Walter Scott et de Geoffroy Saint-Hilaire : de Walter Scott, parce qu' « il avait élevé le roman à la valeur philosophique de l'histoire », et qu'il lui avait inspiré l'idée de se faire l'historien de la Société française ; de Geoffroy Saint-Hilaire, parce qu'il avait proclamé *l'unité de composition* dans la création des êtres. « Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme dans les milieux où il est appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. » Et de même pour Balzac, il n'y avait qu'un homme dont la Société faisait, selon les milieux où son action se déployait, autant d'hommes différents

Collection Lovenjoul)

LA MÈRE DE BALZAC

que la nature avait fait de variétés en zoologie. « Les différences, disait-il, entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'Etat, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis. » Mais il reconnaissait que les différences sociales étaient loin d'avoir la fixité des différences naturelles. Rien n'empêche le soldat de devenir un ouvrier, ni le commerçant un administrateur, ni le savant un prêtre, ni l'épicier un pair de France, alors qu'on n'a jamais vu un âne devenir un lion, ni une brebis un veau marin. Les différences sociales sont donc bien moins considérables ; et cette remarque suffit à infirmer la comparaison rigoureuse que Balzac prétendait établir entre l'humanité et l'animalité.

Déjà Diderot, dans ses curieuses théories dramatiques, avait pressenti l'importance et la nouveauté de l'étude des conditions qui différencient les hommes : par malheur, il demandait qu'on la substituât à la peinture des caractères, comme si la condition pouvait nous intéresser, prise en soi, réduite à une sorte d'abstraction, sans le caractère qu'elle modifie, mais qui la soutient. Balzac n'aurait jamais commis une pareille erreur. L'idée de Diderot était mesquine. Nous ne sommes pas seulement marqués des plis de notre profession ; nous le sommes par notre caractère qui nous immatricule

dans une famille humaine, par le milieu d'où nous sortons, par le sol où nous vivons, par le siècle qui nous rend encore plus que ce que chacun de nous lui apporte.

Les théories de Geoffroy Saint-Hilaire contribuèrent à orienter le génie de Balzac. Il avait retiré une aussi forte impression que Gœthe de la mémorable discussion qui, en 1830, mit aux prises les deux grands soutiens de l'histoire naturelle française : l'un Cuvier, représentant l'analyse et voulant qu'on s'en tînt à l'exposé des faits ; l'autre, Geoffroy Saint-Hilaire, représentant la synthèse en réclamant pour l'anatomie descriptive et particulière le droit de devenir générale et philosophique. Bien que Balzac admirât Cuvier, c'était à l'opinion de son rival qu'il se rangeait. Les travaux spéciaux doivent conduire à des généralisations ; les faits minutieusement décrits, à des idées ; l'observation en petit, à l'observation en grand. Sous les mille formes diverses de l'animalité, Geoffroy Saint-Hilaire voyait comme autant d'expériences de la nature qui nous dévoileraient les mystères de l'organisation humaine. Balzac prolongera les hypothèses du grand savant par les mystiques rêveries du Suédois Swedenborg et, sous les mille formes de l'humanité, verra comme autant d'expériences de cette même nature susceptibles de nous dévoiler les mystères d'un nouveau monde moral. Jailli du sein de Dieu, un immense courant de vie entraîne la création, ou plutôt n'est qu'une perpétuelle création ; et l'auteur de *Séraphita* suivra ce courant

créateur jusqu'à son embouchure dans le monde supra-sensible des génies et des anges.

Une pareille conception, qui embrassait le passé, le présent et l'avenir, et qui s'apparentait, du moins par son amplitude, aux vastes imaginations cosmogoniques d'un Gœthe, d'un Lamartine et, plus tard, d'un Victor Hugo, élargissait et passionnait son analyse des aspects de ce moment dans le temps et l'espace que nous appelons la réalité, où tant de choses aboutissent et d'où partent tant de choses. Il se penchera sur le développement d'un instinct, sur les ressorts d'un acte, sur une petite difformité humaine, avec le même intérêt concentré que Geoffroy Saint-Hilaire sur les nageoires pectorales des poissons et sur la poche osseuse du singe hurleur, afin d'y surprendre le plan unique de la création et d'en découvrir les lois. L'homme n'est pas « une créature finie » : animal hier, ange demain, ou après-demain, aujourd'hui double produit de la nature et d'un certain Etat social qui le diversifie en le soumettant à des hasards que la nature ne se permet pas. Ces hasards de naissance, de fortune, d'intelligence, de sensibilité créent des différences sociales qui composent les mœurs d'une époque. Le romancier cherchera à les caractériser, autant que possible, par les types où elles se formulent, mais en ayant soin de nous faire sentir, sous ces ramifications, que la Société entre-croise et dont souvent elle arrache une branche pour l'enter sur une autre, l'unité du tronc qui les supporte, de la sève qui les nourrit.

Balzac obéissait ainsi au mouvement général de son temps. Il y obéissait doublement, par ses préoccupations scientifiques, héritage du dix-huitième siècle, et par ses préoccupations sociales. L'attrait de la zoologie sur lui n'était pas plus fort que l'attrait de la physiologie sur Sainte-Beuve ; et il est curieux de voir ces deux hommes, — dont les antipathies naturelles ne suffisent pas à expliquer leur mutuelle aversion, — s'attaquer, l'un avec sa massue joyeuse, l'autre avec ses flèches empoisonnées, là même où il se ressemblaient le plus : par exemple, dans leur désir d'éclairer la figure d'un héros de roman ou celle d'un obscur personnage de l'histoire, en le rattachant à une espèce sociale ou à une grande famille d'esprits. Sainte-Beuve, les lèvres pincées, jugeait ridicule que Balzac comparât son chanoine Troubert aux Hildebrandt et aux Alexandre VI ; Balzac pouffait lorsque Sainte-Beuve, sous les cyprès de Port-Royal, subodorait du Vauvenargues dans l'ombre de Sericourt et quelque chose de René dans l'innocent Lancelot. D'autre part, on a tout dit sur l'individualisme romantique ; mais ce qui touche au romantisme n'est jamais simple. Le dix-neuvième siècle a également propagé le sentiment des collectivités humaines au point d'y noyer l'individu, ce qui excuserait, à la rigueur, le pauvre individu de s'être proclamé, pour échapper à la noyade, le plus beau résultat et le plus singulier du travail des siècles. En somme, qu'on y arrivât par Chateaubriand et Walter Scott, par Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, ou par les Alle-

mands, par la science ou par la poésie, on s'est efforcé de replanter d'abord dans sa terre natale, dans sa race et son milieu, l'être humain dont Balzac dira « qu'il n'a plus ni le même aspect *ni la même valeur*, une fois séparé des figures, des choses, des lieux qui lui servent de cadre. » Il renouvelait le roman de la même façon que les Villemain, les Guizot, les Cousin renouvelaient la critique, de la même façon qu'Augustin Thierry renouvelait l'histoire. Et la géographie lui paraissait aussi nécessaire au romancier que Michelet l'estimait indispensable à l'historien. « Mon ouvrage, dit-il, a sa géographie comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnages et ses faits ; comme il a son armorial, ses nobles et ses bourgeois, ses artisans et ses paysans, ses politiques et ses dandies, son armée, tout son monde ». Et encore : « J'ai tâché de donner une idée des différentes contrées de notre beau pays. »

A défaut des romans napoléoniens qu'il se proposait d'écrire, *les Chouans* pourraient servir de portique à *la Comédie humaine*. La France qu'il va nous peindre est issue de la Révolution : c'est la France de l'Empire, de la Restauration et de Louis-Philippe : trois France, si l'on veut, ou, pour mieux dire, trois étapes de la France, dont il a suffisamment marqué les dissemblances, mais dont les traits identiques, beaucoup plus importants, sont les seuls qui nous arrêteront. Connaissait-il bien la province ? Il y était né, ce qui est un avantage. *Le*

Curé de Tours, *le Lys dans la Vallée*, *l'Illustre Gaudissart* nous ramèneront au pays de sa naissance ; et il y a fait d'assez nombreux séjours chez le châtelain de Saché, M. de Margonne, qui avait fréquenté sa famille très intimement, trop intimement peut-être. Nous l'avons vu à Fougères. Il avait passé par Alençon où il devait placer *la Vieille fille* et *le Cabinet des antiques*. Il avait parcouru le Limousin du *Curé de village*, la Bourgogne des *Paysans*, la Champagne du *Député d'Arcis*, le Dauphiné du *Médecin de campagne*. Il avait vécu quelques semaines à Angoulême, ville natale de Lucien de Rubempré. Il avait visité Issoudun, patrie de *la Rabouilleuse ;* Sancerre, trop petit théâtre pour *la Muse du département ;* Saumur, à jamais mélancolique de la vie claustrale d'Eugénie Grandet ; Guérande, où commence le roman de *Béatrix ;* Provins, où meurt Pierrette à peine éclose et déjà fanée. Partout il se documentait sur la contrée, les habitants, les usages, les industries, l'histoire locale, avec une curiosité qui s'étendait aux formes les plus diverses de la vie. Mais ce qui l'intéresse le moins, c'est la nature.

Il la décrit peu. Lousteau, dans *les Illusions perdues*, nous dira que les descriptions empêchent de penser. La physionomie particulière des pays n'a pas, sous sa plume, le même relief que les autres parties de ses romans ; et elle est souvent inexacte. Sa description de Fougères, une de ses meilleures, plus juste que celle de Victor Hugo dans son *Quatre-vingt-treize*, ne me paraît pas moins fort exa-

gérée : il a transformé les collines en montagnes, agrandi et creusé le bassin de Couesnon, prêté aux rochers plus d'âpreté sauvage que ne leur en a donné le Créateur, et aux caprices du sol « des oppositions inattendues », « des beautés inouïes », qui nous rappellent le premier voyage du Souriceau. J'ai vainement cherché dans *Béatrix* l'impression du pays de Guérande que je trouve si fortement chez un Breton comme Le Goffic. *Les Paysans* se passent-ils en Bourgogne ou dans le Maine ou à vingt lieues de Paris ? De toutes les contrées, il n'y en a qu'une peut-être qu'il ait admirablement rendue : celle dont les images s'étaient déposées en lui au cours de son enfance et de sa première jeunesse, la Touraine. Un bon juge, M. André Hallays, s'est plu à confronter les descriptions qu'il nous en a faites avec la réalité. « Elles sont vraies, dit-il, d'une vérité intime et profonde : elles trahissent le charme le plus secret des lignes et de la lumière » de ce beau verger de la France. Ses descriptions du Dauphiné, dans *le Médecin de campagne*, — voyez les *Paysages littéraires* de Gabriel Faure, — ne dépassent pas la moyenne des honnêtes descriptions de montagne : et je préfère même celle des fjords norvégiens de *Séraphita* qu'il n'avait vus qu'en imagination.

Ce n'est pas à dire qu'il fût incapable d'exprimer la magnificence de la nature. Sa peinture de la forêt automnale, dans *le Curé de village*, est aussi remarquable par la précision des détails que par le splendide effet de l'ensemble. « Les chênes for-

« maient des masses de bronze florentin ; les « noyers, les châtaigniers, offraient leurs tons vert- « de-gris ; les arbres hâtifs brillaient par leur feuil- « lage d'or et toutes les couleurs étaient nuancées « par des places grises incultes. Les troncs des « arbres entièrement dépouillés de feuilles mon- « traient leurs colonnades blanchâtres. Ces couleurs « rousses, fauves, grises, artistement fondues par « les reflets pâles du soleil d'octobre, s'harmo- « niaient à cette plaine infertile, à cette immense « jachère verdâtre comme une eau stagnante. » Mais Balzac, le plus souvent, ne voit et ne sent la nature qu'à travers les yeux ou l'âme de ses personnages. Le capitaine Genestas monte à la Grande-Chartreuse. Comme il est un de ces hommes « chez qui Napoléon semble avoir détruit la sensation de l'étonnement », les paysages qui se déroulent sous ses pas ne lui causent aucune émotion, et la description de Balzac reste aussi terne que l'esprit du capitaine est peu affecté. En revanche, le docteur Benassis qui, retiré sur ces hauteurs, considère que l'amour de la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances humaines, éprouvera des délices à respirer « les parfums exhalés par la propolis des peupliers ou par les sueurs des mélèzes ». Durant une de leurs promenades, Benassis et Genestas entendent dans le lointain une étrange voix qui modulait l'air d'amour et de regret que le Chérubin de Beaumarchais a repris à Marlborough pour lui restituer sa poésie nostalgique. Cette voix pure et douce semblait être la voix même du paysage doux

et pur. Les deux hommes se dirigent vers le chanteur : « Ils allèrent à pas lents le long d'un sentier « bordé de deux haies d'épine blanche en fleur qui « répandaient de pénétrantes odeurs dans l'humide « atmosphère du soir. Les rayons du soleil en- « traient dans le sentier avec une sorte d'impétuo- « sité que l'ombre projetée par le long rideau des « peupliers rendait encore plus sensible, et ces « vigoureux jets de lumière enveloppaient de leurs « teintes rouges une chaumière située au bout de « ce chemin sablonneux... La chaumière se voyait « à peine dans ce brouillard de lumière ; mais les « vieux murs, la porte, tout y avait un éclat fugitif, « tout en était fortuitement beau, comme l'est, par « moments, une figure humaine sous l'empire de « quelque passion qui l'échauffe ou la colore. Il « se rencontre dans la vie en plein air de ces sua- « vités champêtres et passagères qui nous arrachent « le souhait de l'apôtre, disant à Jésus-Christ sur la « montagne : « Dressons notre tente et restons ici. » En ce moment Balzac ne fait que nous traduire la vision et le rêve du docteur Benassis.

Nous ne lui reprocherons pas de ne point nous avoir prodigué les descriptions de la nature, nous que cent cinquante ans de Jean-Jacques et tous nos romantiques et tous nos impressionnistes et tous nos naturalistes, ont repus de soleils levants, de soleils couchants, d'aurores, de midis et de crépuscules. Convenons que, dans la plupart de nos romans, la nature occupe une place qu'elle ne tient pas dans notre vie, et encore moins dans la vie des

personnages de Balzac. Nous ne lui reprocherons pas plus d'avoir peu insisté sur l'influence psychologique de cette nature, qu'on a tant exagérée et qu'il est si commode de surfaire. Il nous a bien montré les relations qu'on peut établir entre l'homme et la terre dans *les Chouans* où les conditions du sol déterminaient le caractère des Chouans et surtout celui de la Chouannerie. Elles lui ont apparu chez le Tourangeau ardent, artiste, voluptueux, mais « dont la mollesse de l'air, la beauté du climat, une certaine facilité d'existence et la bonhomie des mœurs abolissent promptement ces dispositions premières. » Il a besoin d'être transplanté pour que ses qualités se développent, comme le prouvent les exemples de Rabelais et de Descartes. Mais « fût-il ambitieux comme l'était Napoléon, ou poète comme l'était Byron, une force inouïe, invincible, l'obligerait à garder ses poésies pour lui et à convertir en rêves des projets ambitieux. »

Dans les autres romans, je n'ai pas souvenance que Balzac ait fortement indiqué la correspondance des âmes au paysage. C'est que, pour lui, qui est avant tout un peintre de la société, l'Etat social agit bien plus sur nous que la forme des montagnes, la largeur ou l'étroitesse des horizons. Les choses faites par la main de l'homme décident bien plus de l'humeur des hommes que les plaines et les forêts ; la pierre taillée, bien plus que le roc naturel. D'ailleurs, il ne nous arrivera jamais de dire devant un coin de la nature, quel qu'en soit l'éclairage ou l'étrangeté : « C'est un paysage balzacien. »

Cette épithète de balzacien, nous l'appliquerons non à des sites, mais à des situations humaines, à des villes, à des quartiers, à des maisons. Au fond, il n'y a que l'homme qui l'intéresse, l'homme et sa carapace. Et, malgré *le Médecin de village*, *le Curé de campagne* et *les Paysans*, je préciserais volontiers : l'homme des villes. Les campagnards de ces deux premiers romans ne sont guère que les illustrations vivantes des miracles que peut accomplir la charité chrétienne. Quant au troisième, *les Paysans*, on n'a pas assez remarqué qu'il tourne vite à l'étude de la petite ville. Assurément, il nous a fait du paysan rapace et retors des portraits d'une vérité criante[1]. La pêche à la loutre où le père Fourchon berne si plaisamment le Parisien Blondet, — comme, dans *le Médecin de village*, la consultation de l'usurier Taboureau, — compte parmi les meilleures scènes de la comédie balzacienne. Mais nous ne voyons les hommes des champs ni aux champs derrière leurs bœufs, ni travailleurs obstinés, au milieu des travaux de la ferme. Il nous les peint surtout, — avec quelle vigueur attachante et dure ! — dans le cabaret du Grand I Vert, « ce nid de vipères où s'entretenait vivace et venimeuse, chaude et agissante, la haine du prolétaire et du paysan contre le maître et le riche. » Et il a hâte de gagner la petite ville de Solanges, le salon de la

1. Montalembert disait aux Goncourt : « Dans les premiers chapitres de ses *Paysans*, M. de Balzac a tracé une peinture des paysans comme les a faits la Révolution. Oh, ce n'est pas flatté, mais c'est si vrai ! Je suis du Morvan, et je me disais : Il faut qu'il y soit venu. » (*Journal des Goncourt*, t. I.)

belle dame qu'elle possède et son café de la Paix, car toutes les petites villes ont un café de la Paix et une belle dame.

Là il est chez lui. On pourra le chicaner tant qu'on voudra sur ses inexactitudes dans la topographie des villes. Il a eu tort certainement de prendre à gauche quand il fallait prendre à droite ; mais le chemin qu'il suivait le conduisait toujours à nous donner la sensation même de la vie provinciale.

Ses moyens de nous y introduire sont très variés. Il semble avoir une prédilection pour les petites cités endormies sur leur passé, où le drame, qu'il va raconter, tantôt empruntera de leur brusque réveil une horreur plus tragique, tantôt, comme un combat de cétacés sous des eaux calmes, n'en troublera le miroir que d'une légère ébullition. Le rappel de leur gloire évanouie nous en rend la physionomie plus douce, plus mélancolique, ou, au contraire, plus morose. C'est Provins, qui luttait victorieusement avec Paris au douzième siècle, quand les comtes de Champagne y tenaient leur cour, et dont il ne reste aujourd'hui que des souvenirs historiques, le parfum des roses et une sous-préfecture. — C'est Sancerre, perchée sur son plateau en face de la Loire, enveloppée de rampes dites les Grands Remparts et de vignobles. Le fleuve royal a fourni les cailloux dont ses rues étroites sont pavées. Elle a soutenu un des plus terribles sièges de nos guerres religieuses; elle se meurt à l'écart, tranquillement, pendant qu'à ses pieds Cosne, sa

rivale roturière, se développe et s'arrondit. Mais elle est comme ces nobles à qui la vie peut tout prendre, sauf leur noblesse. Elle jouit des vins qu'elle récolte et qui valent presque les crus bourguignons, de son élévation, de son air pur, de sa nature riante ; ses habitants sont affables, bons compagnons, sans puritanisme, bien que les deux tiers soient restés protestants. — C'est Issoudun, une des plus vieilles villes de France, dont une rue se nomme depuis deux mille ans la rue de Rome, habitée par des vignerons, « d'une remarquable roideur de mœurs », qui se disent descendants des Romains. Ville d'élégance et de bonne société sous Louis XIV, elle s'est fait une loi de ne rien innover et trouve dans sa décadence « une funèbre tranquillité » dont elle s'applaudit. Balzac nous conte que les bourgeois s'opposèrent à ce que la grand'route de Paris à Toulouse passât par leur ville, alléguant que les vivres augmenteraient et qu'on serait exposé à payer les poulets trente sous. « Il faut aller, s'écrie-t-il, dans les contrées les plus sauvages de la Sardaigne pour rencontrer une pareille ineptie. » Les Jacqueries, les guerres de religion, la Révolution, l'ont décapitée de sa noblesse. Elle est devenue le fief d'une bourgeoisie « libérale, taquine et ignorante », qui envoie ses enfants au catéchisme tout en plaisantant sur les relations du curé avec sa servante. Elle ne garde de son brillant passé que des traditions de routine et un goût immodéré pour le décrochage des enseignes et autres farces nocturnes dont sa jeunesse oisive, les chevaliers

de la Désœuvrance, s'acquittent glorieusement [1].

Quelquefois, un seul quartier, une seule rue de cette ville nous en livrera l'âme : ainsi la rue de Saumur qui monte au château et au bout de laquelle, dans un renfoncement sombre, se cache la porte de la maison à M. Grandet. Des habitations trois fois séculaires ; des portes garnies d'énormes clous ; « à côté de la maison à pans hourdés où l'artisan a déifié son rabot, l'hôtel d'un gentilhomme dont la Révolution a brisé les armes sculptées sur le plein cintre de sa porte », des rez-de-chaussée qui sont des espèces d'antres humides où, quand vous entrez, « une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges, quitte son tricot, appelle son père ou sa mère qui vient et vous vend à vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, selon son caractère, pour deux sous ou pour vingt mille francs de marchandises » ; une vie commerciale que dominent les vicissitudes de l'atmosphère ; vignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, tous à l'affût d'un rayon de soleil ; et dès que le ciel sourit à leurs intérêts, ces mots : « Voilà un temps d'or », qui courent du haut en bas de la rue et « se chiffrent de porte en porte. » Ne pensez-vous pas que

1. Ces farces ne déplaisaient pas trop à Balzac qui était resté assez basochien. Il y voyait « un vestige de l'esprit de drôlerie qui « distinguait les anciennes mœurs. » Ces jeunes gens, dit-il, « s'amu- « saient comme jadis s'amusaient Charles IX et ses courtisans, « Henri IV et ses compagnons, et comme on s'amusa jadis dans « beaucoup de villes de province. » Voyez *le Secret des Ruggieri*, et voyez aussi ce que Gozlan, dont il faut se défier un peu, nous raconte des farces qu'il jouait à ses voisins des Jardies.

cette ancienne grand'rue de Saumur est l'avenue qui convient à la caverne Grandet où s'engouffrent des millions ?

Plus souvent tout l'esprit d'une province, tout son passé, se ramasse dans une maison. On reprochait à Balzac de s'attarder à la décrire ; et il s'emportait contre les lecteurs « qui voudraient des émotions sans en subir les principes générateurs », et qui ne comprenaient pas que les cadres devaient passer avant les portraits. « Les événements de la vie, disait-il, publique ou privée, sont entièrement liés à l'architecture... L'archéologie est à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organique. » Regardez, dans *la Recherche de l'absolu*, la maison des Claes à Douai, cette maison de briques avec son premier étage percé de cinq croisées, le second de trois et une grande ouverture au milieu de son fronton triangulaire comme une rose de cathédrale. Vous avez là « le type des modestes maisons que se construisait la riche bourgeoisie du moyen âge. » Entrez ; traversez sa galerie dallée dont le sable fin crie sous vos pieds et sa cour intérieure aux larges carreaux verdâtres ; pénétrez dans son parloir « où les richesses d'art, de tableaux et de mobilier prennent, sauf les jours de grand soleil, les teintes douces, les tons roux et mélancoliques » des forêts en automne. Toute la Flandre y respire, cossue et sombre, assourdissant le luxe des écarlates qu'elle tient de l'Espagne, baignant de crépuscule les verreries fantastiques de Venise et les merveilles encore plus étranges de la Chine ou

du Japon. « L'exquise matérialité des habitudes flamandes » vous y enveloppe. Des couleurs moelleuses réjouissent vos yeux ; sous cette opulence vous goûtez la douceur « d'une bonhomie vraie ». Mais les âmes sont aussi opulentes et aussi riches en contrastes que les salons où la guitare de Séville frôle un dieu chinois. Elles aiment le confort et y couvent des passions consumantes. La quiétude qui les entoure favorise leurs ardeurs. L'amour chez elles tend au mysticisme ; l'idée devient fanatique. Au milieu de la ville de Douai si prompte à se moderniser, la maison des Claes, dont la recherche de l'absolu va ravager les trésors, nous offre une vision splendide et mystérieuse de la vieille Flandre tourmentée d'idéal, dans la pénombre de ses richesses matérielles où la foi religieuse revêt les chaudes couleurs de l'Espagne et où la science elle-même répand des lueurs d'alchimie.

La vision n'est pas moins forte, bien que toute différente, si, des plaines du nord gagnant les côtes de l'Atlantique, nous franchissons à Guérande le seuil des du Guénic, de ce vieil hôtel patrimonial, « bâti au temps où l'on croyait bâtir et travailler pour une famille éternelle, » joyau de chevalerie que garde jalousement, à l'extrémité d'une ruelle humide et silencieuse, la petite reine détrônée des marais salants. Là, derrière ses murs en pierre de taille, d'une architecture qui se ressent de l'influence des croisades, sous des plafonds aux solives saillantes, dans une salle à manger où de vieux dressoirs à buffet sont chargés de grès et d'étains,

mais dont la cheminée a été refaite selon le goût du siècle de Louis XV, la famille se compose d'un grand vieillard, de sa sœur octogénaire, de sa femme encore jeune et de son fils Calyste. Ancien soldat de Charette et de La Rochejacquelein, les dangers affrontés, les fatigues subies lui ont donné une impassibilité de sauvage, mais son âme conserve la même candeur éblouissante que « dans son écusson la main gonfalonnée d'hermine. » Sa sœur, toujours vêtue d'un casaquin et d'un cotillon de gros drap sur une jupe de piqué, « se tient droite comme un clocher » et, les yeux couverts d'une taie, tricote à longueur de journée. Sa femme met entre ces deux vieillards, comme une vallée bénie entre deux pics neigeux, la grâce et la beauté de son automne. Et le jeune Calyste, l'enfant chéri, l'unique souci de ces trois personnes, le seul espoir de l'antique famille, avance la tête hors de sa cage héraldique, et, le regard sur la nappe de l'Océan, aspire aux passions du large. Il nous serait aussi impossible de séparer ces personnages de leur demeure que de comprendre leur demeure sans l'histoire.

Mais la maison n'a pas besoin d'une architecture particulière pour nous renseigner sur ses hôtes. Rappelez-vous cette réflexion générale au début d'*Eugénie Grandet* : « Il se trouve dans certaines « villes de province des maisons dont la vue inspire « une mélancolie égale à celle que provoquent les « cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes « ou les ruines les plus tristes. Peut-être y a-t-il

« dans ces maisons et le silence du cloître et l'ari-
« dité des landes et les ossements des ruines. La
« vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un
« étranger les croirait inhabitées s'il ne rencontrait
« tout à coup le regard pâle et froid d'une personne
« immobile dont la figure à demi monastique dé-
« passe l'appui de la croisée au bruit d'un pas
« inconnu. » Quelquefois c'est par le bénéfice de sa situation que la maison nous révèle l'humeur des habitants de la ville. Pourquoi l'ancien bonnetier d'Arcis, M. Beauvisage, n'aurait-il pas troqué sa banale demeure contre le château, « malgré son air seigneurial et ses pierres de taille ? » Tout simplement parce qu'elle était de plain-pied avec la rue et la place « qui y servait de cour » et que de sa fenêtre il pouvait « embrasser en enfilade la place de l'église, les deux places du pont et le chemin de Sézanne : il voyait arriver les messagers et les voyageurs à l'hôtel de la Poste ; et il apercevait, les jours d'audience, le mouvement de la justice de paix et celui de la mairie. » Nous savons maintenant à quoi nous en tenir : nous imaginons aisément la petite ville ensevelie dans son silence, et, sous une chape de tranquillité morne, le perpétuel espionnage des visages aux aguets. Parfois un seul détail suffit pour que nous nous sentions au fond de la province : les rideaux jaunes du salon de madame Granson, ses meubles en velours d'Utrecht, « où elle redressait, après une visite, les petits paillassons qu'elle mettait devant les chaises pour qu'on ne salît pas le carreau rouge frotté. »

Quelquefois enfin, c'est par le sujet traité que Balzac évoque la ville entière. *Le Contrat de mariage* est une de ses œuvres les plus originales. La grande scène, celle de la discussion du contrat, se passe à Bordeaux. Un salon illuminé ; la mère de la fiancée qui joue une terrible partie, car du mariage de sa fille, dont elle a mangé la dot, dépend sa situation, son avenir, son tout, et ce mariage est sa carte désespérée ; deux notaires, un jeune, peu scrupuleux, qui est entré dans les vues de la dame encore jeune et belle, et un vieux, très honnête, qui soutient les intérêts du fiancé et qui flaire les traquenards : tous deux luttant comme des coqs de combat ; dans un coin, les fiancés : la jeune fille, embûche délicieuse et consciente ; le jeune homme impatient et presque honteux des argumentations procédurières de son homme de loi ; et derrière eux, autour d'eux, la ville que nous ne voyons pas et qui attend le dénouement de la comédie : une haute société où toute diminution de revenus est une déchéance, des mères jalouses, des douairières amusées, ces douairières qui, d'une expression en usage à la cour, ont nommé le fiancé *la Fleur des pois*.

Toutes ces villes et ces petites villes ont leur flore et leur faune, leur vieille noblesse, leur noblesse nouvelle, leur clergé, leur bourgeoisie, leurs fils de famille que les parents ont destinés à l'état de propriétaires et, par conséquent, ont laissé croître en paresse et en sottise, leurs magistrats ambitieux, résignés ou satisfaits, leurs hommes d'affaires,

leurs inventeurs, leurs illuminés, leurs intrigues et leurs coteries. Ce n'était pas nouveau : Molière nous avait dessiné la vie provinciale en quelques traits larges et précis, toujours essentiels ; et La Bruyère s'était appliqué à nous en faire une miniature : « Il y a une chose qu'on n'a point vue sous « le ciel, disait-il, et que, selon toutes les appa- « rences, on ne verra jamais : c'est une petite ville « qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles « sont unies et où les cousins se voient avec con- « fiance ; où un mariage n'engendre point de « guerre civile ; où la querelle des rangs ne se ré- « veille pas à tous moments par l'offrande, l'encens « et le pain bénit ; d'où l'on a banni les caquets, « les mensonges et la médisance ; où l'on voit « parler ensemble le bailli et le président, les élus « et les assesseurs ; où le doyen vit bien avec ses « chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas « les chapelains, où les chapelains souffrent les « chantres. »

Tout cela, nous le retrouvons dans Balzac : seulement, chez ses prédécesseurs, les mœurs de la province prennent des arêtes comiques, des couleurs grossissantes ; les ridicules s'y accusent ; les vices même y tournent à la caricature, alors que, chez lui, les figures se détachent d'abord en demi-teinte sur une ombre grise et ne s'allument qu'à la longue, aux lueurs sourdes de la passion. Le silence y recouvre des drames ; l'analyse et le calcul « y prêtent d'énormes valeurs aux actes les plus indifférents » ; le tragique quotidien y réside moins dans

l'action que dans la pensée. Il est le premier qui l'ait compris et qui ait rendu cette monotonie mystérieuse, ces étouffements muets du milieu provincial.

Cependant la province ne ressemble plus tout à fait à celle qu'on a peinte autrefois. La Révolution a passé par là. Elle a divisé la France en deux France qui se subdivisent chacune en partis. La politique et la question religieuse, indissolublement unies, se sont faufilées et installées partout, dans les tribunaux comme dans les cabinets d'affaires, autour des tables de whist comme au cabaret. Le premier effet a été de creuser entre les petits mondes qui forment le monde des séparations inconnues jusqu'ici. Le grand raz de marée rouge a emporté en se retirant les terre-pleins et les ponts qui les reliaient et les a laissés les uns en face des autres, hostiles et abrupts. A Angoulême, la distance morale entre la ville haute et la ville basse s'est élargie. La ville haute est habitée par de vieilles familles « perchées sur leur roche comme des corbeaux défiants ». Leur morgue a détaché du trône la petite noblesse ; et la petite noblesse en a éloigné la bourgeoisie autant que la bourgeoisie éloigne le peuple d'elle. Si vous alliez à Alençon, les gens vous mèneraient voir la curiosité de leur ville qu'ils nomment le *Cabinet des antiques ;* et vous apercevriez, dans un vieux salon qui donne sur deux rues et qui ressemble à une cage de verre, huit ou dix douairières poudrées, desséchées comme des momies, encaparaçonnées d'habits fantasques, coiffées de bonnets à coque et

de dentelles rousses, sous lesquels brillent parfois de vifs yeux noirs, et, autour d'elles, des hommes au teint de cire, « aux couleurs grises et fanées de vieilles tapisseries. » L'émigration les a rendus à leur ville sans leur avoir rien appris, pas même leur ruine. Et pourtant ils excitent encore l'envie. On voudrait être admis à leurs jeux, où ils remuent les cartes comme des Ombres ; et la haine des parvenus, qui les guette, s'apprête à leur tendre des pièges. Promenez-vous dans la campagne : voici un petit berger qui fait paître ses vaches sur le pré du voisin. Le voisin est un général qui s'est illustré dans les guerres de l'Empire ; mais le petit berger ne le craint pas et reste devant lui, insolent et gouailleur, car il sait qu'un propriétaire n'a pas le droit de dresser procès-verbal d'un délit commis sur ses terres.

Le second effet de cette invasion de la politique dans la vie provinciale a été d'y développer le pharisaïsme ; et c'est ce qui arrivera chaque fois qu'on parlera de fonder un régime sur la vertu des citoyens. La Révolution a laïcisé l'hypocrisie que ses peintres comme Jean de Meung, Régnier, Molière, avaient confinée à l'ombre de l'église. Autrefois, les intérêts se montraient tels qu'ils étaient ou du moins ne se fardaient pas au point qu'on pût les confondre avec de nobles idées. Ils disaient, comme dans la tragédie : *Je suis Oreste ou bien Agamemnon ;* je suis l'amour des dignités, l'orgueil du rang, l'ambition d'un rang plus élevé, le souci de la fortune. Ils disent aujourd'hui : je suis l'amour

de l'égalité, le respect de la loi, le rempart de la liberté, le souci des classes pauvres, la philanthropie, le culte de la vertu civique. Mais ils n'ont jamais été plus ardents que sous ces masques. A Paris on a de l'estime et même de l'amitié, en tous cas des égards, pour l'homme dont on combat le système. En province, « les systèmes deviennent des hommes et des hommes à passions incessantes, toujours en présence, s'observant comme des duellistes, occupés à leur haine comme des joueurs sans pitié. » Les adversaires se traitent en ennemis particuliers. Toute arme leur est bonne. Ils se jettent sur la faute d'un fils dont ils feront un scandale qui éclaboussera non seulement une famille mais un parti. Malheur à l'innocent pris dans les remous de ces haines sournoises et acharnées : il est perdu. Si le cadavre remonte à la surface, elles hésitent, s'arrêtent, s'apaisent un instant et s'unissent pour l'entraîner et le pousser hors de la vue.

Un troisième effet, non moins remarquable, est que la bourgeoisie, bénéficiaire de la Révolution, a horriblement peur que la Révolution ne recommence. Elle ne veut plus rien déplacer, rien corriger, rien changer, rien simplifier. « Il lui semble que simplifier soit détruire. » Un funeste enchantement est sorti de sa victoire. Elle repose mollement sur des abus sacrés ; et les innovations lui paraîtraient des attentats à sa sécurité. Ses philanthropes, — espèce que Balzac abomine, — se détournent des iniquités routinières qui paralysent le progrès social et préfèrent soutenir la cause des nègres ou la

réforme du système pénitentiaire. Tout ce qui s'élève est battu en brèche par la vanité blessée, par la cupidité, par la crainte, et, d'une façon plus générale, par la médiocrité. Et tout ce qui tente de s'élever, tout ce qui aspire aux jouissances ou aux honneurs, tous les désirs, bons ou mauvais, d'affranchissement et d'indépendance s'orientent vers Paris, dont les puissants réflecteurs, trouant l'obscurité de la province, font aux imaginations des chemins de lumière.

« La France du dix-neuvième siècle, dit Balzac dans *la Muse du département*, est partagée en deux grandes zones : Paris et la province ; la province jalouse de Paris, Paris ne pensant à la province que pour lui demander de l'argent. Autrefois Paris était la première ville de province, la cour primait la ville ; maintenant Paris est toute la cour ; la province est toute la ville. »

Balzac a assisté à l'agonie du vieux Paris si durement frappé par la Révolution, puis par l'Empire et la Restauration. Il a vu les commencements de l'éclairage au gaz, de 1817 à 1830, et l'enceinte nouvelle, l'enceinte de Thiers de 1841 à 1845. Mais il est mort avant les grands bouleversements du Second Empire et ces larges percées qui ont achevé, dans les quartiers populeux, d'abattre la ville ancienne. Déjà, en 1837, il écrivait à madame Hanska : « Vous ne sauriez imaginer combien Paris devient beau. Les boulevards parquetés en bitume, éclairés par des candélabres de fer bronzé et au gaz, la ré-

clame croissante des boutiques, cette foire de deux lieues de long, éternelle et qui varie en œuvres nouvelles, composent un spectacle sans égal. Dans dix ans, nous serons propres; la boue de Paris aura été rayée du dictionnaire et nous deviendrons si magnifiques que Paris sera vraiment une grande dame, la première des reines coiffées de murailles. » Mais il regrettait les antiques bijoux de cette reine. Il déplorait la multiplication de ces maisons de rapport que Victor Hugo comparait à des commodes. Il aurait souhaité que nous fîssions ce que les Italiens faisaient à Milan où une commission, qui date du douzième siècle, surveillait l'architecture des façades sur la rue. Il ne pardonnait pas au progrès de la voirie la disparition d'un Paris dont son *Martyr calviniste* et *le Secret des Ruggieri* nous avaient donné de si pittoresques eaux-fortes ; d'un Paris « qui n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'architecture de nos pères[1] ». Il en a sauvé de l'oubli quelques-uns, comme la vieille maison dont le toit triangulaire s'avançait de trois pieds, presque au coin de la rue du Petit-Lion, et dont l'enseigne, « formidable pièce de bois rechampie d'autant de couches de peinture que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge », représentait un chat qui jouait à la pelote avec un gentilhomme en habit brodé. Ces enseignes, qui attiraient les chalands, étaient plus spirituelles que les réclames modernes. Que de

1. *Ce qui disparaît de Paris.* Œuvres diverses.

petits métiers les ont suivies ! On ne voit plus l'allumeur de réverbères qui n'avait d'autre domicile que le magasin de l'entrepreneur. Il se mettait en marche au soir tombant, accompagné de sa femme et de ses enfants. Il garnissait la lampe ; sa femme nettoyait les vitres ; ses enfants frottaient les réflecteurs ; et toute cette famille, « vêtue d'huile, passait la nuit à éteindre et à rallumer le jour, selon les fantaisies de la lune ». Quant aux charlatans, ces héros de la place publique, ils font aujourd'hui leurs exercices à la quatrième page des journaux, à raison de cent mille francs par an [1]. Mais Balzac s'indignait de la profanation que la petite et médiocre vie bourgeoise du dix-neuvième siècle infligeait aux monuments de la vie privée du dix-septième ou du dix-huitième. Les exquis pavillons que des présidents du Parlement sous Louis XIV avaient élevés entre cour et jardin subissaient la flétrissure du mauvais goût et de la vulgarité. Des tables d'acajou à toile cirée, des tapis d'occasion, d'exécrables gravures, des rideaux de calicot bordés de galons rouges déshonoraient une salle où avaient banqueté des artistes, des peintres célèbres, des magistrats amis du beau, des Mécènes raffinés. Le vieux Paris s'en allait avec les rois.

Celui qui reste, le Paris de Balzac, nous apparaît à la fois petit, sombre, malgré ses explosions de lumière, mystérieux, terrible et ensorcelant. Il est si petit qu'il nous semble qu'en quelques pas on touchait aux faubourgs, aux terrains vagues, à la

1. *Ce qui disparaît de Paris.*

campagne. La rue Notre-Dame-des-Champs n'était pas encore pavée. On y marchait le long des enceintes en planches qui bordaient des jardins marécageux ou le long des maisons par d'étroits sentiers que les eaux stagnantes convertissaient en ruisseaux. La partie du Luxembourg, qui va de l'allée de l'Observatoire à la rue de l'Ouest, n'était alors qu'un immense bourbier. Le quartier des Gobelins, qui date seulement de l'enceinte de Thiers, n'était bâti que de masures qu'on ne pouvait comparer à rien « pas même aux plus chétives habitations de la campagne dont elles avaient la misère sans en avoir la poésie. » Quand l'avoué Derville va y chercher son client, le colonel Chabert, son cocher, refuse de s'engager dans des rues dont les ornières étaient trop profondes pour les roues d'un cabriolet. Il en était de même sur le parcours des quartiers à peine excentriques, sans lesquels aujourd'hui nous ne saurions concevoir l'intérieur de la ville.

Dans ce Paris resserré, quelques points centralisaient toute l'activité intellectuelle et morale. L'aristocratie, qui avait jadis abandonné la Place Royale et passé la Seine pour respirer à l'aise dans le faubourg Saint-Germain, n'avait pas gardé ces limites : la chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Honoré, possédaient des hôtels où tout fleurait ses traditions. Mais ce Paris du grand monde ne consistait qu'en vingt salons. Le Paris des lettres se rencontrait au Palais-Royal, en face de la haute et froide galerie d'Orléans, dans des baraques en planche, des huttes

« dont les croisées, ou plutôt les jours de souffrance, ressemblaient aux sales ouvertures des guinguettes hors barrière » ; moitié foire, moitié camp de bohémiens. C'était là, dans les Galeries-de-Bois, que trônait la librairie dite de Nouveautés ; là que les jeunes gens « affamés de littérature et dénués d'argent » pouvaient, sous l'œil charitable des commis, tourner les pages des livres du jour ; là que se vendaient en quelques heures, à des milliers d'exemplaires, un pamphlet de Paul-Louis Courier ou *les Aventures de la fille d'un roi*, « premier coup de feu tiré par la maison d'Orléans sur la Charte de Louis XVIII » ; là que « se faisaient et se défaisaient les réputations, aussi bien que les affaires politiques et financières », car pendant vingt ans la Bourse s'était tenue au rez-de-chasusée du Palais ; là que se donnaient rendez-vous les jeunes et les vieilles gloires, le jeu et la galanterie.

Mais l'animation du Palais-Royal ne commençait que vers trois ou quatre heures. Quand un provincial était impatient de voir des célébrités, on le menait après son déjeuner sur le boulevard des Italiens qui était à Paris ce que le Grand Canal est à Venise et le Corso à Rome : un drame continu ; et on lui nommait au passage ceux que Balzac appelle les *Comédiens sans le savoir*. Du Palais-Royal au boulevard des Italiens, on avait traversé le grand centre des attractions qui, entre la rue de Richelieu et la rue Taitbout, déroulait « le poème des étalages détruit tous les soirs, reconstruit tous les matins. » Bijoux, étoffes, gravures, livres de luxe, la haute

et fine marchandise de Paris y était disposée de façon à captiver « l'organe le plus avide et le plus blasé qui se soit développé chez l'homme depuis la société romaine et dont l'exigence est devenue sans borne grâce aux efforts de la civilisation la plus raffinée : l'œil du Parisien. » Le boulevard du Temple était le boulevard des théâtres. Les élégants et les élégantes du Marais et du faubourg Saint-Antoine se réunissaient au café Turc, près de la place actuelle de la République. Par les belles journées trois ou quatre mille voitures remontaient l'avenue des Champs-Elysées jusqu'à l'Arc de Triomphe qui ne fut terminé qu'en 1836. Derrière chaque calèche admirablement attelée ondulaient les plumes du chasseur à l'habit vert brodé d'or. On y assistait au défilé des femmes du monde, des grandes dames de la finance, des lions avec leurs tigres, des corsaires à gants jaunes, des dandies qui, en regardant tel pauvre piéton, qu'on leur avait présenté la veille, laissaient tomber leur lorgnon si singulièrement que le malheureux croyait sentir le couteau de la guillotine. En dehors de ces centres toujours éclatants quelques nouveaux petits feux de joie s'allumaient, comme le bal Mabille.

L'impression de petitesse que nous recevons du Paris de Balzac, — et que d'ailleurs nous donne toujours le Paris d'autrefois, — est encore renforcée par la rencontre que nous y faisons des mêmes personnages. C'est un des défauts de *la Comédie humaine* qui rétrécit la grand'ville, et qui nous porterait à croire qu'elle n'a que deux avoués Des-

roches et Derville, un bon juge Popinot et un seul médecin Bianchon. Mais Balzac l'agrandit du souvenir de son passé et des évocations de sa gloire. Il revit toute l'histoire de la monarchie quand il va « des Tournelles où naquit le roi de France jusqu'à la Chambre où il est mort sous le roi des Français ». Il revit toute la Révolution, entre le pont d'Austerlitz et la Concorde, depuis le premier coup de feu « jusqu'à l'échafaud de Louis XVI couvert par un caillou d'Egypte ». Et lorsque du quai il voit « la Seine en amont depuis le Jardin des Plantes jusqu'à Notre-Dame et, en aval, la vaste perspective de la rivière jusqu'au Louvre, il se trouve comme à la poupe d'un vaisseau devenu gigantesque et rêve de Paris depuis les Romains jusqu'aux Francs. »

A cette grandeur qui lui vient de sa durée et de ses fastes, Balzac ajoute le caractère de profondeur indéfinie que l'ombre, les mystères, les contrastes, la hideur même prêtent aux choses. « J'aurai peint le grand monstre moderne sous toutes ses faces », disait-il à madame Hanska. Il a surtout l'art de le peindre sous ses faces sordides et inquiétantes. Chaque fois qu'il commence ainsi : « Une des rues les plus horribles de Paris... » ou « une des plus horribles cours de Paris... » nous le sentons à son affaire ; et nul, en effet, ne l'a dépassé dans les descriptions des égoûts humains ; de ces maisons verdâtres de la rue des Quatre-Vents (près de la rue de Seine) « qui paraissaient loger à chacun de leurs étages une différente misère » ; de ces rues éclairées d'affreux réverbères où on lit : *hôtel garni ;* de ces

quartiers déchus, encanaillés, on ne sait pourquoi, comme son quartier Latin qui, malgré le Luxembourg, malgré Sainte-Geneviève et le Val-de-Grâce, voit sur les palais des Stuarts pulluler d'ignobles pensions Vauquer. Du reste ce Paris, qui logeait ses étudiants chez madame Vauquer ou dans les bouges de la rue Corneille, n'offrait aucun confort aux étrangers. Lorsque madame de Bargeton débarque d'Angoulême avec son poète Lucien de Rubempré, ils descendent à l'hôtel Gaillard-Bois, rue de l'Echelle, et n'y trouvent que des chambres aux rideaux passés, aux meubles usés, de mauvais goût, vieux et d'occasion.

Grâce à Balzac, nous conservons dans notre mémoire des coins de Paris dont nous pourrions douter qu'ils aient jamais existé. Nous connaissons, comme si nous en avions été les hôtes, la rue du Tourniquet-Saint-Jean, disparue en 1838 lors du percement de la rue Lobau, une des plus tortueuses et des plus obscures du vieux quartier qui entourait l'Hôtel-de-Ville. Elle avait cinq pieds de largeur. Par les temps pluvieux, des eaux noirâtres baignaient le pied des vieilles maisons et entraînaient les ordures que chaque ménage déposait au coin des bornes. Au mois de juin, les habitants allumaient leurs lampes à cinq heures du soir et ne les éteignaient jamais en hiver. Mais quoi ! Balzac remarque justement que bien des rues de l'ancien Paris, dont les chroniques nous ont vanté la splendeur, ressemblaient à ce dédale humide et sombre. Grâce à lui, il nous semble que nous avons visité

cette Cour batave qu'une compagnie hollandaise avait construite pendant la Révolution sur l'emplacement d'une église du Saint-Sépulcre. C'était le Palais-Royal du quartier Saint-Denis. Bâtie comme un cloître avec des arcades et des galeries intérieures, elle était ornée d'une fontaine « qui ouvrait sa gueule de lion moins pour donner de l'eau que pour en demander » ; et de hautes maisons « l'enterraient sur ses quatre lignes ». Le jour, tous les passages qui joignaient le quartier des Halles au quartier Saint-Martin par la fameuse rue Quincampoix, y charriaient du mouvement et de la vie. La nuit y faisait le désert. De ce cloaque industriel, vous auriez dit « les Catacombes du Commerce. »

Mais les disparates du Paris de Balzac en sont peut-être le trait le plus pittoresque et le plus émouvant. A côté de magasins éblouissants, la faillite a vidé une boutique aux vitres sales, dont la couleur disparaît sous une couche de poussière et dont le bec-de-cane tourne de lui-même « comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus vite qu'on y est entré. » Près du Palais-Royal assaini, la police tolère l'infâme rue Froidmanteau, « de même qu'un majordome italien laisserait un valet négligent entasser dans un coin de l'escalier les balayures de l'appartement ». A deux pas du Louvre on se heurte à d'ignobles pans de maisons entre le quai de la Tournelle et l'Hôtel-Dieu. Le Louvre était encore inachevé ; et là où s'élèvent le pavillon Denon et la galerie des Bronzes, un coupe-gorge, la rue du Doyenné, qu'habitaient la cousine Bette et ma-

dame Marneffe, longeait la Seine, bornée par un marais du côté de la rue Richelieu, par une houle de pavés du côté des Tuileries, par « des steppes de démolitions » du côté du vieux Louvre. De la place des Victoires à la rue Jean-Jacques-Rousseau, la rue Pagevin n'avait pas un mur « qui ne répétât un mot infâme », pas une maison qui ne fût suspecte. Que feriez-vous si, à huit heures et demie du soir, vous voyiez s'y engager la plus jolie femme de Paris, dont vous seriez amoureux sans espoir ? Comme il vous serait impossible de deviner qu'elle va retrouver son père, un ancien forçat du nom de Ferragus, je vous conseillerais de rentrer prudemment chez vous, après avoir admiré, une fois de plus, « au cœur même de la reine des capitales, l'alliance intime de la splendeur et de la misère. »

Ce Paris si contrasté, Balzac l'a aimé autant qu'un personnage sorti de son imagination. Pour lui, Paris vit comme un énorme roman dont il ne cesse de tourner passionnément les pages, ou mieux, comme une perpétuelle énergie créatrice de romans. Il avait le sentiment qu'il trouvait en Paris un collaborateur digne de lui. Ses rues étaient des personnes humaines. Il y en avait de nobles, de simplement honnêtes, de jeunes « sur la moralité desquelles le public ne s'était pas encore formé d'opinions, » de déshonorées, d'assassines. Il y avait des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues de province où les femmes devisaient devant leur porte comme à Provins ou à Saumur, des rues mercantiles, des rues travailleuses. La rue

Montmartre avait donné de belles espérances, mais elle avait mal tourné et finissait encore plus mal. La rue de la Paix était large et belle, mais elle n'éveillait aucune des pensées nobles « qui surprennent au milieu de la rue Royale, et elle manquait de la majesté qui règne dans la place Vendôme. » La solitude et l'air morne des grands hôtels de l'île Saint-Louis vous rendaient nerveusement triste. Le boulevard des Italiens « avait ses heures de mélancolie, désertes, tumultueuses, chastes et honteuses. » Et Balzac s'écrie : « O Paris, « qui n'a pas admiré tes sombres paysages, tes « échappées de lumière, tes culs-de-sac profonds et « silencieux ; qui n'a pas entendu tes murmures « entre minuit et deux heures du matin, ne connaît « encore rien de ta vraie poésie ni de tes bizarres « et larges contrastes ! Il est un petit nombre « d'amateurs, de gens qui ne marchent jamais en « écervelés, qui dégustent leur Paris, qui en pos- « sèdent si bien la physionomie qu'ils y voient une « verrue, un bouton, une rougeur. Pour eux Paris « est une créature. Chaque homme, chaque fraction « de maison est un lobe du tissu cellulaire de cette « grande courtisane de laquelle ils connaissent par- « faitement la tête, le cœur et les mœurs fantasques. « Aussi ceux-là sont-ils les amants de Paris. Ils « lèvent le nez à tel coin de rue, sûrs d'y trouver « le cadran d'une horloge ; ils disent à un ami dont « la tabatière est vide : « Prends par tel passage, « il y a un débit de tabac à gauche près d'un pâtis- « sier qui a une jolie femme. »

Je ne connais qu'un autre romancier qui ait su, avec un art différent, mais avec autant de puissance, personnifier et, pour ainsi dire, s'approprier une ville : Dickens. Il a plus de fantaisie, une sensibilité plus mobile, un impressionnisme vibrant, des sympathies délicieuses et des antipathies folles, des attendrissements où pétille l'humour, une âme comme ces visages d'enfant dont on ne sait s'ils se contractent pour rire ou pour pleurer et qui souvent rient et pleurent à la fois. L'intelligence, la curiosité et le sens de la vie moderne, la profondeur de la psychologie et la force de la pensée sont du côté de Balzac. Mais c'est souvent la même intensité de vision hallucinante. Ils ont tous deux la même faculté dramatique de faire d'une rue ou d'un quartier un être humain dont les fenêtres, la couleur des murs, les portes, les cordons de sonnette trahissent les habitudes et les hantises. Seulement, comparé au Palais de Balzac, le Londres de Dickens nous paraît, sinon un peu puéril, du moins très juvénile : un Londres pour jeunes personnes correctement élevées ou pour un heureux public qui a toujours dix-huit ans. Je n'oublie ni ses railleries sur la majesté du Parlement, — simple question de nerfs, — ni ses emportements contre les lenteurs ténébreuses de la justice, ni ses enfants martyrisés, ni ses lugubres pêcheurs de cadavres, ni ses pharisiens, ni ses prisons, ni ses quartiers abominables ou sinistres, ni cette hypocrisie, plus rare dans le Paris de Balzac, et aussi fréquente que la lourde brume sur les bords de la Tamise. N'em-

pêche que nous en gardons l'image d'une ville dont les laideurs même sont comme les crevasses grimaçantes d'une vieille figure humoristique. Le brouillard, qui l'enveloppe et qui s'appesantit de préférence autour de ses institutions vermoulues, s'amuse à lui donner des airs fantastiques et à la peupler de fantômes ; mais c'est un brouillard sentimental qui propage l'optimisme religieux des soirs de Noël. S'il arrive que d'affreux démons y poursuivent de petits anges exténués, d'ordinaire on n'y rencontre que des excentriques, des êtres falots et bons, et parfois un mauvais riche qui s'arrête devant la buée lumineuse d'une fenêtre et jette un œil d'envie sur une pauvre famille épanouie autour de la dinde traditionnelle. Il y a là d'ailleurs de tranquilles bonheurs fondés sur des affections réciproques, de petits plaisirs que le sentiment familial ennoblit, des intimités qui nous donnent l'impression d'enfoncer dans de la douceur humaine.

Ces charmes de la vie sont absents du Paris de Balzac. A Londres, les Cousin Pons finissent toujours par avoir de petits-neveux qui leur grimpent sur les genoux ; les cousine Bette sont blanches comme des hermines, et c'est à peine si l'on distingue quelques légères gouttes de sang au bout de leurs griffes. Point de madame Marneffe à Londres ; point de baron Hulot. Les crimes même n'y dérangent pas la décence des mœurs. Paris se réserve le déchaînement des passions amoureuses, les conflits et les convoitises qui engagent toute l'âme et tout le corps. J'aime mieux ce Paris avec ses misères

charnelles et toutes les réalités troubles de la nature. Je préfère ce Paris « sans mœurs, sans croyances, mais d'où partent toutes les croyances et toutes les mœurs », sa population inflammable, féroce au plaisir, patiente au travail, surmenée, excédée, déformée, blêmie, qui n'économise jamais le principe de sa vie, qui, de l'ouvrier au savant, du petit commerçant à l'artiste, outrepasse toujours ses forces, et d'où jaillissent, à l'appel des jouissances ou sous la contrainte de la nécessité, « mille jets de volonté créatrice ». Mais l'imagination emporte Balzac encore plus loin que Dickens, et dans un sens très opposé. Si son Paris possède d'intègres magistrats, des savants aussi modestes que désintéressés, des écrivains dont la noblesse de caractère égale la générosité du talent, des femmes admirables, des commerçants qui ont toutes les délicatesses de l'honneur, il n'en devient pas moins, et trop souvent, la ville terrible qui fait horreur à l'honnête avoué Derville et le monstre que tutoie le forçat Vautrin. « Il flambe avec une énergie si volcanique que les reflets y colorent tout, même les figures des arrière-plans [1]. » Monstre, courtisane, prostituée, succursale de l'Enfer : de quels noms Balzac n'exprime-t-il pas l'épouvante admirative que lui inspire l'excès de sa création ! Et pourtant, comme il en exalte la munificence intellectuelle ! Comme il comprend, en le déplorant, que Paris soit « la forteresse enchantée » que toutes les jeunesses de la province se préparent à assaillir !

1. *Monographie du rentier.* Œuvres diverses.

Ici, vraiment, je serais tenté de lui en vouloir. D'abord Paris n'est pas si coupable. Pour peu qu'on ait séjourné dans d'autres capitales, on sourit de cet éclat satanique dont Balzac empourpre le front de son énorme idole. Il m'est assez indifférent que ce Paris ait peut-être affermi les étrangers dans leur opinion sur notre immoralité. Cette opinion, ils l'avaient bien avant Balzac ; ils la gardent, ils la garderont comme un porte-bonheur, le gri-gri de leur vertu. Mais je songe à nous, à nos provinciaux et surtout à nos provinciales, pour qui quelques-uns de ses romans purent être une école de bovarysme. On se représente des femmes, mécontentes de leur situation ou de leur mariage, lisant ces aphorismes : « Inférieure comme femme, une femme de province est encore inférieure par son mari... En province, il n'y a point de supériorité chez les maris. Les lieux communs, la médiocrité des idées, l'insouciance de la toilette, l'horticulture des vulgarités envahissent la femme de province... » Il a beau nous dire qu'il n'est permis qu'aux esprits d'élite, « aux gens d'une force herculéenne » de quitter le toit de la famille pour aller lutter « dans cette immense arène ». Qui donc ne se croit point un esprit d'élite ? Ce n'est pas Lucien de Rubempré ni tant d'autres. Et d'ailleurs la province, au miroir qu'il leur en offrait, endormie, routinière, envieuse, soupçonneuse, était-elle capable de les retenir ? Balzac commettait une erreur analogue à celle de Taine condamnant la Révolution, après avoir porté sur l'Ancien Régime une condamnation qui la jus-

tifiait. Et il en commettait une seconde, celle des peintres de la passion qui se flattent de nous en détourner par le spectacle de ses dangereuses, mais irrésistibles séductions. Créateur du roman provincial, on eût dit qu'il s'appliquait, sauf dans un ou deux de ses livres, à dégoûter les provinciaux de leur province ; dénonciateur inexorable des vices parisiens, à leur en inspirer la nostalgie. Dans *le Cabinet des antiques*, il accuse Paris d'attirer et d'engloutir toutes les capacités nées sur tous les points du royaume, d'en composer son étrange population et de dessécher l'intelligence nationale à son profit. » Mais pourquoi, dans *les Paysans*, se montre-t-il partisan de la centralisation « contre laquelle on déclame tant, comme on déclame en France contre tout ce qui est grand, utile et fort ? » L'accroissement « monstrueux » de Paris n'en est qu'une conséquence. Il eût été beaucoup mieux inspiré de ne point exagérer ce contraste insolent de Paris et de la province et surtout de prévoir qu'il s'atténuerait de plus en plus. Comme il advient lorsqu'on sort de la vérité, les exagérations où il s'est complu impriment quelques rides à son œuvre. Mais elles ne doivent pas nous dérober tout ce qu'il y a de juste réalisme et d'intérêt historique dans cette image de la France, la moins incomplète que nous ait donnée un romancier, la moins indigne de son modèle dont elle nous fait sentir l'énergie et la forte spiritualité par les problèmes qui s'y posent, par les questions qui s'y débattent et même par la liberté de son peintre.

VI

LA SOCIÉTÉ

Dans les *Illusions perdues*, d'Arthez, porte-parole de Balzac, n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il voulait qu'on fût comme Molière, un grand philosophe avant de faire des comédies. L'auteur de la *Comédie humaine* a toujours revendiqué le titre de philosophe ; et il ne perd jamais l'occasion de souligner la portée philosophique de ses romans avec d'autant plus d'insistance que ses ennemis lui jetaient plus souvent à la face le mot immoral. Mais n'a-t-on pas de tout temps taxé d'immoralité « ceux qui signalent des abus et qui sont vrais dans leurs peintures ? » Son œuvre est donc sur bien des points une œuvre de satire, et son étude de la société implique, au moins dans sa pensée, des principes dont nous avons à nous demander ce qu'ils étaient, dans quelle mesure ils l'ont fortifiée ou infirmée, et s'ils en ressortent clairement.

(Collection L. Duhamel-Surville de Balzac)

BALZAC
par David d'Angers (1843)

Balzac a formulé aussi nettement que possible sa profession de foi : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. « Le jeune Victor Hugo avait affirmé, lui aussi, à son aurore, que l'histoire et la poésie n'avaient de sens que vues du haut de la monarchie et de la religion. Mais quand Balzac écrivait ces mots, en 1842, il avait déjà accompli plus de la moitié de son parcours, et il ne devait jamais les démentir. Sa sincérité est incontestable. Ses lettres intimes, où il est revenu vingt fois sur ce sujet, ne permettent pas de supposer un instant qu'il ait cherché dans l'affirmation de ces idées, contraires à l'évolution de ses contemporains les plus écoutés, un moyen paradoxal de se mettre en évidence. Il n'y cherchait pas davantage la faveur de la cour, car aucun romancier n'a plus vivement attaqué le gouvernement de Louis-Philippe qu'il considérait comme une déchéance de la royauté. Cependant ni les catholiques ni les royalistes de son temps ne lui en ont su gré ; et les autres ne paraissent pas lui en avoir tenu rigueur. Veuillot résumait assez bien le sentiment général en disant que M. de Balzac défendait le trône et l'autel de telle façon que les ennemis de l'autel et du trône pouvaient applaudir M. de Balzac. Et les paroles que Hugo prononça sur sa tombe n'y contredisaient pas : « A son insu, s'écria-t-il, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non,

l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. »

Victor Hugo avait donné le mot d'ordre qui fut suivi par ceux-là même qui auraient eu quelque intérêt à compter Balzac au nombre de leurs partisans. On est surpris de voir s'accorder dans le dédain de son royalisme et de son catholicisme des esprits aussi différents qu'un Eugène Pelletan et un Caro. Parmi ceux qui ont daigné prendre au sérieux ses opinions politiques et religieuses, les uns ont fait de lui un révolutionnaire qui s'ignore ou un précurseur de la démocratie ou un adepte du socialisme ; les autres l'ont dénoncé comme un criminel adversaire du progrès et de la liberté, un obscurantiste qui veut le rétablissement des sombres iniquités du Moyen Age[1]. Du reste, Balzac n'est pas un penseur, « parce qu'un grand penseur, dit un de ses juges les plus obscurs, mais non les moins irrités, n'est jamais réactionnaire[2]. » Très souvent on a préféré ne pas s'embarrasser de cette question gênante ou on l'a traitée comme si elle était du même ordre que les idées du romancier sur la musique ou la chimie. Lorsqu'en 1902 la Société des gens de Lettres inaugura le Balzac de Falguière, les orateurs officiels, qui savent observer

1. Edmond Biré, *Honoré de Balzac* (voir surtout les chapitres : *Balzac royaliste*) Champion (1897).

2. Ce jugement décisif est de Dévaldès dans les *Portraits d'hier*. « Balzac, dit-il encore, ne fut pas un croyant — cette honte — mais un athée, et — cette autre honte — un athée catholique. » Flaubert n'est pas beaucoup plus fort : « Il était catholique, légitimiste, propriétaire !... Un immense bonhomme, mais de second ordre. »

de pieux silences, n'en soufflèrent mot. Mais la même année, Paul Bourget publiait un article intitulé *la Politique de Balzac* où, à l'encontre de Taine, qui n'y voyait qu'un roman, il s'attachait à nous démontrer qu' « elle était née d'une vision réaliste de la nature sociale comme son catholicisme était né d'une vision réaliste de la nature morale », et qu'il avait été le prophète et le premier ouvrier de la rupture accomplie entre l'erreur révolutionnaire et les vérités scientifiques. La pensée de Balzac y était présentée dans toute sa logique et toute sa vigueur par le plus pénétrant de ses héritiers.

Il n'en reste pas moins à examiner si, quand nous lisons son œuvre de romancier, — en dehors des avant-propos et des digressions où il prend la parole en son propre nom, — cette pensée nous en paraît inséparable et s'impose à nous. Car tout est là. Nous pouvons partager entièrement les idées qu'une préface nous développe et trembler que le roman ne les trahisse ou ne les gâte. Il y a des romanciers que nous paierions pour avoir des idées opposées aux nôtres. La *Comédie humaine* a exercé une telle influence qu'on a dit qu'elle avait créé des mœurs : en tout cas, elle a créé des attitudes, et elle a donné leur forme à des millions de rêves et de désirs. Or, il ne semble pas qu'elle ait déterminé chez ses plus ardents admirateurs un retour aux « Vérités éternelles » que Balzac l'avait chargée de nous rapprendre. Au contraire : l'enthousiasme qu'elle a excité s'alliait très bien, si même il ne

les favorisait, à un furieux arrivisme et à l'exaltation de tous les grands flibustiers modernes. Un livre récent, d'une verve drue et d'un bel accent méridional, le livre de Jean Carrère, rangeait l'auteur responsable des de Marsay, des Rastignac, des Vautrin, dans la catégorie de ceux qu'il nommait *les Mauvais maîtres*. Balzac s'y rencontrait en brillante compagnie, avec Rousseau, Stendhal, G. Sand, Flaubert, tous écrivains aux antipodes de ses convictions politiques, religieuses ou sociales. Cela s'explique, je crois, autant par ses qualités que par ses défauts et ne doit point nous faire préjuger la signification de son œuvre.

D'abord cette contrariété d'opinions qu'il soulève est un exemple de l'action sinon très secondaire, du moins très lente, des idées dans les productions dramatiques ou romanesques. Ce n'est jamais par la force de leur doctrine, — si éloquemment soutenue soit-elle ou si adroitement insinuée, — que les meilleurs romanciers ou dramaturges s'emparent de nous, parce qu'ils s'adressent non à la raison, mais à l'imagination et à la sensibilité, et qu'une fois qu'ils les ont ébranlées, on ne sait où elles s'arrêteront. Nous leur accordons tout ce qu'ils veulent dans l'exposé de leurs théories ; mais ce ne sont pas des théories que nous emportons de leur lecture : ce sont des spectacles de la vie que nous interprétons selon nos goûts et nos penchants. Il n'est pas étonnant que l'œuvre de Balzac ait eu des résultats immédiats contraires à ceux qu'il en espérait. Plus, dans son tableau de la société, il

nous montrait la puissance des éléments perturbateurs et anarchistes, et plus ces éléments en retiraient un encouragement à persévérer dans leur anarchie. Tenez compte aussi du renversement des valeurs morales par les valeurs artistiques chez tout peintre de l'humanité, quand il est, comme Balzac, un créateur. L'intérêt passionné qu'il prend à ses plus terribles créatures non seulement nous désintéresse de sa thèse, mais l'en désintéresse lui-même. Il a pour elles un sentiment paternel qui, tant qu'il les conduit ou les suit, efface à ses yeux leur malfaisance exemplaire. Aux critiques qui l'accusaient d'immoralité, Balzac répondait en comptant sur ses doigts les figures irréprochables qu'ils trouveraient dans la *Comédie humaine*. Seulement, hormis deux ou trois, ce n'étaient pas ces figures qui s'en dégageaient le plus impérieusement et qui régnaient sur les imaginations. Il le comprenait si bien qu'il s'enorgueillissait d'avoir pu résoudre en elles « le difficile problème de rendre intéressant un personnage vertueux. » En somme, il partage le sort des plus grands romanciers chez qui les intentions du moraliste ont presque toujours été compromises par le génie de l'artiste et du psychologue. S'il a été attaqué plus que beaucoup d'autres, c'est que personne n'a eu dans la description des bas-fonds de la nature sa fécondité de marécage tropical.

Mais c'est aussi que les moyens, dont il se servait pour illustrer ses principes les plus sincères, en rendaient parfois la légitimité douteuse. Voyons

d'abord son catholicisme. « Politiquement, écri-
« vait-il à Madame Hanska, je suis de la religion
« catholique ; je suis du côté de Bossuet et de Bo-
« nald, et ne dévierai jamais. Devant Dieu, je suis
« de la religion de saint Jean, de l'Eglise mystique,
« la seule qui ait conservé la vraie doctrine. »
Et encore : « Je ne suis point orthodoxe et ne crois
« pas à l'Eglise romaine. Je trouve que, s'il y a
« quelque plan digne du sien, ce sont les transfor-
« mations humaines faisant marcher l'être vers des
« zones inconnues. C'est la loi des créations qui
« nous sont inférieures ; ce doit être la loi des créa-
« tions supérieures. Le swedenborgisme est ma
« religion avec l'augmentation que j'en fais de
« l'incompréhensibilité de Dieu. » Bref, Balzac a sa religion particulière ; il est hérétique au plein sens du mot ; mais, comme il admire dans le Christianisme sous sa forme catholique « un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme et le plus grand élément de l'ordre social », il le défend, persuadé que « moins il y croit, plus il a d'autorité pour le défendre. » On comprend sa pensée : il ne le défend pas par sentiment, sous l'impulsion de la foi ; il ne se fonde que sur les données de l'expérience. La vérité du catholicisme lui apparaît comme une vérité politique et non divine. Balzac n'est pas un apôtre ; c'est un empirique. Cette attitude en face de la religion, assez nouvelle de son temps, a toujours le don d'exaspérer les adversaires de l'Eglise dont le rationalisme n'admet pas cette reconnaissance par la

raison de l'efficacité du frein religieux ; et elle inquiète justement l'Eglise qu'elle rabaisse à n'être plus qu'une institution humaine.

On pourrait objecter que nous ne sommes pas obligés de savoir, en le lisant, s'il va ou non à la messe, et que nous n'avons à juger que de la manière dont il parle de la religion et dont il la mêle aux événements de la *Comédie humaine*. Mais, précisément il parle le plus souvent de la religion en homme pour qui elle n'est qu'une discipline sociale. Il lui arrivera d'écrire au sujet d'une charmante petite bourgeoise mariée à un peintre : « Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance s'opposèrent à la complète émancipation de son intelligence. » Bien qu'on lise cette phrase dans une de ses premières nouvelles, *la Maison du Chat qui pelote*, ne croyez pas à une survivance involontaire du Balzac de *l'Héritière de Birague*. Entre autres avantages, la religion a celui de modérer la pensée qui, livrée à elle-même et insubordonnée, est une cause de ruine aussi bien pour les individus que pour les sociétés. Cet avantage se paie naturellement de quelques inconvénients ; et il importe peu que l'intelligence d'une petite fille de drapier, élevée sévèrement, reste fermée aux choses de l'art et aux fantaisies d'une vie d'artiste. Dans *Une double famille*, il condamnera les dévotes qui peuvent être « le modèle de toutes les vertus », mais qui n'en font pas moins de leur ménage « quelque chose de pire qu'un tombeau, un couvent ». — Il ne sentira pas l'inconvenance qu'il y a, quand on considère

les Jésuites « comme une sublime milice religieuse », à les nommer « les janissaires de la cour de Rome », car, à ses yeux, ce n'est point ravaler la religion que l'entourer de ce que Pascal appelait des trognes menaçantes. Ces Jésuites seront l'objet de son admiration pour les mêmes raisons que la police. « La police et les Jésuites, écrira-t-il dans *Une ténébreuse Affaire*, ont la vertu de ne jamais abandonner ni leurs ennemis ni leurs amis ». — Le docteur Benassis, qui mène près de la Grande-Chartreuse une existence évangélique, dira : « La nature a basé la vie humaine sur le sentiment de la conservation individuelle, la vie sociale s'est fondée sur l'intérêt personnel. *En écrasant ces deux sentiments égoïstes sous la pensée d'une vie future*, la religion modifie la dureté des contrats sociaux. » Il se peut que l'expression d'écraser ne soit ici qu'une maladresse de style. Cependant je ne le crois pas. L'image répond bien à cette brusquerie provocante que prend si souvent sous la plume de Balzac tout système destiné à mâter l'individualisme. Il ne nous apporte pas un remède ; il nous l'assène. Le même Benassis avait songé un instant à entrer chez les Chartreux ; mais il a reculé devant cette retraite qui ne profite qu'à l'homme et n'est qu'un long suicide : « Je ne la condamne pas, dit-il. Si l'Eglise a ouvert ces tombes, elles sont sans doute nécessaires à quelques chrétiens tout à fait inutiles au monde. » Il est possible que Balzac ne nous exprime là que l'opinion de Benassis qui est avant tout un homme d'action : on est pourtant

surpris que ce chrétien catholique ne comprenne pas la grandeur et l'utilité spirituelle de la vie contemplative. — Ce ne sont que des vétilles à côté de tel autre passage comme celui de la *Fille aux yeux d'or*, où il nous présente le précepteur du cruel dandy Henri de Marsay, l'abbé de Maronis, « prêtre vicieux mais politique, incrédule mais savant », et termine le portrait sur ces mots : « admirable type des hommes dont le génie sauvera l'Eglise catholique, apostolique et romaine, compromise en ce moment par la faiblesse de ses recrues et par la vieillesse de ses pontifes. » Est-ce une plaisanterie amère dans le genre de Swift ? Pas du tout. Balzac pense que l'Eglise est en train de perdre le gouvernement moral et lui souhaite des conducteurs, grands diplomates, au besoin sans scrupules, qui rétablissent ses affaires. Mais à chaque instant, il se met dans le cas de froisser les âmes religieuses et de fournir des armes aux autres.

Ce qui manque le plus à son catholicisme, c'est le sentiment du surnaturel, qu'il réservait à des manifestations de mysticité que l'Eglise condamne ou tient en suspicion. Il le portait dans l'étude des hallucinations de Swedenborg qui, après avoir été un des savants les plus réputés de son époque en était devenu un des plus étourdissants visionnaires. Ce très honnête homme montait aussi facilement dans Mars, Saturne, Vénus ou la Lune qu'il descendait naguère dans les mines de la Suède ou de l'Allemagne et, revenu sur la terre, marchait

entouré d'anges et d'esprits qui l'entretenaient familièrement et dont il répétait les confidences avec une parfaite simplicité. Balzac imagine un être merveilleux, fils ou fille du baron Seraphîtz, le disciple le plus cher de Swedenborg. Je dis fils ou fille, car le mystère de son sexe ne sera jamais éclairci : il est Séraphîta pour celui qui l'adore et Séraphîtüs pour celle qui l'aime. Il unit en lui les plus hautes qualités de l'homme et de la femme et ne passe ici-bas que pour ravir son amant et son amante par le spectacle de son assomption et pour leur montrer le chemin du ciel. A ce poème extraordinaire, auquel le public français ne comprit rien, et qui enthousiasma des lecteurs germaniques, Balzac a donné comme décor, non un paysage de France, mais la sauvage solitude glacée d'un de ces fjords norwégiens où l'obsession de l'Apocalypse ouvre si souvent aux âmes la voie de l'illumination. C'est d'un grand artiste, et c'est peut-être très beau.

Il avait déjà poursuivi le surnaturel dans les visions, les avertissements télépathiques et les extases de Louis Lambert dont la folie, que les médecins ont déclarée incurable, n'est qu'une étape plus avancée au sein du monde invisible. Il le poursuivait encore à travers les miracles du somnambulisme, les effets de seconde vue, le pouvoir du magnétisme et les sciences occultes dont il était littéralement hanté, ne cessant de consulter les voyantes et les hypnotiseurs. Il reprochait à l'Eglise de les repousser avec autant de défiance que

l'avaient fait les Encyclopédistes. L'incrédule docteur Minoret se convertit pour avoir entendu une somnambule lui révéler qui sa nièce Ursule Mirouët commençait à aimer et quelles graines elle semait dans son jardin. « Une forte muraille s'écroula en lui-même. » Il lut les *Pensées* de Pascal, l'*Histoire des Variations* de Bossuet, Bonald, saint Augustin. Les œuvres de Swedenborg et de feu Saint-Martin achevèrent de ruiner son indifférence en matière de religion. Nous n'y voyons aucun inconvénient : Dieu peut aussi bien se servir d'une somnambule afin de convaincre un docteur qu'il s'est servi d'une ânesse pour éclairer Balaam. D'ailleurs, nous serions mal venus de railler cette ardente curiosité de l'inconnaissable qui poussait Balzac vers l'occultisme. Un de nos plus grands penseurs l'a éprouvée, Joseph de Maistre. A plusieurs reprises ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* et ses *Mélanges* nous laissent entendre qu'il avait assisté à des évocations d'esprits. Je ne crois pas qu'une âme vraiment religieuse puisse rester insensible aux questions que posent les phénomènes dûment constatés de la télépathie et de la secondé vue et même, si vous voulez, à l'espèce de divination d'une somnambule extra-lucide. Mais une âme, fermement ancrée dans la foi, doit s'en défier et s'en écarter, sachant, comme Joseph de Maistre, le danger de ces expériences et tous les abus qu'elles entraînent. Balzac n'était point retenu par de solides croyances ; et il ne nous reste qu'à emprunter le mot du pasteur Becker, le représentant de la raison critique

dans *Séraphita*, qui s'émerveille que de ses voyages à travers tant de prestiges et de nécromancie, une intelligence revienne saine et sauve à des idées sociales.

Balzac y revient sans trouble et sans chimère. Et comme après tout, si c'est diminuer le catholicisme que de ne l'envisager que sous son aspect politique, c'est du moins en reconnaître une des principales forces, je ne vois guère de romanciers qui aient mieux su que lui nous en montrer l'action salutaire sur les hommes réunis en société. Dans son roman *Le Médecin de Campagne*, les cérémonies religieuses donnent de la majesté aux humbles scènes de l'existence humaine, et je ne crois pas que Veuillot lui-même, ait écrit une plus belle page que la mort du Crétin où Balzac nous montre « l'Eglise venant au secours de cette créature qui ne la connaissait point. » Mais *le Curé de Village*, bien plus encore que *le Médecin de Campagne*, triomphe d'une des plus rudes difficultés que rencontre le romancier lorsqu'il veut incorporer dans la vie de son roman une théorie qui n'ait jamais l'air de s'y ajouter. L'abbé Bonnet, si débile en apparence, est comme tous les grands personnages de la *Comédie humaine* un être de volonté. Il n'a rien d'un Jocelyn. La prêtrise a été pour lui l'acceptation d'un devoir où vous réclament « les indéfinissables puissances de la vocation ». Cependant il est entré dans cette vocation quelques raisons humaines et presque matérielles. Balzac, qu'on a tant accusé de simplifier l'âme en l'absorbant

tout entière dans une affection exclusive, est au contraire un des psychologues les plus habiles à démêler sous nos actes la complexité de nos mobiles. Plié sous le despotisme d'un père dont la main de fer comprimait jusqu'à les étouffer sa mère et sa sœur, le jeune Bonnet n'a vu de vie possible pour lui que dans l'Eglise où sa dignité de prêtre forcerait son père de le respecter et lui permettrait de protéger sa famille. Il s'est fait nommer à la cure d'un pauvre village du Limousin, Montégnac. Là, par son active charité, par son sens pratique des besoins du paysan, il a prouvé que « la religion catholique, prise dans ses œuvres humaines, est la seule vraie, la seule bonne et belle puissance civilisatrice. » Nous l'en croyons ; mais il est toujours facile à un romancier de disposer autour de son personnage les éléments les plus propres à seconder sa tâche. Je songe à un autre curé de Balzac, l'abbé Brossette des *Paysans* qui, depuis cinq ans, couche sur un grabat, habite un presbytère sans meubles, dit la messe sans fidèles, prêche sans auditeurs, vit avec les six cents francs de l'Etat et en donne le tiers en charité. Peut-être sa volonté et son intelligence sont-elles moins fortement trempées que celles de l'abbé Bonnet. Mais on se demande si l'abbé Bonnet, à sa place, eût mieux réussi. Ce ne sont donc pas ses « œuvres » qui nous persuadent, car elles peuvent être « l'œuvre » du romancier. Comme toujours, celui-ci n'obtiendra notre adhésion que par l'analyse d'un cas particulier qui nous offrira toutes les garanties de la vraisemblance

morale et psychologique et d'où nous pourrons peut-être tirer une loi générale.

Voici le cas : une veuve, Mme Graslin, quitte Limoges et se retire à Montégnac où elle possède une vaste propriété. Elle a choisi ce village parce qu'il est le coin de terre natal de l'homme qu'elle a aimé au mépris de ses devoirs d'épouse et que son amour pour elle a conduit jusqu'au crime, jusqu'à la guillotine. Personne, sauf sa mère et son confesseur, l'abbé Bonnet, ne sait que cette femme universellement respectée a été l'héroïne de ce drame épouvantable dont elle porte le remords comme un cilice ensanglanté. Vers quelle expiation le prêtre dirigera-t-il sa pénitente ? L'idée de Balzac ou, si vous préférez, de l'abbé Bonnet est admirablement sociale. Le repentir de la faute commise envers la communauté humaine doit être un principe d'enrichissement pour cette communauté. Il ne servirait à rien que la créature coupable se consumât dans la chapelle ardente de son désespoir. Le rachat de ses péchés sera d'en faire des motifs d'action, des mobiles de charité. Le pays où la fixe le souvenir de sa terrible responsabilité, étend sous ses yeux des solitudes stériles qui n'attendent que des travaux d'irrigation pour se transformer en prairies et nourrir d'immenses troupeaux. Il faut qu'elle emploie sa fortune à répandre le mouvement là où règne le désert, et sa douleur à créer de la vie. « Ne sera-ce pas une belle prière ? Ces travaux n'occuperont-ils pas votre oisiveté mieux que les pensées de la mélancolie ? » Ainsi la religion utilise

dans l'intérêt de la société les pires erreurs de l'individu ; et ce n'est pas seulement la société qui s'en trouve mieux, c'est aussi l'individu, car « en nous considérant tous comme déchus et dans un état de dégradation, l'Eglise a ouvert un inépuisable trésor d'indulgence ». Elle sait que personne n'est infaillible. « Elle s'attend aux fautes et même aux crimes ». Mais « tout est rachetable : le catholicisme est dans cette parole : de là ses adorables sacrements qui aident au triomphe de la grâce et soutiennent le pécheur. »

Si l'on veut sentir ce qu'il y a d'essentiellement catholique dans *le Curé de Village*, il suffit d'imaginer le sujet traité par George Eliot. Analyste impitoyable du cœur, elle y atteint la faute dans son premier germe et, si j'ose dire, dans son germe d'innocence ; elle en suit le cheminement ; elle nous montre comment nos actes en procèdent et s'engendrent les uns les autres jusqu'à nous enserrer de leurs replis inextricables. Arrivée là, elle abandonne le malheureux ou la malheureuse sur le chevalet de sa conscience. Mais l'abbé Bonnet pense que « pleurer, gémir n'est que le commencement et qu'agir est la fin. » Jamais le catholicisme de Balzac ne s'est plus noblement affirmé, pas même dans *l'Envers de l'histoire contemporaine* où la charité s'élève jusqu'au sublime, mais à travers des conjonctures surprenantes de personnes, de lieux et de malheurs. *Le Curé de Village* demeure un des plus beaux témoignages de l'esprit catholique national dépouillé de tout mysticisme ; et Balzac pou-

vait se rendre cette justice d'avoir lutté pour l'Eglise.

Il a compris qu'une religion qui embrasse ainsi les intérêts de la société ne doit pas rester indifférente aux formes de gouvernement et qu'elle n'opère tout le bien dont elle est capable que dans un état fortement organisé. Le nôtre ne l'était plus. En cinquante ans la France avait usé six régimes politiques : la Constituante, la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration ; elle en était au septième, la Monarchie de juillet qui avait « sanctifié la souveraineté du peuple par l'élection ». Or, l'élection est un des principes les plus funestes à l'existence des gouvernements modernes. Fondée sur une égalité des citoyens qui constitue un non sens démenti à toute heure par la nature, elle brise, recompose, et brise incessamment une hiérarchie indispensable, car la « hiérarchie n'est jamais une pensée qui puisse sortir des masses, c'est une conséquence de l'accord du pouvoir monarchique et de la religion. » Balzac est donc nettement pour la monarchie, non pour la monarchie constitutionnelle qui a livré le pays à une bourgeoisie dont le libéralisme est fait de peur, d'égoïsme et d'idées indéfinies de liberté, mais pour la monarchie absolue [1].

Le sentiment n'entre pas plus dans sa concep-

1. Il écrira cependant à madame Carraud (fin 1830) : « La France doit être une monarchie constitutionnelle... » Mais tout ce qui suit prouve qu'il n'entend pas la monarchie constitutionnelle dans le sens du gouvernement de Louis-Philippe.

tion politique que dans sa conception religieuse. Lisez son éloquent adieu au Roi qu'un bâtiment de guerre attend à Cherbourg : « Le ciel est bleu ; la mer est brillante... Y a-t-il quelques signes de désolation autour de vous ? Non. Eh bien, la plus antique des monarchies va passer... Ce fut une sourde clameur irrésistible, échappée à toutes les lèvres, au moment où parut Charles X... C'était en effet le dernier roi de France. Après lui peut-être y aura-t-il un roi des Français : celui-ci est le roi de Dieu, le roi légitime, le roi comme doit être un roi, propriétaire de son trône comme vous êtes propriétaire de votre fortune, *car il y a entre ce roi et votre fortune d'invisibles rapports, une liaison intime dont vous vous apercevrez un jour.* » Ces derniers mots nous ont vite ramenés du sentiment... *la plus antique des monarchies... le dernier roi de France...* à l'intérêt social : la connexion de nos intérêts et de ceux du monarque. Balzac pense que faire dépendre le bonheur d'un peuple et sa sécurité de l'intelligence et de la capacité de tous est bien moins prudent que de les faire dépendre des institutions et de la capacité d'un seul. « On « trouve plus facilement, dit-il, la sagesse chez un « homme que chez toute une nation. Les peuples « ont un cœur et n'ont pas d'yeux ; ils sentent et « ne voient pas. Les gouvernements doivent voir « et ne jamais se déterminer par les sentiments. « Rencontrer un grand prince est un effet du « hasard ; mais se fier à une assemblée quelconque, « fût-elle composée d'honnêtes gens, est une

« folie. » Comme le catholicisme dont il nous disait précédemment qu'il était un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme, l'absolutisme est un système complet de répression des intérêts divergents de la société.

Le terme d'absolutisme exprime mieux l'opinion de Balzac que celui de monarchie. Le gouvernement doit être une source intarissable d'énergie, qu'il s'appelle Louis IX, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Napoléon ou même la Convention. « Jamais, dit-il, je ne blâmerai l'intolérance de 93, parce que je n'entends pas que de niais philosophes et des sycophantes blâment l'intolérance religieuse et monarchique. » Mais cet absolutisme ne supprime pas les garanties données au sujet contre le souverain et sans lesquelles aucune société ne peut exister. Il en résulte pour le sujet des libertés soumises à des restrictions. « La liberté, non ; des libertés, oui ; des libertés définies et caractérisées : voilà qui est conforme à la nature des choses. » Nul gouvernement ne saurait nous refuser la liberté de penser ; mais un gouvernement, digne de ce nom, doit nous dénier celle de publier des pensées anti-sociales. Il lui appartient de régler cette force de la pensée qui est à la fois un principe de bien et de mal et qui peut être un terrible élément destructeur. Les mots conscience et liberté, mal compris, mal précisés, ont été jetés dans le monde comme des symboles de révolte et des ordres de destruction. « On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale. »

Que parle-t-on de tyrannie ? L'absolutisme est moins tyrannique que le pouvoir émietté et dispersé entre les membres d'un Parlement. « On ne renverse de nobles tyrans dévoués à leur pays que pour créer d'égoïstes tyranneaux... Le pouvoir descend dans des caves au lieu de rayonner à sa place naturelle. » On accuse l'absolutisme de multiplier les privilégiés ? Il les classe, les hiérarchise et, par le seul fait de les proclamer, en restreint le nombre. Les gouvernements constitutionnels n'osent pas les avouer : ils les laissent s'établir par fraude et reprendre l'œuvre du despotisme en sous-ordre, un ou deux crans plus bas. On l'accuse encore de développer la servilité. Quelle illusion ! « Dans la monarchie vous n'avez que des courtisans et des serviteurs, tandis qu'avec une Charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres. » L'absolutisme est le régime le plus économique, car « nous ne remplaçons les dynasties des rois que par de changeantes et coûteuses dynasties de premiers ministres. » Il est le régime le plus actif et le plus progressif, car toute politique est impossible avec la discussion en permanence. Il est enfin le régime qui assure le plus de justice. « Les lois sont des toiles d'araignée à travers lesquelles passent les grosses mouches et où restent les petites », dit Blondet, après avoir raconté les pirateries de Nucingen. Et le journaliste Finot de lui répondre : « Où veux-tu donc en venir ? — Au gouvernement absolu, réplique Blondet, le seul où les entreprises de l'esprit contre la loi puissent être réprimées.

Oui, l'arbitraire sauve les peuples en venant au secours de la justice, car le droit de grâce n'a pas d'envers. Le roi (constitutionnel) qui peut grâcier le banqueroutier frauduleux ne rend rien à la victime dépouillée. La légalité tue la société moderne[1]. »

Tel est à peu près le fond politique de Balzac. Pas une de ses idées qui ne s'opposât à celles dont s'alimentait la littérature humanitaire et libérale de son époque. Et pourtant pas d'esprit plus libre que le sien, plus dégagé de préjugés, plus prophétique. Il ne se dissimulait aucunement l'abîme d'indifférence où avait sombré la Restauration. Il prévoyait la montée des classes populaires ; et bien que la figure d'ange foudroyé de Lamennais, avec qui il avait dîné chez Berryer, lui causât une sorte de répulsion, il semble qu'il ait regretté l'échec de sa tentative d'une démocratie catholique. Qui sait si l'Eglise, en s'associant aux intérêts des peuples, n'aurait pu, par l'application des vraies doctrines évangéliques, reconquérir son ancienne influence sur les masses, les relier à la monarchie et sauver les trônes ? Quelques-uns de ses prêtres, l'abbé Brossette, l'abbé Dutheil, qui sont des prêtres excellents, ont été touchés par les espérances du journal l'*Avenir*. Mais il serait peu vraisemblable

1. Blondet aurait pu citer l'exemple de Tartuffe. La légalité mettrait Orgon à la porte de chez lui. Mais le monarque absolu, par son exempt, rend sa fortune à la victime dépouillée en confondant le traître.

D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous ses biens.

que Balzac, dans son aversion de la démocratie, eut longtemps cru que Rome pourrait baptiser cette « héroïne sauvage ». Une démocratie chrétienne devait lui paraître d'autant plus irréalisable qu'il voyait une corrélation flagrante entre la démocratie et l'athéisme. « La démocratie, dit-il, ne veut pas plus dans la société de pouvoir un et fixe que l'athéisme ne veut de Dieu dans le monde. Elle place le pouvoir dans les citoyens, comme l'autre place Dieu dans les effets de la nature et dans la matière même. » Le communisme lui en paraissait la logique vivante et agissante, et il craignait que les ouvriers ne fussent l'avant-garde des Barbares : « Un prolétariat déshabitué de sentiments, sans autre dieu que l'envie, sans autre fanatisme que le désespoir et la faim, sans foi ni croyance, s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays. L'étranger, grandi sous la loi monarchique, nous trouvera sans roi avec la royauté, sans lois avec la légalité, sans propriétaires avec la propriété, sans gouvernement avec l'élection, sans force avec le libre arbitre, sans bonheur avec l'égalité. » Enfin, il avait prédit la chute de la Monarchie de Juillet, qu'il détestait au point de s'écrier : « Si je ne puis vivre sous une monarchie absolue, je préfère la République à ces ignobles gouvernements bâtards sans action, sans bases, sans principes, qui déchaînent toutes les passions sans tirer parti d'aucune et rendent, faute de pouvoir, une nation stationnaire. »

Mais il était impossible à Balzac romancier de

faire pour la monarchie ce qu'il avait fait pour le catholicisme : de la mettre en action dans ses romans. Il eût fallu qu'il retournât au roman historique ; et, en effet, son *Martyr calviniste* nous donne une très haute idée de l'esprit politique de Catherine de Médicis[1]. Ce n'est donc point par des exemple dramatiques qu'il s'efforcera de nous démontrer l'excellence de la monarchie ; c'est sur l'immense tableau d'une société où elle n'existe plus qu'il comptera pour nous persuader qu'elle est nécessaire à la France. Cette intention domine et enveloppe toute la *Comédie humaine.*

La société qui sort des champs de bataille révolutionnaires semble, à ses yeux, y avoir épuisé son idéalisme. Aux grandes autorités spirituelles qui, jusque là, l'avaient dirigée et contenue, qui avaient réprimé ses insubordinations et dont le fondement était mystique, à la royauté et au catholicisme, s'est substituée une puissance formidable, à la fois égalitaire et destructive de l'égalité : la puissance de l'argent. Elle est égalitaire puisque tous peuvent y atteindre ; elle est destructive de l'égalité puisqu'elle confère à quiconque la possède des droits et des privilèges insolents et qui n'ont de limites qu'en elle-même. L'oligarchie qu'elle enfante est essentiellement mouvante. Sans tradition, sans autre garantie d'avenir que sa chance au jeu, elle se sai-

1. Comparez le jugement de Balzac et celui de Lucien Romier dans son magistral ouvrage *Le Royaume de Catherine de Médicis* (Perrin, 1922).

sit violemment du présent et le transforme selon ses caprices. Elle méprise la démocratie dont elle est issue et dont elle se sert, car la démocratie est vouée à la ploutocratie, ou plutôt qui dit démocratie dit ploutocratie. Un des meilleurs critiques de Balzac, M. Le Breton a écrit : « Pour lui, l'argent est depuis 1789 l'âme de la société française, et 1830 en a consacré le triomphe. Balzac a tout l'air d'oublier que, dans ses satires, Boileau disait la même chose de son siècle et qu'en le disant il imitait Horace, lequel avait imité Lucilius, lequel se souvenait d'Aristophane. Il croit ou feint de croire que l'avènement de Ploutos ne date que de 1830. » Balzac n'a jamais douté de l'éternelle séduction de l'argent sur l'esprit des hommes. Il connaissait l'*auri sacra fames*, l'exécrable appétit de l'or, que dénonçait le poète latin, il y a dix-neuf cents ans. Mais l'argent rencontrait sous l'ancien régime des barrières que la monarchie et la religion avaient dressées contre lui. Il avait beau s'y ouvrir des brèches, le flot ne passait pas librement. L'argent ne vous élevait pas toujours au-dessus de votre classe ; l'argent ne vous portait pas presque infailliblement aux honneurs et au pouvoir ; l'argent ne créait pas une opinion publique ; l'argent était impuissant à faire ou à défaire les lois. Dans l'ancienne société, les bénéfices d'usurier de Harpagon ne lui frayaient pas la route vers le conseil du roi. Si le cœur lui en dit, le père Grandet sera demain conseiller général, député, sénateur, par la vertu de ses millions. Une société, où l'aristocratie

du sang ne compte plus, où les charges ne sont plus héréditaires, où règne l'élection, légitime et surexcite toutes les ambitions de l'argent. Rien ne suspend sa marche. Il ne se heurte plus à ces grandes fortunes territoriales, à « ces grands fiefs moraux », qui constituaient la force du pays et la pérennité des familles. Le *Titre des successions* du Code civil, en ordonnant le partage égal des biens, les a pulvérisées, et l'autorité paternelle, la plus forte des institutions sociales, en a été démantelée [1]. Voilà ce qu'a voulu dire et ce qu'a dit Balzac. Et je ne pense pas qu'on lui reproche aujourd'hui d'avoir exagéré le rôle social de la finance et des financiers.

Cette omnipotence de l'argent s'appesantit sur toute la société de la *Comédie humaine*. Elle éparpille un monde dont on retrouve dans tous les mondes les figures insolentes, cauteleuses ou sordides, épanouies ou patibulaires. Il trône au milieu des salons, occupe les antichambres, soulève le rideau des alcôves princières, s'introduit chez les ministres, s'assied aux tables bourgeoises, grimpe les escaliers de service, frappe à la porte des mansardes. Le fameux crocodile de Taine me paraît moins terrible que le baron Nucingen avec son

1. Balzac n'aurait pas manqué de relever, s'il avait pu le lire, dans l'ouvrage de M. de Montmorand, *La Société Française contemporaine* (Perrin, 1899), le trait suivant : « J'ai eu sous les yeux, dit M. de Montmorand, deux lettres d'un fils à son père, écrites, l'une un peu avant, l'autre un peu après 89. La première se termine ainsi : « J'ai l'honneur d'être, Monsieur mon Père, votre très humble et très obéissant serviteur et fils » ; et la seconde : « Je suis, mon Père, votre fils selon la nature et votre égal devant la loi. »

accent tudesque, l'homme qui vient de là-bas et qui est le roi de la Bourse. Près de lui, évoluant dans son ombre, du Tillet a commencé, employé chez le parfumeur Birotteau, par voler quelques billets de banque. Surpris, convaincu, pardonné, il n'a jamais pardonné, lui, à l'honnête homme qui lui a fait grâce. Maintenant il brasse les millions. Sa femme dira : « Les assassinats sur la grand-route me semblent des actes de charité comparés à certaines combinaisons financières. » Plus secret mais non moins redoutable, plus redoutable même, l'impénétrable usurier Gobseck, à la face lunaire « qui ressemble à du vermeil dédoré », attend, dans sa chambre propre et râpée « pareille au froid sanctuaire d'une vieille fille », les désespoirs dont il est le banquier. « Quelquefois ses « victimes criaient beaucoup, s'emportaient ; puis « après il se faisait un grand silence comme dans « une cuisine où l'on égorge un canard. » Mais Gobseck est un roi, lui aussi, un de ces rois silencieux et inconnus, arbitres d'innombrables destinées. Il y a en lui un philosophe qui se plaît à étudier les ressorts des passions agrandies par les intérêts sociaux, un glacial humoriste dont le mépris pour l'humanité s'exprime dans des mots comme celui-ci : « L'or est le spiritualisme de nos sociétés actuelles »; et parfois même, quand vers le soir il se change en homme ordinaire et que « ses métaux se métamorphosent en cœur humain », il n'est pas incapable de probité. Derrière lui, les autres usuriers nous inspirent un effroi que le dégoût

élargit encore : « S'il était possible, dit Balzac, de « se servir du microscope en littérature, si l'on « grossissait et dessinait ces tarets qui ont mis la « Hollande à deux doigts de sa perte en rongeant « les digues, peut-être ferait-on voir des figures à « peu de chose semblables à celles des sieurs « Gigonnet, Mitral, Baudoyer, Saillard, ces tarets « humains qui ont montré leur puissance dans la « trentième année de ce siècle. »

C'est l'époque, en effet, où le poète Barbier lançait les iambes de la *Curée*, l'époque « où les grands noms, les grandes familles, la vieille et la jeune pairie arrivaient au pas de charge dans les commandites. » La noblesse, ruinée par la Révolution, ruinée par le partage des biens, au lieu de reformer une aristocratie à force d'intelligence et d'initiative, ne songe qu'à s'enrichir. Elle y est souvent malhabile et parfois trop habile. Elle se compromet, se mésallie, achève de déchoir. Le jeune Rastignac est un féroce arriviste. Du cimetière où il a été obligé d'emprunter vingt sous au garçon de sa pension pour donner un pourboire aux fossoyeurs qui enterraient le père Goriot, il contemple Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine. « Ses yeux s'attachèrent presque avi- « dement entre la colonne Vendôme et le dôme « des Invalides, là, où vivait ce beau monde dans « lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette « ruche bourdonnante un regard qui semblait par « avance en pomper le miel et dit ces mots gran- « dioses : *A nous deux maintenant !* Et pour pre-

« mier acte du défi qu'il portait à la société, Rasti-
« gnac alla dîner chez madame de Nucingen. » Le duc d'Hérouville, marquis de Saint-Sever, duc de Nivron, comte de Bayeux, vicomte d'Essigny, est un coureur de dot qui disputera la fille d'un riche armateur, Modeste Mignon, au poète Canalis et à son secrétaire. « Quand les grandes choses hu-
« maines s'en vont, elles laissent des miettes, des
« *frusteaux*, dirait Rabelais, et la noblesse fran-
« çaise nous montre en ce siècle beaucoup trop de
« restes. » Les uns, à demi dégénérés, font figure d'émigrés à l'intérieur, comme le comte de Mortsauf ; et les autres de fossiles, comme le marquis d'Estrignon.

Çà et là, quelques beaux débris : Madame de Portenduère reçoit son fils qui sort de Sainte-Pélagie où il a été emprisonné pour dettes. Elle le conduit dans la chambre de feu M. de Portenduère, demeurée intacte depuis sa mort. Sur le lit, l'habit de capitaine de vaisseau, l'épée, le cordon rouge, les ordres et le chapeau du défunt ; sur la table de nuit, sa tabatière, son livre de prières, sa montre et la tasse où il avait bu : « M. le vicomte, vous
« voici devant votre père qui vous entend... Pouvez-
« vous me jurer devant cette ombre et devant Dieu
« qui voit tout que vous n'avez commis aucune
« action déshonorante, que vos dettes ont été la
« suite de l'entraînement de la jeunesse et qu'enfin
« l'honneur est sauf ? » — Un autre beau débris : M. le marquis d'Espard, que sa femme veut faire interdire. S'il se croit encore par le sang au-dessus

des autres hommes, il croit également à toutes les obligations de la noblesse, et, sous une froideur « qui commande un peu trop le respect », il se conduit dans la vie, et même envers celle qui l'outrage, avec l'élégance morale d'une âme que des générations d'élite ont façonnée. La manière dont il accueille le juge Popinot venu l'interroger et leur entretien nous prouvent que Balzac a pleinement senti la qualité très rare des parfaits gentilshommes français. Mais ils sont bien peu à comprendre que « la grandeur personnelle ne peut plus être qu'une grandeur acquise après de longs et patients travaux. » Incapable de dominer la bourgeoisie la plus instruite du monde, l'ancienne aristocratie lui paraissait avoir fait son temps ; et, dans le gouvernement qu'il rêvait, la Chambre des Pairs, à laquelle il eut voulu donner une extraordinaire puissance, eût été surtout composée de valeurs nouvelles, car « nos moyens d'action doivent être des forces réelles et non des souvenirs historiques. »

Au-dessous de cette noblesse, la bourgeoisie riche, ou aspirant à le devenir, est plus pressée de jouir d'une victoire qui la conduit aux grandes charges de l'Etat que préoccupée de donner au peuple les chefs dont il aurait besoin. Elle favorise ce qui la tuera un jour et ferme les yeux au travail de ses propres idées dans les classes inférieures. « Mon Dieu, s'écrie un personnage des *Paysans*, si votre volonté sainte est de déchaîner les pauvres comme un torrent pour transformer les sociétés, je comprends alors que vous abandonniez les riches

à leur aveuglement ! » La vanité, les plaisirs, la course à la fortune et aux honneurs, les questions d'héritage, les querelles de famille, ces petites et grandes misères humaines, jadis circonscrites au milieu où elles se produisaient, ont pris une gravité sociale, aujourd'hui qu'elles détournent les dirigeants de toute direction ferme. Les égoïsmes des classes et des individus n'ont plus au-dessus d'eux une énergie désintéressée qui les enferme dans leurs limites. Leurs rangs grossissent incessamment : la petite bourgeoisie, agitée des mêmes soucis, aiguillonnée des mêmes convoitises, s'élève d'un ou de plusieurs étages par les mariages de ses enfants. « Chaque sphère jette son frai dans une sphère supérieure. Le fils du riche épicier se fait notaire, le fils du marchand de bois devient magistrat... Tout stimule le mouvement ascensionnel de l'argent. » Deux hommes ont acquis dans ce monde nouveau une importance que l'ancienne société ne leur accordait pas, du moins chez les romanciers : le médecin et l'homme de loi. Le médecin empiète de plus en plus sur le rôle du prêtre. Il est le confident et devient un confesseur. Plus nous nous attachons aux biens périssables, plus nous redoutons la mort. Ceux qui font passer avant tout les richesses immatérielles et le salut de leur âme peuvent la craindre, mais ils espèrent qu'elle ne les dépossédera pas de leurs nobles gains. Au contraire, ceux qui ne vivent que pour l'argent et pour les avantages qu'il procure, savent parfaitement qu'ils n'emporteront dans la tombe ni leur or ni même le

souvenir de leurs jouissances. Quant à l'homme de loi, il est le détenteur du secret des coffres-forts et d'autres secrets aussi. « Chez le maître de poste de « Nemours, à la fin du dîner, la parole fut donnée « au notaire Dionis. Par le silence qui se fit et par « les regards que chaque héritier attacha sur cette « face authentique, il était facile de reconnaître « l'empire que ces hommes exercent sur les fa- « milles. » Il y en a parmi eux d'admirables : l'avoué Derville, Chesnel, le notaire des d'Estrignon, qui se ruine pour épargner au vieux marquis la honte d'apprendre que son fils a commis des faux ; il y en a d'autres que le spectacle continuel de la cupidité et de l'hypocrisie humaine a fini par dépraver ou a simplement endurcis, comme Desroches « âpre à la veuve, tranchant sur l'orphelin »; et d'autres enfin qui composent une affreuse pègre d'hommes d'affaires « pâturant sur le terrain judiciaire », notaires escrocs, avoués rayés pour abus de confiance, captateurs de testaments, conseillers de domestiques, rabatteurs de clients. Balzac est inépuisable, d'une variété et d'une richesse de couleurs étonnantes, dans la peinture de cet obscur arrière-train de valets et de goujats, que sème e long de ses avenues la féodalité financière. Ils ont existé de tout temps : soit ; mais leur nombre s'est accru, et le nouvel état social leur offre des débouchés qu'ils n'avaient pas.

Ah ! cette ploutocratie, si elle n'en voulait qu'à notre bourse : on pourrait encore lui pardonner.

Mais elle est plus ambitieuse ; elle entreprend sur l'esprit même de la nation et prétend se l'asservir. Dans *les Illusions perdues*, Balzac s'attaque à la presse, « cette religion des sociétés modernes », appelée à devenir aux mains des financiers un terrible instrument de domination. Il la prend, à l'origine de sa puissance, sous la Restauration où, par ses railleries, ses perfidies, elle s'est évertuée à affaiblir le prestige des Bourbons et à préparer la victoire de la bourgeoisie, qui d'ailleurs l'en a récompensée en lui maintenant les chaînes sous lesquelles elle avait mené sa fronde. Balzac la connaissait d'expérience ; et elle n'avait pas oublié Balzac, car elle ne cessait de le harceler. Il ne répondait point à ses agressions sournoises ; mais, le moment venu, il lui régla son compte. *Les Illusions perdues*, et surtout le volume de cette série intitulé *Un grand homme de province à Paris*, sont un de ses romans les plus savamment composés, et en même temps un des plus âprement satiriques, un de ceux dont on peut dire qu'ils suent la vérité.

Le fils d'un pharmacien d'Angoulême, Lucien Chardon, dont la mère est née de Rubempré, encouragé par la tendre admiration d'une grande dame qui se pique d'aimer les vers, se laisse emmener à Paris, où la grande dame l'abandonne bientôt à lui-même, pour rentrer dans son monde. Le jeune ambitieux a de l'esprit, du talent, des avantages physiques, mais ni principes solides ni volonté fixe. Il se lie avec ce qu'il y a de meilleur dans la jeunesse ; des jeunes gens travailleurs,

probes, désintéressés, sincèrement royalistes comme d'Arthez ou sincèrement républicains comme Michel Chrestien, dont nous apprendrons plus tard qu'il a été tué sur une barricade, prototype des Enjolras de Hugo. Mais ces jeunes gens représentent la vie pauvre, la conscience, l'obscurité et la marche continuellement ralentie vers le succès. Lucien de Rubempré les admire en rongeant son frein. D'Arthez peut lui répéter tant qu'il voudra que la patience est chez l'artiste ce qui ressemble le plus au procédé que la nature emploie dans ses créations, Lucien n'éprouve aucune envie d'imiter la vertu de la nature. Sous le coup de l'humiliation que lui a infligée sa grande dame, sa vanité réclame une prompte revanche. Le journalisme, qui l'enlève à ses amis, la lui promet. Il lui montre un gouvernement qui a peur de ce qu'on écrit dans les petites feuilles ; les gens du monde tremblant d'y voir des allusions à leurs scandales ; les auteurs dont le succès dépend de son bon plaisir ; l'ouvrage d'un Chateaubriand sur le dernier des Stuarts resté dans un magasin à l'état de rossignol, que le seul article d'un jeune homme aux *Débats* a fait vendre en une semaine, enfin la conquête presque assurée de l'amour et de l'argent. Ces deux corruptions le sollicitent, s'étalent devant lui partout où il va. « Elles marchaient sur deux lignes parallèles « comme deux nappes qui, dans une inondation, « veulent se rejoindre : elles dévoraient le poète « accoudé dans le coin de sa loge, le bras sur le « velours rouge de l'appui, la main pendante, les

« yeux fixés sur la toile et d'autant plus accessible « aux enchantements de cette vie mélangée « d'éclairs et de nuages qu'elle brillait comme un « feu d'artifice après la nuit profonde de sa vie « travailleuse, obscure, monotone. » Lucien n'était pas de force à résister. Ses premiers articles éveillent l'attention. On le flatte, on le jalouse, on le craint ; il se croit arrivé. Mais sa confiance en lui, son impertinence, ses maladresses, son entraînement aux plaisirs, peut-être aussi quelque reste d'honnêteté provinciale qui, sans l'empêcher de descendre à de basses compromissions, ne lui permet pas assez d'envergure, le font trébucher dans ses succès. Le terrain, sur lequel il s'avançait d'un pas allègre et triomphal, s'affaisse et le quitte au milieu d'un marécage où il s'enlise. Les dernières pages du roman nous le peignent la nuit, au lit de mort de sa maîtresse Coralie, une comédienne de dix-neuf ans, obligé, pour payer les frais d'enterrement, de composer une chanson égrillarde qu'il vendra le lendemain matin.

Mais l'histoire de ce grand homme de province n'est qu'un fil à l'aide duquel Balzac nous dirige à travers le monde des journalistes. Ils ont tous de l'esprit à vendre et à revendre : ils le vendent et le revendent. Ils ressemblent tous, de près ou de loin, à ce Nathan, un des meilleurs d'entre eux, dont Balzac nous dit qu'il était « le plus habile tireur au vol des idées qui s'abattent sur Paris, ou que Paris fait lever. » L'étrange disproportion de leur situation misérable, toujours à la merci d'un direc-

teur, et de leur puissance leur pervertit le cœur. Ils ont un droit de vie et de mort sur les conceptions de la pensée ; mais ce droit ne leur est départi que pour un temps dont ils ne sont jamais sûrs. Ils en usent donc avec une hâte fébrile et impitoyable. Ils assouvissent leurs rancunes ou celles de leurs bailleurs de fonds. Ce sont les spadassins des idées et des réputations industrielles, littéraires et dramatiques. Aucune bonne foi ; aucune sincérité. Les phrases sont une marchandise : ils en vivent. Des articles lus aujourd'hui, oubliés demain, ne valent que ce qu'on les paie. « Si vous mettez de l'importance à de pareilles stupidités, dit l'un d'eux, vous ferez donc le signe de croix et vous invoquerez l'Esprit Saint pour écrire un prospectus. » Mais ces stupidités agissent, démonétisent un gouvernement, tuent des écrivains. Ceux qui en font le commerce ont pour principe que tout le monde vous caressera si vous faites pleurer les amours-propres et surtout les intérêts, « les blessures d'amour-propre devenant incurables quand l'oxyde d'argent y pénètre. » Le bohème Lousteau, qui se demande parfois : « Qu'adviendra-t-il de moi ? Serai-je ministre ou honnête homme ? » dira à Lucien : « Flanquez dans trois journaux différents trois articles qui menacent de tuer quelques-unes des spéculations de Dauriat ou un livre sur lequel il compte, et vous le verrez grimpant à votre mansarde et y séjournant comme une clématite. »

Balzac n'a jamais été plus grand peintre que dans ses portraits de journalistes, non pas même dans

ceux de ses avares, de ses hommes d'affaires et de ses employés. Un des plus profonds est celui de ce Vernou qui ne pardonne ni à ses amis ni à la société la grosse cuisinière qu'il a épousée et les deux horribles moutards qu'elle lui a donnés. Du fond de son triste intérieur, sous « une robe de chambre confectionnée avec les restes d'une robe d'indienne à sa femme », Félicien Vernou hurle après les Jésuites, insulte la cour, lui prête l'intention de rétablir les droits féodaux, prêche une croisade en faveur de l'égalité, « pose le pied sur tous les cadavres, sourit à tous les malheurs ». Un magistrat me disait récemment : « Vernou ? Je l'ai connu ; je l'ai même interrogé. Il avait bien du talent. Il a été fusillé à Vincennes, pendant la guerre. »

Lousteau définit la presse « une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines. » Mais cette catapulte, qui la monte, qui en paie les frais d'installation, qui en règle la marche, qui la dirige ? Ses commanditaires sont des bourgeois enrichis et des banquiers. « L'influence, le pouvoir du journal, s'écrie Finot, n'est qu'à son aurore. Tout, dans dix ans d'ici, sera soumis à la publicité. » — « En France, dit Blondet, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont, de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartuffe. » Dans un souper chez Florine, qui réunit des journalistes et auquel assiste un ministre allemand, celui-ci leur dit : « Ah ! messieurs, je ne soupe jamais sans « effroi avec des journalistes français : il y a un

« mot de Blücher que vous vous êtes chargés de « réaliser. Quand il arriva sur les hauteurs de « Montmartre avec Saaken en 1814, — pardonnez- « moi de vous reporter à ce jour fatal pour vous, — « Saaken, qui était un brutal, dit : « Nous allons « donc brûler Paris ! — Gardez-vous-en bien : la « France ne mourra que de ça, répondit Blücher, « en montrant ce grand chancre qu'ils voyaient « étendu à leurs pieds, ardent et fumeux, dans la « vallée de la Seine... » C'est le plus rude coup que Balzac ait porté au journalisme ; mais il y est revenu dans la *Revue Parisienne ;* et je ne pense pas qu'il soit inutile de citer ces lignes : « M. Thiers « fait croire, pendant un moment, que la France « peut se trouver en guerre avec l'Europe, et voici « dans les huit premiers jours la conduite que « tient le journalisme : il apprend à l'Europe que « nous n'avons pas de cavalerie ; il révèle avec une « naïveté touchante le nombre de nos vaisseaux en « indiquant le côté faible de notre marine : elle a « peu de matelots ; il explique tout ce que nous « pouvons faire de mal, afin d'éclairer l'ennemi sur « ses côtés vulnérables. Si un Français commettait « de pareils crimes, les journaux demanderaient « qu'on le fusillât. » Mais, encore une fois, que devinez-vous derrière ces criminelles informations ? La combinaison financière.

Assurément, nous sommes, dans *les Illusions perdues*, en présence d'une violente satire ; et la presse est assez forte pour se défendre. Un très fin et très exact érudit, dont de glorieuses blessures

ont hâté la mort, M. Merlant, a essayé de préciser les « sources » de Balzac, d'identifier les personnages et les événements[1]. Balzac lui-même avait dit que Lousteau, c'était Sandeau. Il eût mieux fait de dire qu'il y avait du Sandeau dans Lousteau, comme il y a du Gozlan dans Nathan, du Girardin dans Finot, du Roqueplan dans la Palférine, du Thiers dans Rastignac, du Sainte-Beuve et du Janin au moins dans les procédés de Rubempré qui écrit successivement deux articles sur les ouvrages de Nathan, l'un pour les abîmer, l'autre pour les exalter. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué à propos des *Chouans*, ces recherches ne vont pas loin. Elles ont cependant amené M. Merlant à nous tracer une esquisse du journalisme de la Restauration qui justifie en grande partie la satire de Balzac. Du petit journalisme, pensera-t-on. Quant au grand, à celui d'aujourd'hui ou d'hier, nous en trouvons une peinture aussi âpre dans le *Bel Ami* de Maupassant.

Contre la ploutocratie envahissante qui protège la société ? Le gouvernement ? L'œuvre de Balzac ne le met pas en scène. Les hommes politiques n'y apparaissent que dans leur vie passionnelle, dénués de scrupules, élégants aventuriers et terriblement blasés. De Marsay, premier ministre dans la *Comédie humaine*, s'appellera un jour dans l'Histoire de France, le duc de Morny. Mais ce gouvernement ne sait pas utiliser les forces vives de la

1. *Revue de Paris*, août 1914-septembre 1915.

nation. Il ne fait pas sa place à la jeunesse qui pourtant, en août 1830, lui a fait la sienne, à cette jeunesse intelligente dont les Louis XIV et les Napoléon étaient si avides. « La jeunesse n'a pas d'issue en France, et elle y amasse une avalanche de capacités méconnues », qui s'écroulera sur ce régime imprudent et avare et le bouleversera de fond en comble. Qu'est-ce qu'une Constitution qui tiendrait à l'écart des affaires « la jeunesse de Richelieu et celle de Mazarin, la jeunesse de Turenne et celle de Colbert, la jeunesse de Pitt et celle de Saint-Just, celle de Napoléon et celle de Metternich ? » Ce gouvernement de Gérontes pousse les jeunes gens vers la république qui leur semble une émancipation. Et songeant à l'Empire romain lorsque les Barbares arrivèrent, Balzac dit fortement par la bouche de son Z. Marcas, (en qui le bon Anatole de la Forge voyait une préfiguration du messie Gambetta) : « Aujourd'hui les Barbares sont les intelligences. »

Si le gouvernement demeure à peu près invisible, le roman *les Employés*, qui serait mieux nommé *l'Administration* ou *la Bureaucratie* ou *les Fonctionnaires*, et dont Balzac consacre les deux premiers tiers à camper ses personnages, — admirable exposition de portraits, — instruit le procès des bureaux que déteste et incrimine tout homme d'action, comme s'ils n'étaient pas dans les sables mouvants de la démocratie la seule chose stable, la seule à faire figure de tradition. Mais cette tradition ne remonte pas plus haut que l'époque révolutionnaire. « Sous la monarchie, les armées bureaucra-

« tiques n'existaient pas. Peu nombreux, les em-
« ployés obéissaient à un premier ministre tou-
« jours en communication avec le souverain. Main-
« tenant, ils ne relèvent que du gouvernement ;
« et leurs chefs flottent à tous les vents d'un pou-
« voir appelé le ministère qui ne sait pas la veille
« s'il existera le lendemain. » Comme la presse est une machine de guerre mue par de petits intérêts et par de petites haines, la bureaucratie est une puissance gigantesque mue par des nains. Elle a créé une force d'inertie incomparable, appelée le *rapport*. « Le rapport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres. » Quand le rapport a bien mis en bataille sur n'importe quelle question les arguments pour et contre, celui qui l'a rédigé est content, celui qui le reçoit est content, celui qui le classe est content parce que ça en fait un de plus, tout le monde est content. Ainsi les réformes les plus justes, les plus nécessaires, s'entassent dans des cartons. La bureaucratie éternise les abus qui l'éternisent elle-même. « La France disserte au lieu d'agir. » Un homme du plus grand mérite, sinon un Colbert, du moins un homme de Colbert, chef de bureau dans un ministère, Xavier Rabourdin, a longuement médité sur les vices de l'administration, et il a dressé un plan de refonte du personnel. Il demande que le nombre des employés soit réduit, qu'on double ou qu'on triple leur traitement, qu'on les choisisse jeunes et qu'on leur réserve les hautes

places qui sont hélas ! dévolues à l'influence parlementaire. Son projet serait pris en considération, réussirait peut-être, s'il n'avait contre lui son inflexible loyauté, l'honnêteté de sa femme, la ligue des médiocrités envieuses soutenues par des usuriers qui tiennent son directeur, car, chaque fois qu'il s'agit d'un intérêt général, les intérêts particuliers menacés forment un parti, et la main des hommes d'argent s'abat sur le réformateur.

Du gouvernement dépend aussi la justice[1]. Aucun romancier n'a connu comme Balzac le monde judiciaire ; aucun ne l'a fait intervenir dans ses romans, je ne dis pas davantage, mais autant. Faillite, poursuites pour usage de faux, saisies, renonciations en forme par des gens qui ne savent pas ce qu'ils signent, procès intenté à des parents coupables, débats, appels, renvois, procédures où s'épuisent les ressources du plaideur : tout ce qui ressortit aux tribunaux est devenu avec lui élément romanesque et principe d'émotion dramatique. Parmi les hautes fonctions celle du magistrat lui inspire le plus de respect. « Se défier de la magistrature, dit-il, c'est un commencement de dissolution sociale. » A la magistrature de ne pas encourir notre défiance ! Un juge qui obéit aux ordres du pouvoir par ambition ou par lâcheté nuit plus à la société qu'un assassin : il est un bien plus grand désorganisateur.

Balzac a fait de quelques-uns d'entre ses magistrats des portraits où l'on sent, sous l'admiration,

1. Voir *le Monde judiciaire dans Balzac*, Henry Bréal (1903).

une sorte de tendresse. Le meilleur de tous est le juge Popinot, l'homme qui ose souvent conclure contre le droit en faveur de l'équité, mais qui ne s'est haussé à cette justice intelligente que par la charité d'un Vincent de Paul. Il s'est penché sur les malheureux ; il sait que ce sont souvent leurs misères qui les conduisent graduellement aux actions blâmables. Les plaideurs ne peuvent dissimuler à sa seconde vue judiciaire l'intérêt caché de leurs procès. Comme l'abbé Dutheil, du *Curé de village*, il perce le voile de chair qui dissimule l'âme. Le bonhomme Blondet, du *Cabinet des Antiques*, n'a pas sa « sainteté » ; mais c'est une belle figure, celle de ce juge à qui, dans ses loisirs, le monde fantastique des fleurs fait oublier l'enfer des passions humaines. Son intégrité égale son amour de la botanique. Très sympathique aussi, Michu, qui, sous ses apparences mondaines, est un esprit supérieur et, tout en ayant l'air de mener une vie de plaisir, ne compromet jamais sa dignité. Balzac n'a point oublié les magistrats avides d'avancement, les magistrats serviles, ni les arrêts obtenus par recommandation, ni les influences de la politique sur les décisions des tribunaux. Mais il se fie d'ordinaire à cette conscience du métier que les juges portent dans la justice comme les savants dans la science et les artistes dans l'art. Le procureur général Grandville dira en signant une condamnation à mort : « Le condamné ignore que le magistrat éprouve des angoisses égales aux siennes. » Et il dira encore : « Les juges devraient

« vivre séparés de toute société comme jadis les « pontifes. Le monde ne les verrait que sortant de « leurs cellules à des heures fixes, graves, vieux, « vénérables, jugeant à la manière des grands « prêtres dans les sociétés antiques, qui réunis- « saient en eux le pouvoir judiciaire et le pouvoir « sacerdotal. On ne nous trouverait que sur nos « sièges. On nous voit aujourd'hui souffrant ou « nous amusant comme les autres. On nous voit « dans les salons, en famille, citoyens, ayant des « passions ; et nous pouvons être grotesques au « lieu d'être terribles. » Balzac ne les a jamais montrés grotesques. Il a au contraire, malgré sa tendance satirique, mais à cause de son grand esprit social, entouré de déférence ce suprême rempart de la société.

En revanche, il a dénoncé les lenteurs de la justice, les instruments de fraude, d'escroquerie, de fourberie que le code de procédure met entre les mains des avoués et surtout des petits avoués de campagne qui trouvent « dans les complications dilatoires, les exceptions de compétence, les levées de jugement, les significations, les délais d'appel, » le moyen de gruger leurs clients et de traîner indéfiniment les affaires fructueuses. Il a réclamé la modération des tarifs d'avoué, l'interdiction de dépasser en frais la valeur du litige, des réformes enfin que la Constituante, il y a cent trente-deux ans, annonçait comme prochaines[1]. Pourquoi n'a-t-on pas corrigé ces abus ? Balzac vous répondrait

1. Henry Bréal, *ouvrage cité.*

qu'y porter la main serait attenter à la souveraineté de l'argent.

Tel est, dans ses grandes lignes, le tableau de la société de que nous offre la *Comédie humaine :* c'est le tableau d'un immense désordre, mais où la religion pourrait recréer l'harmonie et dont les éléments déchaînés n'attendent « qu'un homme providentiel, Marius ou Sylla, qu'il s'élève d'en haut ou d'en bas », pour reprendre leur cours tranquille et puissant. Il a peint ce tableau, comme il nous le dit, à la lumière de ces deux idées. Comparez son réalisme, si pénétré d'idéalisme, au naturalisme brutal de ses successeurs, et vous sentirez toute la différence entre une œuvre très sombre, mais qui nous laisse de l'espoir, et une œuvre encore plus sombre parce qu'elle ne nous en laisse pas. Il est possible que le catholicisme et la monarchie ne jugent pas qu'il les ait défendus comme ils auraient souhaité de l'être : il les a défendus en révolutionnaire contre la Révolution. Mais, aujourd'hui, leurs défenseurs peuvent, à bon droit, se réclamer de lui, avec la prudence qu'il convient toujours de garder quand on invoque dans une discussion d'idées le témoignage d'un romancier. On lui rendra cette justice qu'il intéresse, émeut, passionne, force de réfléchir aussi bien ceux qui rejettent ses opinions que ceux qui les partagent, et cela parce qu'à une époque, où la psychologie n'avait jamais été plus nuageuse, il s'est appuyé sur une solide connaissance de l'homme, assez pes-

simiste, il est vrai, mais que gagne-t-on à l'avoir optimiste ? Elle l'a préservé des erreurs où sont tombés tant de ses grands contemporains. En 1822 Stendhal donnait au catholicisme tout juste un quart de siècle à vivre : Balzac commet des bévues dans sa documentation et dans ses théories (il en faisait un peu à propos de tout) ; jamais du moins il ne vaticine des choses qui dénotent une psychologie aussi courte et aussi basse. On lui saura gré d'avoir préconisé le pouvoir de l'association et d'avoir restitué au principe d'autorité sa grandeur sociale à un moment où toute révolte contre la société rencontrait des apologistes chez les auteurs d'*Antony*, de *Ruy Blas*, de *Lélia*, où le digne gentilhomme Alfred de Vigny, dans son *Cinq Mars*, prenait parti pour le traître contre l'homme d'Etat. On lui sera reconnaissant de n'avoir point séparé la pensée de l'action, d'avoir prêché l'action à une époque où Michelet soupçonnait un malade ou un fou sous chaque grand organisateur, et d'avoir, dans ses rappels de l'histoire ou dans ses romans historiques, respecté le passé de la France que les *Marion de Lorme* et les *Roi s'amuse* travestissaient. On n'oubliera pas qu'il méritait l'éloge que lui décernait Lamartine : « La démagogie lui « soulevait le cœur. Il était incapable de flatter une « populace ou une cour. Il aurait eu plutôt des « indulgences et des faiblesses pour les vices d'en « haut, car il était pédant par la grandeur et jamais « par la bassesse. Je l'ai vu plus d'une fois pro- « fesser ces doctrines même contre sa popularité.

« Il renonçait à être populaire pour rester juste et « honorable. L'incorruptibilité était son essence. » Et quelques-uns enfin se souviendront qu'il écrivait un jour : « J'ai horreur du train philosophico-républico-communico-Pierre Lerouxco-germanico-déisto-sandique. » Merci, mon Dieu !

VII

LES FEMMES ET L'AMOUR

Il y avait à Jersey, chez Victor Hugo, une fameuse table tournante dont un pied s'appelait Auguste Vacquerie, un autre Charles Hugo et le troisième madame Hugo elle-même. Le samedi, 24 septembre 1853, à trois heures de relevée, un esprit s'annonça. Ce n'était ni Eschyle, ni Shakespeare, ni Jésus-Christ, ni Annibal, ni Moïse, ni le Lion d'Androclès, ni l'Ombre du Sépulcre, ni le crapaud, ni les mânes de la langouste qu'on avait mangée la veille : c'était la Critique en personne qui venait rendre, sur les écrivains du dix-neuvième siècle, des arrêts d'outre-tombe. Vacquerie lui demanda : « Que penses-tu de Balzac ? » La Critique répondit : « Il est le porte-clefs du cœur. Jusqu'à lui le cœur était verrouillé. La porte de l'âme des femmes s'entre-bâillait. L'amour avait bien été tout grand ouvert par Shakespeare, par Gœthe et par Hugo, mais les petites douleurs de cette immense souf-

(Cabinet des Estampes)

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS
par Jules Boilly (1836)

france étaient restées ignorées. Balzac a été l'huissier sublime qui fait l'inventaire du désespoir. Il a jeté sur l'âme dévastée de la femme trahie son coup d'œil profond et tendre. Il a tout vu dans l'invisible, tout trouvé dans l'inconnu, tout nommé dans l'ignoré. Pour les grands peintres comme Shakespeare, le cœur de la femme, c'est l'infini dans le grand ; pour Balzac, c'est l'infini dans le mignon. Pour Hugo, c'est un abîme ; pour Balzac, c'est une corolle[1]... » Vacquerie, le bon apôtre, s'étonne que la Critique ne lui parle que du petit côté de Balzac : « Tu n'as traité Balzac que comme un créateur de femmes : il a créé des hommes aussi. » La Critique concède en effet qu'il a créé Vautrin ; mais elle termine sur cette définition : « Balzac est le Michel-Ange de la miniature. » Et ayant rabaissé un grand écrivain de plus devant le maître de la maison et de Vacquerie, elle passe à George Sand.

Cependant la Critique-fantôme de Jersey ne se trompait pas absolument. Elle venait seulement de l'autre monde et retardait un peu. Balzac avait été d'abord le romancier des femmes ; il avait commencé par mettre dans ses intérêts « cette moitié du public très essentielle à gagner. » Ainsi parle Sainte-Beuve, malheureux auteur de *Volupté*, pour

1. Je ne vais pas jusqu'au bout ; mais voici le bout : « Les uns devinent la mort dans le drap noir qui tend toute la porte du cœur ; l'autre pressent la tombe dans une feuille de rose flétrie et trouvée sur la route de l'âme. Les premiers sont les prêtres du convoi, le second en est le chien ! » Auguste exagère. (*Les Tables Tournantes de Jersey*. Gustave Simon (Louis Conard, 1923).

qui cette faveur des femmes était encore une raison de lui en vouloir. Il nous cite Janin : « La femme est à M. de Balzac : elle est à lui dans ses atours, dans son négligé, dans le plus menu de son intérieur. » Et il renchérit : « Balzac se l'est rendue complice en flattant avec art des fibres secrètement connues. Il a des arts secrets, de certains tours de main comme en a l'accoucheur, le magnétiseur. Bien des femmes, même honnêtes, y sont prises. On l'eût traduit en jugement autrefois pour maléfice. » Et, en note, il compare ce suborneur à une marchande de modes ou, mieux, à une marchande à la toilette. Que de fiel chez ce frôleur ! Ces jugements nous surprennent aujourd'hui que nous sommes plus impressionnés par la puissance de Balzac que par ses habiletés d'enveloppeur et que nous admirons moins le charme insinuant que la sûreté vigoureuse de sa psychologie. Il faut reconnaître aussi que, depuis *la Comédie humaine*, les femmes ont eu des romanciers qui, sans posséder son génie, les ont plus délicatement circonvenues et, avec une hardiesse plus subtile, se sont glissés plus avant dans les petits détours de leur intimité. Mais Balzac leur avait donné l'exemple, et, si nous nous reportons à l'époque où parurent ses premiers romans, nous comprendrons qu'elles l'aient adopté [1].

Elles aimaient en lui un homme qui aimait tout

1. Lisez le troisième fascicule des *Cahiers balzaciens* publiés par Marcel Bouteron, *Lettres de femmes adressées à H. de Balzac*. Ces *Cahiers* sont du plus vif intérêt.

en elles, comme les grands amoureux, et tout ce qui venait d'elles, ce qu'elles mettent de leur âme dans les objets dont elles s'entourent, ce qu'elles en dissimulent dans leur sourire, ce qu'elles en trahissent dans leurs chiffons. Il exaltait la force bienfaisante de leur amour. Telle héroïne d'une petite nouvelle, cette madame Firmiani, par exemple, mariée en secret à Octave de Camps, que le monde l'accuse d'avoir ruiné et qui n'a fait que le décider à réparer par son travail une mauvaise action de M. de Camps père, nous laisse sur son passage un tel parfum de délicatesse et une impression de charme si pur que nous y respirons, comme le vieil oncle d'Octave, « tout ce qu'il y a de bon et de beau dans l'humanité ».

Elles lui savaient gré de reconnaître leur puissance et aussi d'en indiquer les faiblesses. Sa thèse de *la Physiologie du mariage :* qu'elles ne sont jamais coupables de leurs fautes, s'était bien tempérée ; mais, lorsqu'elles en étaient responsables, il donnait à leur culpabilité tant de profondeur que leur vanité y trouvait son compte. Il démontait leurs batteries avec la gravité précise d'un initié, et il nous découvrait les ruses perverses d'une princesse de Cadignan avec une sorte d'horreur sacrée. Il croyait à la vertu ; mais il ne lui déplaisait pas qu'on sentît passer sur elle l'ombre de la tentation. Madame de Listomère, vertueuse par goût et par calcul, rencontre au bal le jeune Rastignac qui la fait danser. Le lendemain, Rastignac écrit une longue lettre d'amour à sa maîtresse, madame de

Nucingen ; mais, — le freudisme nous expliquerait son étourderie, — il met sur l'enveloppe le nom et l'adresse de Mme de Listomère. Elle la reçoit, la lit, s'indigne et, après une hésitation, la brûle. Quatre jours plus tard, Rastignac, s'étant aperçu de son erreur, va s'excuser. La porte de madame de Listomère lui était consignée. Comme il se retirait, le mari rentre et naturellement l'introduit et naturellement aussi le laisse causer avec sa femme. Madame de Listomère ne voit, ne veut voir qu'une habileté dans les excuses qu'il lui présente. Il insiste. Il ne comprend pas que la jeune femme tient à avoir été offensée et que son insistance blesse les pensées qui, depuis quatre jours, se sont cristallisées en elle... Voici deux semaines que madame de Listomère a fini par acquérir la certitude qu'il y a eu méprise ; et voici deux semaines qu'elle ne va plus dans le monde. Son mari est convaincu et répète qu'elle a une gastrite. C'est bien joli. Ni Marivaux ni Musset n'ont fait de plus fines anatomies du cœur, ni Laclos.

Et l'amour parlait chez lui une langue surchargée d'émotions, parfois admirable. Chateaubriand lui-même n'a pas souvent rencontré de plus beaux accents. Louis Lambert écrira à mademoiselle de Villenoix : « Je t'aime de tous les amours « ensemble. La grâce de ton moindre geste est tou- « jours nouvelle pour moi. Il me semble que je « passerais les nuits à respirer ton souffle. Je vou- « drais me glisser dans tous les actes de ta vie, être « la substance même de tes pensées : je voudrais

« être toi-même. » Vandenesse dira : « Je voulais « vivre et attendre l'heure du plaisir comme le « sauvage épie l'heure de la vengeance. M'eût-elle « demandé la fleur qui chante ou les richesses « enfouies par les compagnons de Morgan l'exter- « minateur, je les lui aurais apportées afin d'ob- « tenir les richesses certaines et la fleur muette que « je souhaitais. » La poésie romantique a passé dans ces phrases dont elle colore la sincérité brûlante. Comme il le disait : « On ne forge pas à froid la délicieuse langue que l'amour apprend à ses victimes au milieu des flammes. »

Mais Balzac avait d'autres titres à la reconnaissance des femmes. Il prolongeait pour elles, dans le roman, l'âge légal de l'amour. Ce n'était pas seulement la femme de trente ans dont il faisait parfois son héroïne, c'était aussi celle de quarante avec toute la jeunesse de cœur qu'elle a gardée et l'expression pathétique d'un visage où la passion « se réveille dans les plis de la douleur et les ruines de la mélancolie ». Il savait rendre l'attrait de son sourire qui commence à se faner et les raffinements de sa tendresse inquiète. Ses jeunes gens posaient en principe que rien n'était plus sot qu'un extrait de naissance ; et, toujours pénétré des souvenirs de madame de Berny, il écrivait qu'il n'y avait que le dernier amour d'une femme qui satisfît le premier amour d'un homme. Il osait même dans son roman *La Vieille Fille* nous montrer comment une demoiselle assez âgée, un peu ridicule, mais d'une grande noblesse de sentiment, pouvait, sous la

double influence de sa fortune et de la vie provinciale, enflammer un tout jeune homme jusqu'à le conduire au désespoir.

A ces perspectives de bonheur possible qui reculaient l'horizon des âmes solitaires ou longtemps déçues, il ajoutait une nouveauté encore plus consolante. Par un coup de génie sorti d'une observation de la réalité, il ne demandait pas à la femme, pour lui accorder les joies de l'amour, la beauté décourageante qu'exigeaient d'elle, classiques ou romantiques, tous ses prédécesseurs. Ses amantes les plus heureuses n'étaient presque jamais merveilleusement belles. Quelques-unes même, avant d'être aimées, comme madame Claes, se soumettaient humblement « à l'opinion qui les proclamait laides ». Balzac ne craignait pas de les affliger d'une disgrâce apparente, persuadé d'ailleurs qu'un léger vice de conformation développe le goût exquis de la toilette. Il n'était pas loin de considérer que le triomphe de la femme n'est complet que si elle nous fait adorer les défauts de son corps et que seules les femmes qui y parviennent savent jusqu'où va la passion. Il remarquait justement que celles qui furent l'objet des plus célèbres et des plus constants amours n'étaient exemptes ni d'imperfections ni d'infirmités, alors que les beautés parfaites avaient vu très vite s'évanouir leur bonheur. « Peut-être, disait-il, l'homme vit plus par le sentiment que par le plaisir. Peut-être le charme tout physique d'une belle femme a-t-il des bornes, tandis que le charme essentiellement moral

d'une femme de beauté médiocre est infini. » Il se pourrait aussi, — quelques-uns de ses romans nous y font songer, — que l'homme s'attachât davantage, comme à sa création, à la femme dont la beauté ne se révèle que pour lui seul dans la transfiguration de l'amour. Tel visage, qui nous paraît insignifiant ou sans grâce, recèle une splendeur inconnue. Le feu que la passion allumait dans les regards de madame Claes dévorait tout ce que ses traits avaient de défectueux.

Reconnaissantes à Balzac de braver en leur faveur les préjugés et les conventions romanesques, les femmes le goûtaient encore parce que son intuition ou son observation n'étaient jamais faussées par le sentiment de supériorité intellectuelle qui leur est si désagréable chez la plupart de leurs peintres. Les deux sexes ont chacun leur intelligence, comme ils ont chacun leur domaine : « La femme est la passion, dit-il, l'homme est l'action. » Elles éprouvaient avec lui l'impression d'être comprises dans leurs aspirations les plus légitimes et devinées dans leur plus intimes froissements. Un des premiers, sinon le premier, il analysait « les longues et monotones tragédies conjugales », dont il reconnaissait lui-même qu'elles demeureraient éternellement ignorées, si la nécessité de trouver du nouveau ne conduisait « le scalpel du dix-neuvième siècle à fouiller les coins les plus obscurs du cœur, ceux que la pudeur des siècles précédents avait respectés [1]. Les femmes ne jugeaient pas

1. *La Muse du Département* : il faudrait analyser ce roman, un

qu'entre ses mains le scalpel eût tort. Non cependant que Balzac leur donnât toujours cause gagnée, car, s'il pénétrait les raisons secrètes, qui, pour une femme mal aimée, font du mariage un âcre désenchantement ou une continuelle humiliation, s'il écrivait, dans son roman pathétique d'*Honorine*, que « l'intimité sans l'amour est une situation où une âme se déshonore à toute heure », il ne craignait pas de leur rappeler que l'existence de la société repose sur un certain nombre de sacrifices individuels exigés par les lois et que « les malheureux sans pain, obligés de respecter la propriété, ne sont pas moins à plaindre que les femmes blessées dans leur vœu ou dans la délicatesse de leur naturel ». Les *Indiana*, les *Valentine*, les *Jacques*, les *Lélia*, ces romans de George Sand, qui attaquaient plus ou moins directement l'institution du mariage, paraissaient à Balzac puérils et faux. Ils suscitaient bien çà et là, jusqu'au fond de nos départements, des vocations de muses échauffées, mais je crois qu'ils plaisaient encore plus aux hommes, qui n'avaient rien à y perdre, qu'aux femmes dont l'esprit sagement conservateur sent que, dans leurs rapports avec l'homme, tout ce qui ébranle l'état social leur enlève des garanties. Elles seront toujours en grande majorité pour le romancier qui ne touchera au mariage que d'une main

des plus riches de Balzac, un des plus réalistes ; que de romans en sont sortis qui ne nous en paraissent que des épisodes prolongés ! *La Femme Abandonnée*, *Honorine*, *La Muse du Département*, forment comme une trilogie de nouvelles *Liaisons Dangereuses*.

prudente et qui en traitera gravement, parce que le mariage est l'affaire la plus grave de leur vie.

Parmi les souvenirs personnels de Balzac, il n'y en a guère de plus curieux que le récit de sa visite à la dame de Nohant le 24 février 1838. Il trouva « le camarade George Sand » dans sa robe de chambre, fumant un cigare au coin de son feu. « Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge. » Pendant trois jours ils bavardèrent de cinq heures du soir à cinq heures du matin. Ils échangèrent d'abord leurs confidences sur Sandeau qui les avait différemment, mais également trompés ; puis elle lui raconta combien Musset l'avait fait souffrir, et elle condamnait à la fois le mariage et l'amour qui lui avaient causé autant de déception l'un que l'autre. Enfin, — et je le laisse parler : « Nous avons « discuté avec un sérieux, une bonne foi, une can- « deur, une conscience dignes des grands bergers « qui mènent les troupeaux d'hommes, les grandes « questions du mariage et de la liberté. Car, comme « elle le disait avec une immense fierté (je n'aurais « pas osé le penser de moi-même) : « Puisque, par « nos écrits, nous préparons une révolution pour « les mœurs futures, je suis non moins frappée « des inconvénients de l'un que de ceux de « l'autre. » Ils s'entretinrent toute une nuit sur ce problème. Balzac lui déclara qu'il voulait la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que la jeune fille sût avant le mariage à quoi

elle s'engageait, et que la femme, une fois le contrat signé, fût esclave de sa parole. George Sand finit par accorder à Balzac, sans en être encore bien persuadée, que le mariage était nécessaire[1].

Il en était convaincu. Le caractère social de son œuvre s'affirmait dès ses premières nouvelles, les *Scènes de la Vie privée*. L'une d'elles nous en fournit un petit exemple assez amusant que je trouve dans un bon travail de M. Vic sur Charles Rivière Dufresny, auteur comique et romancier de la fin du dix-septième siècle. Balzac lui emprunte le sujet d'une nouvelle intitulée : l'*Aventure du diamant*. Un aimable cavalier, qui entreprend la conquête d'une jeune femme, fait briller à ses yeux un diamant qu'il porte à son doigt. La jeune femme reconnaît un diamant que son mari lui a pris pour le donner à sa maîtresse, laquelle maîtresse, sans plus de scrupule, l'a donné à cet aimable cavalier. Cependant il a vu le regard de la jeune femme capté par le bijou. Il s'empresse de le lui offrir ; et elle, de l'accepter. Mais, dès qu'elle le tient, elle lui explique sa raison d'agir et lui tire sa révérence. Avec Balzac nous quittons le badinage, le monde frivole où la ruse féminine se joue de la fatuité des hommes ; nous entrons dans celui des passions et des malheurs qui menacent d'être irré-

1. *Lettres à l'Etrangère*. Il ajoute : « Mais elle y croira, j'en suis sûr. » Et un peu plus loin : « Elle sait et dit : qu'elle n'a ni la force de conception, ni le don de construire des plans, *ni la faculté d'arriver au vrai*, ni l'art du pathétique, mais que, sans savoir la langue française, elle a *le style ; c'est vrai.* »

parables. La scène se passe sous l'Empire. Le mari infidèle est malheureux de son infidélité et jaloux. Sa femme est désespérée. Tous deux côtoient le drame. Ce n'est plus le hasard qui amène le dénouement : une duchesse, qu'afflige le spectacle de ce ménage sur le point de sombrer, a tout conduit. Et le titre indique l'intention morale de Balzac : *la Paix du ménage.*

L'avenir de la vie commune a été sauvé par l'honnête coquetterie et la décision de la jeune femme, comme il le sera dans *Une Fille d'Eve* par l'indulgence compréhensive du mari. Madame de Vandenesse était heureuse ; mais son bonheur, qu'elle ne tremblait pas de perdre et « qui se produisait tous les matins avec le même bleu, le même sourire, la même parole charmante », lui laissait dans l'âme une immense force sans emploi. Elle allait succomber au danger d'un bonheur trop uni, et elle se croyait éprise d'un homme de lettres, d'un habile séducteur très empanaché, le célèbre Nathan. Son mari, averti, lui représente à quelle vie de misère et de remords elle s'exposait en aimant un homme « qui n'était qu'un fantôme construit avec des phrases ». Troublée, en proie à des sentiments contraires que domine bientôt celui de l'admiration, elle lui remet toutes les lettres qu'elle a reçues et lui dit en s'agenouillant : « Jugez-moi. » Il les jette au feu, « car plus tard sa femme pourrait ne pas lui pardonner de les avoir lues, » et il la console : « Ne serions-nous pas absurdes, nous autres hommes qui avons fait mille sottises en vingt ans,

de vouloir que vous ne soyez pas imprudentes une seule fois dans votre vie ? »

Au contraire, le ménage a été irrémédiablement perdu dans *La Femme de trente ans* où madame d'Aiglemont, qui s'était pourtant mariée par amour, après avoir subi la brutalité du mari, s'est bientôt rendu compte de sa nullité, et dans *Une Double famille*, où l'homme, de tempérament passionné, n'a trouvé en sa femme qu'une froide dévote « qui attend l'amour les bras croisés » et pour qui l'époux est un mal dont les flagellations lui épargneront peut-être celles du purgatoire. A l'héroïne de *La Femme de trente ans* comme au héros d'*Une Double famille* leurs erreurs réservent d'effroyables infortunes. Par la porte de l'adultère sont entrés l'opprobre et le crime. « Nous sommes, tôt ou tard, punis pour ne pas avoir obéi aux lois sociales, » dit le magistrat vieilli dont le fils naturel est devenu un voleur. C'est ce que Balzac appelait lui-même *la morale au fer chaud*, « un triste remède, ajoutait-il, lorsque la morale décente et pure suffit encore à la société. » Mais sans doute il pensait que cette morale ne lui suffisait plus, car il a surtout usé de la première. Je les crois aussi inefficaces l'une que l'autre. Ni les dramaturges ni les romanciers ne guérissent les lecteurs de la passion. Ils peuvent simplement les amener à réfléchir sur les causes de leurs malheurs, quand ils n'en sont plus possédés. Dans sa forte étude sur *Balzac et la Morale romantique*, M. Seillière reconnaît que « si Balzac ne recule pas devant les situations auda-

cieuses, il y garde le plus souvent son sang-froid », et que les concessions qu'il fait à la poésie de la passion n'étouffent pas en lui « la voix de la raison, de l'expérience et de l'hygiène sociale ». On ne saurait lui demander davantage.

Pour lui, comme pour tout moraliste, l'amour est un principe de désordre, d'anarchie. Il n'y a pas de sentiment, pas d'intérêt qui sépare plus violemment l'individu de la communauté. Waterloo, la fuite de Napoléon, la marche des alliés sur Paris, le retour des Bourbons, n'émeuvent pas plus Vandenesse que Madame de Mortsauf, étreints tous deux par le terrible égoïsme de l'amour. L'avare tourmente sa famille, mais il n'en consomme pas la ruine. L'ambitieux lui impose des sacrifices ; mais il peut arriver un moment où elle profite de son ambition. Les passions amoureuses en sont les plus âpres dissolvants. Elles dressent les enfants contre les parents, les parents contre leurs enfants. Elles secouent et rompent tous les liens. Un baron Hulot qui court après les madame Marneffe fait cent fois plus de mal que le père Grandet qui court après les millions. L'ambition et l'avarice en vieillissant durcissent l'homme dans son inhumanité : du moins elles ne l'avilissent pas, elles ne détruisent pas en lui ce qui constitue une partie de notre grandeur ; la volonté. Aussi la société, obligée de se défendre, est-elle, en général, plus dure à l'amour qu'aux autres passions dont elle espère toujours tirer quelque avantage. On ne reprochera pas à Balzac d'avoir méconnu ces vérités.

Mais les grands peintres de l'amour ne peuvent pas tenir leurs yeux fixés sur l'intérêt social. Ils y étudient un des phénomènes humains les plus mystérieux dans ses origines, les plus variés dans son développement, les plus beaux ou les plus terribles dans ses conséquences, source de crimes ou d'héroïsme, que la civilisation enrichit, affine et nuance et que l'âme dispute à la nature pour l'épurer et le spiritualiser jusqu'à en oublier les racines charnelles. Que dans les peintures les plus diverses qu'il nous en a données, Balzac se soit mis souvent en contradiction avec ses théories de moraliste, je ne pense pas qu'il y ait un seul grand romancier dont on n'en puisse dire autant. L'exaltation de l'amour ne date pas du romantisme ni de la *Nouvelle Héloïse*. Nous ne nous préoccupons pas de la famille et de la société, quand nous écoutons les tragédies de Racine ou quand nous lisons *Tristan et Yseult* et *Manon Lescaut*. Pour peu qu'on en prît la peine, on extrairait de *la Comédie Humaine* des passages qui le convaincraient d'avoir partagé les erreurs antisociales de la génération romantique. Il a parlé, lui aussi, de la beauté sanctifiante de la passion. Il a prodigué les mots de poésie, de noblesse, de sublimité là vraiment où ils n'avaient que faire. Bien qu'il jugeât sans aucune indulgence les *Marion de Lorme*, il écrira que « l'humilité de la courtisane amoureuse comporte des magnificences qui en remontrent aux anges », ce qui me semble ridicule, au moins dans l'expression. — Coralie reçoit le coup de foudre du charmant Lucien

de Rubempré au milieu d'une orgie où il s'enivre. Elle l'emmène dans un état qui, d'ordinaire, n'est pas favorable, même aux Adonis. Il s'endort, et elle le contemple endormi « sans pouvoir se repaître de ce *noble amour* ». J'aimerais mieux : désintéressé ; et ici le désintéressement ne vaut pas encore d'être promu en noblesse. — Son Esther de *Splendeurs et misères des courtisanes* oublie trop vite le bourbier d'où l'a retirée son amour pour ce même Lucien. Balzac la lave et la purifie en un tour de main. Il est vrai que Vautrin lui signifie brutalement qu'elle restera ce qu'elle était : une fille. Mais dans la bouche de Vautrin cette protestation contre les courtisanes romantiques réhabilitées par l'amour ne nous paraît qu'un cynisme de plus. Je sais bien que, si on cédait à l'envie d'opposer Balzac à lui-même, on risquerait très souvent de lui attribuer des sentiments ou des opinions qui n'appartiennent qu'à ses personnages, et que ces personnages vivaient au temps du romantisme. Cependant, lorsqu'il nous présente son Henri de Marsay « armé de la beauté qui est l'esprit du corps, armé de l'esprit qui est une grâce de l'âme, armé de la force morale et de la fortune qui sont les deux seules puissances réelles » et qu'il s'écrie : « *Disons-le à la louange des femmes :* il obtenait toutes celles qu'il daignait désirer ; » avouons ou qu'il retourne aux *Contes drolatiques* ou qu'il pousse un peu loin la fierté que lui inspire le beau jeune homme issu de lui et que son aveuglement paternel fait le plus grand tort à ses intentions de moraliste.

Il faut en prendre son parti : l'œuvre de Balzac, aussi bien du point de vue religieux que du point de vue moral, est très mêlée ; mais elle a ses dominantes. De quelques merveilleux attraits qu'il revêtît l'amour, de quelques aspirations mystiques qu'il le soulevât, il ne nous en a jamais déguisé le caractère réaliste et calculateur : et c'est là son originalité. « Si la plupart des hommes ignorent les raisons qui font aimer, toute sympathie physique ou morale n'en est pas moins basée sur des calculs de l'esprit, du sentiment ou de la brutalité. » Parmi ses hommes véritablement amoureux, je n'en vois guère dont la passion n'absorbe, non pour les annihiler, mais pour s'en nourrir, les intérêts matériels ou spirituels, intérêt de situation, de fortune, de vanité, de gloire. En général, ils doivent à la femme qu'ils aiment et qui les aime, plus que des jouissances amoureuses. Elle les protège, les recommande, les pousse, dans le monde, les enrichit. La force qui les a entraînés vers elle s'est adjoint, du fond de leur subconscient, tous leurs appétits de vivre. Chez les femmes, l'amour paraît plus pur d'alliage, mais il développe les obscures puissances de leur être et tend leur volonté.

A dire vrai, il n'existe pas un type d'amoureuse balzacienne. Les amoureuses de Balzac n'ont qu'un air de famille assez lointain. Mais, jeunes filles ou jeunes femmes, quelle variété de vies brisées ! Il a su décrire, avec une rare délicatesse, les approches et les premiers troubles du sentiment passionné dans la vie intime des jeunes filles, ces exaltations que le

visage « ne trahit jamais, cette crainte de ne pas être « comprises et ces joies illimitées de l'avoir été ; ces « hésitations de l'âme qui se replie sur elle-même « et ces projections magnétiques qui donnent aux « yeux des nuances infinies ; ces projets de sui- « cide causés par un mot et dissipés par une into- « nation de voix..., ces regards tremblants qui voi- « lent de terribles hardiesses ; ces envies soudaines « de parler et d'agir réprimées par leur violence « même ; cette éloquence intime qui se produit par « des phrases sans esprit, mais prononcées d'une « voix agitée ; les mystérieux effets de cette primi- « tive pudeur de l'âme et de cette divine discrétion « qui rend généreux dans l'ombre et fait trouver « un goût exquis aux dévouements ignorés [1]. » Je ne mets pas très haut le roman d'Ursule Mirouët, bien que l'aveu qu'elle fait à son tuteur de ses premières émotions d'amour soit exquis ; et Modeste Mignon, qui mérite si peu son prénom, n'est qu'une petite pécore. On sait d'ailleurs que, pour la plupart des romanciers, les jeunes filles sont des modèles désespérants. Comment pourraient-ils les connaître quand elles ne se connaissent pas elles-mêmes? Mais, sans parler de mademoiselle de Cinq-Cygne dans *Une ténébreuse Affaire*, et de Marguerite Claes, qui sont d'admirables exemplaires de la race française, Balzac, peintre de jeunes filles, a créé aux deux extrémités du monde moral, Eugénie Grandet et l'étonnante Rosalie de Watteville.

1. *La recherche de l'Absolu.*

Nous gardons tous en nous l'image d'Eugénie Grandet, de cette belle fille si calme, qui se décolore comme une fleur dans un lieu sombre. Notre souvenir l'amincit et l'idéalise ; mais il faut la voir telle que l'a vue Balzac, fortement constituée, avec « une tête énorme, un front masculin et délicat » des yeux gris d'où sa chaste vie jaillissait en lumière. « Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient été grossis par une petite vérole assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait détruit le velouté de la peau, néanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge. » Point de jeune fille plus modeste, plus obéissante, plus soumise au despotisme de son père. Mais un soir, son destin frappe à la porte de la froide maison. Son cousin Charles, qu'elle ne connaissait pas, vient de Paris. L'élégance du jeune homme, ses belles manières, son esprit, son malheur, le fait qu'il ne ressemble à aucun de ceux qui la courtisent, ni au président Cruchot de Bonfons, ni au jeune Adolphe des Grassins, tout la prédispose à l'aimer ; et elle l'aime du premier coup, à jamais. C'est aussitôt comme si les durs liens qui la comprimaient depuis son enfance relâchaient leur étreinte. Elle prend des initiatives : elle ose enfreindre les défenses de son père, commander à la vieille Nanon d'acheter du sucre, et allumer des bougies quand on ne doit s'éclairer qu'à la chandelle. L'amour, — et Balzac nous laisse le soin de le remarquer, — éveille en elle le fonds d'opi-

niâtreté et de ténacité des Grandet. Quand, après le départ de son cousin qui lui a engagé sa foi et à qui elle a remis les pièces d'or que, deux fois par an, lui donnait son père, celui-ci demande à les voir, elle lui déclare qu'elle ne les a plus ; et, comme il veut savoir ce qu'elle en a fait, elle lui répond : « Mon père, je vous aime et je vous respecte, malgré votre colère ; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure, pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qui m'a plu d'en faire. » Qui aurait jamais pensé que cette jeune fille, pliée à la plus sévère discipline et très pieuse, invoquerait le code contre l'autorité paternelle ?

M. Grandet n'est pas au bout de ses étonnements. Il la surprend un jour maniant le beau nécessaire à ornements d'or, que Charles lui a donné en dépôt. Il croit à un gage, à une bonne opération de prêteuse. Oh ! l'excellente fille qui est bien de son sang ! Plus encore, mais autrement qu'il ne se l'imagine. Au moment où il s'empare du coffret et s'apprête à en soulever l'or, Eugénie saisit un couteau. « Si votre couteau, lui dit-elle, entame seulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci. » Il recule comme les grands fauves devant quelque chose d'insolite. Il ne reconnaît pas dans son enfant sa propre énergie qu'il a employée toute sa vie à gagner de l'argent et qu'elle emploie à défendre son amour et son honneur de dépositaire. Les années passent. Son cousin, qui n'a pas soup-

çonné sa fortune, la trahit ; elle se venge noblement en lui payant ses dettes ; puis elle épouse pour la forme M. de Bonfons. Elle est pieuse, bienfaisante, mais elle restera jusqu'à sa dernière heure la fille à M. Grandet, économe, parcimonieuse, n'allumant du feu qu'au plus fort de l'hiver, âme pure qui a jeté de beaux éclairs, et que recouvre lentement la rouille des jours et de la mélancolie.

Maintenant transportez-vous à Besançon dans le salon de madame de Watteville, née de Rupt. Sa fille Rosalie, assise près d'elle, a dix-huit ans. Elle est frêle, mince, plate, blonde et blanche, de la dernière insignifiance. « Ses yeux d'un bleu pâle s'embellissaient par le jeu des paupières qui, baissées, produisaient une ombre sur ses joues. » Sa mère, qui s'habille comme à Paris, lui fait porter des robes de simple cotonnade, selon les modes de Besançon. Elle a reçu l'éducation religieuse la plus stricte et ne sait rien. Personne ne peut soupçonner sous ses apparences discrètes, effacées, le caractère de fer qu'elle a hérité des Watteville et surtout des de Rupt ; personne, sauf sa mère qui la tient durement et qui dit à l'archevêque surpris de sa sévérité : « Laissez-moi la conduire, Monseigneur, je la connais : elle a plus d'un Belzébuth dans la peau. » Son père, M. de Watteville, passe sa vie à tourner des coquetiers et des tabatières, comme le fameux percepteur Binet de Flaubert. Amédée de Soulas, le beau jeune homme, la fleur des pois de Besançon, fréquente la maison et, en attendant qu'il épouse

Rosalie, se montre aux petits soins pour sa future belle-mère.

Or, il n'est bruit dans toute la ville que d'un avocat de Paris, Albert Savaron de Savarus, qui s'est fait inscrire au barreau bisontin et dont les premières plaidoiries ont été d'éclatants succès. Il a loué un appartement voisin de l'hôtel des Watteville ; et un des familiers de cet hôtel, l'abbé de Grancey parle de cet étranger comme d'un homme extraordinaire, mais mystérieux, à la fois terrible et doux, appelé sans doute à de hautes destinées. La jeune fille écoute. Elle compare au gros comte joufflu, crevant de santé, diseur de fleurettes, l'inconnu qui vit tout près d'eux et travaille toute la nuit dans un cabinet où personne ne pénètre. Il porte, dit-on, une robe de chambre en mérinos noir, serrée par une ceinture de corde rouge, des pantoufles rouges, un gilet de flanelle rouge, une calotte rouge. « La livrée du diable ! » s'écrie madame de Watteville. Mais Rosalie s'est levée à deux heures du matin : de sa fenêtre elle aperçoit les fenêtres éclairées de Savarus et l'aperçoit lui-même à sa table. « Quand tout le monde dort, il veille..., comme Dieu ! » se dit-elle.

Il ne lui suffit pas de l'apercevoir ainsi. Elle entortille si bien son confesseur qu'il lui indique pour la confesser l'heure matinale à laquelle Savarus se rend à la messe. Elle le voit de près, se met sur son passage, de manière à échanger un regard avec lui ; « et ce regard cherché lui change le sang, car son sang frémit et bouillonne comme si sa chaleur

eût doublé. » Maintenant elle veut davantage : elle persuade à son père d'élever sur une petite éminence de leur jardin une façon de belvédère dont il tournera lui-même les colonnes. Le belvédère est élevé, d'où elle peut plonger à sa guise dans le cabinet de Savarus. Mais comment déchiffrer la ravissante énigme de cette vie laborieuse, les secrets de cette voix éloquente ? Le hasard vient à son aide. Un soir, elle surprend sa bonne dans les bras du domestique de Savarus qui a sauté par-dessus le mur. Ah, les bonnes ! « Une mère élève sévère-« ment sa fille pendant dix-sept ans, et en une « heure une servante détruit ce long et pénible « ouvrage quelquefois par un mot, souvent par un « geste. » La conduite de cette fille la met à la discrétion de sa maîtresse ; et Rosalie lui ordonne d'intercepter les lettres de Savarus. Elle y apprend qu'il est venu à Besançon pour obtenir un siège à la Chambre et « pour faire de sa haute fortune un piédestal à son idole », la duchesse d'Argaïolo, qu'il aime depuis onze ans et dont le vieux mari ne tardera pas à mourir. C'est à cause du portrait de cette femme que son cabinet de travail est un asile impénétrable. (Vous avez reconnu dans Savarus et dans cette duchesse Balzac et madame Hanska [1].) Les lettres d'amour de Savarus achèvent d'enflammer l'imagination de Rosalie. Mais, touchée de cette admirable fidélité et cédant aussi à la droi-

1. Balzac écrivait à madame Hanska : « A Passy, mon cabinet est tout tendu de velours rouge, et vous ressortez sur ce fond riche, dans un cadre d'or sculpté, comme une étoile que vous êtes. »

ture du jeune âge, elle les fait jeter à la poste et rassure sa complice : « Nous nous confesserons de ces péchés sans dire à qui les lettres appartenaient ni où elles allaient. »

La satisfaction intérieure qu'elle en éprouve est si grande que son acte prend à ses yeux la beauté d'une immolation dont il est juste qu'elle ait le bénéfice. Il faut que Savarus soit reçu chez ses parents et qu'elle l'entende. Son père a précisément une constestation avec le maire d'une commune où se trouve sa propriété des Rouxey. Elle l'amène sans difficulté à solliciter le concours de l'avocat. Mais celui-ci, très éloigné de supposer que mademoiselle de Watteville pense à lui, refuse pour des raisons politiques. Alors elle s'irrite. Une lettre anonyme, écrite de sa main gauche, révèle au préfet, qui est l'homme du gouvernement de Juillet, les visées légitimistes de Savarus et fait manquer son élection. Elle supprime la correspondance des deux amants. Savarus ignorera que le vieux duc est mort. Des lettres, où son écriture est parfaitement imitée, prépareront la duchesse à une trahison et lui annonceront même qu'il va épouser mademoiselle Rosalie de Watteville. Déçu dans ses ambitions, il apprend la nouvelle foudroyante du mariage de celle qu'il adore avec le duc de Rhétoré. L'abbé de Grancey avait bien prévu qu'il était de ceux dont la voie est hors du monde, car son désespoir le jette aux Chartreux. Mais l'abbé de Grancey est terrifié le jour où Rosalie lui confesse que ce dénouement est son œuvre. Elle tient absolu-

ment qu'il en avertisse la victime. Albert Savarus répond : « Je prierai Dieu qu'il veuille pardonner à cette demoiselle comme je lui pardonne. » M. de Watteville meurt. Rosalie repousse la main d'Amédée de Soulas. « Pourquoi ? lui demande l'abbé. — Pour ne pas faire le malheur de ma mère, dit-elle. — Satan ! s'écrie l'abbé. »

En effet, madame de Watteville devient bientôt madame de Soulas. Non seulement sa fille n'en témoigne aucun déplaisir, mais elle se montre si bonne, si charmante, que sa mère l'emmène à Paris. Là, ces deux dames s'introduisent aisément dans le monde, et Rosalie y rencontre enfin la duchesse d'Argaïolo, aujourd'hui duchesse de Rhétoré. Elle lui remet alors toute la correspondance qu'elle a volée et lui dit : « Je ne veux pas être seule à souffrir, car nous avons été aussi cruelles l'une que l'autre. » Sa vengeance accomplie, elle revient dans son pays : elle vit seule sur sa terre des Rouxey, monte à cheval, chasse, fait à peine trois ou quatre apparitions par an à Besançon ; mais chaque année elle va voir les murailles de la Grande Chartreuse. Un jour elle part pour un plus long voyage. L'explosion d'une chaudière sur un bateau où elle descendait la Loire l'estropie et la défigure. Vouée à d'horribles souffrances, elle s'enterre dans sa propriété et dans les pratiques religieuses.

C'est une des plus fortes analyses que nous ayons de la vie intérieure d'une jeune fille, des incroyables stratégies que lui suggère l'amour, de la

volonté qu'il surexcite en elle. Rosalie de Watteville n'est pas, à vrai dire, une mauvaise nature. Elle est douée de l'énergie dont se forment les grandes âmes. Si Savarus l'avait aimée et épousée, elle eût sans doute été la femme la plus aimante, et, au besoin, la plus héroïquement dévouée à son mari. Mais personne ne l'a dirigée. Son père était un faible et un sot ; sa mère, autoritaire et peu sensible, ne ressentait pour elle qu'une affection défiante, obscurément mêlée de jalousie. Le formalisme sous lequel elle a grandi a laissé ses instincts aussi libres que ceux d'un sauvage. Elle pense, rêve, sent, agit, en dehors de toutes les contingences, dans l'absolu de la passion. Les atrocités qu'elle combine en tirant l'aiguille sur sa broderie ne viennent ni d'une perversion des sens ni d'une corruption de l'esprit. Elle est criminelle et pure. L'amour qui brûle dans son cœur a le pâle et sinistre éclat d'une blancheur incandescente.

Je ne connais d'aussi effrayant chez Balzac que l'histoire de madame Graslin. C'est la même force de dissimulation, mise au service d'un tout autre amour... Véronique Sauviat, née dans une boutique du bas Limoges où rien ne semblait avoir changé depuis le moyen âge, était la fille d'Auvergnats qui ne savaient pas lire, mais qui comptaient admirablement et qui s'enrichissaient à vendre des vieux fers, des cuivres et des plombs. Une sœur grise lui apprit ses rudiments. C'était une petite fille ravissante ; mais à onze ans la petite vérole lui

imprima sa flétrissure, comme à Eugénie Grandet. Elle garda la beauté souple et gracieuse de son corps. « Elle avait les bras charnus des Auver- « gnates, la main rouge et potelée d'une belle ser- « vante d'auberge, des pieds forts mais réguliers « et en harmonie avec ses formes. » Elle garda même une étrange beauté de visage. Il se passait en elle un phénomème merveilleux, *qui promettait à l'amour une femme cachée à tous les yeux*. Quand elle ressentait une violente émotion, il semblait qu'une lumière intérieure effaçât les stigmates de la petite vérole. « Le pur et radieux « visage de son enfance reparaissait dans sa beauté « première. Il brillait comme brille mystérieuse- « ment une fleur sous l'eau de la mer que le soleil « pénètre. » Et son âme était charmante. Avec quelle piété Balzac nous la peint ! Vous n'aurez jamais à craindre de sa part l'ironie insupportable de l'artiste qui s'estime supérieur à ses modèles et qui a bien soin de nous marquer d'un demi-sourire qu'il ne partage pas leurs croyances. « Il s'est rencontré « sans doute dans le monde, écrit-il, des jeunes « filles aussi pures que l'était Véronique ; mais au- « cune ne fut plus pure ni plus modeste. Sa confes- « sion devait étonner les anges et réjouir la Sainte « Vierge. » Un seul événement a rompu la chaste et délicieuse monotonie de sa jeunesse. Elle lut un jour *Paul et Virginie* qui lui révéla le monde de l'amour. Ce livre eut-il sur son avenir une « horrible influence », comme l'affirme Balzac ? Flaubert nous dit à peu près la même chose d'Emma

Bovary qui n'a aucun trait de ressemblance avec Véronique Sauviat. Que les romanciers sont amusants lorsqu'ils dénoncent « l'horrible influence » du confrère ! Et si Véronique avait lu *le Lys dans la Vallée* ou simplement *Ursule Mirouët* ?

Quand les Sauviat jugèrent le moment venu de la marier, le père Sauviat se rendit chez M. Graslin, un Auvergnat comme lui, parti de rien comme lui, et devenu un gros banquier. La dot de Véronique ouvrit le cœur de cet homme qui avait quarante-sept ans, un visage rouge et couvert de boutons, le sang échauffé par un travail continu, de grosses lèvres et des yeux vifs, implacables. Et l'évêque célébra le mariage. Véronique prit des leçons, s'instruisit, s'imposa à la société de Limoges par son intelligence, son tact, sa bonté, sa piété. L'Eglise et la magistrature fréquentèrent son salon. Au bout de trois ans, son mari, las de faire le magnifique, dévoré plus que jamais du prurit de l'argent, la dépouilla de son luxe et retourna à ses affaires. Il ne lui laissa pas un sou disponible. Sa mère, la Sauviat, restée veuve, s'était retirée aux portes de la ville dans une petite maison de campagne où elle vivait avec deux cents francs par mois. Heureusement Véronique attendait un enfant.

Cette année même éclata l'affaire Tascheron. Un vieil avare, Pingret, qui enterrait dans son carré de luzerne des pots remplis d'or, fut trouvé assassiné près du cadavre de sa servante. L'or avait disparu. Les soupçons se fixèrent bientôt sur un jeune ouvrier porcelainier, Jean-François Tascheron,

très honnête et très estimé. Les preuves paraissaient décisives. Mais on se perdait en conjectures. Quelle était la personne qui l'accompagnait et dont il avait ratissé les traces en négligeant les siennes ? Du moment où la justice l'a arrêté, il s'est enfermé dans un mutisme de bête féroce. Véronique souffrante, alitée, que sa mère ne quittait pas des yeux en travaillant à son éternel tricot, est tenue au courant de l'instruction par ses amis qu'elle continue de recevoir et surtout par l'avocat général M. de Grandville, qui lui fait la cour. La ville est divisée en deux camps : les libéraux tiennent pour l'innocence, les autres pour la culpabilité. Elle croit à l'innocence ou du moins à l'absence de préméditation ; elle essaie d'en convaincre Grandville, qui s'étonne de sa chaleur : « Mon mari, lui répond-elle, vient de remarquer une coïncidence qui serait de nature à causer ma mort : j'accoucherai quand vous ordonnerez de faire tomber cette tête. » Elle va jusqu'à lui dire que, s'il lui accordait cette vie, elle lui donnerait peut-être la sienne un jour. Mais un avocat général, même amoureux, ne renonce pas à un triomphe qui, d'ailleurs, s'accorde avec les intérêts de la justice. Tascheron, condamné à mort, tombe dans une telle frénésie de rage que le pauvre abbé de la prison, l'abbé Pascal, abandonne l'espoir de sauver son âme et murmure : « Cet homme a trouvé son paradis ici-bas. » L'Eglise s'émeut : on retarde l'exécution afin d'obtenir du condamné, dont l'exemple serait désastreux, des aveux et du repentir. Et c'est ici qu'entre en scène un person-

nage que nous connaissons déjà, le curé de village, l'abbé Bonnet. Il apaise le malheureux qui consent à indiquer à sa sœur Denise l'endroit où il a caché l'or de son crime. Une nuit, Denise et un de ses frères retirent de la Vienne quatre paquets de vingt mille francs chacun ; et ils en brûlent les enveloppes, châle, foulard, mouchoir de batiste, avant que la police accourue puisse les saisir. Les héritiers de Pingret entreront dans leur héritage ; mais la justice a perdu sa dernière chance d'éclaircir le mystère où est enseveli le nom de la complice.

Environ dix ans plus tard, madame Graslin, depuis longtemps veuve et retirée dans le village des Tascheron et de l'abbé Bonnet, veut, avant de mourir, confesser publiquement sa faute. La première fois que nous lisons *le Curé de village*, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de gêne ou d'invraisemblance à l'idée de cet amour pour le jeune ouvrier porcelainier d'une femme qu'on nous a représentée si délicate et si pieuse. Mais Balzac a su prévenir nos objections. Comment a-t-elle été amenée à s'intéresser à ce jeune homme ? Son père le lui avait recommandé en mourant, car il avait deviné en lui un homme de valeur. Comment, malgré la différence des rangs, a-t-elle pu l'aimer et surtout se donner à lui ? « Le hasard l'avait placé loin de moi, dit-elle, quoique nous fussions égaux par notre naissance. » Rien, vous le voyez, des chimères de George Sand qui espère réconcilier les classes sociales en bénissant des unions d'ouvriers

et de grandes dames. Elle s'est donc occupée de ce jeune homme un peu plus jeune qu'elle, l'a conseillé, lui a inspiré l'ambition de s'instruire comme elle s'était instruite elle-même. Elle se sentait plus près de lui que de son mari qui avait moins d'éducation et dont l'âme épaisse et cupide lui répugnait ; plus près de lui que des hommes du monde, malgré toute leur politesse derrière laquelle sa nature robuste et populaire devinait sans doute bien des lâchetés et des petitesses. Au lendemain du procès, une femme de la société blâmait les fureurs du condamné et ajoutait : « Ce n'est pas un homme comme il faut. » Véronique répondit vivement : « Un homme comme il faut en eût bientôt fini avec l'inconnue ! » Enfin il était le premier, le seul qui l'appréciât à sa valeur. Elle avait besoin d'amour et peut-être, — elle ne craint pas de le dire, — peut-être a-t-elle été séduite par ce calcul qu'un jeune homme qui lui devait tout serait plus discret et plus sûr. Elle a fait servir au triomphe de sa passion ses actions les plus vertueuses, sa tendresse filiale, sa dévotion sincère.

Mais pourquoi le crime, l'ignoble crime ? Le grand art de Balzac a été, dans cette confession d'une mourante, de nous indiquer seulement le chemin qui les y a conduits et de nous en dérober les détails. Elle ne cherche pas à satisfaire notre curiosité. Du reste nous savons tout ce que nous devons savoir. Le désespoir frénétique du condamné nous a dit assez les emportements et les ivresses de leur amour. Elle parle de ses remords

qui ont excité le jeune homme, du dégoût de leurs continuelles tromperies. On nous avait prévenus que Graslin ne laissait aucun argent à la disposition de sa femme. Tascheron, épouvanté à la pensée que Véronique pourrait se détacher de lui, a conçu le projet d'une fuite en Amérique. D'où, la nécessité de se procurer des ressources immédiates, le vol, l'avare réveillé, sa servante aussi et la folie du malheureux « qui a marché d'un délit dans un crime et d'un crime dans un double meurtre ». Véronique ignorait ce qu'il se proposait de faire ; elle l'accompagnait ; elle venait avec lui de chez sa mère qui, pendant longtemps complice innocente de leur passion, avait ouvert les yeux trop tard pour ne pas les refermer et garder le silence ; il l'a quittée ; elle a entendu des cris, des cris qui retentissent encore à ses oreilles. Il pouvait être deux heures du matin. Elle est rentrée. Elle s'est tue. Elle devait se taire à cause de l'enfant qu'elle portait et qui était de lui. Désormais quelles heures tragiques, au prix desquelles les appréhensions de ses courses nocturnes, ses remords d'amoureuse n'étaient que paix et sérénité ! Elle ne nous dit presque rien de tout cela, mais nous l'entrevoyons à travers cette confession si grande et si vraie qu'il semble que Balzac l'ait recueillie et non inventée. Et pas un cruel aveu, pas un cri de repentir ne sort de ses lèvres qu'il ne trahisse encore son amour torturé pour celui que son père lui avait confié et qu'elle a mené à l'échafaud.

L'amour est-il donc irrésistible ? Deux héroïnes de Balzac ont voulu lui résister : l'une, par caprice, par orgueil, un peu par crainte religieuse, la duchesse de Langeais ; l'autre par la force de sa vertu, madame de Mortsauf. Leur exemple n'est pas très encourageant puisque toutes deux en sont mortes. Dans la première histoire, le hasard joue sa partie ; dans la seconde, l'esprit et la nature se livrent un long combat.

La duchesse de Langeais, c'est l'*On ne badine pas avec l'amour* de Balzac, plus monté en couleur, plus chargé de romanesque, devant un horizon déchiqueté de lueurs fantastiques, sous un ciel où gronde l'orage. Madame de Langeais est une des reines de la mode qui vit d'encens et de flatteries, insolente à ravir, « souverainement femme, souverainement coquette. » Pendant des semaines et des mois elle s'est plu, par ses alternatives de grâce provocante et de froide réserve, d'abandons et de scrupules, de regards qui promettent et de sourires qui dédaignent, à irriter l'âme et les sens d'un homme violemment épris, le général de Montriveau [1]. Un soir, au sortir d'une fête, elle croit monter dans sa voiture ; elle croit même rentrer chez elle quand, à l'instant où elle s'aperçoit que ce n'est pas l'es-

1. Ce n'est pas la seule fois que Balzac nous a montré à l'œuvre la malignité féminine. Il nous en avait déjà donné un sinistre exemple dans *Le Colonel Chabert*. Mais le souvenir de sa duchesse l'a obsédé. *La Duchesse de Langeais* est de 1834 : huit ans plus tard, il écrivait *La Rabouilleuse*, où la maîtresse servante du vieux Rouget, Flore Brazier, tyrannise son maître ; et après une scène, dont il se demandait si on ne blâmerait pas la crudité, il s'écriait : « Cette scène cent fois recommencée avec d'épouvantables variantes est, dans sa forme grossière et son horrible véracité, le type de

calier de son hôtel, des hommes lui jettent un mouchoir sur la bouche, lui lient les mains et les pieds et l'enlèvent. Elle reprend connaissance dans une chambre de garçon, sous les yeux de Montriveau. Il la tient en son pouvoir : le crime qu'elle a commis envers lui, non en se refusant, mais en feignant de l'aimer pour mieux le faire souffrir et pour empoisonner plus sûrement ses heures et ses pensées, ce crime mérite un châtiment. Trois hommes masqués sont là dans la pièce voisine qui attisent un feu dont la clarté se projette sur la portière. Ils lui imprimeront au front la croix infamante qu'on applique à l'épaule des forçats. Sous l'émotion qui l'étreint, la jeune femme prend conscience de sa cruauté impie ; et son amour éclate : « Quand tu auras une âme serve qui portera ton chiffre rouge, s'écrie-t-elle, eh bien, tu ne pourras jamais l'abandonner, tu seras à jamais à moi ! Venez, messieurs, entrez et marquez la duchesse de Langeais. Elle est à jamais à M. de Montriveau. Entrez vite et tous : mon front brûle plus que votre fer. » Deux larmes coulent sur les joues de Montriveau. Elle les a vues; elle est sauvée. Il lui prend la main, l'entraîne, lui fait monter et descendre des escaliers dérobés, et, lorsqu'il disparaît, elle rouvre les yeux et recon-

celles que jouent toutes les femmes... quand elles ont saisi le pouvoir... Entre Flore Brazier et la duchesse, entre la duchesse et... la bourgeoise, il n'y a de différences que celles dues à l'éducation qu'elles ont reçue et aux milieux où elles vivent. Les bouderies de la grande dame remplacent les violences de la Rabouilleuse. A tout étage, les amères plaisanteries, des moqueries spirituelles, un froid dédain, des plaintes hypocrites, de fausses querelles obtiennent le même succès... »

naît les salons qu'elle a quittés une heure plus tôt.

Le lendemain, les jours suivants, elle l'attend en vain. Elle lui écrit. Point de réponse. Elle envoie sa livrée et sa voiture stationner devant la porte du général, de huit heures du matin à trois heures de l'après-midi. Elle s'est inutilement compromise : il ne bouge pas. Enfin elle le supplie dans une dernière lettre de venir la voir. S'il n'est pas sorti de chez lui à telle heure, aucun pouvoir humain ne la retrouvera sur cette terre. La pendule de Montriveau retardait. Au moment où il se dirigeait vers l'hôtel de Langeais, la duchesse fuyait à travers Paris. Cinq ans plus tard, lors de l'expédition française en Espagne, le général, qui l'a cherchée partout, la retrouve dans un couvent de carmélites sur une petite île de la Méditerranée. Il obtient une entrevue à la grille du parloir, sous la surveillance de la Supérieure qui le croit le frère de la sœur Thérèse et qui ne comprend pas le français. Il la presse de le suivre. Elle refuse, puis, se sentant faiblir : « Ma mère, s'écrie-t-elle en espagnol, je vous ai menti: cet homme est mon amant! » Aussitôt le rideau tombe et les portes intérieures se referment avec violence. Montriveau demande un congé, revient en France, frète un bâtiment et, accompagné de ses mystérieux amis les Treize, cingle vers l'île des carmélites afin d'enlever la duchesse. Ils envahissent le couvent dans le silence d'une nuit sans lune. Toutes les religieuses commençaient à la chapelle un office mortuaire. Montriveau pénètre jusqu'à la cellule de sœur Thérèse.

« Elle était morte, posée à terre sur la planche de son lit, éclairée par deux cierges. »

La duchesse de Langeais n'est pas seulement la vengeance d'imagination que Balzac a exercée contre madame de Castries. On y trouve l'analyse la plus dramatique de la coquetterie féminine dans tout ce qu'elle a d'instinctif et de calculé, d'intelligent et de félin. C'est à la fois chez la duchesse le désir d'éprouver jusqu'où l'homme peut endurer la servitude et un déploiement d'orgueil dont elle se masque à elle-même son besoin d'humilité sous une main puissante. Elle s'acharne à une victoire dont elle ne retirerait qu'un sombre ennui ; et vaincue, elle devient « une esclave enivrée du bruit de ses chaînes ». Mais ces jeux raffinés et déchirants semblent convier le terrible joueur plus masqué que les Treize et qu'on nomme le hasard. Il s'y mêle, retarde une pendule, fait deux désespoirs et un cadavre. Il y en a qui préféreraient peut-être que la chose se passât plus discrètement, que Balzac n'eût point troublé les flots de la Méditerranée ni les couvents de carmélites et qu'il n'eût pas suscité autour de ses deux amants des mystères comparables à ceux des *Mille et une Nuits*. Pour moi, je n'en suis point choqué. J'accepte son romanesque comme la fantaisie de Musset, à condition qu'au delà des frontières habituelles de notre pauvre vie, l'un et l'autre me fassent retrouver la vérité des sentiments et les misères réelles du cœur ; et j'admire que le même homme puisse écrire l'*Histoire des Treize* et *Le Lys dans la Vallée*.

L'avouerai-je ? Je n'ai pas rouvert sans défiance ce dernier roman qui m'avait ému jadis, mais où ceux qui veulent donner des exemples du mauvais style de Balzac vont presque toujours les chercher. Il n'est rien de tel que d'être averti qu'un livre est hérissé de galimatias et d'énormes fautes de goût, pour qu'on n'en souffre point et qu'on y découvre au contraire de surprenantes beautés. Nous n'avons guère de roman d'amour aussi profond ni de figure d'amoureuse plus pathétique que madame de Mortsauf. Elle est à jamais inséparable du paysage où Balzac l'a placée. Son cœur saignera toujours dans ce décor de la Touraine qu'il a déroulé autour d'elle, parmi ces vendanges et ces récoltes de noix ou de marrons, dont nous entendons encore, comme Vandenesse, les hottées crouler à terre, — au milieu de ces Géorgiques françaises qui l'enveloppaient de leur calme douceur sans lui donner la paix.

Madame de Mortsauf, élevée dans un christianisme teinté de lueurs mystiques, parfaitement belle et noble, n'est heureuse ni comme épouse ni comme mère. Ses deux enfants sont d'une santé débile. Son mari émigré a rapporté de l'étranger, avec l'éducation interrompue et superficielle qu'il y avait emportée, une incurable hypocondrie. Ses violences vont jusqu'à des crises de fureur, suivies d'abattements et de repentirs. Les passants trouvent un homme d'une exquise politesse, mais capable de vous faire sentir d'un regard la distance qui vous sépare des grands de la terre ; et nul ne soupçonne une incapacité que sa femme, obligée de le suppléer

dans l'administration du domaine de Clochegourde parvient à dissimuler aux yeux de tous. Un soir que la ville de Tours offrait un grand bal au duc d'Angoulême, madame de Mortsauf, assise à l'écart, reçoit tout à coup entre les épaules des baisers impétueux. Elle pousse un cri que la musique empêche d'entendre, se retourne et voit un jeune homme, tout jeune encore, qui, à son *Monsieur !* indigné, fond en larmes. « Si elle m'avait dit : « Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc ? raconte Vandenesse, je l'aurais tuée peut-être ; mais à ce *Monsieur !* mes larmes jaillirent. » L'admirable entrée de l'amour !

Un peu plus tard, un voisin de campagne amène en visite à Clochegourde ce jeune homme qui reconnaît dans la châtelaine la femme dont la beauté a provoqué son étrange frénésie. Elle le reconnaît aussi ; et elle rougit comme lui. Vandenesse devient le familier de la maison, le témoin des colères de M. de Mortsauf, son confident et celui de sa femme. Au début de leur intimité, il a voulu s'excuser près d'elle, et, bien qu'elle l'eût arrêté aux premiers mots, il a tenu, pour que, du moins, elle comprît et lui pardonnât son égarement, à lui raconter sa triste jeunesse sevrée d'affection, sa vie studieuse et comprimée, cette fièvre soudaine qui l'avait jeté vers elle ébloui et qui lui eût fait tout braver, même la mort. Les confidences de Félix Vandenesse attirent celles de madame de Mortsauf dont l'enfance n'a pas été plus douce, ni la jeunesse. Cependant elle est résignée. Son mari l'aime autant qu'il peut

aimer et lui est fidèle. Un autre plus aimable l'aurait trompée peut-être : « J'en serais morte, car je suis jalouse, dit-elle avec un accent d'exaltation qui ressemblait au coup de tonnerre d'un orage qui passe. » Elle n'en accepte pas moins l'amour de Vandenesse. Mais elle ne sera jamais à lui, et le drame commence du jour où elle lui dit : « Ne vous mariez ni avec l'Eglise ni avec une femme ; ne vous mariez d'aucune manière, je vous le défends. Restez libre. »

Madame de Mortsauf a fait le dangereux rêve de s'attacher à jamais l'homme qu'elle aime, mais à qui elle refuse d'appartenir. Elle se promet de lui donner un jour la main de sa fille. Sa conscience ainsi tranquillisée, elle se laisse aller plus librement aux pures délices de sa tendresse. On lui reproche de paraître trop assurée de sa vertu. Si elle l'était moins, commettrait-elle tant d'imprudence ? Et l'est-elle autant qu'elle le paraît ? On lui reproche son langage de raisonneuse et même de prêcheuse dont l'alliage souvent prétentieux se ressent de l'illuminisme que sa jeunesse a traversé. Attendons pour le lui reprocher à savoir ce qu'il cache de mensonge involontaire et de douloureux combats. Tant que Vandenesse est là et qu'elle entend battre ce cœur rempli d'elle, ses lourds chagrins lui semblent plus légers, et elle s'abuse sur l'égoïsme de son amour. Mais il faut qu'il s'éloigne. Par ses relations, par sa famille, elle lui obtient une nomination de maître des requêtes et une charge secrète près de Louis XVIII. Après une absence de deux

ans, il revient inopinément la voir : la vie l'a mûri, transformé ; et elle reste devant lui, muette, en proie à une violente émotion, « les regards abaissés vers la terre par un mouvement d'une tragique lenteur. » M. de Mortsauf tombe malade. Tous deux le soignent pendant des semaines et lui prodiguent un dévouement dont la joie silencieuse d'être l'un près de l'autre les paie avec usure. Un jour elle lui dit : « Vous valez peut-être mieux que moi. — Oui, car je donnerais l'éternité pour un jour de bonheur. Et vous ? — Moi, s'écrie-t-elle, moi ? De quel moi parlez-vous ? Je sens bien des *moi* en *moi*... Ah ! mariez-vous et laissez-moi mourir ! »

Il ne se marie pas ; mais elle apprend un peu plus tard qu'il a une maîtresse, lady Dudley [1]. Quand il reparaît en sa présence, elle l'accueille d'un ton glacial : « Ah ! vous voilà. Je vais prévenir M. de Mortsauf. » Elle ne se retourna pas, elle ne s'arrêta pas, et, — ici une image extraordinaire, une des plus impressionnantes qu'ait trouvées Balzac, et qui nous peint ce je ne sais quoi d'irrésistible et d'accablé d'une douleur que soutient encore la dignité, — « il la vit monter d'un pas égal à son château comme monte dans les rues d'une ville quelque inflexible

1. Que de choses il y aurait à dire sur ce type d'Anglaise qui est si vrai ! Et comme les quelques Françaises que l'on rencontre dans les romans anglais, niaisement conventionnelles, prouvent l'infériorité du génie anglo-saxon dès qu'il s'aventure hors de son île ! Pour la peinture des caractères étrangers chez Balzac, je renvoie le lecteur aux très intéressants articles publiés par MM. Bachelin et Dumesnil sous le titre *Le Cosmopolitisme dans la Comédie humaine*. (*Revue de Paris*, 15 février et 1er mars 1924).

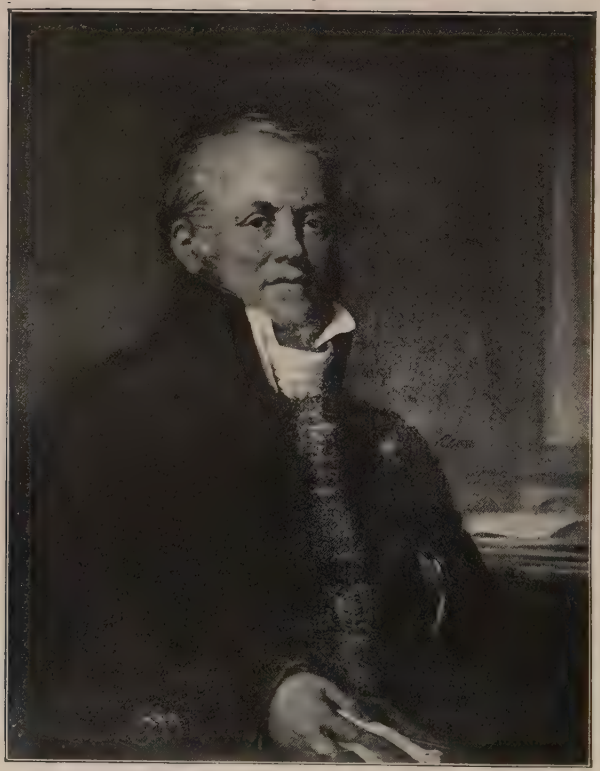
inondation. » De ce moment nous ne respirons plus. Tour à tour froide et brûlante, cruelle dans son ironie, désespérée dans ses effusions, gémissant et le remerciant de la faire gémir, elle nous donne un spectacle qui passe en tragique celui des plus grandes amoureuses trahies, car elle n'a pas le droit d'accuser la trahison dont elle meurt. Son agonie est proche. Parmi les maladies mortelles Balzac lui a réservé une des plus affreuses et qui est en même temps un effrayant symbole. Son estomac, irrité par le feu de sa vie intérieure, s'est fermé aux aliments. Elle meurt d'inanition.

Dans les vertiges de son délire tout ce que son âme contenait de désirs refoulés et meurtris s'échappe en plaintes amères qui nous découvrent une femme nouvelle. « Ce sont, dit le prêtre, les fleurs de sa jeunesse qui fermentent en se flétrissant. » Elle voudrait connaître le bonheur, Paris, les fêtes, les plaisirs. « Félix, crie-t-elle à Vandenesse, les vendangeuses vont dîner et moi, moi qui suis la maîtresse, j'ai faim. Il en est ainsi de l'amour, elles sont heureuses, elles ! » Mais la nature, qu'elle a prétendu dompter et qui l'a vaincue, n'aura pourtant pas le dernier mot. La mourante se ressaisit, demande pardon à M. de Mortsauf d'avoir eu des pensées qui n'étaient pas toutes pour lui et expire chrétiennement. La lettre qu'elle laisse à Vandenesse, où, relevée des secrets de son âme par la certitude de mourir, elle lui dévoile l'étendue douloureuse de sa passion, cette lettre abonde en cris d'amour comme seuls en ont trouvé les grands

interprètes du cœur... « Si dans ces moments où « je redoublais de froideur, vous m'eussiez prise « dans vos bras, je serais morte de bonheur... Je « ne vous laissais pas faire un seul pas, Félix, dans « votre propre royaume... J'ai mis ma fille entre « vous et moi, mais je ne vous la cédais pas sans « combats... Quand j'appris votre liaison, j'eus soif « de meurtre, je souhaitai la mort de cette femme, « j'étais insensible aux caresses de mes enfants. « La jalousie a fait la large brèche par où la mort « est entrée. » Les contemporains critiquèrent âprement la fin de madame de Mortsauf. On eut mieux aimé qu'elle emportât dans la tombe la pudeur de ses luttes intimes. Il nous semble au contraire préférable que cette femme qui s'est immolée à ses devoirs, par les regrets que lui arrache la douleur physique, par l'aveu de ses faiblesses, par ses doutes même sur l'utilité de son immolation, nous en révèle toute la dureté. Balzac ne sacrifie jamais la nature aux conventions romanesques. Il plonge hardiment la main dans les souffrances de l'amour jusqu'à ce qu'il y sente le tressaillement de l'égoïsme charnel.

Il a été plus hardi encore. Il s'est aventuré très loin dans le sombre dédale où les instincts s'égarent. Mais plus son sujet était scabreux, plus il l'entourait, en admirable artiste, de circonstances extraordinaires, comme dans *la Fille aux yeux d'or*, où un frère et une sœur se reconnaissent terrifiés par-dessus le cadavre de celle qu'ils aimaient de la même jalouse fureur. Il faut le dire : quel que fût

ce sujet, il le traitait toujours sans aucune recherche du scandale, sans complaisance malsaine, avec un respect du lecteur que nous apprécions mieux aujourd'hui. Si souvent prolixe dans ses descriptions et ses portraits, il devenait sobre dès qu'il touchait aux choses de la volupté. Il montrait surtout les blessures ; et je ne crois pas qu'il y ait une seule peinture licencieuse dans son œuvre où l'amour est analysé jusqu'en ses pires erreurs et où tant de créatures agonisent sous la tyrannie du désir, qu'il nommait le roi de la création.



(Collection Lovenjoul)

LE PÈRE DE BALZAC

par Mlle GODEFROID

VIII

L'HUMANITÉ DE BALZAC

Plus on étudie Balzac, plus on admire son humanité. Je n'entends point par là sa bienveillance envers l'espèce humaine, mais l'intérêt qu'il prend à tout ce qui la concerne, l'étendue et l'exactitude minutieuse de ses investigations sur tout ce qui la touche. Dans sa peinture de la société, il en a si profondément pénétré les causes de faiblesse et de désordre qu'il semble avoir déjà vu à travers son époque la nôtre. Dans sa peinture de l'amour il ne concède presque rien au faux idéalisme romanesque. Et pourtant c'est le même homme à qui l'on reproche ses débauches d'imagination, ses imbroglios, son goût pour les machinations tortueuses et les conjurations de scélératesses, les cataractes de millions qu'il lâche sur la tête de ses personnages, les extravagances de roman feuilleton où il a quelquefois engagé ses plus belles œuvres. Ces reproches partent, le plus souvent, de gens qui n'aiment pas

les romans et aussi d'esprits délicats sur leurs plaisirs qui en veulent au romancier d'éveiller chez eux une curiosité trop peuple. Il est incontestable que Balzac les a mérités, seulement dans quelques-unes de ses œuvres ou plutôt dans quelques parties de quelques-unes de ses œuvres. On citera toujours les mêmes : *la Femme de trente ans*, qui n'est qu'un assemblage d'épisodes mal enchaînés et dont les deux derniers semblent un chapitre oublié d'*Argow le Pirate ; Ferragus*, un modèle de roman mystérieux, mais où l'habileté de la composition contraste fâcheusement avec la pauvreté du fond ; *Splendeurs et misères des courtisanes* et *la Dernière Incarnation de Vautrin*, qui étincellent de beautés, mais où il a inutilement multiplié les surprises et les coups de théâtre. « Le génie, a-t-il dit, a pour mission de chercher à travers les hasards du vrai ce qui doit sembler probable à tout le monde. » Cette formule, qui est excellente, se retourne quelquefois contre lui.

C'est une preuve de timidité envers la vie que de ne pas croire tout possible. Le romancier a le droit de mainmise sur les combinaisons les plus étranges qu'elle lui permet d'entrevoir ; elle peut même le provoquer à des luttes d'ingéniosité, sûre qu'elle le dépassera toujours. Mais ce que nous sommes forcés d'accepter d'elle, nous ne l'acceptons de lui que passé au crible de la vraisemblance et de la logique. Nous ne lui reconnaissons pas la liberté d'accaparer à son profit la somme incalculable de hasards où elle puise sans compter. Nous sentons

en effet que ces hasards n'en sont pas pour elle et en sont malheureusement pour lui. Elle obéit à des lois cachées, et, quand il pense l'imiter, il n'obéit qu'à sa fantaisie.

Balzac a commis parfois cette erreur. On la lui pardonne d'autant plus aisément qu'il y prouvait une extraordinaire fertilité d'invention et qu'elle n'est ni aussi fréquente ni aussi considérable qu'on l'a prétendu. Le monde qu'il a créé est plus sombre, plus compact, plus sommaire, moins aéré que celui où nous vivons ; mais comme son imagination ne s'affaiblit ni ne se dément et que les proportions en demeurent constantes, ce monde nous produit l'effet d'une réalité cohérente dans toutes ses parties et jusque dans ses discordances. Le titre *la Comédie humaine* imposait le souvenir de *la Divine Comédie*. Il a fait lui-même ce rapprochement qui n'est pas uniquement verbal. Les personnages dantesques s'agitent dans une atmosphère à eux, et pourtant, torturés ou ravis, ils sont nous. Les personnages de Balzac ont aussi leur atmosphère : ils n'en sont pas moins nous. Il disait encore que « la mission de l'art n'était pas de copier la nature, mais d'en figurer le mouvement et la vie ». Cette vie et ce mouvement sont partout dans son œuvre. Lorsque j'entends Flaubert le railler d'avoir cru « aux courtisanes conseillant les diplomates, aux riches mariages obtenus par les intrigues, au génie des galériens, aux docilités du hasard sous la main des forts », je ne demanderais pas mieux que d'être de son avis. Mais il n'y a dans *la Comédie humaine*

qu'un galérien qui soit une espèce de génie, Vautrin ; et *la Gazette des Tribunaux* nous offre des exemples nombreux d'hommes qui ont déployé, dans leur guerre à la société, des ressources d'industrie, de talent, d'endurance et d'audace dont on se dit qu'appliquées au bien ou simplement à des ambitions avouables, elles les auraient mis très haut ; et nous ne serions peut-être pas embarrassés de trouver dans l'histoire des gens qui sont montés très haut et qu'on aurait très bien vus aux galères. J'ignore si les diplomates écoutent les conseils des courtisanes ; mais il y a courtisane et courtisane ; et Flaubert me paraît oublier que les femmes se sont souvent immiscées dans la politique et que quelques-unes y ont joué parfois un rôle assez louche. Quant aux riches mariages obtenus par les intrigues, ils sont heureusement moins rares que des aventures comme celles de l'Africain Matho qui suscite une épouvantable guerre et menace d'incendier Carthage pour épouser la fille d'un gros négociant nommé Hamilcar.

Chaque fois qu'on critique les complications romanesques des romans de Balzac et qu'on en dénonce les invraisemblances, prenons garde que la vie lui en a peut-être fourni tous les éléments. Ce n'est pas lui qui a inventé les collusions de la police et des malfaiteurs ou, si c'est lui, reconnaissons que son invention a prospéré. Quand on traite de roman feuilleton *une Ténébreuse Affaire*, qui est un chef-d'œuvre et une des plus fortes pages de l'histoire contemporaine, je songe, sans remonter

très loin, que nous serions bien aises que toutes nos affaires criminelles ne fussent pas plus ténébreuses. Il n'en éclate pas une touchant à la politique qu'on n'entende autour de soi : « Quelle matière ce serait pour Balzac ! » Il ne l'éclaircirait pas, car ces sortes d'affaires sont condamnées à rester mystérieuses. C'est même souvent la seule condamnation qui frappe leurs auteurs. Il en userait comme il a usé, dans son roman, du fameux enlèvement de Clément de Ris, sénateur de l'Empire : il étudierait le milieu où l'affaire s'est produite, les causes qui pouvaient la produire ; il créerait des personnages en accord avec ce milieu et dépendant de ces causes ; et, à côté de l'histoire qui ne livre pas son secret, il dresserait une histoire qui, en nous livrant le sien, nous aiderait à deviner pourquoi l'autre se tait. Je m'étonne un peu qu'on crie aux invraisemblances de Balzac dans un monde où l'on s'entretient couramment de fortunes et d'élévations scandaleuses, où des aventuriers ont pu porter jusque dans les plus hautes charges la boue de leurs origines, et où tant de drames demeurent énigmatiques. Enfin, si, comme tous les genres de romans, le roman feuilleton ou le roman policier peut se réclamer de lui, les feuilletonnistes n'ont pas suivi l'exemple que presque toujours il leur donnait, de faire servir les détours de l'intrigue au développement des caractères et d'en sauver ce qu'elle avait d'exceptionnel ou d'improbable par l'exactitude des détails et la vérité des mœurs.

Il est difficile de préciser dans Balzac la part de

l'observation. Elle paraît énorme. On se demande avec inquiétude comment, accablé sous le poids d'un travail gigantesque, il prenait le temps d'observer. Il a évidemment vécu sur le capital des souvenirs et des expériences de son enfance et de sa jeunesse ; il a beaucoup lu, beaucoup écouté ; et il était doué d'une mémoire où les images se classaient d'elles-mêmes, gardaient toute leur vivacité et répondaient à son premier appel. Mais on remarque souvent chez ceux qui passent pour les plus grands observateurs ou contemplateurs du cœur humain, et chez Balzac encore plus que chez les autres, qu'ils n'ont point fait preuve dans la vie de la même perspicacité, du même sens psychologique que dans leurs ouvrages. Balzac avait des naïvetés singulières. On l'a dupé comme il n'eut jamais admis que ses personnages intelligents pussent l'être. Ce romancier, qui en eût remontré aux hommes de loi, aux financiers, aux médecins, aux confesseurs, se laissait plus facilement gagner aux apparences que le prêtre ou l'officier de santé, le banquier ou le tabellion le plus obscur, mais qui a longtemps observé l'humanité et qui serait incapable d'écrire un roman. C'est qu'il était encore moins, selon le mot de Philarète Chasles, un observateur qu'un *voyant ;* et la divination des voyants les quitte toujours au seuil de leurs propres affaires. Il devinait dans le cœur de l'homme l'instinct, le désir, l'intérêt, la passion dont il avait besoin ; il fondait dessus ; l'enlevait avec ses racines de chair et de sang, le pétrissait, le repétrissait, lui commu-

niquait la chaleur de sa vie et en formait un être qui trouvait instantanément dans les chambres de son imagination sa figure, son costume, ses habitudes, sa généalogie, sa destinée.

Il a raconté au directeur du Théâtre Historique, Hippolyte Hostein, comment le hasard lui fournit le sujet de sa pièce *La Marâtre*. Il connaissait une famille composée du mari, d'une fille que le mari avait eue d'une première union et d'une belle-mère jeune encore. Les deux femmes s'adoraient. Il s'étonna bientôt « non, dit-il, qu'une belle-mère et une belle-fille fussent bien ensemble, cela n'est pas précisément contre nature, mais qu'elles fussent trop bien ». En effet, cette pensée peut venir à quiconque réfléchit. Chez Balzac, elle est déjà le germe d'un drame. Deux femmes ont l'air de s'adorer : si elles se haïssaient ? Si dans ce milieu tranquille, sous ces échanges de tendresses, couvait une tragédie ? Il continue : « Malgré moi, je me pris à observer... Comme je me présentais dans le salon à une heure où il ne s'y trouvait plus personne, je vis la bru sortir sans m'avoir remarqué. Elle regardait sa belle-mère. Quel regard !... Un coup de stylet. La belle-mère se retourna du côté de sa belle-fille : leurs yeux se rencontrèrent et le plus gracieux sourire se dessina en même temps sur leurs lèvres... Je me dis : Voilà deux créatures qui s'exècrent... Que venait-il de se passer ? Je n'en sais rien ; jamais je ne voudrai le savoir ; mais partant de là un drame tout entier se déroula dans mon esprit. » Pourquoi

n'éprouve-t-il aucunement le désir de savoir ce qui s'était passé ? Simplement parce qu'il suit son idée et que la réalité, la lui ayant donnée, ne lui sert plus à rien.

Il fait le drame ; le drame est joué. Il assiste à la première représentation dans la loge de ces deux dames. « Eh bien ? lui demande Hostein. — Eh bien, la pièce les a beaucoup intéressées. Au moment où Pauline s'empoisonne pour laisser croire que sa belle-mère l'a assassinée, ma jeune fille a poussé un cri d'horreur, elle m'a lancé un regard de reproche, regard mouillé d'une larme, et, saisissant vivement la main de sa belle-mère, elle a porté cette main à ses lèvres avec un élan... — Sincère ? — Oh oui, j'en suis sûr[1]. » A dire vrai, il n'est pas plus sûr de cette sincérité que du terrible regard qu'il avait cru surprendre. Il avait eu l'intuition d'un drame possible. Justes ou erronées, ses intuitions sont toujours fécondes. Les signes extérieurs peuvent le tromper : son génie ne se trompe pas. Quelle que soit l'histoire qu'il imagine, il semble qu'il l'ait tirée du sein même de la vie, tant elle est revêtue et imprégnée d'humanité.

Cette humanité de Balzac, je la trouve d'abord dans sa manière d'écrire. Ecrit-il bien ? Ecrit-il mal ? Rien n'est plus facile que de prouver qu'il écrit mal : les exemples de mauvais goût, d'impro-

1. Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de Balzac*. Voir, pour la première partie de ce récit, l'analyse qu'en fait M. Le Breton, dans son *Balzac*.

priétés, d'images incohérentes, d'expressions pédantesques, de grâces éléphantines, de pathos, de cacophonie abondent dans son œuvre, sans compter les lapsus et les contradictions. Il est aussi facile de prouver, et par autant d'exemples, qu'il écrit bien, qu'il a d'admirables trouvailles de mots, des formules saisissantes, des descriptions... Ecoutez plutôt celle-ci que je prends, parmi tant d'autres, dans *le Chef-d'œuvre inconnu*. « Un vitrage ouvert dans « la voûte éclairait l'atelier de Maître Porbus. « Concentré sur une toile accrochée au chevalet, « et qui n'était encore touchée que de trois ou « quatre traits blancs, le jour n'atteignait pas jus- « qu'aux noires profondeurs des angles de cette « vaste pièce ; mais quelques reflets égarés allu- « maient dans cette ombre rousse une paillette ar- « gentée au ventre d'une cuirasse de reître suspen- « due à la muraille, rayaient d'un brusque sillon « de lumière la corniche sculptée et cirée d'un « antique dressoir chargé de vaisselles curieuses, « ou piquaient de points éclatants la trame grenue « de quelques vieux rideaux de brocart d'or aux « grands plis cassés jetés là comme modèles. » Ce pourrait être du Théophile Gautier[1]. Mais précisément quand il s'applique à bien écrire et qu'il y réussit on a toujours envie de citer un autre nom

1. Et c'est peut-être du Théophile Gautier ! *Le Chef-d'œuvre inconnu*, paru en 1831, fut remanié et augmenté dans l'édition de 1837, et l'on a quelques raisons de croire que Théophile Gautier, dont Balzac fit la connaissance en 1836, y collabora. (Voir *Autour de Honoré de Balzac*, de Lovenjoul). Mais on pourrait citer bien d'autres descriptions de Balzac qui confirment ce que nous disons.

que le sien ; et quand il écrit mal, il écrit comme tous ceux qui écrivent mal. La vérité est qu'il n'a pas de style. Il a cependant travaillé et sué à s'en faire un. Il sollicitait des conseils, acceptait des corrections, remettait vingt fois sur le métier la page récalcitrante, pesait et soupesait ses mots et, comme Gobseck avec les diamants, les prenait et les reprenait, les tournait et les retournait « en leur demandant tous leurs feux ». Il disait que notre langue « est une sorte de madame Honesta qui ne trouve rien de bien que ce qui est irréprochable, ciselé, léché. » En revanche, s'il n'a pas une phrase à lui et dans ses phrases une cadence, un rythme, un je ne sais quoi de personnel qui équivaut à une signature, il possède un don prodigieux d'images, une étourdissante faculté d'établir les rapports les plus imprévus entre les choses et les êtres, et un vocabulaire d'une étonnante richesse, emprunté à tous les arts, à tous les métiers, à toutes les sciences. Taine, qui a été le premier à réhabiliter la forme de Balzac, s'écriait : « On parcourt en dix lignes les quatre coins de la pensée du monde... La chimie explique l'amour ; la cuisine touche à la politique ; la musique ou l'épicerie sont parentes de la philosophie. » Je n'irai pas jusqu'à dire comme lui que cette manière d'écrire « convient à nos habitudes de vie ; » mais elle convient à un homme dont la curiosité d'esprit embrasse l'univers de nos connaissances et dont l'imagination enfante un monde.

En voulez-vous un exemple ? J'ouvre *le Cousin Pons* et je lis :

Vers trois heures de l'après-midi dans le mois d'octobre de l'année 1844, un homme âgé d'une soixantaine d'années, mais à qui tout le monde eut donné plus que cet âge, allait le long du boulevard des Italiens, le nez à la piste, les lèvres papelardes... Ce vieillard sec et maigre portait un spencer couleur noisette sur un habit verdâtre à boutons de métal blanc... Le chapeau mis en arrière découvrait presque tout le front avec cette espèce de crânerie par laquelle les administrateurs et les péquins essayèrent de répondre à celle des militaires. C'était d'ailleurs un horrible chapeau de soie à quatorze francs, aux bords intérieurs duquel de hautes et larges oreilles imprimaient des marques blanchâtres vainement combattues par la brosse. Le tissu de soie mal appliqué comme toujours sur le carton de la forme se plissait en quelques endroits et semblait être attaqué de la lèpre en dépit de la main qui le pansait tous les matins. Sous ce chapeau qui paraissait près de tomber, s'étendait une de ces figures falotes et drôlatiques comme les Chinois seuls en savent inventer pour leurs magots. Ce vaste visage, percé comme une écumoire où les trous produisaient des ombres, et refouillé comme un masque romain, démentait toutes les lois de l'anatomie. Le regard n'y sentait point la charpente. Là où le dessin voulait des os, la chair offrait des méplats gélatineux, et là où les figures présentent ordinairement des creux, celle-là se contournait en bosses flasques. Cette face grotesque écrasée en forme de potiron, attristée par des yeux gris surmontés de deux lignes rouges au lieu de sourcils, était commandée par un nez à la Don Quichotte comme une plaine est dominée par un bloc erratique... Il portait des souliers cachés par des guêtres faites sur le modèle de celles de la garde impériale et qui lui permettaient sans doute de garder les mêmes chaussettes pendant un certain temps. Son pantalon en drap noir présentait des reflets rougeâtres et sur les plis des lignes blanches ou luisantes qui, non moins que la façon, assignaient à trois ans la date de l'acquisition. L'ampleur de ce vêtement déguisait assez mal une maigreur provenue plutôt de la constitution que d'un régime pythagoricien, car le bonhomme, doué d'une bouche sensuelle à lèvres lippues, montrait en souriant des dents blanches dignes d'un requin...

Voyez ce qu'une pareille page, — qui n'est pas rare dans Balzac, — suppose de connaissances, d'attention aux choses, d'informations précises : vous y relevez des termes d'art, *refouiller*, *méplat*, *bosses*, *masque romain ;* des termes de géologie, *bloc erratique;* des termes de vénerie, *nez à la piste;* des termes de cuisine, *gélatine*, *écumoire ;* des termes d'argot, *péquin ;* une comparaison tirée de la zoologie, *dents de requin ;* un souvenir littéraire, *Don Quichotte ;* un souvenir historique, *Pythagore ;* un souvenir exotique, *les magots de la Chine*. Vous savez quel genre de guêtres économise le lavage des chaussettes ; quelle espèce de chapeau on peut avoir pour quatorze francs, un chapeau *dont le tissu de soie est toujours mal appliqué sur le carton de la forme ;* et comment on détermine l'âge d'un pantalon par *ses reflets rougeâtres* et *ses lignes blanches*. Je ne parle pas des expressions de couleur, ni du pittoresque des verbes, *son visage s'étendait*, la main qui *panse* tous les matins le chapeau attaqué de la lèpre, ni des traits psychologiques, *les lèvres papelardes*, *la bouche sensuelle*, qui nous révèlent la gourmandise du personnage. Et j'ai sauté, dans ce portrait, une remarque sur l'esprit de Paris, une anecdote sur l'acteur Hyacinthe et ses couvre-chefs, une digression sur le spencer comparé au carrick, une théorie sur les nez. Balzac met à contribution toute une encyclopédie pour peindre le cousin Pons. Il en fait presque un musée ambulant.

« Il est telle phrase de tel portrait, dit-il dans la

préface d'*Une fille d'Eve*, qui a pu coûter une nuit de travail, la lecture de plusieurs volumes et qui pose peut-être de grandes questions scientifiques. » Et il nous en donne comme exemple la page où il explique le pouvoir de fascination de la juive Esther nommée la Torpille. Il n'y a que les races venues des déserts qui possèdent ce pouvoir. Mais comment se fait-il qu'elles le gardent pendant des siècles loin de leur milieu natal ? Il en est probablement des troupeaux d'hommes comme des troupeaux de moutons espagnols et anglais « qui, dans les prairies de plaines, paissent serrés les uns contre les autres, et se dispersent sur des montagnes où l'herbe est rare. Transportez-le en Suisse : le mouton de montagne y paîtra séparé dans une prairie basse ; les moutons de plaine y paîtront l'un contre l'autre quoique sur une alpe. » Et Balzac termine ainsi : « A cent ans de distance l'esprit de la montagne reparaît dans un agneau réfractaire, comme après dix-huit cents ans de bannissement l'Orient brillait dans les yeux et dans la figure juive d'Esther. »

Nous n'avions rien de comparable dans notre littérature. Le lecteur pourra hausser les épaules, tourner la page, fermer le livre ; c'est donc qu'il ne sentira pas la force d'humanité qui se dégage de cette manière de voir et d'écrire. Pour mon compte, je suis pris par un homme qui, à chaque pas, me signale un côté des choses que je n'avais pas assez remarqué ou qui m'en découvre un nouvel aspect, qui va chercher aussi bien dans les objets les plus

familiers que dans les plus lointains des analogies et des affinités secrètes avec mes habitudes, mes sentiments, mon physique ou mon moral, et qui concentre sur l'être qu'il étudie tout ce que sa connaissance du monde lui prête de lueurs éparses ou de clartés. Balzac écrit-il bien ? Balzac écrit-il mal ? Que voulez-vous que cela me fasse ?

Cet écrivain, qui n'écrit ni bien ni mal ou qui écrit tantôt mal et tantôt bien, est incontestablement le plus grand portraitiste connu. Il se fut encore surpassé s'il avait toujours daigné ne choisir parmi ses touches admirables que les plus admirables. Il lui arrive de prolonger un portrait pendant des pages et des pages, celui du cousin Pons par exemple, comme si, à mesure qu'il le faisait, des traits nouveaux lui revenaient à la mémoire, ou comme s'il ne pouvait se décider à lâcher un personnage tant qu'il n'a pas dit de lui et sur lui tout ce qu'il est humainement possible de dire. Mais souvent quelques lignes, quelques mots ont suffi ; et l'individu est entré dans la vie pour ne plus jamais en sortir. C'est l'huissier Mitral, un homme à perruque sinistre, au visage couleur de la Seine, aux yeux tabac d'Espagne, « froid comme une corde à puits et sentant la souris. » — C'est l'usurier Gigonnet dont « la figure d'un teint verdâtre, prise « presque tout entière par un nez rouge comme « celui d'un buveur, est parée de deux yeux de « vautour. Il ressemblait beaucoup à ces petits sa- « cristains, bedeaux, sonneurs, suisses, fossoyeurs,

« chantres de village que l'on prend pour des fan-
« taisies de caricaturiste jusqu'à ce qu'on les ait
« vus fonctionnant. » Ce dernier mot appliqué à Gigonnet fait courir un frisson. — C'est, entre sa poule noire et son gros crapaud Astaroth « dont les yeux comme des topazes jettent des lueurs de lampe », la tireuse de cartes madame Fontaine. « Une de ces femmes oubliées par la mort, une « face desséchée où brillaient deux yeux gris d'une « immobilité fatigante ; un nez rentré barbouillé « de tabac ; des osselets très bien montés par des « muscles assez ressemblants et qui, sous prétexte « d'être des mains, battaient nonchalamment les « cartes comme une machine dont le mouvement « va s'arrêter. » En face de cette apparition crépusculaire et macabre, la figure de la courtisane Florine est inondée de lumière : « Quand elle tournait « la tête, il se formait dans son cou des plis magni-
« fiques, l'admiration des sculpteurs. Elle avait « sur le cou triomphant une petite tête d'impéra-
« trice romaine, la tête élégante et fine, ronde et « volontaire de Poppée, des traits d'une correction « spirituelle, le front lisse des femmes qui chassent « le souci et les réflexions, qui cèdent facilement, « mais qui se buttent aussi comme des mules et « n'écoutent alors plus rien... Ses prunelles, allu-
« mées par une vive lumière, mais tigrées par des « rayures brunes, donnaient à son regard la cruelle « fixité des bêtes fauves et révélaient la malice « froide des courtisanes. »

Ces portraits, dont chacun, sans le vouloir,

évoque la manière d'un peintre différent et toujours d'un grand peintre, combien sont-ils dans la *Comédie humaine* ? Des centaines au moins. Il n'y aurait qu'à compter les personnages. Pas un ne la traverse dont l'image matérielle ne s'y encadre. Tantôt elle reflète exactement son âme ; elle nous en livre les travers ou les vices, les tendances ou les manies ; et le vêtement de l'homme s'harmonise si bien à ses mœurs que désormais nous ne pourrions pas plus l'imaginer sans cette enveloppe « qu'un oignon sans sa pelure ». Tantôt elle forme, comme si souvent dans la vie, un contraste ironique ou même blessant avec les qualités et les vertus qu'elle recouvre. La nature ne se soucie guère de donner pour logement à la beauté morale la grâce, l'élégance ou la dignité du corps, et les plus belles âmes ont leurs petits côtés. Jean-Jules Popinot, un des hommes supérieurs de l'ordre judiciaire, aussi charitable dans son privé que juste et inflexible à son tribunal, n'a aucun soin de sa personne. Toujours vêtu de noir, il est incapable d'obtenir sur lui-même la propreté puritaine que le noir exige. « Le jour où il endossait un habit neuf, il l'appropriait à l'ensemble de sa toilette en y faisant des taches avec une inexplicable promptitude. » Il avait de gros genoux, de larges pieds, de larges mains, « une figure sacerdotale qui ressemblait vaguement à une tête de veau ». Mais « sur ses lèvres respirait une bonté divine ». Ne croyez pas qu'il y ait chez Balzac la moindre intention, comme on l'a dit, d'enlaidir ou de ridiculiser la vertu. Ce sont nos misérables

conventions romanesques qui réclament pour elle des embellissements extérieurs. Nous avons tous rencontré des hommes dont l'esprit ou la bonté finissait par faire de leur disgrâce physique un charme de plus. Voyez ici comme la vague ressemblance avec la tête d'un veau est relevée dans cette figure par l'épithète de *sacerdotale* et corrigée par le sourire de la bouche. Si Popinot avait eu le masque de majesté sous lequel il nous plaît de concevoir les hautes magistratures, nous l'aurions depuis longtemps oublié. Ses défauts sont les clous qui le fixent à jamais dans notre mémoire.

Souvent aussi Balzac ne se contente pas des signes apparents de l'âme ou du caractère : il en éclaire les ultimes replis d'une réflexion qui les transperce et qui va s'enfoncer très loin dans la psychologie humaine, ou encore il les explique par sa connaissance des causes sociales. Marneffe, le mari complaisant et complice de madame Marneffe, maigre, à cheveux et à barbe grêles, figure étiolée, plus fatiguée que ridée, les yeux aux paupières légèrement rouges et harnachés de lunettes « appartenait à cette classe d'employés *qui résiste à l'abrutissement par l'espèce de puissance que donne la dépravation* ». Vous pouvez chercher dans La Rochefoucauld et dans Chamfort, vous ne trouverez rien de plus profond. La vie de l'employé médiocre, qui n'a d'autre horizon qu'un travail machinal et sans intérêt, se referme sur lui comme une geôle dont il est facile de mesurer les dimensions : il s'y ankylose et s'y éteint. Mais le vice

échappe à l'étreinte de la monotonie ; il calcule, il combine, il s'ouvre des issues, il se creuse des souterrains ou des égouts, devient une force à laquelle on ne saurait assigner de limites. — Et voici le docteur Poulain : il vit dans la misère décente de son triste appartement avec sa mère, une bonne petite grosse vieille qui travaille pour les culottiers. Elle a tout sacrifié à l'éducation de son fils qui la vénère, et elle se cache quand des clients distingués viennent consulter le docteur. C'est un interne assez remarquable qui ne manque ni d'expérience ni de prudence. « D'ailleurs ses morts ne font pas scandale. » Mais aucun rayon d'amour, aucune chance de fortune n'a lui dans son existence : « Sa figure « déjà longue et mélancolique était parfois ef- « frayante. Mettez dans un parchemin jaune les « yeux ardents de Tartuffe et l'aigreur d'Alceste ; « puis figurez-vous la démarche, l'attitude, les re- « gards de cet homme qui, se trouvant tout aussi « bon médecin que l'illustre Bianchon, se sentait « maintenu dans une sphère obscure par une main « de fer. » Et Balzac songe à tous ses semblables, à ces demi-ratés que, malgré leur mérite et leur travail, la société nourrit d'humiliations, et surtout à deux classes d'entre eux : « Le jeune avocat « sans causes, le jeune médecin sans clients, dit-il, « sont les deux plus grandes expressions du déses- « poir décent particulier à la ville de Paris... Les « autres misères, celle du poète, de l'artiste, du « comédien, du musicien, sont égayées par les jo- « vialités naturelles aux arts, par l'insouciance de

« la bohème ou l'on entre d'abord et qui mène « aux Thébaïdes du génie. Mais ces deux habits « noirs qui vont à pied, portés par deux profes- « sions pour lesquelles tout est plaie, à qui l'huma- « nité ne montre que ses côtés honteux, ces deux « hommes ont dans les aplatissements du début des « expressions sinistres, provocantes, où la haine et « l'ambition jaillissent par des regards semblables « aux premiers efforts d'un incendie couvé. »

Personne mieux que Balzac n'a étudié le visage humain, ce visage dont Edouard Estaunié dans *les Choses voient*, — un chef-d'œuvre de la grande famille balzacienne, — a dit qu'il était « une tache toute petite, très humble, toujours pareille en apparence et cependant à elle seule plus grande que l'horizon, plus diverse que l'Océan ». Et personne non plus ne nous a fait pénétrer plus avant dans la vie intime de ses personnages. Il est le confesseur qui connaît tous leurs péchés et qui, comme l'Eglise, s'attend à toutes les fautes et à tous les crimes ; il est le médecin qui connaît leur tempérament et qui diagnostique leurs maladies ; il est l'homme de loi qui connaît l'état de leur portefeuille et le commissaire-priseur qui dresse leur inventaire. Nous savons le détail de leurs revenus, leurs gains, leurs pertes, leurs espérances [1]. Quand ils donnent un dîner, nous savons ce qu'il leur

1. Même en son grand roman d'amour, *Le Lys dans la Vallée*, il ne manque pas de nous initier aux dépenses des châtelains de Clochegourde, à leurs méthodes de culture, aux bénéfices qu'ils retirent de la bonification des terres, à la location de leurs fermes, etc., etc...

coûte. Mademoiselle Thuillier recommande à sa cuisinière de faire beaucoup de bouillon, beaucoup, car le bœuf doit nourrir la famille le lendemain et le surlendemain, et moins il fournit de sucs, plus substantiel il reste. D'ailleurs ce bouillon léger est flanqué de quatre plats, canard aux olives, tourte aux quenelles, anguille à la tartare, fricandeau à la chicorée ; puis une oie sérénissime pleine de marrons, une salade de mâches ornée de ronds de betterave rouge, des pots de crème, des navets au sucre, une timbale de macaroni : en voilà pour vingt francs ; les restes défraieront la maison pendant deux jours. Il établit le budget des petits ménages avec le même soin qu'il dirige les grandes opérations financières. Il calcule les menues ressources qui s'ajoutent aux traitements fixes. Les garçons des ministères touchent des appointements de neuf cents francs que les étrennes et les gratifications portent à douze cents, et ils en gagnent presque autant sur les déjeuners des employés qui leur passent par les mains. Quelques-uns d'entre eux sont en même temps receveurs de contre-marques le soir à un théâtre royal ; et ils ont épousé d'habiles blanchisseuses de dentelles *qui reprisent aussi les cachemires.* Je ne vois avant Balzac qu'un seul romancier qui ait ainsi tenu sous nos yeux le livre de comptes de ses personnages : c'est ce brasseur d'affaires toujours harcelé par des besoins d'argent, l'auteur de *Robinson Crusoé*, de *Moll Flanders* de *Lady Roxana*, Daniel de Foë. Cette préoccupation perpétuelle des dépenses, des bé-

néfices, des placements, donne un grand air de vérité à ses romans, car on n'imagine pas qu'un romancier aligne des chiffres pour nous plaire. Mais l'information de Balzac est bien plus étendue que la sienne, et plus humaine.

Ses portraits et ses intérieurs ont peut être encore moins de prix que ses dialogues. Lorsque Balzac cède la parole à ses personnages, ce sont leurs âmes qui, tour à tour passent dans la sienne. Comme il a toutes les manières de peindre, il a tous les langages. Ce n'est presque jamais lui qui parle, sauf quelquefois dans les longues tirades de Gobseck ou de Vautrin et du premier surtout qu'on se représenterait plus ménager de ses cordes vocales. Il est successivement la concierge, le rapin, l'huissier, l'employé, le journaliste, le vieux gentilhomme, le dandy, la petite bourgeoise, le commerçant, l'avocat, le prêtre, le médecin, le soudard, la courtisane, la dévote, j'allais dire la duchesse. Mais sa façon de faire parler les duchesses nous a beaucoup scandalisés dans l'Université. Ce n'était pourtant pas, de sa part, faute d'en avoir connu. Peut-être, à mesure que nous nous démocratisons, sommes-nous devenus plus pointilleux sur le langage que doivent tenir les duchesses. Quel idéal nous resterait-il si elles se mettaient à parler comme les autres ? Balzac les a vues et entendues dans ses hallucinations créatrices avec leur légèreté de propos, leur liberté d'allures, leurs impertinences et leurs prétentions, telles que la société les avait

offertes à sa curiosité ou à son amour. Il ne dictait pas plus à la duchesse de Maufrigneuse et à la duchesse de Langeais ce qu'elles avaient à dire, qu'au rapin Mistigri ses calembours qu'il était incapable d'inventer. Il écoutait ses personnages. On lui reprochera d'y avoir éprouvé trop de plaisir quand ils parlaient le charabia du baron de Nucingen ou de l'Allemand Schmuke. Il ne se rassasiait pas de transcrire cet affreux baragouin que nous sommes obligés de traduire. On lui pardonne plus volontiers les calembredaines et les jeux de mots de ses Gaudissart et les proverbes retournés dont il a farci les conversations de ses rapins et de ses portières, madame Crémière et madame Cibot. Celui-ci : *La femme doit être la chenille ouvrière de la maison*, lui causa, nous dit sa sœur, autant de joie que ses plus belles pensées. Regrettons l'abus, si l'on veut ; mais l'impression de la vie est si forte, que, le livre fermé, on ne distingue plus entre le souvenir qu'on en garde et celui que nous a laissé une tablée de commis voyageurs.

Ce n'est là que le superflu de son génie comique. Il trouve, continuellement, intarissablement, les mots qui peignent les caractères ou qui marquent leur opposition. Le journaliste et romancier Nathan, blessé par la politesse distante de la marquise d'Espard, dit en sortant de chez elle : « Je ne remettrai plus jamais les pieds ici. Cette marquise de papier mâché me vend son thé trop cher... *Je comprends maintenant pourquoi Saint-Just guillotinait tout ce monde là.* » Quel jet de lumière sur

la couvée de reptiles que l'envieux aigri porte dans son cœur ! — Deux femmes vivent ensemble : Madame Bridau, peu intelligente, d'esprit étroit, mais très douce ; l'autre, sa tante par alliance, madame Descoings excellente, mais plus délurée, plus parisienne. Une seule réplique vous fera comprendre tout ce qui les sépare. Madame Bridau, épouvantée à l'idée que son fils Joseph veut être artiste, est allée trouver le sculpteur Chaudet pour le prier de l'en détourner. Elle revient plus épouvantée encore : « Vous ne savez pas, dit-elle à sa tante, ce qui se passe dans ces ateliers : les artistes y ont des femmes nues. — Mais ils y font du feu, j'espère ! dit la Descoings. »

Rastignac, qui n'a qu'un mot à dire au tentateur Vautrin pour être riche à millions, mais qui sait que ce mot déterminera un duel où un jeune homme, qu'il ne connaît pas, laissera probablement la vie, rencontre son ami Bianchon au jardin du Luxembourg : « As-tu lu Rousseau ? lui dit-il « — Oui. — Te souviens-tu de ce passage où il « demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où « il pourrait s'enrichir en tuant par sa seule vo- « lonté un vieux mandarin de la Chine sans bou- « ger de Paris ? — Oui. — Eh bien ? — Bah ! dit « Bianchon, j'en suis à mon trente-troisième man- « darin. — Ne plaisante pas. Allons, s'il t'était « prouvé que la chose est possible et qu'il te suffit « d'un signe de tête, le ferais-tu ? — Est-il bien « vieux, le mandarin ? Mais, bah ! jeune ou vieux, « paralytique ou bien portant, ma foi... Diantre !

« Eh bien non. — Tu es un brave garçon, Bian-« chon ! » Souvent, en traversant le Luxembourg, je me suis rappelé, comme on se rappelle une scène décisive de l'histoire, ce rapide échange de paroles si simple et pourtant si dramatique, où Rastignac, fiévreux, tourmenté, voit sur l'honnête et spirituelle figure de Bianchon, devenue soudain grave, passer l'ombre d'un impératif catégorique.

Le docteur Benassis expose l'œuvre qu'il accomplit dans une petite commune des Alpes au brave commandant Genestas qui en est émerveillé, et, tout en lui développant ses théories, il a été amené à ébaucher un parallèle entre Mahomet et Napoléon. A ce moment la servante Jacquotte avertit ces messieurs que le dîner se refroidit : « Monsieur, dit « Genestas en arrêtant le médecin par le bras, je « n'ai qu'une observation à vous présenter sur ce « que je viens d'entendre. Je ne connais aucune « relation des guerres de Mahomet en sorte que je « ne puis juger de ses talents militaires ; mais si « vous aviez vu l'empereur manœuvrant pendant « la campagne de France, vous l'auriez facilement « pris pour un dieu ; et, s'il a été vaincu à Wa-« terloo, c'est qu'il était plus qu'un homme ; il « pesait trop sur la terre et la terre a bondi sous « lui : voilà. Je suis d'ailleurs parfaitement de « votre avis en tout autre chose, et, tonnerre de « Dieu ! la femme qui vous a pondu n'a pas perdu « son temps. » — « Allons, s'écria Benassis en « souriant, allons nous mettre à table. » Ne vous semble-t-il pas qu'après ces quelques mots vous

connaissez le commandant Genestas comme si vous aviez fait avec lui les guerres de l'Empire ? En tout cas vous le voyez. Entendre un personnage de Balzac, c'est le voir.

Ce même roman, *Le Médecin de campagne*, contient une scène fameuse entre les plus fameuses et pour laquelle je donnerais presque tout le livre, malgré ses beautés : la scène où un vieux soldat raconte l'histoire de Napoléon à des paysans réunis autour de lui sous le toit d'une grange [1]. Il y a là cette chose étonnante : la coulée d'un art robuste et parfait dans le moule de la légende populaire, l'inspiration du génie chez un imagier d'Epinal : « Le fantassin se leva de dessus sa botte « de foin et promena sur l'assemblée ce regard « noir tout chargé de misère, d'événements et de « souffrance qui distingue les vieux soldats. » Sa prodigieuse ballade, — car je ne sais comment nommer son récit, — a pour refrain : « Dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel ! » Et l'épopée déroule, au cliquetis des armes, au roulement des tambours, aux sonneries des cloches, ses tableaux éclatants et naïfs dans l'obscur cerveau de ces pauvres gens héroïques qui furent la Grande

1. Elie Berthet, dans son *Histoire des Uns et des Autres*, et Champfleury dans son livre sur Henry Monnier, prétendent que cette histoire de Napoléon a été fournie à Balzac par Monnier, qui en avait fait une scène non pas écrite, mais parlée, et qui, sur la prière du romancier, la lui aurait répétée pour lui seul. Il est possible que Monnier lui en ait donné l'idée et quelques traits. Mais il n'y a rien de comparable dans les œuvres de Monnier ; et il ne faut pas oublier qu'entre autres morceaux de la même veine, Balzac avait écrit le prêche de l'abbé Gudin des *Chouans*. (Voir *Le Livre des Plagiats*, de Georges Maurevert, Fayard, 1923).

Armée. Lui d'abord, l'Homme, dont la mère a rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. « A preuve qu'il était l'enfant de Dieu, « fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne « l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine. » — L'Italie quand il y tombe du ciel tout maigrelet et général en chef : « Le Français écrasé, plat comme « une punaise, se redresse. Nous étions trente mille « va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants « d'Allemands... Pour lors le péquin nous loge et « nous chérit, les femmes aussi qu'étaient des « femmes très judicieuses. » — L'Egypte : « Un « pays de génies et de crocodiles où l'on a bâti des « pyramides grosses comme des montagnes sous « lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs « rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît « généralement. » — Le 18 brumaire : « Aussitôt « qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds « dans Paris. Là tout le monde l'adore ; mais lui « convoque le gouvernement : « Qu'avez-vous fait « de mes enfants les soldats ? qui dit aux avocats. « Vous êtes un tas de galapiats qui vous fichez du « monde et faites vos choux gras de la France. Ça « n'est pas juste et je parle pour tout le monde « qu'est pas content. » Pour lors, ils veulent ba- « biller et le tuer ; mais minute ! Il les enferme « dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les « fenêtres et vous les enrégimente à sa suite, où ils « deviennent muets comme des poissons, souples « comme des blagues à tabac. » — Waterloo : « Le soir l'Empereur appelle ses vieux soldats,

« brûle dans un champ plein de notre sang ses dra-
« peaux et ses aigles toujours victorieuses qui
« criaient dans les batailles: En avant!... Les trésors
« de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui
« donner la queue d'une aigle ! » — Sainte-Hélène :
« Les Anglais le clouent dans une île déserte de la
« grande mer, sur un rocher élevé de dix mille
« pieds au-dessus du monde. » Comme nous com-
prenons que Genestas, qui est caché dans un coin de la grange avec Benassis, n'y tienne plus, bondisse au milieu du cercle et crie au vieux soldat qui n'a parlé que de l'infanterie : « Tu as oublié la cavalerie, mon ancien ! » Lorsque Balzac lui lut cet épisode, la duchesse d'Abrantès, qui n'avait pas l'émotion facile, fondit en larmes [1].

Balzac s'identifie si profondément à son personnage que ce n'est pas seulement l'âme claire de ce personnage qui parle en lui, mais encore ce que cette âme garde au fond d'elle-même d'inconscient et d'héréditaire. Claes, que ses études et son orgueil ont depuis longtemps détaché de toute croyance, voit sa femme entr'ouvrir la porte de son laboratoire au moment où un masque de verre se brise en éclats. Il s'élance, la saisit, la jette dans l'escalier ; et s'asseyant sur une marche comme un homme abattu : « Ma chère, lui dit-il, je t'avais défendu de venir ici. *Les saints t'ont préservée de la mort.* » L'émotion violente arrache de son cœur

1. Pour tout ce qui concerne la duchesse d'Abrantès, — j'ai oublié de le noter plus haut, — consultez le livre de M. Turquan (Tallandier).

le mot que ses ancêtres auraient prononcé ; et il ne s'en aperçoit pas lui-même — Enfin son personnage s'empare de Balzac au point que, sans le faire parler il parle comme lui. Madame Nourrisson, la marchande à la toilette et l'usurière, qui montre cinq dents jaunes en essayant de sourire, « *possède dans ses tiroirs*, dit-il, *des feues grand'mères, des enfants vivants, des défunts maris, des petites filles mortes, souvenirs entourés d'or et de brillants.* » Prêtez l'oreille à cette phrase : vous y entendrez, à travers madame Nourrisson, le défilé des femmes qui sont venues, l'une d'une voix simplement recueillie, l'autre avec un soupir, l'autre avec des larmes, lui apporter ces bijoux. « C'était à ma feue grand'-mère... C'était à mon défunt mari... C'était à ma petite fille morte... » Non, jamais écrivain ne m'a donné une telle sensation d'humanité.

Et ce qui est encore plus extraordinaire que la réalité et la vie de ses personnages, c'est leur abondance. Son roman commence presque toujours de la manière la plus saisissante : il jaillit, puis, en s'allongeant, il s'élargit et semble vouloir embrasser un monde. Balzac n'a jamais assez de personnages. A mesure qu'il avance, on en voit sortir de partout, des cuisines, des loges, des boutiques, des hôtels, de toutes les portes, de tous les bouges. Une inquiétude nous prend : n'oublie-t-il pas son sujet ? Rien à craindre. Chaque nouveau venu est un des fils nécessaires dont il ourdit sa trame. Il l'a quelquefois tiré de loin, mais, sûr de son but, inflexible dans son plan, il n'est pas plus pressé que la nature.

Des romans comme *une Ténébreuse Affaire*, *les Employés*, *la Cousine Bette*, *la Rabouilleuse*, *le Cousin Pons*, sont d'une habileté de composition que je crois difficile de dépasser. Ce qui paraît massif chez lui n'est que la cohésion parfaite d'intrigues subtiles et entrecroisées. Les intérêts et les passions se lèvent successivement et se mettent en marche, les uns par la grand'route, les autres par les chemins de traverse, d'autres sous l'ombre des sentiers couverts. Il y en a qui rampent, d'autres qui se hâtent, d'autres qui ne se meuvent que la nuit. Ils se rejoignent, se liguent, se heurtent, se menacent, se surveillent et continuent d'avancer jusqu'au rond point où la bataille se livrera. Les préparatifs sont longs ; le dénouement brusque. *Les Paysans*, *les Petits Bourgeois* et *le Député d'Arcis*, restés inachevés, nous abandonnent au milieu d'une foule frappée en pleine vie, aussi impressionnante que les victimes de Pompéi qui gardent dans l'éternel silence leur bouche ouverte et leur geste interrompu.

On a dit qu'il l'avait surtout composée de figures sinistres, de mauvais instincts, de cupidités et de laideurs. Et pourtant il n'a rien ignoré de ce qu'il y a d'honnête et de généreux dans l'âme humaine : l'amour filial, l'amitié, le dévouement de la femme à son mari, le pardon des injures, la charité. A ce compte, son pessimisme a plus d'échappées lumineuses que celui de Molière. Mais ce n'est pas seulement avec de braves gens qu'on fait les drames de

la vie. Si Balzac s'intéresse passionnément, comme peintre et comme psychologue, aux types les plus inquiétants de notre pauvre espèce, aux énergies désordonnées et aux volontés souterraines, que de passages dans son œuvre où s'expriment sa sympathie pour les humbles et une vraie pitié pour les vraies misères ! On ne peut pas oublier la vieille servante des Grandet, la pauvre Nanon, qui les sert depuis trente-cinq ans. Elle se voyait toujours arrivant devant le chantier du Père Grandet, pieds nus, en haillons ; et elle entendait toujours le tonnelier qui lui disait : « Que voulez-vous, ma mignonne ? » *Et sa reconnaissance était toujours jeune.* On sent Balzac ému par le portrait qu'il trace de cette humble fille si parfaitement dévouée à son maître, riant quand il riait, s'attristant, gelant, se chauffant, travaillant avec lui. « Combien de douces « compensations dans cette égalité !... Elle n'avait « jamais entendu le moindre mot flatteur ; elle « ignorait tous les sentiments doux que la femme « inspire et pouvait comparaître un jour devant « Dieu, plus chaste que ne l'était la Vierge Marie « elle-même. » J'admire comme tout le monde, dans *Madame Bovary*, la page du Comice agricole où la vieille Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux monte sur l'estrade. Mais la sympathie de Flaubert pour « ce demi-siècle de servitude » n'est que le revers de son antipathie violente pour « les bourgeois épanouis ». Ce que dit Balzac de la vieille Nanon me touche davantage.

Une malheureuse jeune fille, Pierrette, prise dans

une sourde guerre entre deux partis rivaux, victime des abominables traitements qu'elle a subis, meurt sous les yeux de sa vieille grand'mère appelée trop tard pour la sauver. Son ami d'enfance, qu'elle aimait et qui l'aimait, est un apprenti menuisier. Il descend chez son patron : « C'est fini pour elle, dit-il, et non pas pour moi. — Je te comprends, dit le bonhomme Frappier. Tiens, voilà ce qu'il te faut. » Et il lui montra des planches de chêne de deux pouces. « Ne m'aidez pas, monsieur Frappier, dit le jeune homme, je veux faire tout moi-même. » Il passa la nuit à raboter et à ajuster la bière de Pierrette, et plus d'une fois il enleva d'un seul coup de rabot un ruban de bois humide de ses larmes. Le bonhomme Frappier le regardait faire en fumant. Il ne lui dit que ces deux mots : « Fais donc le couvercle à coulisse : ces pauvres parents ne l'entendront pas clouer. »

Parfois même, en plein conflit d'ambitions et d'hypocrisie, les gens sont mus par un sentiment collectif qui les soulève au-dessus de leurs médiocres intérêts et qui prouve qu'ils valent peut-être mieux. Madame Thuillier, dont la figure, trop petite sous la coupole de son front trop proéminent, finit en pointe comme un museau de souris, a été annihilée par sa terrible belle-sœur, mademoiselle Thuillier, la plus terrible des belles-mères. A un grand dîner, donné pour préparer la candidature de Thuillier aux élections municipales, on porte des toasts. Mademoiselle Thuillier, la vraie maîtresse de maison, « rayonnante de la future gloire de son frère,

a le visage en feu : elle était superbe à voir et, jamais l'amour d'une sœur n'eut une expression si furibonde ». (Quel trait excellent !) Un des convives dit : « Messieurs, buvons à quelque chose de sublime ! » Et il se tourne vers elle : « A mademoiselle Brigitte ! » On se lève et on trinque. Puis on boit au travail, à l'élection de Thuillier, au roi et à la famille royale, à nos institutions, et aux femmes, « à ce sexe enchanteur à qui nous devons tant de bonheur, sans compter nos mères, nos sœurs et nos épouses. » Mais à ce moment la filleule de madame Thuillier voit la figure hébétée de sa marraine que tout le monde oublie, cette figure d'ilote, habituée à n'être rien, à comprimer ses idées et ses sentiments, à s'oublier elle-même. La jeune fille connaît la valeur de cette femme réduite au silence, qui souffre de tout et se console avec Dieu. « Ma« man, dit-elle, me permettez-vous de faire un « toast ? — Va, ma fille, s'écrie son père : il « y a le vin de l'Hermitage à boire et il est chenu ! « — A ma bonne marraine ! dit la jeune fille en « inclinant son verre avec respect et le lui ten« dant. » La pauvre femme, effarouchée, regarda, « à travers un voile de larmes, alternativement sa « sœur et son mari ; mais sa position au sein de la « famille était si connue, et l'hommage de l'inno« cence à la faiblesse avait quelque chose de si « beau, que l'émotion fut générale : tous les « hommes se levèrent et s'inclinèrent devant ma« dame Thuillier[1]. » Ce n'est pas sublime, assuré-

1. *Les Petits Bourgeois.*

ment ; mais on ne peut pas dire que l'homme qui trouve de pareilles scènes ait continuellement et impitoyablement noirci la nature humaine.

Toute son humanité s'est, pour ainsi dire, épanouie dans ce chef-d'œuvre : *Grandeur et Décadence de César Birotteau.* J'oserais recommander à nos romanciers de lire et de méditer ce que Balzac écrivait à Hippolyte Castille touchant la genèse de son roman : « J'ai conservé *César Birotteau* pendant « six ans à l'état d'ébauche en désespérant de « pouvoir jamais intéresser qui que ce soit à la « figure d'un boutiquier assez bête, assez médiocre, « dont les infortunes sont vulgaires et symbolisent « ce dont nous nous moquons beaucoup : le petit « commerce parisien. Eh bien, dans un jour de « bonheur, je me suis dit : Il faut le transfigurer « en en faisant l'image de la probité. » Voilà ce qui nous explique l'erreur des *Bouvard et Pécuchet* qui vont se multipliant. Ce dont notre théâtre presque toujours et souvent notre roman souffrent le plus aujourd'hui, c'est de la médiocrité des personnages. Un personnage médiocre n'a pas droit de cité dans l'art, à moins que, par une contradiction singulière mais vraisemblable, il n'incarne fortement tout un genre de médiocrité, auquel cas il ne l'est plus. Sa valeur représentative le sauve de la platitude. Si, parmi les romans de Balzac les plus durs, *la Cousine Bette* nous prend et nous attache, bien qu'aucun personnage de premier plan n'y soit sympathique, c'est qu'aucun n'est médiocre.

La nécessité artistique de « transfigurer » son Céar Birotteau, parfumeur et inventeur de la *Pâte des Sultanes*, de l'*Eau carminative* et de l'*Huile céphalique*, l'obligeait à nous peindre sous des couleurs plus aimables la petite bourgeoisie, cette petite bourgeoisie « qui habille ses enfants en lancier et « en garde national..., qui va le dimanche dans « une maison de campagne à soi, s'inquiète d'avoir « l'air distingué, rêve aux honneurs municipaux ; « cette bourgeoisie jalouse de tout et néanmoins « bonne, serviable, dévouée, sensible, compatis- « sante, dupe de ses vertus et bafouée pour ses dé- « fauts par une société qui ne la vaut pas, car elle « a du cœur... ; cette vertueuse bourgeoisie qui « élève des filles candides rompues au travail, « pleines de qualités que le contact des classes supé- « rieures diminue aussitôt qu'elle les y lance, des « filles sans esprit parmi lesquelles le bonhomme « Chrysale aurait pris sa femme. » Les parents et les amis des Birotteau représentent à merveille cette classe sociale d'où le juge Popinot est sorti et à laquelle il est toujours mêlé par son neveu Anselme. On y rencontre la partie ouvrière que la Révolution agrégea à la bourgeoisie, très honnêtes gens qui tiennent à leurs droits et à la liberté, qui soupçonnent les Jésuites de menacer leur aisance, qui voient dans Lafayette un prophète politique et dans Paul-Louis Courier le meilleur des hommes. On y rencontre de vieilles femmes qui ont un faux air de marquises de l'ancienne cour, qui portent des mitaines et qui marchent en tout temps avec une

ombrelle à canne, semblable à celle dont se servait Marie-Antoinette. Je crois bien que, dans le délicieux portrait qu'il nous fait de madame Ragon, la femme de l'ancien patron de Birotteau, il s'est souvenu d'une amie de sa grand'mère, celle peut-être qui avait connu Beaumarchais. Tout ce monde lui était familier.

L'histoire de César Birotteau est l'illustration de cette loi aussi vraie pour les sociétés que pour les individus : « Quand l'effet produit n'est plus en rapport direct ni en proportion égale avec la cause, la désorganisation commence. » César Birotteau, qui a prouvé pendant la Révolution son dévouement à la cause royale, et qui est adjoint au maire de son arrondissement, vient d'apprendre qu'il va recevoir la croix de la Légion d'honneur. Cette distinction produit sur lui un effet disproportionné, car de ce moment il rêve d'agrandir son magasin, de se pousser dans les hautes sociétés et de célébrer la libération du territoire en donnant un grand bal. Ce bal, qui marquera l'apogée de sa fortune, causera sa ruine. C'est un digne homme, peu spirituel, mais profondément religieux, un cœur pur. « Il ne pouvait être entièrement sot ni bête : la probité et la bonté jetaient sur les actes de sa vie un reflet qui les rendait respectables. » Au physique, l'air étonné des gobe-mouches de Paris, des yeux bleus au regard limpide et un sourire de contentement. Mais voici le petit détail qui l'individualise : « Quand il croyait avoir dit quelque chose de galant ou de saillant, il se levait imperceptiblement sur la

pointe des pieds à deux reprises et retombait sur les talons lourdement comme pour appuyer sa phrase. »

Le début du roman vaut les dialogues les plus naturels de Molière et de Cervantès. Madame Birotteau, réveillée dans la nuit, ne trouve pas César près d'elle. Après s'être livrée à toutes les suppositions possibles et même impossibles, elle se lève et le voit, enveloppé dans sa robe de chambre d'indienne à pois couleur chocolat, les jambes rougies par un froid qu'il ne sent pas, une aune à la main, mesurant l'air de la pièce voisine. « Vingt-deux sur dix-huit : nous pouvons avoir un superbe salon. » Il rentre dans la chambre, et, au lieu de se recoucher, (ce qu'on ne fait jamais en pareil cas), il va chercher pour sa femme un jupon de flanelle ; et les deux époux causent devant leur feu rallumé. Madame Birotteau est effrayée des ambitions de son mari : « César, tu es fait pour être en évidence comme mon bras pour faire une aile de moulin. Les grandeurs seraient ta perte. » Mais César n'écoutera pas plus sa femme que Sancho n'écouta Thérèse. Il a trois idées : la première de tripler ou de quadrupler sa fortune dans une spéculation sur les terrains de la Madeleine où il risquera la dot de sa fille ; la seconde d'ouvrir une succursale sous le nom de son commis Anselme Popinot et d'y lancer une nouvelle essence qu'il a découverte, *l'Huile céphalique ;* la troisième, de donner son bal. Chacune de ces idées fournira à Balzac des scènes de drame et de comédie où nous le retrouvons tout

entier dans la diversité de son observation et la souplesse de son génie.

La spéculation des terrains recouvre une escroquerie d'un notaire qui n'attend que le versement des fonds de Birotteau pour filer à l'étranger ; et derrière cette escroquerie se tient embusquée la vengeance d'un ancien commis, du Tillet, pris jadis la main dans le sac, et qui, devenu financier, complote de ruiner et de discréditer ainsi le témoin de son indignité. On jurerait à voir manœuvrer ces coquins et leurs hommes de paille que le romancier a reçu leurs confidences ou les a connus au bagne. — La fabrication et le lancement de *l'Huile céphalique* nous font pénétrer dans le monde des Halles où César Birotteau achète les noisettes qui lui donneront son essence ; dans le monde des journalistes qui en rédigeront les réclames et des commis-voyageurs qui la propageront ; et dans le monde de la science, car César n'entreprend rien sans consulter le grand savant M. Vauquelin dont les travaux de chimie organique sont si précieux pour tous ceux qui s'occupent de notre cuir chevelu. Nous passons du marché avec madame Madou, une des plus fortes commères de la Halle et des plus pittoresques, à une pendaison de crémaillère que préside l'impayable Gaudissart et à la visite de César et d'Anselme Popinot chez M. Vauquelin, de l'Académie. Admirable, cette visite : Birotteau et son commis entrent dans le cabinet du savant comme dans un sanctuaire, et Vauquelin se montre très bon, très simple, à la fois amusé et touché de

leur candeur : « Il est évident, leur dit-il, que l'altération des chevelures est due à des changements subits dans la température ambiante. — Ambiante, Popinot, retiens, retiens ! s'écria César. » — Enfin les préparatifs du bal, qui nécessitent des agrandissements, la location d'un nouvel étage, le percement d'un mur, et qui excitent l'animosité envieuse du propriétaire et la jalousie des voisins. Puis la liste des invitations laborieusement dressée. Mademoiselle Césarine Birotteau propose Andoche Finot. « Que nous est-il ? demande César. — M. Anselme « dit qu'il deviendra un personnage : il a de l'esprit « comme Voltaire. — Un auteur ? Tous athées. — « Mettez-le, papa : il n'y a déjà pas tant de dan- « seurs... D'ailleurs le beau prospectus de votre « huile est de lui. — Il croit à notre huile ? dit « César : mets-le, chère enfant. » Pendant cette « discussion madame Birotteau s'est endormie : « Combien de personnes ? dit César à haute voix « en la voyant rouvrir ses paupières. — Cent neuf « avec les commis, dit Césarine. — Où mettrons- « nous tout ce monde-là ? dit madame Birotteau. « Mais enfin, après ce dimanche-là, reprit-elle « naïvement, il y aura un lundi. » Jusque-là son opposition était restée inébranlable ; mais lorsqu'elle et son mari pénètrent pour la première fois dans leur nouvel appartement meublé, décoré, magnifique, ses yeux et sa raison sont vaincus : « Les « gens assez grands pour reconnaître leurs fai- « blesses, dit Balzac, avoueront qu'une pauvre or- « pheline qui, dix-huit ans auparavant, était pre-

« mière demoiselle au *Petit Matelot*, île Saint-Louis,
« qu'un pauvre paysan venu de Touraine à Paris
« avec un bâton à la main, à pied, en souliers
« ferrés, devaient être flattés, heureux, de donner
« une pareille fête pour de si louables motifs [1]. »

Le bal, dont la description témoigne d'une connaissance exacte et fine des différents mondes qui s'y mêlent sans s'y confondre, a coûté soixante mille francs ; et, dès le lendemain, commence le drame de la faillite, « ce beau drame commercial » que Balzac était le seul à pouvoir écrire et qu'en tout cas, nul n'a jamais écrit comme lui. Irons-nous lui reprocher d'en avoir longuement déroulé les péripéties juridiques ? Remercions au contraire le romancier de nous instruire et d'annexer à la matière romanesque des événements qui, pour bien des hommes, nos semblables, ont été cause de tant d'angoisses. Lorsqu'il eut terminé son roman *le Contrat de mariage*, il se sentit fier d'être parvenu à rendre intéressante la discussion d'un acte si gros de conséquences. Cependant il pensa que le public n'aimerait pas cette œuvre dont le comique ne

1. Ce roman de *César Birotteau* est certainement un des plus beaux et des plus achevés de Balzac ; et le caractère de madame Birotteau mériterait une étude à part. Très honnête femme, aimant son mari de tout son cœur, mais plus fine que lui, excellente mère, modeste et simple, elle a reçu jadis des lettres d'amour de son commis du Tillet qui, non content de puiser dans la caisse de son patron, aurait bien voulu lui voler sa femme. Elle n'en a rien dit à Birotteau ; mais elle lui a donné le conseil de renvoyer cet individu qu'elle méprise. Et cependant elle a gardé ces lettres qui lui parlaient comme on ne lui a jamais parlé : *Je vous adore, vous le savez, ange de ma vie !...* Il faut lire le passage où son futur gendre, Anselme Popinot, la surprend en train de les brûler, et l'on verra, une fois de plus, combien Balzac est nuancé — et humain.

serait saisi que par les gens d'affaires : « Mais il faut capter, disait-il, toutes les classes et mon plan m'oblige à être universel. » Les hommes de loi tiennent en très haute estime le roman de *César Birotteau*. Quant aux autres, ils n'ont pas besoin d'avoir pris leurs degrés à la Faculté de Droit pour comprendre ce que Balzac leur explique si clairement et si dramatiquement, et pour suivre avec une émotion croissante les étapes du bon parfumeur vers cette faillite qui est à ses yeux d'honnête homme la pire des flétrissures, et dont naguère il exceptait les victimes d'une indulgence pourtant acquise à tous les malheureux. Nous l'entendons pleurer la nuit, dans la contemplation de son malheur, à côté de sa femme endormie qui ne sait rien encore ; et sa fille arrivait en chemise, un châle sur ses épaules : « Papa, je t'entends, tu pleures, » disait-elle en pleurant elle-même. Nous l'accompagnons chez les banquiers sans cœur, chez les usuriers féroces, jusqu'au seuil d'une maison de jeu où son oncle Pillerault le surprend et d'où il le ramène. Il accepte enfin l'horrible chose. « Le déshonneur est venu : je dois songer à la réparation. » Sa femme, qu'il redoutait, n'a pas un mot d'aigreur. Elle entre comme caissière chez Anselme Popinot ; sa fille trouve une place de demoiselle de magasin ; il obtient une petite situation dans un bureau. L'infortune le grandit ; et il meurt de joie le jour de sa réhabilitation. Balzac n'a rien fait de plus pathétique que ce roman sans amour. Portraits, dialogues, intrigue savamment combinée, tout y est

naturel, juste, fort, trempé d'humanité. Et les gredins n'y sont punis que par la considération qui s'attache aux honnêtes gens qu'ils ont ruinés. C'est un nouveau trait de vraisemblance et un excellent exemple pour les romanciers qui ont toujours tort d'anticiper la vie future.

IX

LES GRANDS PERSONNAGES DE LA COMÉDIE HUMAINE

Nous arrivons maintenant aux grands personnages de la *Comédie humaine*, à ceux qui, dès qu'on prononce le nom de Balzac, se lèvent et lui font, dans l'ordre de la création littéraire, une garde d'honneur, mais, dans l'ordre moral, une escorte de monstres. César Birotteau est peut-être aussi connu qu'eux, et le cousin Pons, et bien d'autres. Cependant, qu'on nous dise d'un commerçant : « C'est un César Birotteau », nous répondrons : « Comment l'entendez-vous ? Cela signifie-t-il qu'il est très honnête, mais un peu sot, ou qu'il a des ambitions qui l'aveuglent sur ses capacités et qu'il court à la faillite, ou qu'il est de ceux qui, à force de courage et de travail, obtiennent leur réhabilitation ? Il y a plusieurs Birotteau, et nous ne savons exactement duquel vous voulez parler. » De même, si vous me dites d'un vieux garçon : « C'est un cousin Pons », je pourrai comprendre qu'il est

(Collection L. Carteret)

BALZAC

d'après Bertall (1847), gravé par Manesse

possédé par la manie de la collection, ou, — ce qui n'a aucun rapport, — qu'il est tenu par le péché de la gourmandise au point d'en oublier sa dignité. Mais vous n'avez qu'à nommer Grandet, Goriot, la cousine Bette, le baron Hulot, madame Marneffe, Philippe Bridau, Vautrin : aucun doute n'est possible. C'est comme si vous nommiez la passion ou le vice dont ils sont la démarche, les gestes, la figure et la voix. Ils ne vivent pas plus que les Pons et les Birotteau qu'il nous semble avoir connus en chair et en os : ils vivent autrement. Les Birotteau et les Pons sont tout près de nous qui retrouvons en eux le mélange des qualités et des défauts dont est pétrie l'humaine nature. Les autres nous dominent. Ils ne sont en général qu'une partie de nous-mêmes, souvent inavouable, presque toujours inavouée, et qui a pris un développement monstrueux. Ce sont bien des monstres au sens étymologique du mot, des démonstrations, des avertissements de ce que peut faire d'une énergie humaine tel instinct ou telle volonté, libéré de toute contrainte, affranchi de toute mesure. Ils appartiennent à cette famille de créatures anormales dont la nature ne produit ordinairement que des esquisses et des ébauches et que seul le génie amène à la perfection.

Mais à quels dangers ne s'expose-t-il pas en travaillant ainsi dans l'exceptionnel ! Nous n'acceptons les exceptions qu'à notre corps défendant. Nous sommes toujours prêts à l'accuser d'être sorti de la vérité et d'avoir simplement donné un état civil à une allégorie. Si nous les admettons, elles risquent

de nous fatiguer par le caractère automatique et la fixité d'expression que leur imprime une perpétuelle obéissance au même sentiment ou au même calcul. Aussi tenons-nous pour des miracles de l'art celles qui triomphent de notre résistance et qui, tout excessives qu'elles soient, s'imposent à nous comme de vigoureuses réalités. Il a fallu en effet que leur créateur les rattachât par tant de liens à la vie commune qu'elles nous en paraissent, malgré leur énormité, les produits naturels. Un journaliste, Hippolyte Castille, avait publié en 1846 dans la *Semaine* un article très admiratif sur *la Comédie humaine ;* mais il reprochait à Balzac à la fois de prendre des exceptions pour composer ses caractères et de les faire gigantesques en accumulant des riens. Balzac lui répondit que cette contradiction apparente renfermait le plus bel éloge. Le critique avait bien saisi, sans en comprendre la valeur, le principe et le procédé de ses créations. « J'ai entrepris, disait Balzac, l'histoire de toute la société. J'ai exprimé souvent mon plan dans cette seule phrase : Une génération est un drame à quatre ou cinq mille personnages saillants. Ce drame, c'est mon livre... Quand, pour obtenir un si grand résultat, on prendrait quelquefois une exception, où serait le tort ? Croyez-vous que Lovelace existe ? Il y a cinq cents dandies par génération qui sont à eux tous ce Satan moderne. » Voilà pour le romancier le droit de choisir des êtres exceptionnels. D'autre part : « Qu'est-ce que la vie ? Un amas de petites circonstances ; et les plus grandes passions en sont les

sujettes. » Il ne manquera pas d'assujettir aux petites circonstances ses plus grands personnages. Et voilà pour eux une garantie de vérité morale.

Mais je suis surpris que, dans cette discussion qui s'est souvent renouvelée, il n'ait pas, une fois de plus, invoqué le témoignage de Geoffroy Saint-Hilaire dont il avait certainement lu les études de Tératologie. Geoffroy repoussait l'hypothèse des germes prédestinés à la monstruosité qui n'est jamais originelle. Il l'attribuait à une perturbation subie, au cours de sa croissance, par un être d'abord parfaitement régulier. La nature ne conçoit pas de monstres ; mais des accidents surviennent qui les produisent. Il en est ainsi dans l'ordre moral. L'individu ne naît pas monstrueux : il le devient sous l'action du milieu, des événements, des passions, de l'état social ; et c'est ce que Balzac nous a supérieurement montré. Molière ne nous explique pas les vices : ses grands personnages semblent en être les professionnels nés. Professionnel de l'hypocrisie, Tartuffe ; professionnel de la méchanceté, don Juan, comme M. Jourdain est un professionnel de la sottise, et Argan de la maladie imaginaire ; professionnel de l'avarice, Harpagon. En dehors de ce qu'ils représentent, ils n'ont pas d'existence personnelle ; et nous ignorons comment ils sont arrivés à cette simplification d'eux-mêmes qui les constitue en symboles. Les créations de Balzac sont très différentes.

Prenons d'abord l'avarice. C'est un des vices, une

des passions les plus répandues dans la *Comédie humaine*. Il s'est évidemment proposé de nous la peindre dans les milieux les plus divers, et avec les nuances qui la diversifient. Parmi ses avares, un seul l'incarne à l'exclusion de tout autre sentiment, et nous verrons les circonstances qui y ont aidé. L'avarice de Gobseck l'escompteur n'est que la jouissance d'un philosophe, dont une vie passée à rouler dans les Indes hollandaises et dans les deux Amériques, une vie d'aventures romanesques, de dangers, de rapines et d'aubaines, de joies et de terreurs, a desséché le corps et l'âme, et qui, blasé sur les sentiments et les plaisirs, ne vit plus que pour savourer la puissance de l'or et le mépris de l'humanité. Ce fils d'une juive et d'un Hollandais, sorti d'une famille où, disait-il, les femmes ne se sont jamais mariées, poursuit-il contre les chrétiens une vengeance héritée de sa mère ? Le mystère de ce singulier personnage relègue au second plan sa froide et inexorable avidité. — Le baron de Nucingen, lui, « élève les fraudes de l'argent à la hauteur de la politique » ; mais l'avarice ne l'absorbe pas au point qu'il ne puisse devenir la proie d'une autre passion. Qu'un soir, en traversant le bois de Vincennes, il voie, par un clair de lune magnifique, une jeune femme dont la beauté l'éblouit ; et il saura ce que l'amour coûte aux vieillards. — A Issoudun, le vieux M. Hochon, plus qu'octogénaire, qui mesure à sa femme, à ses petits-fils, à sa petite-fille, le boire et le manger, et qui, même au milieu d'une conversation animée, se baisse dans une rue

pour ramasser une épingle en disant : « Voilà la journée d'une femme », est bien « un portrait de la parcimonie domestique » poussée jusqu'à l'avarice ; mais il n'a rien d'un rapace ni d'un agioteur; il est capable d'actes désintéressés, et il tremble devant sa femme, dès qu'elle le menace de faire son testament.

Le Rigou des *Paysans*, l'usurier de village, celui, dit Balzac, qu'aucun pinceau n'est encore allé chercher, mérite de figurer au nombre des personnages les plus originaux de la *Comédie humaine*. Rigou est un ancien Bénédictin qui s'est marié, l'an I de la République, avec la servante de l'ancien curé de Blangy dont il est devenu le maire. « Grand, sec, « les yeux bordés d'un cercle brun, les paupières « presque noires, quand le matin il laissait voir son « cou ridé, rouge et grenu, vous l'eussiez d'autant « mieux comparé à un condor que son nez très « long, pincé du bout, aidait encore à cette ressem- « blance par une coloration sanguinolente. » Toujours en règle, toujours dans les limites du droit, il exploite et pressure les paysans qui, après l'avoir méprisé, le considèrent, sous la Restauration, comme un défenseur de leur liberté. La dissimulation de l'avare, la réserve des gens d'église, cette « patience d'insecte » que leur inculque l'observance du décorum, s'allient chez lui à toutes les concupiscences. Il est l'avare voluptueux qui jouit silencieusement de toutes les voluptés. Sous sa redingote de gros drap, sa chemise a été filée par les doigts les plus habiles de la Frise. Ses pantoufles de

cuir grossier sont doublées d'une bonne peau d'agneau. Sa table est exquise. La crème entre dans toutes ses sauces. Le boucher lui fournit la meilleure viande ; son poulailler, des volailles « d'une excessive finesse » ; son jardin, des primeurs délicieuses ; sa cave, des crus fameux. Il mange seul, servi par sa femme que terrifie un froncement de ses gros sourcils et par une jolie servante qui d'ordinaire reste trois ans, car, au bout de ce temps, l'insolence de cette fille envers madame Rigou oblige le pacha à la renvoyer. D'ailleurs il ne s'en tient pas à sa servante : il a fait son sérail de toute la vallée.

Rigou n'est pas plus l'avarice en personne que Hochon, Nucingen et Gobseck. Moins intéressant peut-être, mais plus grand, celui dont le visage s'est incrusté dans toutes les mémoires avec la force qu'ont toujours sur le public les idées simples et les âmes simplifiées, c'est le tonnelier de Saumur, M. Grandet. Il ne distrait pas des calculs de l'avarice une parcelle de lui-même. La mesure que garde encore Hochon lui paraîtrait une indigne faiblesse ; les jouissances de Rigou, un gaspillage honteux ; la curiosité philosophique de Gobseck, du temps perdu ; la prodigalité amoureuse de Nucingen, un sacrilège. Mais pas un avare qui ne puisse reconnaître en lui un de ses traits : il les rassemble tous, des plus anciens aux plus modernes. Il pratique l'usure et la procédure comme Rigou et Gobseck ; il spécule comme Nucingen ; il retranche sur le nécessaire comme Hochon ; il est hypnotisé comme

Harpagon par la couleur de l'or. Le sentiment qu'il a pour sa fille, ce vague respect de sa future héritière, l'espèce de bonté à la fois familière et méprisante qu'il témoigne à sa servante la grosse Nanon, sont les seuls symptômes d'humanité qu'on surprend quelquefois sur sa figure aux lèvres minces et droites comme une coupure de rasoir et dont les yeux « ont l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic ». Il fait songer naturellement à ces bêtes chimériques qui réunissaient les formes et les qualités de divers animaux. « Il tenait, « dit Balzac, du tigre et du boa : il savait se cou- « cher, se blottir, envisager longtemps sa proie, « sauter dessus ; puis il ouvrait la gueule de sa « bourse, y engloutissait une charge d'écus et se « couchait tranquillement comme le serpent qui « digère, impassible, froid, méthodique. » Dans cette sombre et glaciale maison de Saumur, son animalité taciturne est formidable. Nous avons tous présente à l'esprit la façon dont il dépouille sa fille de l'héritage maternel. Ce n'est pas la seule scène de Balzac où un père en use ainsi avec sa fille : Claes voudrait, lui aussi, dépouiller la sienne, mais pour continuer ses expériences et arracher un de ses secrets à la nature. Il agit sous l'empire d'une passion généreuse dans son principe ; et c'est le cas de nous rappeler le mot de Balzac, que « les sentiments nobles poussés à l'absolu produisent des résultats semblables à ceux des grands vices ». Ici, nous n'avons affaire qu'à un affreux vice qui ne cèdera pas même aux approches de la mort. Nous

avons tous vu ce vieillard frappé de paralysie, au coin de son feu, rester des heures entières les yeux attachés à des louis d'or qu'on a étalés sur une table. « Ça me réchauffe », murmurait-il. Et nous l'avons tous vu tendre ses deux bras d'agonisant vers le crucifix en vermeil que lui présente le prêtre, dans un horrible geste de suprême convoitise.

Grandet est le plus grand maître en avarice que la littérature d'imagination ait dressé devant nous. Mais Balzac nous a dit tout ce que nous devions savoir pour comprendre ce cas monstrueux. Avant 89, maître tonnelier fort à son aise, sachant lire, écrire et compter, il venait d'épouser la fille d'un riche marchand de planches. Quand la Révolution mit en vente les biens du clergé, « il eut pour un morceau de pain les plus beaux vignobles, une vieille abbaye et quelques métairies », ce qui lui donna la réputation d'être un républicain, un patriote. Nommé membre de l'administration du district, et plus tard, sous le Consulat, maire de Saumur, il se montra un administrateur sage et pacifique. Qu'il protégeât les ci-devant et les biens d'émigrés, qu'il fournît des pièces de vin aux armées républicaines ou qu'il fît faire d'excellents chemins conduisant à ses propriétés, il sut toujours accorder à ses intérêts particuliers les intérêts de la ville. Il aurait pu demander la Légion d'honneur. Napoléon qui n'aimait pas ceux dont on disait qu'ils avaient porté le bonnet rouge, remplaça M. Grandet à la mairie par un futur baron de l'Empire. M. Grandet n'en ressentit aucun ennui.

En quinze ans, il avait amassé légalement une fortune mobilière et immobilière dont le maître tonnelier de jadis n'aurait pas, même dans ses rêves les plus fous, conçu la possibilité. Pour que la chose advînt, il avait fallu l'écroulement d'un monde. Les cataclysmes sociaux jettent souvent les âmes à l'extrémité de leurs tendances. Dans leur atmosphère de feu, la stricte économie d'un Grandet devient une avarice forcenée, comme la simple méchanceté d'un Fouquier-Tinville une férocité sanguinaire. Cette avarice n'a rencontré aucun obstacle, et tout en a favorisé le développement. Chez lui, Grandet n'avait point à lutter contre une résistance qui l'eût forcé de dissimuler et par conséquent de régler sa passion. Le portrait de sa femme tient en ces quelques lignes : « Une douceur angélique, « une résignation d'insecte tourmenté par des en- « fants, une piété rare, une inaltérable égalité « d'âme, un bon cœur, la faisaient convenablement « plaindre et respecter. L'abbé Cruchot savait trou- « ver quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait « pas été trop mal ; et elle le croyait. » Hors de chez lui, il marche entouré de l'estime de ses concitoyens comme un homme qui ne doit rien à personne et dont la fortune et les trésors, enveloppés d'une ombre mystérieuse, sont un des orgueils de sa ville natale. Les seules personnes admises dans son intimité lui témoignent, par un calcul dont il tire des profits, une considération obséquieuse. Comment son avarice ne se fût-elle pas tournée en monomanie ?

Cette monomanie, au demeurant, ne nous réserve pas de grandes surprises. Nous admirons l'ingéniosité du romancier à en dérouler tous les anneaux ; mais il ne nous apprend rien. Les passions qui n'ont pour objet et pour fin que des choses inanimées, l'amour de l'or, la frénésie du jeu, la folie de l'invention, n'atteignent jamais aux tons variés ni au pathétique de celles qui poursuivent la domination des esprits ou la conquête d'une âme. Il est autrement dramatique de chercher à percer le secret d'un cœur que de s'évertuer, comme Claes, à décomposer l'azote. On pourra dire d'un père qu'il aime sa fille aussi passionnément que Grandet son or : ce n'est qu'une façon de parler. L'or ne change pas ; l'or n'a pas de caprices ; quand vous le tenez, il tient ce qu'il promet ; quand on le vole, ce n'est pas à lui que vous vous en prenez, c'est à vous et au voleur. Remarquez bien que le roman de Balzac porte le nom d'*Eugénie Grandet* et non pas celui du *Père Grandet*. Sa fille est le drame ; il n'en est que l'aveugle fatalité.

Mais le drame se joue au cœur du père Goriot, une des créations les plus hardies de Balzac, la plus hardie peut-être. Dans une de ses premières *Scènes de la vie privée*, *la Vendetta*, un Corse, le baron Piombo, est inquiet du retard de sa fille qui travaille dans un atelier de peinture. Impatient, il saisit sa canne et sort. A ce moment, on entend le pas de Ginevra qui traverse la cour. « Bartoloméo reparut tout à coup en triomphe, portant sa fille qui se dé-

battait dans ses bras : « La voici, la Ginevra, la « Ginevrettina, la Ginevrina, la Ginevrola, la Gine- « vretta, la Ginevra bella ! — Mon père, vous me « faites mal ! » Aussitôt, Ginevra fut posée à terre avec une sorte de respect. » A peine lui a-t-elle avoué qu'elle aime un jeune homme, il entre en fureur : elle ne devrait pas aimer un autre homme que son père. Puis il la supplie : « Oh ! reste avec nous ! Je ne saurais te voir aimant un homme, Ginevra ! Tu n'attendras pas longtemps ta liberté... S'il t'aimait comme tu mérites de l'être, il me tuerait ; s'il ne t'aimait pas, je le poignarderais. » Ces transports, ces éclats, nous confondent. Ce n'est pas un père qui parle. Heureusement, le jeune homme, aimé de Ginevra, est le fils d'une famille ennemie ; et la religion de la vendetta, dont est possédé le vieux Corse, servira bientôt de couverture à sa jalousie paternelle. Il chassera sa fille, lui fermera sa maison, la laissera mourir dans la misère. Imaginez cette même passion, mais dépourvue de ressentiment et de despotisme jaloux, chez un être aux trois quarts obtus ; et vous aurez le père Goriot.

Contemporain de Grandet, il a eu des commencements analogues. La Révolution, qui l'a pris simple ouvrier vermicellier habile, patient, économe, lui a fourni des occasions de mettre en valeur ses qualités professionnelles et le moyen de s'enrichir. D'ailleurs, sorti de sa spécialité, où il avait un coup d'œil d'aigle, il était insensible à tous les plaisirs de l'esprit. Il adorait sa femme, fine et jolie, dont la nature contrastait avec la sienne ; mais il

l'avait perdue après sept ans de mariage, au moment où elle commençait à le dégrossir ; et il a reporté, en y concentrant toutes les forces de son être, cet amour trompé par la mort sur ses deux filles, Anastasie et Delphine. Riche d'au moins soixante mille livres de rente, cet homme, qui ne dépensait pas douze cents francs pour lui, leur a fait donner une éducation déraisonnable. Son unique bonheur était de satisfaire leurs fantaisies, et, en retour, il ne leur demandait que des caresses. « Elles vivaient comme auraient vécu les maîtresses d'un vieux seigneur riche. » On sait ce que rapportent ces éducations. L'ingratitude des enfants est souvent proportionnée à l'excès d'affection que leurs parents leur ont démontré, heureux de s'entendre dire par les sots : quel bon père ! ou : quelle bonne mère ! Si cette ingratitude pouvait jamais avoir une excuse ou plutôt obtenir des circonstances atténuantes, on les trouverait dans ce fait qu'ils ont obscurément senti l'égoïsme sous ces débordements de tendresse.

Quand les filles de Goriot furent en âge de se marier, elles épousèrent qui elles voulurent : Anastasie, le comte de Restaud ; Delphine, un banquier d'origine allemande, Nucingen. Goriot, qui ne supportait pas la vie loin d'elles, vendit son fonds, ne garda de sa fortune qu'une rente d'environ dix mille francs et leur partagea tout le reste. Dès que son coffre-fort fut vidé, ses gendres le jugèrent impossible : ils refusèrent non seulement de le loger chez eux, mais même de l'y recevoir ostensiblement. Et

ses filles rougirent de lui. Le bonhomme vint alors s'installer dans l'abominable pension de madame Vauquer. Mais ses dix mille francs de rente fondirent d'année en année, car elles avaient souvent recours à leur père pour les tirer des embarras où les jetaient leur inconduite et leurs coûteux amants. Tout y passa, jusqu'aux pièces d'argenterie qu'il avait pieusement conservées, derniers souvenirs de son bonheur conjugal et que son voisin de chambre, Rastignac, le vit un soir, par le trou d'une serrure, tordre en lingots avec une vigueur extraordinaire. D'année en année, il descendait le lugubre escalier du dénuement, indifférent aux soupçons avilissants qui rampaient autour de lui, aux quolibets qui pleuvaient sur sa figure de souffre-douleur ; mais cette figure « vaguement niaise », s'illuminait aussitôt que Rastignac, qui avait approché madame de Restaud et qui aimait madame de Nucingen, lui parlait de ses filles. « Je n'ai pas voulu, lui disait-il, faire souffrir ces chères créatures de mes dissensions avec leurs maris, et j'ai préféré les voir en secret. Ce mystère me donne mille jouissances que ne comprennent pas les autres pères qui peuvent voir leurs filles quand ils veulent. » Comme il essaie lui-même de se dissimuler leur ingratitude ! Il raconte qu'il les attend au passage dans les Champs-Elysées : le cœur lui bat quand elles arrivent. Il entend près de lui : « Voilà une belle femme ! » Et il pense : « C'est mon sang, la fine fleur de mon sang. » Et il dit encore au jeune homme : « Quand j'ai été père, j'ai compris Dieu. Il est tout entier

partout, puisque la création est sortie de lui. Monsieur, je suis ainsi avec mes filles. Seulement, j'aime mieux mes filles que Dieu n'aime le monde, parce que le monde n'est pas si beau que Dieu et que mes filles sont plus belles que moi. »

On ne se trompe pas à de pareils accents : ils sont vrais. Et cependant, pourquoi devant ce pauvre roi Lear du vermicelle ne ressentons-nous pas toute la pitié que, malgré ses injustices et ses aveuglements, nous inspire l'autre, celui de Shakespeare ? Nous nous expliquons sans difficulté qu'un homme comme Goriot pour qui les plaisirs de la vie n'ont aucun attrait et qui a renoncé à ceux que lui procuraient les affaires, où il était si compétent, se soit laissé envahir par un sentiment dont aucun contrepoids ne modère la violence. Mais ce sentiment est un de ceux qui commandent tellement le respect que, s'il ne se respecte pas lui-même, il nous produit l'effet d'une profanation. Goriot ne respecte pas le père en lui. Qu'il exècre ses gendres, qu'au besoin il soit capable de les étrangler, ce n'est pas une raison pour qu'il se jette au cou de l'amant de sa fille et qu'il lui meuble une garçonnière au-dessus de laquelle il se réservera une mansarde. Je ne connais pas, dans toute la *Comédie humaine*, de scène aussi pénible que celle où Delphine, Rastignac et lui s'y réunissent et dînent ensemble. « La soirée y fut employée en enfantillages, et le père Goriot ne se montra pas le moins fou des trois. Il se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser ; il la regardait longtemps dans les yeux ; il frottait sa

tête contre sa robe ; enfin il faisait des folies comme en aurait fait l'amant le plus jeune et le plus tendre. » Delphine dit à Rastignac : « Voyez-vous, quand mon père est avec nous, il faut être tout à lui. Ce sera pourtant bien gênant quelquefois. » Nous ne pouvons sur ce point donner tort à Delphine, à cette méprisable Delphine qui n'hésiterait pas à enjamber le cadavre de son père pour aller à un bal où sa vanité est intéressée à paraître.

Il ne sera bientôt plus qu'un cadavre. Les deux sœurs, envieuses l'une de l'autre, se détestent ; mais elles s'entendent pour l'envoyer rapidement au Père-Lachaise. Quels cris, dignes d'une plus noble cause, lui arrachent ces misérables ! « Venez vous plaindre ici, leur crie-t-il dans le taudis infect où l'a relégué madame Vauquer. Mon cœur est grand : il peut tout recevoir. Oui, vous aurez beau le percer : les lambeaux feront encore des cœurs de père ! » Sur le lit de mort, où l'ont couché leurs altercations haineuses et où il les attend en vain, il pousse des gémissements de torture : « Elles se sont bien vengées de mon affection ; elles m'ont tenaillé comme des bourreaux... Mes filles, c'était mon vice : elles étaient mes maîtresses, enfin tout !... Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père, qui priera Dieu pour vous ! Après tout, vous êtes innocentes !... Tout est de ma faute, je les ai habituées à me fouler aux pieds. J'aimais cela, moi... Je veux mes filles, je les ai faites, elles sont à moi !... Je les bénis... » L'agonie du père Goriot est la plus poignante de toutes

les morts de la *Comédie humaine*. L'immense douleur qui tressaille et qui crie devant nous est comme la mesure effrayante de ce que peut souffrir une créature suppliciée par la passion. Nous oublierions que c'est un père, si, parmi ses plaintes déchirantes, il n'y en avait quelques-unes qui ne peuvent jaillir que de la bouche d'un père. Peut-être, bien qu'elles soient admirables, préférerions-nous l'oublier ; car elles ne dissipent pas le malaise qui gêne notre pitié. Supposons un instant que le père Goriot soit la mère Goriot ; ce malaise n'existerait plus. Nous admettons d'une mère des faiblesses qui d'un père nous choquent ou nous révoltent parce que l'amour paternel est plus fondé en raison qu'en nature, et qu'alors... Balzac qui, comme son Claes, est toujours à la recherche de l'absolu et qu'a tourmenté toute sa vie l'idée de l'unité, a fortement établi dans son œuvre l'identité foncière des passions humaines. Le père Goriot en est un exemple. Mais comment Balzac a-t-il pu le nommer « le Christ de la paternité » ? Il ne l'est pas plus que Desgrieux n'est celui de l'amour. On dirait plus justement que son cœur possède une énergie de tendresse et de dévouement que son ignorance des lois sociales, son inintelligence du mal et du bien, ont fait aboutir aux mêmes résultats que le plus farouche égoïsme.

Et c'est un peu, dans un tout autre genre, l'histoire de la cousine Bette. Que de fois nous l'avons rencontrée dans le monde ! Elle est la demoiselle

entre deux âges, simplement ou bizarrement, mais toujours assez mal attifée. On demande à son voisin : « Qui est-ce ? » Il vous répond : « Une parente, je crois. » C'est la parente pauvre. Elle arrive à la même heure ; elle s'arrête dans l'antichambre, sourit aux domestiques, leur parle sur un ton de mystère et de familiarité ; elle a sa place au salon, sa chaise ou son fauteuil, plutôt sa chaise. Elle aime les jeunes gens et rit avec eux ; elle est sérieuse avec les autres ; serviable et discrète avec tout le monde. Son réticule et ses poches sont bourrés de petites choses dont on peut avoir besoin ; sa mémoire, remplie de petits secrets et de petites confidences bien en ordre. Elle ne paraît jamais les jours de gala. Elle est une humble providence ou une peste.

La cousine Bette appartient à la même famille que mademoiselle Gamard du *Curé de Tours* et que mademoiselle Michonneau du *Père Goriot*, celle que Vautrin appelait la Vénus du Père-Lachaise. Mais elle est moins âgée et plus intelligente. Dans le chœur des sept péchés capitaux, elle représente l'Envie. Petite paysanne d'un village de Lorraine, Lisbeth Fischer a vu sa jolie cousine Adeline, à qui, enfant, elle aurait arraché le nez et dont elle se plaisait à déchirer les robes, épouser l'ordonnateur Hulot, protégé de l'Empereur et bientôt baron. « Devant ce mariage fantastique, Lisbeth avait plié comme les frères et les sœurs de Napoléon plièrent devant l'éclat du trône. » Les Hulot firent venir à Paris cette fille qui ne savait ni lire ni écrire. Elle se mit courageusement au travail, s'instruisit, entra

dans un magasin de passementerie dont elle devint la plus habile ouvrière et qu'elle eût pris à son compte si l'Empire avait duré plus longtemps. Elle avait perdu toute idée de lutte et de comparaison avec sa cousine ; « mais l'envie restait cachée dans le fond de son cœur, comme un germe de peste qui peut éclore et ravager une ville, si l'on ouvre le fatal ballot de laine où il est comprimé ». Le baron Hulot et son frère, le vieux maréchal, sa femme Adeline et sa fille Hortense sont très bons à son égard. Adeline et Hortense lui donnent des chapeaux et des robes qu'elle s'empresse de défaire et de refaire à son goût qui est détestable, si bien qu'elle ressemble « aux singes habillés en femmes promenés par les petits Savoyards ». On lui a présenté des partis : elle les a tous refusés. « Des capitaines qui ressemblaient à des portiers ! » dira-t-elle plus tard. On l'appelle la Chèvre à cause de son caractère indépendant et rétif ; mais on n'a jamais rougi d'elle. Si la cousine Bette envie toujours, dans le secret de son âme, la baronne Hulot, elle a du moins une certaine affection pour sa fille et même pour le baron. Et voici que, du fond de la Pologne, quelqu'un s'est mis en marche qui ouvrira le ballot de laine pestiféré.

Une nuit que Lisbeth travaillait, elle sentit une forte odeur d'acide carbonique et entendit des plaintes qui partaient d'une mansarde au-dessus de son logement. Elle monte, enfonce la porte et sauve un jeune exilé Polonais qui, à bout de ressources, se suicidait, le comte Wenceslas Steinbock. Elle lui

redonne du courage, et, puisqu'il a des goûts d'artiste auxquels d'ailleurs elle ne comprend rien, elle le met à même d'achever son apprentissage de ciseleur. En trente mois, elle dépense pour lui des économies de seize ans, tout ce qu'elle avait. Elle croit l'aimer comme une mère, mais elle l'aime comme une amante et elle le garde comme un dragon. Son orgueil, son esprit dominateur, ses réserves de tendresse se sont précipités dans cette étrange liaison que le mystère lui rend presque enivrante. Elle est pour son Polonais une geôlière inflexible et la servante la plus attentive ; elle le gourmande, surveille son travail, le rabroue, l'humilie et tout à coup « elle a des délicatesses semblables à la grâce des fleurs champêtres ». Wenceslas se réjouit des délicatesses, et se résigne aux bourrades. Que la volonté de Dieu soit faite ! Il lui a donné un fameux ange gardien.

Quatre ans se sont ainsi passés. La cousine Bette finit par révéler à madame Hulot et à Hortense l'existence de celui qu'elle nomme en riant son amoureux ; et, comme ses parentes croient à une plaisanterie, elle leur apporte un cachet que le jeune homme a ciselé. Le cachet est une merveille. Cette aventure romanesque enflamme l'imagination d'Hortense. La Chèvre lui ayant indiqué le magasin où Wenceslas expose, elle y court, l'y rencontre, l'invite à venir voir ses parents ; et bientôt le jeune homme reçu chez les Hulot, protégé par le baron, aimé d'Hortense et amoureux d'elle, est agréé pour gendre : tout cela à l'insu de l'honnête

fille qui lui a rendu la vie, qui le loge et l'héberge depuis plus de quatre ans. Or, dans la maison où habite Lisbeth, Hulot a déniché la femme d'un de ses employés au ministère, madame Valérie Marneffe, la plus ravissante et la plus vicieuse des courtisanes de vocation. Elle est devenue sa maîtresse, et, naturellement, elle a fait connaissance avec la cousine Bette. Un jour, elle apprend à celle-ci que le gouvernement va donner au comte Steinbock un atelier et un logement au Gros-Caillou et que le ministère de la Guerre, dont Hulot est un des directeurs, lui a commandé une statue ; mais elle s'arrête devant l'effet de ses paroles : « La physionomie « de la Lorraine était terrible. Ses yeux noirs et « pénétrants avaient la fixité de ceux des tigres. Sa « figure ressemblait à celles que nous supposons « aux pythonisses, elle serrait ses dents pour les « empêcher de claquer, et une affreuse convulsion « faisait trembler ses membres. Elle avait glissé sa « main crochue entre son bonnet et ses cheveux « pour les empoigner et soutenir sa tête devenue « trop lourde : elle brûlait. La fumée de l'incendie « qui la ravageait semblait passer par ses rides « comme par autant de crevasses labourées par une « éruption volcanique... « Eh bien ! pourquoi vous « arrêtez-vous ? dit-elle d'une voix creuse ; je serai « pour vous tout ce que j'étais pour lui. Oh ! je lui « aurais donné tout mon sang ! — Vous l'aimez « donc ? — Comme s'il était mon enfant ! — Eh « bien, reprit madame Marneffe, en respirant à « l'aise, puisque vous ne l'aimez que comme ça,

« vous allez être bien heureuse, car vous le voulez « heureux ? » Lisbeth répondit par un signe de « tête rapide comme celui d'une folle : « Il épouse « dans un mois votre petite cousine. — Hortense ! « cria la vieille fille en se frappant le front et en se « levant. — Ah ça, vous l'aimez donc ce jeune « homme ? demanda madame Marneffe. — Ma « petite, c'est entre nous à la vie à la mort, dit « mademoiselle Fischer. Oui, si vous avez des atta- « chements, ils me seront sacrés. Enfin vos vices « deviendront pour moi des vertus, car j'en aurai « besoin, moi, de vos vices ! — Vous viviez donc « avec lui ? s'écria Valérie. — Non, je voulais être « sa mère. — Ah ! je n'y comprends plus rien, « reprit Valérie, car alors vous n'êtes pas jouée, ni « trompée et vous devez être bien heureuse de lui « voir faire un beau mariage... » Madame Marneffe ne peut pas comprendre : si rusée qu'elle soit, elle ne saurait pénétrer dans le monde des sentiments où saigne le cœur de la cousine Bette. Jouée et bien jouée, trompée et bien trompée, Lisbeth l'a été par Wenceslas, par Adeline, par Hortense, par Hulot. « Ah ! s'écrie-t-elle, avoir de l'énergie à escalader « le paradis, et l'employer à se procurer du « pain, de l'eau, des guenilles et une mansarde ! « C'est là, ma petite, un martyre ! J'y ai séché. » Désormais elle emploiera mieux son énergie... Madame Marneffe sera la hache. Lisbeth la main ; et « la main démolira à coups pressés cette fa- « mille qui chaque jour lui deviendra plus odieuse, « car on hait de plus en plus, comme on aime

« tous les jours davantage, quand on aime. »

Cette fille intacte, dont l'esprit paysan s'est aiguisé dans la fréquentation des ouvriers et des ouvrières de Paris, soumet à sa forte personnalité la petite femme dépravée et futile, jouisseuse et indolente comme une créole. Elle fait de Valérie sa fille, son amie, son amour, sa passion, son vice. La vengeance est « une pâture à son activité » autrement abondante que ses sentiments insensés pour Wenceslas. Aux yeux de Hulot, elle surveille madame Marneffe ; aux yeux d'Adeline, elle surveille Hulot. Un sourire et un baiser de Valérie suffisent à désorganiser le ménage d'Hortense. Hulot, trompé, grugé, est conduit aux pires expédients et y laisse son honneur. A mesure que la famille s'enfonce dans le désespoir et dans la boue, l'importance de la cousine Bette grandit ; et on lui est d'autant plus reconnaissant qu'on est plus malheureux. Elle amène ses parents à persuader au vieux maréchal Hulot de l'épouser, afin qu'elle puisse, un jour, avec sa pension de veuve, venir en aide à leur pauvreté ; et le mariage aurait lieu si la découverte des concussions de son frère ne tuait le maréchal. La haine de Lisbeth s'exaspère encore de cette déconvenue qui n'est que le choc en retour du coup de foudre préparé par elle. Toujours la même, son réticule à la main, un peu mieux habillée que jadis pour plaire à Valérie, son visage aux lignes rigides éclairé de beaux yeux durs, elle circule au milieu des ruines qu'elle a faites ou grimpe de l'une à l'autre comme une chèvre.

Elle est atroce, et pourtant capable de dévouement. Je crois que, si madame Marneffe avait besoin de son sang, elle ne lui en marchanderait pas une seule goutte. Dès qu'on lui apprend que son amie est terrassée par une horrible maladie horriblement contagieuse, malade elle-même elle saute à bas du lit et court au chevet de la moribonde. Personne, sauf le prêtre et le médecin, n'ose entrer dans cette chambre où Valérie vivante encore se décompose et que remplit une odeur insoutenable : « Ne joue pas avec les choses sacrées, Lisbeth ! « s'écria Valérie. Si tu m'aimes, imite-moi, re- « pens-toi ! — Moi, dit Lisbeth, j'ai vu la ven- « geance partout dans la nature : les insectes pé- « rissent pour satisfaire le besoin de se venger « quand on les attaque. Et ces messieurs, dit-elle « en montrant le prêtre, ne nous disent-ils pas que « Dieu se venge et que sa vengeance dure l'éter- « nité ? » Ce dernier trait d'athéisme amer achève le personnage. Mais, épuisée par cette longue lutte que tant de victoires ont marquée, elle meurt à son tour sur le sentiment d'une défaite, car elle peut croire Hulot assagi et Adeline presque heureuse. Elle ne la voit pas succomber à la douleur et elle n'assiste pas, l'année suivante, au mariage du vieux baron avec sa fille de cuisine. Ces doux spectacles lui ont refusés. En revanche, elle a celui de ses victimes groupées autour de son lit de mort qui la pleurent comme une bienfaitrice.

De tous les « monstres » balzaciens c'est à la cousine Bette que s'applique le plus justement la

théorie de la monstruosité accidentelle. Supprimez le Polonais : l'envie restera chez elle au nombre de ces germes morbides que nous portons et qui s'étiolent ou qui meurent avant nous; et l'obscure passementière, dont personne ne devinera la sauvage énergie, ne se révélera pas une implacable ourdisseuse de désastres.

Elle est bien plus complexe que le demi-solde Philippe Bridau, le laissé pour compte des guerres de l'Empire, le héros de *la Rabouilleuse*, une des maîtresses œuvres de Balzac. Ce prodigieux chenapan cause plus de morts que Lisbeth Fischer et ajoute à l'ingratitude des filles de Goriot le cynisme d'un assassin. Toutes les sales passions font rage en lui, sauf la peur. Aussi Balzac a-t-il pris le plus grand soin de nous expliquer la difformité de cette âme. Par l'hérédité, d'abord : il se contente de poser la question, car il use très peu de cette explication qui me rend service qu'aux médiocres psychologues dont elle facilite excessivement la tâche. « Léguons, dit-il, la solution de ce problème au xx^e^ siècle avec une belle nomenclature d'animalcules microscopiques ; et nos neveux écriront peut-être autant de sottises que nos corps savants en ont écrit déjà sur cette question ténébreuse. » — Par l'éducation : Philippe a été stupidement gâté par sa mère. — Par l'époque et la guerre : engagé à dix-huit ans, officier de la Légion d'honneur à vingt-deux, il a été jeté, tout fumant de ses exploits, dans l'inaction de la vie bourgeoise

et pauvre. — Par l'Amérique enfin où il a été dupe du mirage de cette triste colonie, le Champ d'Asile, que des réfugiés bonapartistes se proposaient de fonder sur les bords du golfe du Mexique : la vue des spéculations à outrance, le spectacle de l'individu isolé contraint de se faire à chaque instant juge dans sa propre cause, la misère et les souffrances physiques ont achevé de le dépraver. Je ne crois pas qu'on puisse camper, dès les premières pages d'un roman, un gredin plus complet. L'art de Balzac a été de le mettre dans une telle situation, de l'engager dans un tel conflit que, pendant un tiers du livre, nous sommes obligés de lui souhaiter un succès qui pourtant contribuera à grossir le nombre de ses infamies.

Madame Bridau est partie avec son second fils pour Issoudun, afin de sauver l'héritage de son frère, le riche M. Rouget, des griffes d'une rude gaillarde, Flore Brazier dite la Rabouilleuse, aidée d'un autre demi-solde, Maxence. La douce madame Bridau et l'excellent Joseph, qui sera bientôt un grand peintre, tous deux généreux et délicats, ne sont pas de force à disputer une proie. Une bonne moitié de la ville se tourne contre ces deux Parisiens ; et c'est même à grand'peine que Joseph, faussement accusé d'un coup de couteau donné à Maxence, évite un procès criminel. Ils se hâtent de rentrer à Paris. Leur avoué, qui est leur ami, lâche alors sur Issoudun et sur la Rabouilleuse Philippe que vient de frapper une condamnation à cinq ans de surveillance. Le terrible soudard « à l'œil bleu

sombre et à la figure froidement sinistre » arrive, les bottes éculées, la redingote filandreuse, le chapeau crasseux, la canne de jonc dévernie et tordue. Cette première impression produite, il change de costume et de manières. Il est étonnant de sang-froid, de mesure, d'habileté politique, de rondeur et de fierté. Il s'empare du vieux Rouget, jette la terreur au cœur de la Rabouilleuse, déjoue ses projets de fuite, tue en duel son Maxence, et, à l'approbation de tous les honnêtes gens, pour que l'honneur de la famille soit sauf, la marie à son oncle. Mais au moment où nous serions presque tentés de croire, comme en est convaincue sa mère, qu'il a fait peau neuve, il nous surprend par la profondeur de la perversité de ses calculs. Ce mariage n'était qu'un moyen pour lui de râfler tout l'héritage. Il emmène le couple à Paris, livre son oncle à des plaisirs qui sont des fossoyeurs, épouse sa tante, la réduit à une vie ignominieuse et l'abandonne quand il entend le pas du médecin des morts. Rentré dans l'armée, en passe d'épouser une noble héritière, il monterait très haut si son cynisme ne soulevait contre lui ses camarades d'hier et si des spéculations maladroites ne dévoraient la fortune qu'il a volée. On l'envoie en Algérie. Il y fait preuve d'un courage à la Murat. Au cours d'une retraite, il tombe dans un gros d'Arabes qui, justiciers sans le savoir, le hachent de leurs yatagans. Et nous nous disons : « Quelle somme d'énergie dévoyée ! »

Mais au milieu de ces êtres marqués du sceau des

passions damnables ou des grands vices, voici celui qui les dépasse de la tête : Vautrin. Il n'a pas un visage comme les autres. Il a le visage qu'il veut avoir : visage de modeste rentier, visage de joyeux lascar, visage de militaire retraité, visage d'inspecteur de la police, visage de prêtre. « Vautrin, disait Balzac, est à lui seul toute la corruption et toute la criminalité... Mais, s'il représente le mal social dans toute son horreur, il n'a rien de gigantesque. Je puis assurer que le modèle existe, qu'il est d'une épouvantable grandeur et qu'il a trouvé sa place dans le monde de notre temps. Cet homme était tout ce qu'est Vautrin, moins la passion que je lui ai prêtée. Il était le génie du mal, utilisé d'ailleurs. » Il songe évidemment à Vidocq, à cet homme « d'une figure bovine, large du front, bestiale du bas », que Gozlan avait vu passer plus d'une fois dans les allées des Jardies et qu'il rencontra un soir à la table de Balzac dans sa maison de Passy. Avant même de savoir son nom, Gozlan nous dit qu'il eut la sensation qu'une autre puissante individualité, à côté de celle de Balzac, remplissait, ce soir-là, l'espace de la chambre. Ce célèbre voleur, déserteur et faussaire, deux fois évadé du bagne de Toulon, devenu chef de la brigade de sûreté, exerçait sur Balzac le double attrait du criminel et du policier. Vidocq conciliait en lui ces deux formes divergentes, mais qui se tutoient, d'une même énergie. Devant ses policiers, les Corentin et les Peyrade, Balzac se demandait : « Pourquoi ces hommes de génie sont-ils si bas quand ils pour-

raient être si haut ? Quelle imperfection, quel vice, quelle passion les ravale ainsi ? » C'est la question que nous nous posons devant certains criminels. « L'homme de police, disait-il encore, a ceci de « magnifique et de curieux qu'il ne se fâche ja- « mais ; il a l'humilité chrétienne des prêtres ; il a « les yeux faits au mépris et l'oppose de son côté « comme une barrière au peuple de niais qui ne le « comprennent pas ; il a le front d'airain pour les « injures ; il marche à son but comme un animal « dont la carapace solide ne peut être entamée par « le canon ; mais aussi, comme l'animal, il est « d'autant plus furieux quand il est atteint qu'il « a cru sa cuirasse impénétrable. » Dans *Une ténébreuse Affaire*, le coup de cravache que l'héroïque mademoiselle de Cinq-Cygne applique sur les doigts de Corentin coûtera d'innombrables angoisses à sa famille et la vie à un innocent. La vengeance du policier qui croit venger la société en lui est aussi terrible que celle de l'inquisiteur qui croit venger Dieu. Pour lui la fin justifie les moyens. En face de ces hommes qui déploient toutes les ruses du crime pour dépister les criminels et dont la société emploie l'immoralité à protéger sa morale, Balzac a créé un homme de leur taille qui l'attaque avec les mêmes ressources d'intelligence et un esprit plus vaste : Vautrin.

Au contraire de la plupart des héros balzaciens, nous ne savons presque rien de ses antécédents. Nous ignorons sa famille, son milieu, sa première éducation, sa jeunesse. Il a été condamné à cinq

ans de travaux forcés pour faux. Mais ce faux, l'avait-il commis ou l'avait-il pris à son compte afin de sauver un jeune Italien qui lui était cher ? Les cinq ans se sont prolongés par suite de ses tentatives d'évasion. Au sortir du bagne, il est devenu le banquier des forçats, le conseil d'une grande association de voleurs. Il s'est créé une police à lui et un réseau très étendu de relations mystérieuses. Démasqué à Paris, dans la maison Vauquer, où, bourgeois jovial, il enchantait madame Vauquer, — « Cet homme-là, disait-elle, me ferait vivre heureuse sur les toits ! » — réintégré au bagne et de nouveau évadé, il a passé en Espagne. Là, dans la confusion des guerres civiles, il a tué un prêtre, Carlos Herrera, chargé d'une mission politique en France ; et il lui a volé ses papiers, son costume, ses attitudes, sa parole onctueuse, et, grâce à des réactifs chimiques, un peu de son visage. L'imagination de Balzac se complaît à ces métamorphoses qui paraissent moins invraisemblables quand on feuillette le répertoire des drames judiciaires et dont, à défaut des souvenirs de Vidocq, il trouvait un exemple dans l'histoire, publiée en 1836, du forçat Collet qui, déguisé en évêque italien, prétendait avoir dit la messe à la cathédrale de Nice et y avoir « ordonné trente-trois abbés, tant prêtres que diacres et sous-diacres [1]. »

Mais ce Vautrin, qui a déclaré la guerre à la société, n'est pas seulement un révolté comme ceux que nous ont montrés le théâtre et la poésie

1. *Bagnes, Prisons et Criminels*, B. Appert (1836).

romantiques. Il a, dans le désordre, le génie de l'organisation. Il connaît les hommes ; il les a étudiés ; il pénètre le secret de ceux qui l'entourent comme celui des serrures ; il découvre leurs pensées avec la même adresse qu'il forcerait leurs tiroirs. Son observation est d'un moraliste amer qui ne voit dans l'humanité qu'intérêts, hypocrisie et passions, dans Paris « qu'une forêt du nouveau monde où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages ». Il ne conteste pas l'existence de la vertu ; mais elle est un métier de dupe. Il faut la laisser à ces pauvres ilotes qui font partout la besogne sans être jamais récompensés et qu'il nomme « la sainte confrérie des savates du bon Dieu ». Sa philosophie est d'un cynique : « Il n'y a pas de principes : il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois : il n'y a que des circonstances, et l'homme supérieur les épouse pour les conduire. » Son art de se grimer est peu de chose au prix de son habileté à composer et à incarner ses différents personnages. Il a beaucoup lu, beaucoup réfléchi. Il sait l'histoire. Il dira à Rastignac qui recule devant l'alliance qu'il lui propose : « M. de Turenne faisait, sans se croire compromis, de petites affaires avec des brigands. » Il déteste l'anarchie que couve le libéralisme de La Fayette et il admire Talleyrand « de mépriser assez l'humanité pour lui cracher au visage autant de serments qu'elle en demande ». Il est un maître de corruption, lui-même incorruptible. Il ne hante pas les tripots ; il ne court pas les femmes. Ni le jeu, ni

l'amour, ni le luxe, aucune jouissance matérielle n'a d'appâts pour cette âme de domination. Mais il ne lui suffit pas de sentir son pouvoir en manœuvrant dans les bas-fonds ses créatures damnées : il a besoin d'en avoir une près de lui et qu'elle soit un jeune homme beau, séduisant, capable de parvenir aux plus grands emplois et à la plus haute fortune. Chez madame Vauquer, Rastignac, hésitant, troublé, a failli lui vendre son âme. Plus faible, Lucien de Rubempré, qui l'a rencontré au moment de se jeter à l'eau, succombe sous son redoutable ascendant. Vautrin le corrompt non pour le plaisir de corrompre, mais parce que c'est le seul moyen de se l'attacher et qu'en le corrompant il se flatte de le rendre invulnérable et de mettre le monde à ses pieds.

Sa faiblesse est d'aimer son œuvre jusqu'au désintéressement. Il y a en lui, avec un sentiment équivoque que Balzac a heureusement laissé dans la pénombre, une sorte de monstrueux instinct paternel comparable à celui de Goriot. Rubempré a été d'abord dans sa pensée l'espoir d'une revanche sur cette société à laquelle, ne pouvant s'imposer lui-même, il imposera le fils adoptif de son audace et de son mépris. Elle repousse le forçat : elle recevra de sa main, façonné par lui, un de ses princes, une de ses idoles. Mais à mesure qu'il travaille à lui déblayer la route, son jeune ambitieux, « qui est pour lui plus qu'un fils, plus qu'une femme aimée, plus qu'une famille, plus que sa vie, qui est sa vengeance », lui devient plus précieux et plus

nécessaire que sa vengeance même. Il disait à Rastignac : « Je suis un grand poète. » Il dit à Rubempré : « Je suis l'auteur : tu seras le drame. » Il s'est mis tout entier dans ce poème dramatique et s'y est même oublié, lui, Jacques Collin, Trompe-la-Mort. « Ses facultés absorbées en Lucien, écrit Balzac, ne jouaient que pour Lucien. Il jouissait de ses progrès, de ses amours, de son ambition. Lucien était son âme visible. Il avait renoncé à lui-même. » En effet, il a sacrifié à son Lucien ses haines les plus tenaces. Cette Esther qu'il exècre et dont il tenait la vie entre ses mains, il l'a relevée de son abjection ; il l'a régénérée, uniquement parce que Lucien l'aimait et sans prévoir quel parti il pourrait jamais tirer d'elle. Il est désarmé contre les fantaisies de ce beau jeune homme inconséquent et vaniteux, de cet « ange » comme il l'appelle d'un mot qui serait une dérision, s'il ne nous permettait de sonder la profondeur de son affection et de son inconscience morale. Le chemin qu'il lui avait tracé au péril de sa vie aboutit brusquement à la prison, au désespoir, au suicide. Cette mort de Lucien l'abat. Quand on descend le corps dans la fosse, cet homme si fort ne peut soutenir le léger bruit des pelletées de terre et perd connaissance. Mais c'en est fini de sa révolte contre la société. Pour la première fois il se sent vaincu et châtié. Sa douleur lui fait reconnaître qu'il y a dans la marche des choses une force qu'il nommait le hasard, que ses compagnons nomment la chance et qu'il nommera peut-être, comme les procureurs

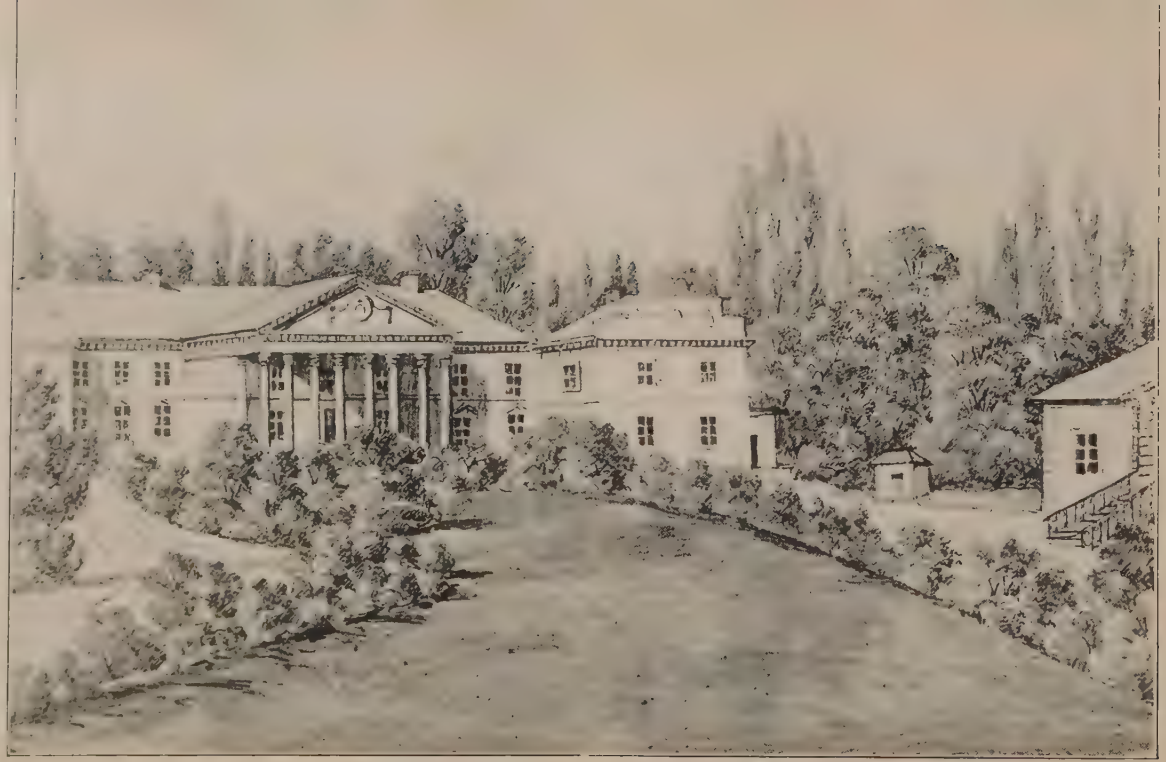
généraux, la Providence. Il n'embauchera plus personne dans l'armée du vice. Il n'aura désormais « d'autre ambition que d'être un élément d'ordre et de répression, au lieu d'être la corruption même ». C'est sa dernière incarnation.

D'un bout à l'autre des trois romans, dont la plupart des péripéties ne sont que les remous de son activité, ce personnage « ignoble et grand » s'impose à nous par l'intensité de sa vie et la vérité de ses sentiments. Aucun héros de Balzac n'évolue plus logiquement ; aucun ne parle une langue qui exprime mieux sa nature. Son imagination, alimentée dans tous les égouts, a une abondance, une variété, des renouvellements extraordinaires. Sa parole fangeuse, et pourtant rapide, roule, avec le vocabulaire du bagne, des mots à la Juvénal ; et les formules qui en jaillissent nous éblouissent en nous éclaboussant. Cette parole, — une perpétuelle invention, — où les images se heurtent et s'entraînent, est unique dans notre littérature.

Balzac a horreur de son Vautrin et il l'admire ; et il l'admire encore plus qu'il n'en a horreur. Comme il est heureux de plier un pareil homme au service de la société ! Il pouvait être fier d'avoir donné à la boue dont il l'a pétri l'éclat et la solidité du bronze. Vautrin a eu d'illustres descendants. L'idéalisme de Hugo en a fait Jean Valjean et même un peu de Javert. A l'autre extrémité de la production romanesque son ombre aux gestes fantastiques s'est appelée Rocambole. Il garde sur tous ses

émules, qui ont été forgés, la supériorité d'un être complexe et vivant. Un monstre, si l'on veut, mais issu des profondeurs de la société très humaine que Balzac avait conçue.

Ils en émergent tous, ces grands personnages, qu'ils soient des types génériques comme Grandet, des passions comme Goriot et la cousine Bette, des individus représentatifs du vice d'une époque comme Bridau. Ils nous paraissent dès l'abord énormes, excessifs, presque inadmissibles. A l'analyse, ce n'est plus l'imagination de leur créateur qui nous effraie, c'est la somme de vérité que nous reconnaissons en eux. Ils ne nous offrent pas le spectacle d'une monstruosité diabolique, étrangère aux lois de l'ordre normal. L'énergie dont ils sont nourris est la même que celle où se trempent nos plus robustes vertus. Aussi l'effroi que nous en ressentons est-il en quelque sorte tempéré par l'impression qu'ils nous donnent des puissances utilisables de notre propre nature. Pourquoi faut-il que les personnages que nous pourrions leur opposer dans la *Comédie humaine* n'aient ni leur relief ni leur envergure ? Mais pourquoi faut-il que, dans la trilogie dantesque, ce soient toujours les tableaux de l'enfer qui nous reviennent à la mémoire ?



(Collection Lovenjoul)

CHATEAU DE WIERZCHOWNIA

X

SES DERNIÈRES ANNÉES, SON MARIAGE ET SA MORT

La vie est un plus grand romancier que Balzac ; mais il semble qu'en faisant de ses dernières années un roman où elle usait des mêmes ressorts qu'il lui avait tant de fois empruntés, elle ait voulu tout ensemble prouver sa supériorité et rendre hommage à la vérité de son imitateur. Elle a été encore plus balzacienne que lui et surtout plus cruelle. Malheureusement elle a toujours besoin d'un interprète ; et avec cette insouciance de l'œuvre qu'elle compose ou dont elle trace le scenario, elle a sacrifié au besoin de son dénouement le seul qui aurait pu l'écrire.

***

Le 16 mai 1843, Balzac s'écriait dans une lettre à madame Hanska : « O grand saint Honoré, toi « à qui l'on doit une si belle-laide rue de Paris,

« protège-moi plus spécialement cette année ! Fais « que le bateau ne saute pas ! Fais que je ne sois « plus garçon, de par M. le maire ou M. le consul « de France, car tu sais que je suis marié d'âme « depuis onze ans bientôt. Voici quinze ans que je « mène la vie d'un martyr. Dieu m'a envoyé un « ange en 1833 : que cet ange ne me quitte plus « qu'à la mort ! J'ai vécu par l'écriture ; fais que « je vive un peu par l'amour. Occupe-toi plutôt « d'elle que de moi, car je voudrais lui tout don- « ner, même ma part du ciel ; et fais surtout que « nous soyons bientôt heureux. Eva Ave. » Le comte Hanski était mort depuis dix-huit mois, le 10 novembre 1841 ; et depuis six ans Balzac n'avait pas revu madame Hanska. Excédé de sa solitude et des difficultés financières où il continuait de se débattre, peut-être fatigué de cet amour qui exigeait tant de patience, il confiait à madame Carraud son désir de se marier. « Je veux une femme qui puisse être ce que les événements de ma vie voudront qu'elle soit : femme d'ambassadeur ou femme de ménage aux Jardies. » La disparition de celui qu'il considérait comme l'unique obstacle à son bonheur lui causa une telle émotion « qu'il resta tout hébété pendant vingt-quatre heures, enfermé chez lui dans son cabinet, sans vouloir qu'on lui parlât. » Son cerveau se détendit. La perspective d'une tranquillité prochaine et d'une nouvelle destinée lui enleva sa force de résistance. Il dormit quatorze heures par jour, lui qui en dormait à peine cinq ou six. Incapable de travail, réfugié dans son cœur, il

escomptait avidement les joies qui l'attendaient au bout de l'année, ou plutôt il en jouissait déjà, en homme pour qui l'avenir devenait toujours le présent et les idées, des réalités.

Cependant il y avait, dans la lettre cachetée de noir qui lui apportait l'heureuse nouvelle, des mots, des phrases qu'il ne s'expliquait pas. Jadis et naguère on lui avait maintes fois répété : « Patientez : on vous aime autant que vous aimez ; ne changez point, car on ne change pas. » Et ce petit post-scriptum presque illisible avait toujours été pour lui un nouveau rayon d'espérance. Aujourd'hui, non seulement on gardait une étrange réserve, mais on lui manifestait des appréhensions surprenantes au sujet des lettres qu'il conservait précieusement et que, s'il lui arrivait un malheur, sa sœur devait brûler sans les ouvrir. Pourquoi tant d'inquiétude « autour de ce qui le rendait heureux ? » Une partie de la vérité se découvrit bientôt. Madame Hanska ne pouvait se remarier avant d'avoir liquidé sa fortune territoriale, et, nous dit son neveu, l'entreprise était difficile et périlleuse dans la Russie du servage [1]. Madame Hanska ne voulait pas se remarier avant d'avoir marié sa fille Anna. Ces raisons étaient excellentes, et on acheva de l'en persuader quand, en juillet 1843, après une séparation de sept ans, il accourut à Saint-Pétersbourg et « salua sa chère comtesse Eva dans sa maison Koutaïzoff ». Il consigna l'heure de

1. Stanislas Rzewuski, *le Mariage de Balzac* (Nouvelle Revue, janvier 1906).

la rencontre sur le journal qu'elle tenait alors, et il ajouta : « Je ne l'avais pas vue depuis Vienne, « et je l'ai trouvée aussi belle, aussi jeune qu'alors. « Il y avait sept ans d'intervalle, cependant ; et « elle était restée dans ses déserts de blé comme « moi dans le vaste désert d'hommes de Paris. Elle « m'a reçu comme un vieil ami, et j'ai regardé « comme des heures malheureuses, froides, tristes, « toutes celles que je n'ai pas passées près d'elle... »

Mais madame Hanska avait encore d'autres raisons d'ajourner le mariage, qu'elle ne lui disait pas. Quitter les solitudes de l'Ukraine, vivre à Paris, y occuper une situation brillante, ne pouvait que la séduire. Partager les soucis de Balzac, entrer dans une famille dont elle connaissait par lui les petitesses et les mesquineries, la séduisait beaucoup moins. Et surtout, elle serait obligée de rompre avec ses parents, ses amis, ses voisins, tout son entourage. Cette noblesse intraitable ne comprendrait jamais que la nièce de Severin Rzewuski, un des trois dictateurs qui gouvernèrent la Pologne à la fin du dix-huitième siècle, épousât un homme de rien, un écrivassier dans le genre de Paul de Kock, « un scribe exotique [1] ». On lui pardonnait sa liaison que le comte Hanski avait été le seul à ignorer : on ne lui pardonnerait pas une mésalliance. Ces menaces d'opposition irréductible, au lieu de surexciter son amour, l'affaiblissaient, parce qu'elle n'était plus dans la période où tout ce qui devrait

1. Stanislas Rzewuski, *le Mariage de Balzac.*

nous éloigner de l'être aimé nous attache plus fortement à lui.

Assurément Balzac le sentit. Il accepta la lutte et y concentra tout son esprit et toute sa volonté. Il ne discute rien ; il ne demande rien. Mais jamais ses lettres n'ont été plus passionnées ni plus adroites. Dans le siège dont il a investi cette âme, les cheminements sont admirables. Il s'adresse à son orgueil. Qui n'envierait la femme de Balzac ? « Quatre hommes, dit-il, auront eu une vie « immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell, je veux « être le quatrième. Le premier a vécu de la vie « de l'Europe : il s'est inoculé des armées. Le se- « cond a épousé le globe. Le troisième s'est incarné « un peuple. Moi, j'aurai porté une société tout « entière dans ma tête. » Les somnambules elles-mêmes, que consulte aussi madame Hanska, en ont la mystérieuse intuition. Il est allé chez M. Dupotet le magnétiseur, rue du Bac, avec madame de Girardin. Par curiosité, on a donné sa main à la plus fameuse somnambule. A peine l'eût-elle mise sur sa poitrine qu'elle la repoussa, effrayée : « Qu'est-ce que cette tête-là ? s'est-elle écriée. C'est un monde ; cela me fait peur. »

Il s'adresse à sa vanité. Elle a écrit une nouvelle, puis elle l'a brûlée ; mais elle lui en a raconté le sujet et il en a tiré *Modeste Mignon* : « Votre nouvelle est devenue un magnifique roman. » Et il entonne un hymne triomphal sur ce roman, un de ses moins bons. « Il y a des bonheurs. Il fleurit dans « les champs de la pensée des fleurs d'un jour sous

« les caresses de ce soleil inconnu que nous appe-
« lons la fantaisie. Mais cette fois, c'est explicable
« par le feu soudain que doit allumer votre pensée
« jetée dans la mienne comme le charbon sur les
« lèvres du prophète... Vous verrez dans *les Débats*
« fleurir et s'épanouir *Modeste Mignon*. Oh, c'est
« bien beau ! Je n'ai jamais eu pareille confiance
« en moi... C'est que j'avais un collaborateur
« adoré. C'est incroyable comme à deux *loups* l'on
« travaille... Gloire à Line ! » Mais ces actions de grâces n'eurent pas le succès qu'il en espérait. Modeste Mignon est une jeune fille romanesque qui, à l'insu de ses parents, écrit au poète Canalis et entretient une correspondance avec lui. Son père l'en réprimande : « Explique-moi, mon enfant, comment une fille adorée par sa mère a pu faire une démarche aussi coupable que celle d'écrire à un inconnu sans la consulter ? Comment ta raison ou ton esprit, à défaut de la pudeur, ne t'ont-ils pas dit qu'agir ainsi, c'était se jeter à la tête d'un homme ? » Madame Hanska fut blessée de ce passage qui semblait condamner sa première lettre à Balzac ; et son amant dut l'assurer qu'il n'y avait mis aucune intention personnelle. Lorsqu'il lui envoya *Albert Savarus*, elle répondit dédaigneusement : « C'est un livre d'homme ! » Pourtant Balzac y avait raconté leur histoire et il comptait qu'elle ne lirait pas sans émotion ces confidences douloureuses de son Savarus : « Le combat avec les
« hommes et les choses où j'ai sans cesse versé ma
« force et mon énergie, où j'ai tant usé les ressorts

« du désir, m'a miné, pour ainsi dire, intérieure-
« ment. Avec les apparences de la force, de la santé,
« je me sens ruiné. Chaque jour emporte un lam-
« beau de ma vie intime. Je n'ai plus de force et
« de puissance que pour le bonheur. » Mais c'était précisément ce côté intime du roman, tout ce qu'elle sentait destiné à l'émouvoir, qui déplaisait à madame Hanska. « C'est un livre d'homme. » Entendez par là : « C'est le livre d'un homme qui, égoïste comme tous les hommes, ne songe qu'à lui. »

Il essaie de la prendre par l'attrait du bien qu'elle pourrait lui faire. Leur mariage lui donnerait la députation et l'Académie. Il a toujours rêvé de jouer un rôle politique, de dominer à la Chambre et d'avoir un salon où elle serait une des reines de ce Paris « si difficile à fixer ». Mais ses dettes l'ont continuellement paralysé. Qu'il acquière le cens de l'égilibilité, Lamartine lui offre un bourg pourri et lui promet qu'il sera de la prochaine législature. Quant à l'habit vert, Nodier lui a dit : « Mon cher
« Balzac, vous avez l'unanimité à l'Académie.
« Mais l'Académie, qui accepte très bien un scélé-
« rat politique qui sera traîné aux gémonies de
« l'histoire, qui élira même un fripon qui a su ne
« pas aller en cour d'assises à cause de l'immensité
« de sa fortune, s'évanouit à l'idée d'une lettre de
« change qui peut envoyer à Clichy. Elle est sans
« cœur ni pitié pour l'homme de génie qui est pau-
« vre ou dont les affaires vont mal. Ainsi ayez une
« position, soit par un mariage, soit en prouvant

« que vous ne devez rien, soit en ayant pignon « sur rue ; et vous êtes élu. » Et voici Balzac lancé. Comme dans la fable de La Fontaine, les diadèmes vont pleuvant sur sa tête : « Or je serai, une fois « élu, nommé membre de la Commission du Dic- « tionnaire, ce qui fait une place inamovible de « six mille francs, plus deux mille francs comme « académicien ; et je serai bien certainement « nommé à l'Académie des Inscriptions et Belles- « Lettres et deviendrai secrétaire perpétuel. Ainsi « j'ai, en dehors de l'action du gouvernement, « quatorze mille francs de places inamovibles qui « ne dépendent de personne et qui ne sont pas « frappés par la loi du cumul, » — (le passage du futur au présent est bien joli, mais il se reprend) — « j'ai... à avoir dans le cas où je n'aurais plus de « dettes. Gagnez donc votre procès ! Vous gagnez le mien ! » Car madame Hanska était en procès. Nouveau motif pour qu'elle ne se détache pas de lui. Il met à sa disposition toute sa science juridique et procédurière, et son mystérieux roman ressemble de plus en plus à ceux de la *Comédie humaine*. « Si tu perds la question d'usufruit, tâche d'obtenir immédiatement la septième part et réalise l'hypothèque Paulowska... Sois une des premières à placer dans les fonds autrichiens que je t'indiquerai... » Ah ! que n'est-elle à Paris ? « Paris est le seul lieu du monde où il y ait, ainsi qu'à Londres, des placements sûrs, réalisables à toute heure, et sur lesquels il n'y a rien à perdre, tout en profitant des variations ! » Il faut croire qu'on accueillait ses

conseils avec un certain scepticisme. « Ce qui m'étonne toujours, s'écrie-t-il, c'est ta défiance de mes facultés. » Hippolyte Souverain, son éditeur, a dit à quelqu'un : « Balzac sait mieux calculer que Rothschild ! » Du moment qu'Hippolyte Souverain l'a dit !... Mais l'état de ses finances, — en janvier 1845 il lui restait encore cent trente mille francs de dettes à payer, — prouverait peut-être le contraire. Eh bien quoi ? Les affaires de Lamartine sont dans un plus mauvais état que les siennes ; George Sand a des dettes ; Berryer en est criblé ; le père Lamennais a fait faillite comme César Birotteau.

Et ce que n'ont ni Lamartine, ni Berryer, ni surtout le père Lamennais, c'est sa jeunesse. David, chez qui il pose pour son médaillon, lui a dit : Vous avez trente ans. » — « Quarante-quatre ! » Madame David a fait un bond sur son canapé : « Par quel privilège ? » dit-elle. — « Ah ! lui dis-je, c'est mon secret. » Ce secret, il n'y a que son ange adoré qui le sache. « Ce secret, c'est l'amour d'une Eve ». Sa jeunesse lui vient du cœur : « J'ai le cœur si jeune que le corps s'est maintenu sous la rigidité monacale de mon existence. J'ai encore quinze ans de quasi jeunesse, absolument comme vous, chère. » A cela elle lui répondait qu'elle avait le cœur mort. Et il s'indignait. Mais il ne lui cachait pas ses tristesses, ses dépressions, ses accès d'horrible mélancolie, sa peur d'arriver au bonheur trop fatigué pour en jouir, ses embarras de famille, son frère enlisé là-bas, aux Iles, dans un mauvais

mariage, les manies de bas-bleu de sa sœur, la jalousie de son beau-frère, sa mère insupportable promenant de chez l'un chez l'autre des tisons de discorde. Aussi, que son Eve ne s'étonne jamais si, quelque jour, elle l'entend lui dire de ne la voir qu'en cérémonie, une fois par mois, cinq minutes. « Je n'ai pas de famille ; je n'ai plus que vous. » Il n'a plus qu'elle et le travail qui est assurément « un beau suaire ». La postérité le récompensera peut-être. Mais il est tenté de s'écrier comme ce *country gentleman* à la tribune du Parlement anglais : « J'entends toujours parler de la postérité : je voudrais bien savoir ce que cette puissance a déjà fait pour l'Angleterre. »

C'est ainsi que tour à tour par l'orgueil, par la vanité, par l'intérêt, par la générosité, il tentait de vaincre la résistance d'une femme qui s'était donnée à lui, qui ne se reprenait pas, qui se donnait même plus librement, mais qui retardait indéfiniment la consécration publique de leur amour et, si j'ose dire, le défilé solennel de ses ambitions sous l'Arc de triomphe. Rien ne lui coûtait pour la satisfaire. Il lâchait le roman commencé et volait la rejoindre à Pétersbourg, à Dresde, à Cannstadt, à Carlsruhe, à Baden ; il l'accompagnait en Belgique, en Hollande, en Italie. Il comptait vingt-trois villes « qui lui étaient sacrées », depuis Neufchatel « ce lys blanc, pur, plein d'odeurs pénétrantes » et Genève « cette moisson dorée », jusqu'à Naples où les joies « furent dignes du ciel et de la nature. » Et parmi ces villes il nommait Passy, car elle y

était venue passer quelques semaines incognito. Les absences du romancier étaient commentées. Des bruits couraient qu'une comtesse ou une princesse russe, flattée de ses hommages, se félicitait d'avoir comme patito un homme de génie, mais qu'elle était en trop haute situation pour qu'il pût jamais espérer de l'avancement. Madame de Girardin et madame de Castries, qui lui gardait une sourde rancune, les lui rapportaient, et il les rapportait à madame Hanska. « Madame de Girardin, écrivait-il, s'est mise à rire d'un rire ironique en me disant que je perdais mon temps à courir après les grandes dames. »

Cependant, en 1846, la partie allait être gagnée. Madame Hanska attendait un enfant. Elle était alors à Wiesbaden. Il fallait à tout prix un mariage secret. Balzac se rendit précipitamment à Metz, s'entendit avec le préfet et le procureur du roi, s'assura de leur discrétion absolue et organisa, en grand maître, les mystérieux préparatifs de l'union qui devait s'accomplir. Un accident survenu à madame Hanska anéantit son espoir, et ce fut une de ses plus vives douleurs. « Je ne croyais pas, lui dit-il, que je pusse tant aimer un commencement d'être [1] ». Il se consola un peu en apprenant que

1. On trouvera dans les *Lettres à l'Etrangère, Nouvelle série* (*Revue des Deux Mondes* du 15 mars et du 1er avril 1920), le récit des démarches qu'il fit, le petit roman qu'il conta au procureur et au préfet. « Je t'ai présentée comme étant mariée, mais par un mariage nul, fait par un prêtre complaisant... car il faut sauver ta réputation. » M. de Lovenjoul, dans *Un roman d'amour*, exagère peut-être en disant que les rapides progrès de la maladie de cœur, qui devait quatre ans plus tard emporter Balzac, ont été dus en partie à cette terrible aventure. Et à ce propos il signale que

ce n'était que le commencement d'une fille : il souhaitait un fils qu'il avait déjà baptisé Victor. Mais aucune déception ne l'abattait. Il venait d'acheter, rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac), une petite maison où le financier Beaujon, au XVIII[e] siècle, avait logé ses fantaisies. Elle était adossée à la chapelle Saint-Nicolas, et Beaujon s'y était réservé une entrée en bas pour ses gens et une tribune pour lui. « Tes habitudes religieuses et ta piété, écrivait-il à madame Hanska, sont pour moi la plus belle chose de ta chère âme aimée... Tu passeras de ta chambre à coucher dans ta tribune. » Cette maison devint à ses yeux la garantie de son futur bonheur. Il l'embellit, l'enrichit, en fit à la fois un musée et un nid. Théophile Gautier, qui y pénétra, nous a conté sa surprise devant ce luxe en contradiction avec la pauvreté que Balzac affectait : salle à manger revêtue de vieux chêne ; salon de damas bouton d'or ; bibliothèque rangée dans des armoires incrustées d'écaille et de cuivre en style de Boule ; salle de bains en marbre noir et jaune ; galerie où le jour tombé d'en haut éclairait la collection de tableaux décrite dans le *Cousin Pons ;* curiosités sur toutes les étagères, porcelaines de Saxe et de Sèvres, grands vases de Chine. « Vous avez donc vidé un des silos d'Aboul-Casem ? lui demanda Gautier en riant. On a raison de vous croire millionnaire. » — « Je suis plus pauvre que

Balzac laissa des héritiers, sinon de son nom, du moins de son sang. Un fils, mort longtemps après lui, et une fille décédée vers 1890 étaient connus, semble-t-il, d'un petit nombre de ses amis.

jamais, répondit Balzac, d'un air humble et papelard. Rien de tout cela ne m'appartient. J'ai meublé la maison pour un ami qu'on attend. Je ne suis que le gardien et le portier de l'hôtel. » Le gardien était patient et, comme il le disait lui-même, « un phénomène d'espérance. »

Et un phénomène d'activité. Ni ses folies dispendieuses, ni ses angoisses, ni ses éternelles échéances, ni les attaques de la presse, n'interrompaient longtemps son travail. Jetons un dernier regard sur cette œuvre qui nous confond. Ne nous arrêtons pas à la *Revue parisienne* de 1840 : si elle n'eut que trois numéros assez volumineux, il la rédigea à lui seul et elle marque dans l'histoire de la critique par une diatribe contre le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, où bien des vérités se mêlent à quelques erreurs, et par un long article sur la *Chartreuse de Parme*, doublement admirable, car il était le premier à découvrir Stendhal, et Stendhal pouvait être un rival. Non seulement il continuait la *Comédie humaine*, mais, depuis 1838, il avait commencé une nouvelle carrière, celle de dramaturge. Rien de plus curieux : il la commence exactement comme il a commencé la carrière de romancier. Son expérience d'écrivain, sa connaissance de l'homme et de la société, vingt chefs-d'œuvre, ne lui sont presque d'aucune ressource, d'aucun appui. Ce ne sont pas ses maladresses de métier qui nous étonnent, c'est la substance même de ses premières pièces. Nous y voyons reparaître le Balzac

de l'*Héritière de Birague* et de *Jane la Pâle*. Et il se cherche partout des collaborateurs comme au temps où il écrivait *l'Israélite* ou *le Centenaire*. Ses romans, *la Muse du département*, *les Illusions perdues*, *les Petits bourgeois*, *Gaudissart*, *les Comédiens sans le savoir*, renferment des scènes de comédie que Molière lui aurait enviées, car il ne faut pas oublier qu'on rit dans Balzac ; et c'est un plaisir dont nous privent un peu trop nos grands romanciers qui ne se déridents jamais. Cette force comique ne le suit pas plus au théâtre que son adresse de romancier à nouer une intrigue. Notons aussi qu'il n'emprunte à ses romans qu'un personnage, Vautrin ; mais il s'empresse de le situer dans un autre milieu et de le jeter dans d'autres aventures. Il laisse à ses confrères et à ses successeurs le soin et le courage de dépecer sur les planches ses plus belles œuvres. Son imagination est assez puissante pour fournir aux deux carrières.

Sa pièce de début, qui ne fut pas jouée, *L'Ecole des Ménages*, n'était qu'un noir mélodrame. Mélodrame aussi, mais avec des prétentions au comique, sa seconde pièce, *Vautrin :* Frédérick Lemaître fut heureusement inspiré en prêtant au héros le toupet et l'allure de Louis-Philippe, car la juste interdiction dont fut frappé ce drame épais et lourd épargna à Balzac l'humiliation d'un échec. *Les Ressources de Quinola*, grande pièce clinquante qui se passe dans l'Espagne du seizième siècle, accuse sur *l'Ecole des Ménages* et *Vautrin* le même progrès qu'*Argow le Pirate* sur *l'Héritière de Birague*. Bal-

zac s'était proposé de créer un nouveau Figaro : il avait échoué. La première représentation déchaîna, à l'Odéon, un tumulte et des cris d'animaux qui submergèrent les applaudissements de ses amis. Il revient à la charge avec *Paméla Giraud :* ce mauvais drame bourgeois tombe à plat. Ces chutes l'assommaient ; mais il ne restait pas longtemps étourdi. Gozlan nous raconte que, le soir de *Quinola*, on le chercha partout dans le théâtre et qu'on finit par le trouver endormi et ronflant au fond d'une loge. Enfin, *la Marâtre* décroche le succès. Cette fois, le public a le sentiment qu'un dramaturge est né qui sera un des maîtres de la scène. Théophile Gautier écrit : « S'il n'est pas encore revêtu de toute son armure, il en a du moins les pièces les plus importantes. Quand il sera armé de pied en cap, il ne craindra pas les plus rudes champions ». Mais, mal interprété, joué en pleine révolution, le 25 mai 1848, il ne retira pas le bénéfice escompté de ce drame, dont la violence excessive était, surtout dans les premiers actes, corrigée par l'observation des caractères. Et voici maintenant son *Mercadet :* il y touche au chef-d'œuvre. Ce qu'il voulait depuis dix ans, c'était introduire le vrai au théâtre comme il l'avait introduit dans le roman. Mais on n'y arrive qu'à force d'habileté technique : on ne fait vrai que lorsqu'on sait adapter la vérité aux conventions du genre. Balzac y était parvenu ; et le Balzac dramaturge rejoignait celui de *la Comédie humaine* dans cette pièce dont le personnage principal était un type original et

réel. Mercadet ne ressemble point à Turcaret, ce gros financier « nouveau riche » de Lesage : il ne méprise pas les siens, il ne trompe pas sa femme, il ne joue pas au grand seigneur méchant homme ; il a des vertus bourgeoises, il aime son intérieur, il est bon père et bon mari ; mais c'est un faiseur, un tripoteur, un attrapeur de gogos qui s'attrape lui-même, un dupeur souvent dupe de ses propres dupes et, comme on l'a très bien dit, le produit naturel du siècle des banques, des crédits fictifs, des assurances imaginaires, des chimères en actions [1]. Que de fois, il a reparu sur la scène moderne, ce diable d'homme qui ne paie ses créanciers que de la seule monnaie qu'il ait en abondance, l'audace ! Son créateur n'entendit pas les applaudissements qui l'y accueillirent. La pièce, exubérante, ramenée de cinq actes à trois actes par Dennery, ne fut jouée qu'un an après sa mort. Je ne connais pas d'exemple de volonté plus significatif dans la vie littéraire de Balzac que sa laborieuse poursuite du succès dramatique. S'il avait eu dix ans de plus à vivre, son théâtre compterait certainement de bien autres chefs-d'œuvre que *Mercadet*, qu'on ne jouerait peut-être pas plus souvent au Théâtre Français où l'on joue le moins de chefs-d'œuvre possible.

Et la marche de *la Comédie humaine* ne se ralentissait pas. Si *les Paysans*, *les Petits Bourgeois*, *le Député d'Arcis* demeuraient inachevés, il donnait

1. LENIENT, *la Comédie en France au XIX^e siècle.*

en 1846 *la Cousine Bette* et *les Comédiens sans le savoir ;* en 1847 *le Cousin Pons* et *la Dernière Incarnation de Vautrin ;* en 1848 *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, son dernier roman complet. Le dernier roman de Balzac ! Et il n'avait que quarante-neuf ans. Ce n'est pas un des plus grands ; mais les beautés en sont d'un tel ordre qu'on ne saurait imaginer pour son œuvre une fin plus noble et plus sereine. Toute sa vie, ce solitaire, qui, par sa franchise et son indépendance, avait tourné contre lui les journalistes, les critiques, beaucoup de ses confrères et la plupart des politiciens, avait rêvé des bienfaits de l'association avec la même ardeur nostalgique que célibataire des joies de la famille. *Les Treize*, dont la conception, gâtée par trop de fantasmagories, n'en est pas moins profonde, sa vaste confrérie de voleurs sous les ordres de Vautrin, son admiration de la police, sont sortis de ce rêve : *l'Envers de l'Histoire contemporaine* aussi. Comme son titre l'indique, c'est le côté du monde qui n'est pas exposé à notre vue. La *Comédie humaine* nous a étalé le spectacle des vices, des passions, des crimes, de toutes les misères morales ; et nous nous demandons comment la société, travaillée par tant de mauvais instincts, peut encore subsister. Balzac va retourner la toile et répondre à cette question. Elle subsiste parce qu'il y a, derrière ce que nous voyons, des vertus que nous ne voyons pas, des vertus actives, des volontés associées pour le bien, une conjuration permanente de bonté et de charité chrétiennes.

Un jeune homme, Godefroid, las de la vie à laquelle il ne trouve aucun sens, las de lui-même, avec des aspirations à un idéal qu'il ne sait pas nommer, passe devant une vieille maison de la rue Chanoinesse et y entre, attiré par une annonce de logement à louer. Il y est reçu et admis dans un cercle d'hommes graves et secrets qui se sont groupés autour d'une dame âgée : madame de la Chanterie, et qui mènent une existence conventuelle. Le mystère l'y retient. Peu à peu, observé, conseillé, plié à la discrétion sous des mains douces et fermes, mis en garde contre l'amour-propre, il découvre le but de l'étrange compagnie. Ces messieurs, qui s'appellent les Frères de la Consolation, n'exercent pas la bienfaisance ni la philanthropie : ils pratiquent la charité telle que l'a définie saint Paul, la charité qui, seule, peut panser les plaies de Paris. Ils ont des médecins, des affidés dans chaque arrondissement. De toutes les misères parisiennes, les plus difficiles à secourir et les plus âpres sont celles des honnêtes gens de la classe bourgeoise tombés dans une indigence qu'ils mettent leur honneur à cacher. La première partie du livre, — la description de la vieille maison du vieux Paris, l'éveil de Godefroid à une vie plus généreuse, les récits qu'on lui fait, ses entretiens avec ces messieurs et avec madame de la Chanterie, sa lecture de *l'Imitation de Jésus-Christ* qui s'harmonise à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend, — nous donne l'impression pathétique d'un milieu où de grandes douleurs se sont dépouillées de leur amertume et ne gardent

que leur majesté discrète et leur divine puissance de sympathie.

La seconde partie est un drame de la charité, un drame trop touffu, mais avec des éclaircies baignées de lumière, car il semble que, dans ses derniers romans, son imagination se prodigue comme si elle se sentait pressée par le temps. Madame de la Chanterie, — dont Lenôtre a raconté l'histoire, encore plus romanesque, dans son *Tournebut*, où elle se nomme madame de Combray, — a marié sa fille à un gentilhomme qui l'a corrompue. La jeune femme a pris un amant affilié à une compagnie de chauffeurs. Elle a été arrêtée avec toute sa bande, où nous reconnaissons quelques-uns de nos anciens chouans ; et sa mère a été injustement impliquée dans l'affaire. Le procureur général Bourlac s'est acharné contre la mère et la fille. La fille a été condamnée à mort et exécutée. La mère, enfermée à Bicêtre, près de Rouen, n'en est sortie qu'au retour du roi. Or, le procureur général Bourlac est aujourd'hui le plus malheureux des hommes, ruiné, caché sous un faux nom, épuisant ses dernières ressources à soigner sa fille que ravage une affreuse maladie. Par l'intermédiaire de Godefroid d'abord, et de ces messieurs ensuite, madame de la Chanterie, qui pourtant a toujours dans les oreilles la voix de son bourreau et devant les yeux l'échafaud de son enfant, sauve la fille de Bourlac et le rétablit dans une situation honorable. Le jour où il apprend, par hasard, le nom de sa bienfaitrice, il accourt rue Chanoinesse. Il entre malgré la vieille

domestique que son nom fait sursauter d'horreur. « Vous m'écouterez, messieurs !... Je sais que les « bienfaits surhumains qui m'accablent depuis « dix-huit mois sont l'œuvre d'une personne que « j'ai gravement offensée en faisant mon devoir : « il a fallu quinze ans pour que je reconnusse son « innocence, et c'est là, messieurs, le seul remords « que je doive à l'exercice de mes fonctions. Ecou- « tez : j'ai peu de vie à vivre, mais je vais perdre « ce peu de vie, encore si nécessaire à mes enfants, « sauvés par madame de la Chanterie, si je ne puis « obtenir d'elle mon pardon. » La porte de la « chambre de madame de la Chanterie s'ouvrit ; « l'abbé de Vèze se glissa comme une ombre et dit « à M. Joseph : « Cette voix tue madame. » — « Ah, « elle est là ! Elle passe par là ! » dit le baron « Bourlac. Il tomba sur ses genoux, baisa le par- « quet, fondit en larmes et, d'une voix déchirante, « il cria : « Au nom de Jésus mort sur la croix, « pardonnez ! Pardonnez ! car ma fille a souffert « mille morts. » En ce moment, madame de la « Chanterie apparut comme un spectre à la porte « de sa chambre, sur laquelle elle s'appuyait dé- « faillante : « Par Louis XVI et Marie-Antoinette « que je vois sur leur échafaud, par madame Elisa- « beth, par ma fille, par la vôtre, par Jésus, je « vous pardonne... » Ce jour-là Godefroid fut « acquis à l'Ordre des Frères de la Consolation. » C'est la dernière page publiée par Balzac de *la Comédie humaine*.

Il l'écrivit probablement à Wierzchownia, dans la propriété seigneuriale de madame Hanska, car il était enfin parti, fin septembre 1847, pour cet Ukraine où, depuis quatorze ans, sa pensée avait tant de fois volé. La fille de madame Hanska était mariée : ils avaient même déjà voyagé ensemble, la fille, la mère, le gendre et Balzac. Mais ce mariage n'avait rien changé, et il écrivit à sa sœur, trois semaines après son arrivée, que son plus grand désir n'était pas encore près de s'accomplir et qu'il se rendait compte maintenant des difficultés qui s'opposaient à la réalisation de ses vœux. « Madame Hanska est indispensable à ses enfants : elle les guide, les éclaire dans la vaste administration de ses biens. Elle a tout donné à sa fille ; je savais ses intentions depuis Pétersbourg. Je suis d'ailleurs ravi de ce que le bonheur de ma vie soit dégagé de tout intérêt. »

Il n'a pas mis le pied en Ukraine qu'il conçoit d'énormes affaires. Le gendre de madame Hanska, le comte Mniszech, possède vingt mille arpents de haute futaie : il peut vendre soixante mille pieds de chênes. Combien coûterait le transport jusqu'à Paris ? Que valent à Paris soixante mille pièces de chêne d'une longueur de dix mètres qui fourniraient soixante mille poutres et soixante mille traverses de chemin de fer ? Il faut que son beau-frère Surville s'en informe au plus vite. « Si l'affaire pouvait donner seulement cinq francs de bénéfice par poutre et deux francs par traverse, ce serait une fortune de quatre cent vingt mille francs. » Comme

il devait amuser le comte Mniszech et la jeune comtesse Anna et madame Hanska, lorsqu'elle était de bonne humeur ! Il jouissait d'une admirable tranquillité dans ce château, dont les terres, aussi grandes qu'un de nos départements, n'étaient peuplées que de quarante mille âmes quand il en eût fallu quatre cent mille pour les cultiver. Il avait un délicieux petit appartement composé d'un salon, d'un cabinet et d'une chambre à coucher. Le cabinet était en stuc rose avec des tapis superbes. L'immense paysage qu'il découvrait par toutes ses fenêtres lui donnait l'impression de vivre « dans un îlot au milieu de l'Océan ». Il déjeunait chez lui, travaillait toute la journée et ne descendait qu'au dîner ; mais madame Hanska, sa fille et son gendre lui faisaient de petites visites. Il aimait de tout son cœur le comte, la jeune comtesse « le feu follet de nos âmes, disait-il, notre gaieté, la vie du château... Une taille ravissante, des pieds et des mains d'une exquise petitesse et un air de grande dame, rieuse et enthousiaste pour les belles choses, et toujours petite fille devant sa mère. » Eux aussi ils aimaient Balzac. Il était toujours le même homme ensorcelant qui, vingt ans plus tôt, à Fougères, avait conquis en cinq minutes le cœur de M. et de madame de Pommereul. On lit dans un de ses articles de 1830 sur les *Artistes :* « Un homme « habitué à faire de son âme un miroir où l'univers « entier vient se réfléchir, où apparaissent à sa vo- « lonté les contrées et les mœurs, les hommes et les « passions, manque nécessairement de cette espèce

« de logique, de cet entêtement que nous avons « nommé du caractère. Il se passionne pour tout ce « qui le frappe. Il conçoit tout, il éprouve tout... Il « offrira dans ce que les hommes appellent le carac- « tère cette instabilité qui régit sa force créatrice... «C'est un enfant, c'est un géant. » Songeait-il à lui-même en écrivant ces lignes ? En tout cas, il y a tracé son portrait. Ses paradoxes, sa verve primesautière, ses échafaudages aériens de fortune et de grandeurs, sa bonhomie, sa cordialité, ses récits qui se peignaient sur sa figure, quel enchantement pour les veillées de l'Ukraine au château de madame Hanska ! Sa vanité même était de bonne compagnie. « L'homme de génie, a-t-il dit, a dans la conscience de son talent et dans la solidité de la gloire comme une garenne où son orgueil légitime s'exerce et prend l'air sans gêner personne. »

Il avait annoncé qu'il ne reviendrait qu'en avril. Ses affaires le rappelèrent à Paris dès la fin de janvier. Il y rentra en février quelques heures avant la révolution la plus absurde que nous ayons faite. Il évaluait à soixante mille francs les pertes de travaux qu'elle lui causait, et il renonça à l'espoir, dont il s'était bercé, de payer toutes ses dettes en 1849. Au mois de septembre, dégoûté des spectacles qu'il avait sous les yeux, il repartait pour l'Ukraine, mais triste, affaissé, déjà très malade. Quelques jours avant, Hugo l'avait rencontré sur le boulevard : il se plaignait et respirait bruyamment. Aucune santé n'aurait résisté au surmenage qu'il s'était imposé. Tout le long de sa correspondance

le mal cheminait. Le café ne lui produisait plus la même excitation ; il avait des lassitudes horribles, des dépressions, des étourdissements, des troubles dans la vue. On avait craint pour ses poumons ; on craignait maintenant pour son cœur.

Il est reparti, résolu cette fois à jouer quitte ou double. Il écrit à sa sœur : « Je ne puis vivre que là où est madame Eveline : avec le temps, l'attachement et ses douceurs, c'est devenu la nécessité de mon existence. Il n'y a plus en France ni gloire, ni ambition, ni succès : tout cela, pour moi, c'est elle... L'insuccès me tuerait moralement... La partie perdue, je me contenterai de la rue Lesdiguière et de cent francs par mois. » Il ose même écrire, — et ici nous dirions comme l'eût dit Flaubert : C'est immense ! — « Si je ne suis pas grand par *la Comédie humaine*, je le serai par cette réussite... si elle vient. » Elle n'a pas l'air pressée de venir. Les atermoiements continuent. Ses amies ont trois grands procès sur les bras. Il faudra sans doute aller à Saint-Pétersbourg ; et madame Hanska ne veut rien décider que ses enfants ne soient délivrés de tous ces embarras. Puis ses échéances le poursuivent jusqu'à Wierzchownia. Madame Hanska s'en inquiète énormément. Encore une, et son avenir risquerait d'en être atteint. En mars 1849, il écrit : « Mes affaires se gâtent. » Et un peu plus tard : « Je suis en train de rester garçon. » Il y a aussi les lettres de sa mère qui produisent le plus mauvais effet. Mais pourquoi les montre-t-il ? Ce tout en commun est le côté petit bourgeois, le côté

Birotteau de sa nature. Madame Balzac lui a envoyé une mercuriale, « où elle lui dit vous pour la première fois et où elle termine en déclarant qu'elle subordonne sa tendresse à sa conduite ». Elle a soixante-dix ans et lui cinquante : « Tu comprends, écrit-il à sa sœur, que madame Hanska, qui vit ici riche, aimée, considérée, hésite à aller dans un endroit où elle ne voit que troubles, dettes, dépenses... et une belle-mère qui gronde son petit dernier-né de cinquante ans ! » Mais que sa mère fasse attention. « Les trois chères personnes, madame Hanska, Anna et son mari, ne pardonnent jamais à ceux qui blessent leurs sentiments sur moi... » Il ne se permet jamais un mot d'humeur au sujet des nouveaux retardements qu'on lui fait subir. Il dira même pour les expliquer : « Les bons mariages veulent des précautions infinies, une attention scrupuleuse. » Et en disant cela, il me semble presque aussi touchant que le père Goriot qui, pour un peu, eût loué ses filles de leur prudence à ne le recevoir qu'en secret. Mais il ne prévoyait pas que cette simple phrase nous paraîtrait un jour d'une singulière ironie.

Cependant, il continuait, du fond des steppes russes, à veiller au confortable et aux embellissements du petit hôtel de la rue Fortunée, à le parer pour son retour de noces. Sa mère, chargée de la surveillance, recevait instruction sur instruction. Prière de lui donner la liste de tout ce qu'il y a de vaisselle plate afin qu'il sache ce qu'il doit commander à Froment Meurice. Qu'on prenne la mesure

de deux consoles à cuivre doré qui seront mises de chaque côté de la porte. Les doubles rideaux de l'alcôve sont-il prêts ? Y a-t-elle cousu ses dentelles ? Et le domestique François, l'a-t-elle bien formé à faire et à nettoyer les lampes ? C'est un article essentiel. Sa confiance dans l'avenir n'est entamée ni par les difficultés incessantes que rencontre « la conclusion de la grande affaire de sa vie », ni par les avertissements répétés et, selon son expression, « les violentes émeutes de sa maladie contre son excellent tempérament. » Dans la belle robe de chambre qu'on lui a faite en termolama, étoffe persane ou circassienne, chaude, légère, toute en soie, semée de paillettes pressées et entourées de fleurs à reflets d'or, « aussi miraculeuse que les cachemires de l'Inde », il se sent « vêtu de soleil ». Mais la bronchite aiguë qui l'a saisi un mois après son arrivée, en novembre 1848, le ressaisit en mars 1849, accompagnée d'étouffements et d'atonie musculaire. Le mois suivant, le médecin diagnostique une hypertrophie du cœur avec perturbation dans le plexus solaire et douleurs vertigineuses. Les crises se succèdent. Il écrit à son éditeur Souverain : « Je suis atteint de la même maladie que Soulié, mais j'ai trouvé ici un excellent médecin. Si Soulié avait eu ce médecin-là, il ne serait pas mort. » En octobre, il est menacé d'une fièvre cérébrale. En février 1850, son cœur est si malade qu'il ne sait plus quand il pourra reprendre le chemin de la France. La partie semblait perdue, quand, le 11 mars, il écrit à sa mère : « Tout est

préparé pour l'affaire que tu sais... En cas de succès, ce serait le 14 de ce mois à sept heures du matin. » Et il lui recommande déjà toutes les jardinières de ses salons, de son escalier, de sa chambre à coupole, de son antichambre, qu'il veut trouver fleuries le jour où sa chère comtesse fera son entrée. Enfin le 15 mars, il lance son bulletin de victoire : « Hier, à sept heures du matin, grâce à Dieu, mon mariage a été bénit et célébré à l'église Sainte-Barbe de Berditchef par un envoyé de l'évêque Jitomir. » Sa mère lui répondit : « Que ta lettre m'a rendue heureuse ! Après avoir remercié Dieu, j'ai laissé mon âme s'épanouir dans une joie qu'on ne peut chercher à exprimer. Te voilà au comble du bonheur, possédant ta femme vraiment adorable que tu adorais depuis si longtemps ; et ce bonheur est fixé, il est pour toute ta vie. Mon cher Honoré, je suis heureuse d'avoir vu ton mariage avant de mourir [1]. »

Que s'était-il passé ? Nous en avons, je crois, l'explication dans une des rares lettres de l'Etrangère, que possède la collection Lovenjoul. En 1863, la veuve du frère de Balzac, mort à Mayotte, sollicita un secours de la Société des Gens de Lettres qui transmit sa demande à la veuve du romancier. Celle-ci répondit qu'elle ne pouvait rien : « Mon mariage, avec M. de Balzac, disait-elle, a précédé de bien peu sa mort. *Je ne suis devenue sa femme pendant trois mois* (quatre) *que pour avoir le droit de le soigner nuit et jour dans une maladie recon-*

1. *Collection Lovenjoul.*

nue incurable depuis deux ans. » Les médecins évidemment ne lui avaient laissé aucun espoir. Elle avait encore reculé ; puis, la pitié aidant, elle n'avait pas eu le courage de lui refuser plus longtemps la satisfaction qu'il ambitionnait. C'est ce qu'il y a de tragique dans ce mariage. Balzac ne le devait ni à l'amour ni à sa gloire, mais seulement à la certitude que l'on avait de sa fin prochaine. Et plus tragiques en furent les conséquences immédiates. Dès le lendemain, des dissentiments et des querelles, dont on ignore la cause, éclatèrent entre les deux époux. Le neveu de madame Hanska nous dit que leurs deux caractères très entiers, très irritables, s'exaspérèrent « dans l'atmosphère de fièvre et d'amertume qui se dégage de certaines agonies. » Balzac avait-il pris des attitudes de maître et seigneur ? Sa femme lui en voulait-elle de ne pas deviner un dévouement dont la révélation eût été pourtant pire qu'un meurtre ? Le rôle d'infirmière qu'elle avait assumé lui pesait-il déjà ? Enfin ces deux êtres qui s'étaient aimés ou qui avaient cru s'aimer pendant plus de quinze ans n'eurent à le regretter que pendant quatre mois.

Ils se mirent en route. Le voyage fut extrêmement pénible. La nouvelle mariée souffrait d'un accès de goutte arthritique. Balzac eut une nouvelle rechute à Dresde. Ses jambes enflaient. On lui avait toujours reproché dans ses romans d'inutiles complications, un abus d'inventions sinistres : la vie s'appliqua à l'en justifier. Il était tard lorsqu'ils descendirent de voiture devant la porte du

petit hôtel. Ils sonnèrent ; ils carillonnèrent. Personne ne répondit de cette maison dont on voyait derrière les fenêtres illuminées les jardinières superbement fleuries. On fut obligé d'aller chercher un serrurier. Entre le moment où madame Balzac mère avait quitté l'hôtel et celui où son fils arrivait, le domestique était devenu subitement fou [1]. On était en mai 1850.

Dans les premiers jours d'août, Théophile Gautier, sur le point de partir pour l'Italie, voulut dire adieu à son ami. On lui répondit que Balzac était allé en voiture retirer des bagages à la douane. Cette sortie le rassura. Mais au moment où il quittait Paris, on lui remit une lettre que Balzac avait dictée à sa femme ; il le remerciait d'être venu et y exprimait ses grandes espérances de guérison. Le post-scriptum seul était écrit de sa main : *Je ne puis ni lire ni écrire.*

Le 17 août, madame Hugo rendit visite à madame de Balzac [2] : elle rapporta à son mari la nouvelle que Balzac se mourait. Hugo n'en fut point étonné : le docteur Louis lui avait dit le 6 juillet : « Il n'a pas six semaines à vivre. » A peine eut-il fini de dîner, il prit un fiacre qui le mena rue Fortunée. Nous lui devons sur les derniers moments de Balzac un de ces témoignages qui donnent tant de prix à ses *Choses Vues*. Ce témoignage est d'autant plus

1. *Un roman d'amour*, de Lovenjoul. « Nous possédons, dit M. de Lovenjoul, une quittance de la maison de santé où Balzac de plaça, en le faisant soigner à ses frais et sur laquelle le grand Honoré est désigné de la manière suivante : comte de Balzac. »

2. Et non le 18, comme Hugo l'a dit dans *Choses vues*.

précieux qu'en attendant que le plus érudit des Balzaciens, M. Bouteron, les détruise radicalement, il dément par avance les légendes calomnieuses qui ont couru, au sujet de madame Honoré de Balzac. Hugo sonna. «Il faisait, dit-il, un clair de lune voilé de nuages. La rue était déserte. On ne vint pas. Je sonnai une seconde fois. La porte s'ouvrit. Une servante m'apparut avec une chandelle : « Que veut monsieur ? » dit-elle. Elle pleurait. Je dis mon nom. » Il traversa la cour longue, étroite, coupée de plates-bandes, et on le fit entrer dans le salon qui était au rez-de-chaussée. Une console opposée à la cheminée supportait le buste colossal en marbre de Balzac par David. « Une bougie brûlait sur une riche table ovale posée au milieu du salon et qui avait en guise de pieds six statuettes dorées du plus beau goût. Une autre femme vint qui pleurait aussi et qui me dit : « Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. Les médecins l'ont abandonné depuis hier. Il a une plaie à la jambe gauche. La gangrène y est... » Si nous ne savions d'autre part le désaccord qui existait entre Balzac et sa femme, ces mots, rapportés par Hugo, quoi qu'en pense M. de Lovenjoul, ne prouveraient ni la désunion du ménage ni l'affreuse indifférence de la Polonaise. Il y avait onze heures que Balzac avait reçu l'Extrême-Onction et au moins neuf qu'il agonisait. Il était permis de ne pouvoir endurer plus longtemps le spectacle de cette agonie. Madame Surville, elle aussi, avait quitté son frère ; et M. Surville était remonté dans sa chambre où il s'apprêtait à se cou-

cher. Et, pour en finir avec l'ancienne madame Hanska, si peu sympathique qu'elle soit, disons qu'elle se voua très dignement à la liquidation des affaires fort embrouillées de son mari, qu'elle acquitta ses dettes et qu'elle fit à sa belle-mère une rente qui fut toujours régulièrement payée.

La femme qui avait parlé à Hugo alla chercher M. Surville. « J'attendis quelques instants. La bougie éclairait à peine le splendide ameublement du salon et de magnifiques peintures de Porbus et de Holbein suspendues aux murs. Le buste de marbre se dressait vaguement dans cette ombre comme le spectre de l'homme qui allait mourir. Une odeur de cadavre emplissait la maison. » M. Surville confirma à Hugo ce que lui avait dit la servante. « Je demandai à voir M. de Balzac. Nous traversâmes un corridor, nous montâmes un escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets d'art, vases, statues, tableaux, crédences portant des émaux, puis un autre corridor et j'aperçus une porte ouverte. J'entendis un râlement haut et sinistre. » Balzac dans son lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers et de coussins en damas rouge, avait la face violette, presque noire, l'œil ouvert et fixe ; et de profil il ressemblait à l'Empereur. Des deux côtés du lit se tenaient la garde, un domestique et une vieille femme que Hugo ne nomme pas, et qui était certainement la mère. Il souleva la couverture et prit une main qui ne répondit pas à sa pression. Ici, il faut tout citer :

« C'était cette même chambre où je l'étais venu

voir un mois auparavant. Il était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant.

« Nous avions beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait « ma démagogie ». Lui était légitimiste. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France ! »

« — Il me disait aussi : « J'ai la maison de M. de Beaujon, moins le jardin, mais avec la tribune sur la petite église du coin de la rue. J'ai là dans mon escalier une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clef et je suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au jardin. »

« — Quand je l'avais quitté, il m'avait reconduit jusqu'à cet escalier, marchant péniblement et m'avait montré cette porte, et il avait crié à sa femme : « Surtout fais bien voir à Hugo tous mes tableaux. »

« ... Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide. En traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant vaguement et je comparai la mort à l'immortalité. »

Il nous semble entendre les pas de Hugo sonner, par la nuit déserte, sur les pavés de la cour étroite et longue. Après les médecins et le prêtre, le grand poète, son égal en génie, s'éloignait de ce qui, dans Balzac, n'appartenait plus qu'à la mort.

On raconte, — peut-être n'est-ce qu'une légende,

mais si vraisemblable ! — qu'avant d'entrer en agonie, il murmura : « Allez chercher Bianchon. » Son Bianchon de la *Comédie humaine* était bien, en effet, le seul de tous les médecins qui fût capable de prolonger sa vie. « Allez chercher Bianchon ! » S'il l'a dit, soyez sûr que Bianchon est venu. Ils venaient tous au premier signe. « Tu sais, Bianchon, ce qui me reste à créer. Que de choses en moi qui demandent à naître ! Combien me donnes-tu d'années ? Tu secoues la tête. De mois ? De jours ? Rien. Tu ne peux rien ? Ah, si tu ne peux rien, toi !... Il faut donc faire mon testament... Va chercher Derville... Qu'il écrive. Je lègue... » Mais sa maison, cette maison qu'il a tant aimée, tant ornée, ses tableaux, ses statues, ses meubles, la commode de Marie de Médicis, le secrétaire de Henri IV, où l'écusson royal, sur un des vantaux, avait été remplacé par celui des Concinni, tout cela recule, s'estompe, se brouille, se dissout, n'a plus aucune réalité...

Ce que lègue Balzac ? Son œuvre et à tout un siècle. Cet homme, ce monde fait homme, qui meurt à cinquante et un ans, et dont ses ennemis et ses détracteurs, Sainte-Beuve en tête, frappés d'étonnement, conduiront demain le long cortège des funérailles, s'il n'était suivi que des personnages issus de son cœur et de son imagination, remplirait encore les avenues du cimetière. Quel convoi magnifique ! Pas une classe de la société qui n'y serait représentée, pas une passion, pas un intérêt, pas une douleur. Des *Chouans* à *l'En-*

vers de l'histoire contemporaine, il a presque tout dit de ce qui mène, agite, trouble et déchire nos destinées. Avec lui le roman a pénétré partout ; et quel que soit la route ou le sentier qu'ils prendront, romanciers et dramaturges, ceux-là même qui n'auront pour lui qu'une admiration distante, y trouveront ses profondes empreintes ou les herbes encore courbées de sa rapide incursion. L'histoire de son influence serait celle du roman et d'une partie de notre théâtre jusqu'à nos jours. On ne se diminue pas plus en la subissant qu'en subissant l'influence de la nature et du climat. Quand on dit d'un roman : c'est du Balzac, l'auteur le prend comme un des plus grands éloges et non comme un reproche d'imitation. On ne l'imite pas. Qu'imiterait-on ? Sa forme ? Elle ne convient qu'à lui. Ses intrigues ? Il faudrait son imagination. Sa psychologie ? Il faudrait son intuition. Mais on rappelle Balzac quand on a des qualités originales, le don de l'action dramatique, une vaste expérience et un âpre goût de la vérité humaine. On avait été vrai avant lui : nul n'avait su comme lui allier la plus grande somme de vérité à la plus grande somme d'invention. Non certes que tout ait une égale valeur dans cette œuvre si diverse et si accidentée que, lorsqu'on a eu l'honneur d'en parler dix fois devant vous, on emporte le sentiment mélancolique d'en avoir à peine touché les points culminants. Elle a des défauts énormes, des crevasses, des failles, des replis d'ombre. Son génie n'a pas connu la mesure, — ni celui de Shakes-

peare non plus. Mais Chateaubriand pensait que la critique la plus féconde était celle des beautés et que les défauts, ou ce que nous nommons ainsi, n'en étaient souvent que la condition native et fatale : cette pensée ne me paraît jamais aussi juste qu'en présence d'un aussi puissant génie. On pourra toujours dire à Balzac ce que, dans sa nouvelle *le Chef-d'œuvre inconnu*, le petit vieillard dit au grand peintre Porbus : « Ta création est incomplète. Tu n'as pu souffler qu'une portion de ton âme à ton œuvre chérie. Le flambeau de Prométhée s'est éteint plus d'une fois dans tes mains et beaucoup d'endroits de ton tableau n'ont pas été touchés par la flamme céleste. »

Soit ; mais il a tenu le flambeau de Prométhée.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Jeunesse de Balzac. 1
II. — Les premiers romans et le premier amour. La « Dilecta ». 34
III. — Des *Chouans* à la *Comédie Humaine*. 67
IV. — Le roman de Balzac : l'« Étrangère ». 99
V. — La France et le Paris de Balzac. 134
VI. — La Société. 174
VII. — Les Femmes et l'amour 220
VIII. — L'Humanité de Balzac. 263
IX. — Les grands personnages de la *Comédie Humaine*. 304
X. — Ses dernières années ; son mariage et sa mort. 339

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

3 9000 014 239 847
WITHDRAWN

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIP FROM POCKET